

200729/7

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

NOUVELLE SÉRIE.

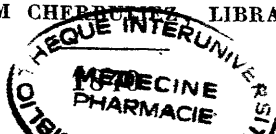
TOME CINQUIÈME.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBUTZ, LIBRAIRE.



10. 11. 1958
31. 12. 1958
1. 1. 1959

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME CINQUIÈME.

	Pages
ACONITUM NAPELLUS, par le D ^r HARTMANN.	1
NUX VOMICA, par le même.	144, 177, 258, 321
Matériaux, etc., <i>cocculus, colocynthis, copaïva, crocus</i> , par le D ^r LOBETHAL.	35, 300
Matériaux etc., <i>nux, ignatia, pulsatilla</i> , par le D ^r HART- LAUB	343
La loi d'appropriation base de la thérapeutique, par le D ^r DU CHAMBEON	49
De la puissance curative, par le D ^r GASTIER.	69, 199
Observations sur le <i>grenadier</i> , par le D ^r MÜHLENBEIN.	114
— sur <i>carbo animalis</i>	123
— sur le <i>tournesol</i>	135
— sur la <i>créosote</i>	138
— pratiques.	284
— sur la menstruation douloureuse.	288
Cas graves, par SCHINDLER.	352
Des doses infinitésimales, par le D ^r MURE.	219
Institut homœopathique et discours du D ^r JAHR.	231
Critique de ce discours par le D ^r PESCHIER.	309
Réponse du D ^r JAHR.	386
L'homœopathie à New-York.	44
Dixième jubilé demi-séculaire du doctorat de HAHNEMANN.	47
Feuilleton du <i>Capitole</i>	121
Société homœopathique lémanienne.	166, 364
ANALYSES. <i>Recherches sur l'homœopathie</i> , par le Docteur d'OROSZKO.	174
<i>The american journal of homœopathy</i>	390
Journal de la doctrine hahnemaniennne. <i>Prospectus</i>	253

BIBLIOTHÈQUE**HOMŒOPATHIQUE.**

Aconitum Napellus, par le D^r F. HARTMANN.

C'est une grande et belle plante, croissant dans les prairies montueuses de la Suisse, dans le Tyrol, la Bavière, le Saltzbourg, l'Autriche et la Suède; sa tige, haute de 2-3 pieds, porte des feuilles labiées, alternes, pétiolées et digitées; elle se termine par une belle grappe longue, violette, tubulée, dont chaque fleur a trois capsules séminales. — La floraison, qui a lieu en juillet et en août, est le temps où l'homœopathe la recueille; il en extrait le suc et le mêle avec une égale quantité d'esprit-de-vin pour en préparer une forte teinture, développée méthodiquement jusqu'à la 30^e atténuation, qui est celle qu'indique Hahnemann dans la médecine comme la plus élevée, degré d'égalité auquel il réduit toute espèce de substance.

Avant de traiter cette substance, je ferai observer que tous les homœopathes, loin de partager cette

opinion sur la quotité des doses, se réservent d'établir eux-mêmes l'échelle des atténuations appropriées aux divers cas, et outrepassent assez souvent les bornes qu'on a voulu fixer, procédé que je ne saurais nullement désapprouver, ayant toujours été d'avis que la diversité d'organisme, d'âge, de sexe, de tempérament... des malades, doit nécessairement modifier les moyens et les doses (1).

Les homœopathes sont d'accord sur cette modification des remèdes dans les cas identiques en apparence, car ils savent que le mal varie selon les sujets; mais ils diffèrent sur la quotité des doses, en ce qu'ils se rapprochent plus ou moins des vues de Hahnemann, qui, comme nous l'avons dit, n'admet que la 30^e dilution pour tous les cas. Toutes les substances n'admettent point la même extensibilité, sans perdre de leur force d'action, et ceci est non-seulement vraisemblable, mais de plus très-certain, plusieurs corps médicaux du règne végétal ne pouvant manquer de diminuer d'efficacité par une atténuation portée trop loin. Sans m'étendre davantage sur ce sujet, je renvoie à l'écrit judicieux de M. le Dr SCHRON à Hof; « Notice sur la quotité et la répétition des doses homœopathiques. » (2) Une autre pierre d'achoppement, c'est de prescrire aux malades « la simple olfaction d'une couple de globules imbibées de la plus

(1) *Gaz. hom. univ.*, T. II, n° 2 : Remarques sur l'écrit de M. le Dr Kretzschmar, n° 22, T. I; par le Dr Trinks de Dresde.

(2) *Gaz. hom. univ.*, T. III, p. 47.

haute atténuation ». Quoique j'ai vu ce procédé très-efficace dans des cas isolés, je ne saurais m'en contenter entièrement, par la simple raison que l'olfaction ne m'a souvent paru d'aucun effet, ce qui ne m'empêchait point d'ingérer le même remède correspondant à l'ensemble des symptômes, et d'obtenir alors l'amélioration désirée. L'ingestion, à mon avis, beaucoup plus sûre, doit être incontestablement préférée à l'olfaction, une foule d'autres odeurs que le malade ne peut éviter d'aspirer, détruisant sans peine l'effet de cette dernière, ou du moins l'altérant, tandis que l'action est plus durable après l'autre moyen. Supposé que le remède opère également dans les deux cas, et même dans le flairer avec plus de douceur et sans causer de sur-excitation dans les maux ; celle-ci est cependant si minime dans l'ingestion, qu'elle mérite à peine qu'on y ait égard ; mais supposé que cette exacerbation soit grave, le sujet la supportera d'autant plus facilement, qu'il peut compter avec plus de certitude sur une prompte amélioration de ses souffrances.

En un mot, j'opte, par conviction, plutôt en faveur de l'ingestion que de l'olfaction, et cela, non-seulement à l'égard d'*aconit.*, mais de toutes les autres substances (1).

Concernant les doses, je ferai encore observer que

(1) HARTMANN traite ici assez légèrement une question fort importante. J'affirme que l'olfaction a quelquefois une action notable et suffisante pour guérir le cas morbide ; elle est d'ail-

je fais usage de la 1^{re}-30^e dilution, et trouve le degré d'application de dynamisations plus ou moins hautes ou inférieures, dans celui du mal, de la constitution, de l'âge... du malade. Les cas les plus fréquents correspondent néanmoins à la 18^e dilution — chez les grandes personnes, dans les maladies inflammatoires, — et de la 24^e-30^e, dans les mêmes affections survenues aux enfants (1).

Parfois il est nécessaire de porter à une goutte la dose de ces atténuations. Dans nombre de maladies, surtout dans les inflammatoires, et en particulier dans l'entéritis, la répétition de la dose devient indispensable au bout de 3-4-6 heures, et l'emploi d'*aconit.* sous une forme liquide m'a paru ici bien préférable aux globules (2). On remarquera en même temps, dans l'emploi de ce remède, l'*amélioration des douleurs* pendant l'*exercice*.

En faisant usage de cette substance, on s'abstiendra entièrement d'acides, ou fruits acides, surtout de vin et de café, qui tous en paralyseraient l'action. Si *aconit.* laisse de l'assoupissement, d'abondantes

leurs un procédé très-convenable vis-à-vis de certaines constitutions éminemment impressionnables. Mais je ne la crois point applicable à *aconitum*. P.

(1) J'ai trouvé la teinture-mère hautement préférable pour les enfants; ceci résulte pour moi d'expériences répétées et concluantes. P.

(2) Dans les affections très-aiguës, les doses peuvent être encore plus rapprochées; je crois même savoir que Hahneimann en est venu à les répéter toutes les cinq minutes. P.

sueurs, une forte dilatation des pupilles, *opium* servira d'antidote; contre une opiniâtreté fongueuse, avec rougeur de la face, céphalalgie.... on emploiera *arnica*; enfin, si un violent dépit est le résultat de la toxication, on ne saurait avoir de meilleur moyen que le vin (1).

Aconit correspond surtout au *tempérament sanguin* et à une *constitution robuste*.

D'innombrables expériences attestent suffisamment l'efficacité admirable d'*aconit*. contre les maladies inflammatoires, et l'on peut regarder sans contredit ce moyen comme le plus grand antiphlogistique de l'homœopathie, puisqu'il diminue l'effervescence du système des vaisseaux sanguins, et par cela même ralentit la circulation. Il se montre dans certaines maladies inflammatoires, surtout s'ils y joint une chaleur sèche, bien plus utile que la saignée, les sangs-sues et l'*emulsio nitrosa* de l'allopathie, suivies assez souvent d'une perte des forces, d'une transition en maux nerveux, même de la mort. Voilà donc l'éternelle dispute des homœopathes et des allopathes; et les exemples, quelque frappants qu'ils soient, ne sauraient tirer ces derniers de leur erreur, leur maxime permanente étant « qu'aucune inflammation ne peut se guérir sans ôter du sang ». On ne peut leur faire comprendre que le sang tiré de la veine, couvert d'une couenne, n'est point *causa proxima*; ils ne

(1) Ces accidents doivent être bien rares, car je ne les ai jamais vus. P.

le reconnaissent pas comme *momentum* secondaire, comme produit du mal ; pour eux le renouvellement du flot sanguin, le changement morbide du sang est lui-même le facteur du mal, tandis que ce n'est que le changement apporté dans le système nerveux qui donne l'impulsion à cet état inflammatoire.

J'avoue qu'il y a des inflammations traitées homœopathiquement qui peuvent se terminer par la mort du sujet ; mais alors la cause n'en est pas l'impuissance de l'homœopathie, la non-extraction de sang ; c'est au contraire l'exiguité prédominante des forces vitales du malade, produite par diverses circonstances. Etablissons un parallèle, et pesons avec les résultats les cas d'inflammations traités des deux côtés, il sera alors facile de décider quelle est la méthode à préférer dans ces maladies. Il s'agit ici d'établir une vérité, et il vaudrait bien la peine qu'allopathes et homœopathes consentissent une fois à s'entendre sans prévention. Ces derniers fondent leur conviction de l'excellence de leur méthode dans ces formes de maladies, non sur des suppositions et des rapports favorables, mais sur leurs propres expériences et celles de leurs collègues. Ils ne jugent pas non plus en aveugles les résultats de traitements allopathiques dans les inflammations ; ils ne nient point ces résultats (comme le font les allopathes à leur égard), mais sans pouvoir vanter leur *cito* et *jucunde*, et en citant bien plus de cas malheureux survenus aux allopathes que ceux-ci ne peuvent nous en reprocher. Qu'ils daignent faire le moindre pas

pour se rapprocher de nous, et ils obtiendront sans peine la guérison des maux inflammatoires sans avoir recours à l'extraction du sang, sinon ils rejetteraient tout le traitement de PESCHIER, concernant les inflammations de poitrine, ce qu'ils se sont bien gardés de faire, lui étant redevables d'heureuses cures.

Mais, quittons cette polémique et venons au fait.

Nous trouvons les *fièvres inflammatoires* sans inflammations locales bien saillantes. Nous les rencontrons plus rarement chez les grandes personnes que chez les enfants où l'on ne peut méconnaître une irritation inflammatoire de tel ou tel organe, tandis que chez les premiers il s'y joint souvent des douleurs lancinantes, vagues ou intermittentes. Ces fièvres sont la plupart du temps subites, non précédées d'affections morbides, souvent continues et conséquemment accompagnées d'autres maux. Dans cette forme de fièvres, les symptômes suivants sont caractéristiques : chaleur brûlante, continue, par tout le corps, avec rougeur de la peau; bouffissure et rougeur de la face, proéminence et éclat des yeux ; respiration courte et anxieuse ; sécheresse, rougeur, et dans quelques cas enduit muqueux de la langue ; forte soif ; constipation ou suppression de selles ; anorexie ; sécrétion peu abondante d'une urine ardente et rouge ; insomnie ; jactations ; inquiétude ; anxiété ; légers délires, seulement s'il s'y joint une irritation inflammatoire du cerveau. Chez les enfants, une légère dose de la plus haute atténuation d'*aconit.* suffit souvent pour

dissiper tout le mal comme par un coup magique. Si cela n'a pas lieu dans 4 heures, il est indispensable de répéter la dose. Chez les grandes personnes, une goutte de la 18^e dilution est souvent plus efficace qu'une faible dose de la 30^e, ainsi que me l'ont démontré nombre d'expériences.

Si cette fièvre, nommément chez les enfants, est accompagnée d'une toux convulsive, courte et continue, on la dissipe rarement par le seul *aconit.* ; il faut de plus de fréquentes doses d'*ipecacuanha* 6 de 2-3 heures.

Les fièvres inflammatoires peuvent aussi se trouver compliquées d'autres maux. Dans ce cas, l'homéopathe sera en état, par une individualisation scrupuleuse, faite au lit des malades, de distinguer si ces fièvres requièrent d'abord une dose d'*aconit.*, ou peuvent se dissiper en même temps par le moyen correspondant spécialement à l'ensemble du mal.

Après les fièvres inflammatoires, viennent les inflammations elles-mêmes, contre lesquelles *aconit.* sert de spécifique. Si la fièvre dont elles sont accompagnées est de la nature que nous l'avons indiquée précédemment, on n'hésitera pas, pour la diminuer, de commencer par une dose d'*aconit.*, dont on obtiendra en même temps une rémission dans l'affection locale, lors même que ce moyen ne serait pas le spécifique approprié à l'inflammation.

Quoique cette indication serve en quelque sorte pour *aconit.* dans les cas d'inflammations, j'énonce-

rai d'une manière plus spéciale les diverses espèces de celles-ci, contre lesquelles il est spécifique, ou du moins qu'on ne peut guère calmer sans y avoir recours. Ce sont : la *pléorite*, *pleurésie*. On trouvera toujours *aconit.* indiqué dans cette forme d'inflammation, quand il se manifeste pendant l'inspiration à l'un des deux côtés de la poitrine une forte douleur lancinante à laquelle se joignent, par la gêne qu'éprouve l'inspiration, un état d'irrésolution, d'anxiété, de crainte, une grande facilité à s'effrayer, du dépit, et un état fébrile très-actif (semblable au précédent). Nous y remarquons de plus une toux courte, sèche, renouvelée à chaque inspiration, et rendant chaque fois plus sensibles les douleurs lancinantes que le malade cherche à calmer par la pression de la main sur la place souffrante. On donne ici 2-3 globules d'*aconit.* imbibés de la 24^e dilution, en répétant cette dose toutes les 3-4 heures, si le mal prend plus d'intensité (1).

Pneumonie. Si le mal se manifeste avec énergie ; si le violent frisson qui la précède est accompagné de serrement et d'élancements dans la poitrine ; si la chaleur qui y fait suite nous donne une image sensible de fièvre synochale (comme il a été dit plus haut), avec fréquence, plénitude et compression difficile du poulx ; si le patient se plaint, non sans sujet, d'une

(1) Voyez sur ce point une observation assez remarquable que j'ai publiée *Bibl. hom.* 1^{re} série, IV, 133. P.

douleur thoracique, contractive, compressive, lancinante, obtuse, aggravée par l'inspiration et accompagnée d'accès d'anxiété; si la toux est forte, courte, sèche, rarement accompagnée de crachats spumeux et sanguinolents; la face rouge et ardente; les yeux vifs et étincelants, *aconit.* à la 24^e dilution servira de spécifique, et se répètera aussi souvent que dans la *pleurésie* (1).

Dans les *pneumonies nerveuses*, l'homœopathe aura égard à tous les symptômes morbides, pour ne point se tromper dans le choix des remèdes. Un pouls assez plein et fréquent, une chaleur sèche, les mêmes douleurs de poitrine que le malade éprouve en respirant, et fait connaître en portant la main vers cet organe, ainsi que par son air souffrant, requièrent toujours au commencement une dose d'*aconit.* destinée à donner plus d'efficacité à l'action des moyens suivants, tels que : *bryonia*, *rhus*, *pulsat.*, *arnica*, *conium*, *lycopodium*.

Inflammation du larynx et des bronches.

Quoique l'inflammation des membranes muqueuses ne rentre point dans le cycle des maux curables par *aconit.*, celles-ci forment pourtant exception à cette règle. Ce remède jouant un rôle important dans ces inflammations, il faut, si les symptômes sont ceux que je vais indiquer, en donner, au moins au commencement, quelques doses, qui seront souvent suffisantes

(1) Voyez mon observation *Bibl. hom.*, V, 205. P.

pour dissiper entièrement le mal, ou, en certains cas, éloigner le péril le plus imminent. Dans l'*inflammation du larynx*, le patient se plaint d'une douleur fixe et brûlante, ayant lieu à cette dernière région, considérablement aggravée par le toucher, la parole, la déglutition et la toux, pendant laquelle la voix s'altère, devient faible, rauque et douloureuse, l'engouement très-fort, et la respiration plus facile en renversant la tête. Nous retrouvons un état semblable, ou du moins aussi grave, dans le premier stade de l'*angine membraneuse*, *croup*, où *aconit.* est également indiqué, 1-2 globules à la 30^e dilution, dose qu'il faudra répéter dans la *laryngitis* au bout de 3-4 h., et remplacer dans l'*angine membraneuse* par un remède mieux approprié.

L'*inflammation des bronches* et celle de la *trachée-artère* marchant ordinairement de pair, ne doivent guère être séparées, et ne changent en rien le traitement dans leur apparition simultanée. La première est connue aussi sous le nom d'*angine pectorale*. On pourrait encore placer assez justement dans cette rubrique l'*asthma thymicum* ou *spasmus glottidis*. Cependant je le passe ici sous silence, parce que ce n'est qu'en peu de cas, et seulement accompagné de symptômes, que l'état inflammatoire est assez saillant pour rendre nécessaire une dose d'*aconit.* (A cet *asthme* confirmé correspondent *hepar sulf.*, *spongia*, *tartarus stibiatus*, et mieux encore *arsenic*, *sambucus*, *mercurius*, *moschus*, *ammon. carbon.*) Nous le rencontrons fréquemment chez les enfants, soit

isolé, soit compliqué de rougeole et de coqueluche, soit subit, soit précédé de catarrhes. Le patient se plaint d'une douleur d'excoriation brûlante dans toute la poitrine, accompagnée de constriction et de pression, d'une respiration pénible, précipitée, douloureuse, de plus en plus anxieuse, et jointe à des accès de suffocation. Il s'y mêle le plus souvent une forte fièvre, tout-à-fait semblable à celle à laquelle correspond *aconit.*, ce qui m'engage d'abord à faire usage de ce moyen. Plusieurs fois j'ai trouvé un état semblable dans le cours de la *grippe*, et la toux muqueuse et facile qui s'y joignait parfois sans apporter la moindre amélioration au mal local, ne m'empêcha jamais de faire usage d'*aconit.* ; il n'y eut jamais de raucité, et rarement rémission des souffrances. Je l'ai administré dans ces derniers temps toutes les 2-3 heures, par 2-3 globules imbibés de la 24^e dilution ; mais il s'est aussi présenté des cas isolés où j'ai dû aller jusqu'à une goutte de cette dilution, parce qu'à de plus faibles doses l'organisme n'offrait aucune réaction. Cette maladie, l'*angine pectorale*, est de celles qui, traitées par l'allopathie, prennent souvent une fâcheuse tournure, et offrent au contraire le plus heureux résultat par la méthode homœopathique que je viens d'indiquer.

Inflammation du cœur.

Ici *aconit.* est indispensable ; c'est la saignée des allopathes. Dans ces inflammations, ce n'est pas une face pâle et défaite, reflet d'une angoisse et d'une agi-

tation internes, qui indique le choix du remède, car dans ce cas on n'opterait guère en faveur d'*aconit.*, mais une foule d'autres symptômes qui ne se trouvent dans aucun remède sous un aspect plus frappant que dans celui-ci. Que l'inflammation s'opère lentement par de fréquentes affections morales, ou soit subite, n'importe, pourvu qu'il y ait quelques-uns des symptômes suivants : palpitations de cœur accompagnées d'une vive inquiétude, d'angoisse, d'une douleur brûlante, indéfinissable à la région du cœur, de fréquents accès de défaillance, et de fortes oppressions de poitrine ; il s'y joint souvent des jactations agonisantes, une faiblesse et une prostration de forces subites ; la respiration, précipitée et courte, devient, sans être accompagnée de sensation douloureuse dans la poitrine, de plus en plus pénible et souvent sanglotante par l'exacerbation du mal. Le pouls, souvent tumultueux, n'est pas une contre-indication pour *aconit.* Ici la répétition parfois fréquente de ce moyen est indispensable, et sa plus haute atténuation, la plus homœopathique. La solution la plus efficace est celle de 2-3 globules de la 30^e dilution dans 2-3 onces d'eau, dont on donne une petite cuillerée tous les quarts-d'heure, en éloignant les répétitions si le mal diminue. Les symptômes restants après le calme de l'orgasme du sang, sont dissipés par d'autres moyens convenables, tels que : *nux*, *bryonia*, *pulsatilla*, et une sensation douloureuse et obtuse dans toute la poitrine, ou sensation de brisure, par *arnica*.

Diaphragmitis.

Phrénitis. Elle n'est pas si rare que les médecins le pensent communément, mais s'identifie assez souvent avec la *pleurésie*; chez les petits enfants, nous pouvons compter assez justement sur une affection inflammatoire partielle du diaphragme, si nous remarquons une respiration stertoreuse et sanglotante, et que l'inquiétude anxieuse et les jac-tations soient accompagnées d'une chaleur ardente et d'un vif désir de boire. Si nous trouvons les grandes personnes se plaignant de violentes douleurs constrictives de la région précordiale à travers la poitrine, d'une forte fièvre, d'un pouls ténu, dur et précipité, nous pouvons être en quelque sorte assurés qu'une ou deux doses d'*aconit.*, si elles ne dissipent pas entièrement le mal, y apporteront au moins du soulagement, et rendront par là plus efficace l'action de moyens mieux appropriés. *Bryonia* est souvent indiqué ensuite.

Entérite. Ce mal ne peut jamais se calmer sans le secours d'*aconit.* Je l'ai donné contre les symptômes suivants : vive douleur déchirante, brûlante, surtout à la région ombilicale, avec forte tension, chaleur, ballonnement et extrêmesensibilité de tout l'abdomen au moindre toucher et au moindre vêtement ; violente fièvre synochale ; constipation très-opiniâtre ; agitation anxieuse, angoisse souvent accompagnée de désespoir, comme à l'article de la mort ; soif continue

que le patient n'ose étancher, de peur de provoquer de plus fortes douleurs. Il y a absence de sommeil, d'autant plus que l'exacerbation augmente du soir au matin. Si les globules imbibés n'apportent pas d'amélioration, il faut donner *aconit.* en liquide, 1/2-1 goutte de la 24^e ou 18^e atténuation. Une nouvelle dose devient nécessaire, dès que l'amélioration rétrograde, ou que les douleurs reprennent de l'intensité (1).

Hépatite. Je ne soutiendrai point qu'un autre moyen ne mérite d'être préféré à *aconit.* dans ces inflammations, mais ce n'est pas un motif pour lui ôter toute efficacité dans ce mal. Je tiens de ma propre expérience qu'*aconit.* n'est point à dédaigner dans les *hépatites*, et devient souvent indispensable, surtout quand le malade se plaint d'une douleur lancinante-brûlante à la région hépatique, sous les fausses-côtes droites, rendant la respiration pénible et anxieuse, aggravée par une toux courte et sèche; tension, enflure et chaleur de la partie souffrante; forte fièvre synochale, accompagnée de dureté, de plénitude et de précipitation du pouls; chaleur sèche (2).

(1) C'est ici ou jamais le cas de rapprocher beaucoup les doses et de les distribuer assez volumineuses, la violence des douleurs étant propre par elle seule à augmenter la fièvre. Rarement *aconit.* seul guérira totalement. P.

(2) La modération de l'auteur ne saurait m'empêcher de dire qu'*aconit.* sera toujours le premier et le principal remède dans l'hépatite franche, maladie heureusement assez rare. P.

Angina tonsillaris. Dans ces inflammations, chez des personnes très-robustes, avec une fièvre assez forte, sans indice de suppuration, avec grande sécheresse à l'intérieur de la bouche, *aconit.* fréquemment répété se montre toujours efficace ; souvent par lui seul l'inflammation est calmée, mais en divers cas il laisse la maladie telle, que, pour la dissiper entièrement, il faut avoir recours à une dose de *mercur. sol.* J'ai trouvé *belladonna* plus rarement convenable après *aconit.* (1).

Ophthalmies diverses. Commençons par celle qui provient de l'introduction d'un corps étranger entre le globe et les paupières ; la conjonctive en est vivement rouge, une douleur lancinante gravative se répand sur toute l'étendue de l'œil, qui devient larmoyant et fort sensible à la lumière. S'il est facile d'extraire ce qui est entré, on doit d'abord en faire l'essai, puis donner la plus petite dose d'*aconit.* à la 30^e dilution ; le mal est dissipé souvent au bout de quelques heures, sans laisser la moindre trace. Si par la trop grande sensibilité de l'œil le corps ne pouvait être extrait, cette dose d'*aconit.* la diminuera en une couple d'heures ; et ce qui était d'abord impossible se fait

(1) Cette maladie offrant, comme toutes les phlegmasies, le phénomène d'un paroxysme chaque soir, je me suis toujours bien trouvé de donner, à cette époque de la journée, une forte dose d'*aconit.*, bien que j'eusse administré un autre remède, le matin. P.

alors sans peine. Si une telle inflammation, négligée, est devenue chronique, il convient encore de faire précéder d'une petite dose d'*aconit.* les moyens d'une action plus pénétrante.

Ophthalmie des nouveau-nés.

Elle se manifeste peu de jours après la naissance, le plus souvent par l'arrivée de rayons trop éclatants dans l'œil non encore accoutumé à la lumière. La sensibilité de cet œil pour la lumière en est le premier symptôme, promptement suivi d'une légère rougeur de la conjonctive à l'angle interne de l'œil, et d'une sécrétion de mucus collant aux paupières. Dans ce stade de la maladie, *aconit.*, toujours indiqué à la dose la plus minime, montre de même son efficacité. Si le mal date depuis un certain temps, une seconde dose est parfois nécessaire. Mais même dans les stades supérieurs de cette maladie, l'homœopathe opère à coup sûr en faisant précéder le moyen approprié par une dose d'*aconit.* D'après les expériences de quelques-uns, *ignatia* doit se montrer ici spécifique.

Taraxis et Chemosis.

Je ne veux point tracer une caractéristique des deux maladies, mais simplement indiquer les symptômes requérant l'emploi d'*aconit.* Les deux inflammations sont fréquentes et ne diffèrent que par la gravité ; elles appartiennent à l'*inflammation externe pure du globe*, et le siège en est dans la conjonc-

tive de cette partie, dans la cornée et la sclérotique, surtout à la partie antérieure. Les ophthalmies causées par l'introduction de corps étrangers dans l'œil, appartiennent à cette rubrique, quoique nous les trouvions aussi dans les fièvres inflammatoires et à la suite des congestions à la tête. Il ne faut pas les confondre avec l'ophthalmie catarrhale, à laquelle se joint toujours une *blepharophthalmia glandulosa* plus confirmée ; *aconit.* est bien moins souvent indiqué contre cette dernière. Le malade se plaint d'abord d'une légère pression dans l'œil, qui commence à rougir dans les angles, surtout à l'intérieur ; plus la rougeur augmente, plus l'œil est sensible à la lumière ; il y a photophobie et fréquent larmolement des yeux (*taraxis*). Si l'inflammation prend le dessus, les douleurs et la photophobie augmentent ; il s'y joint même une tension douloureuse dans l'œil (*chemosis* commençante). Ces inflammations cèdent à *aconit*, que j'emploie toujours ici à la 2⁴^e atténuation, à moins qu'il n'y ait aggravation des affections morbides.

Ophthalmie goutteuse.

Quoique *aconit.* soit à lui seul rarement en état de calmer le mal, il ne laisse pas d'être un préparatif indispensable pour les remèdes indiqués contre ces inflammations. Si la goutte a eu lieu, ou qu'elle existe encore, et que l'ophthalmie se manifeste, j'ai donné *aconit.* x, pour ne point paralyser entièrement les moyens administrés antérieurement contre l'affec-

tion générale, car jamais je n'ai eu à traiter cette ophthalmie sans la co-existence d'autres affections goutteuses contre lesquelles des moyens convenables avaient déjà été mis en usage.

Iritis. (Inflammation de l'iris.)

L'*iritis* confirmée ne cède pas à *aconit.*, lors même qu'il est fréquemment répété; pour la guérir, il faut d'autres remèdes plus pénétrants dont il n'est pas encore suffisamment prouvé qu'ils puissent rendre rétrogrades les désorganisations existantes dans l'intérieur de l'œil, au 2^e stade de la maladie. Seulement au 1^{er} stade, où le malade se plaint d'une douleur obtuse-gravative au fond de l'œil, avec rétrécissement égal de la pupille, et perte graduée de la vue, où le mouvement de l'iris est plus borné, la photophobie augmente, les contours de l'iris se colorent, enflent et se pressent contre la cornée, où la sclérotique prend une teinte rosée qui se perd à l'extérieur; dans tous ces symptômes, dis-je, 4-6 globules d'*aconit.* à la 30^e atténuation, toutes les 4-6 heures, sont un moyen admirable pour empêcher le mal de se confirmer, et effacer entièrement l'altération morbide survenue.

La forme chronique de ce mal d'yeux, soit comme suite d'une *iritis* aiguë, soit telle dès son principe, se guérit par quelques doses d'*aconit.*, à moins d'être accompagnée d'excroissances, dans lequel cas il pourrait n'être pas aussi aisé d'opérer la guérison à l'aide de ce seul moyen.

Goutte et rhumatisme aigus.

Je pourrais me dispenser de rappeler qu'une forte fièvre synochale, accompagnée de sécheresse à la peau dans l'affection morbide des muscles et des articulations, nécessite toujours l'emploi d'*aconit.* Les malades éprouvent aux parties souffrantes des douleurs convulsives et de brisure, aggravées par l'exercice et le touché, réexcitées après une entière rémission; l'extrême sensibilité nocturne et une sensation d'engourdissement aux parties affectées, sont caractéristiques pour *aconit.*, ainsi que l'endolorissement de tout le corps, au moindre contact, et une grande faiblesse dès que se font sentir les maux rhumatiques et arthritiques, au point que le malade ne veut plus marcher, comme s'il eût été long-temps alité. Une chaleur sèche et brûlante, dont le sommeil est agité, sert encore de criterium pour l'emploi d'*aconit.*, qui s'administre ici à la plus haute atténuation chez les enfants délicats, et à la 24^e chez les grandes personnes.

L'homœopathe agit tout aussi conséquemment en administrant dans les *phlegmons* ou *inflammatio rheumatico-phlegmonosa* proprement dite, très-vive aux parties musculuses, accompagnée de fortes douleurs lancinantes, tiraillantes, parcourant tout le membre malade qui en devient convulsif, ainsi que de gonflement avec suppuration imminente, une dose d'*aconit.*, toujours efficace et amenant la maladie à

un état moins grave. Dans des cas semblables, je me suis aussi convaincu de l'efficacité de l'*extrait d'aconit.* ; 1 gr. sur $\frac{3}{4}$ IV d'eau, 1 grande cuillerée toutes les 2-3 heures, ce qui provoquait ordinairement des sueurs abondantes et très-fétides, par lesquelles tous les accidents étaient améliorés.

Hémorrhoides.

Une *inflammation* qui incommode fort le malade, lui cause des douleurs, et ne cède pas même aux moyens en apparence les mieux appropriés, se rencontre quelquefois dans les *nodosités hémorrhoidales*, et se produit surtout par le passage à l'anüs des matières fécales par lesquelles ces nodosités sont poussées au dehors et froissées. S'il y a inflammation, le patient ne trouve nulle part de soulagement ; les douleurs brûlantes s'étendent jusque fort avant dans le rectum, affectent le système des vaisseaux sanguins, causent des palpitations de cœur, des accès d'angoisse, en un mot, une véritable fièvre synochale. C'est l'état le plus confirmé dans lequel tout homœopathe n'administrera d'autre moyen qu'*aconit.* ; mais à sa formation, quelques doses répétées préviennent la confirmation, et dissipent le mal en peu d'heures.

Voilà les principales *inflammations* où l'expérience a prouvé qu'*aconit.* est on ne peut plus efficace. Il est certain qu'on en trouverait l'emploi dans d'autres maux inflammatoires, mais je regarde comme superflu de les mentionner plus en détail. D'après les indi-

cations faites jusqu'ici, il ne sera pas difficile à l'homœopathe de déterminer s'il faut commencer, ou non, par une ou plusieurs doses d'*aconit*. J'appellerai encore l'attention sur *hydrocephalus acutus*, s'il est, dès le principe, compliqué d'une fièvre synochale.

Maladies éruptives.

Passons aux *éruptions* où *aconit*. joue de même un grand rôle, mais toujours conditionnellement, même dans celles où l'emploi de ce moyen est constaté, par exemple, dans la *scarlatine pourprée*, la *rougeole*... Je ne trouve pas nouveau, ni étonnant qu'un moyen ne se montre pas toujours spécifique dans la même forme de maladie ; car mille observations m'ont convaincu de l'instabilité de ce principe. D'autres homœopathes pensent comme moi, et cette opinion a été même publiée en divers temps. L'homœopathie est une méthode spécifique, mais pour chaque cas individuel ; même dans les épidémies contre lesquelles le médecin a découvert un spécifique, il ne se trouvera pas toujours dans chaque cas pris isolément, ni de la même durée, ni d'un résultat également heureux, parce que la constitution de l'air et du temps modifient à la moindre variation (déjà sensible dans un organisme sain) tout autant la forme dominante du mal ; on comprendra pourquoi le même remède ne se trouve plus indiqué 8-14 jours après contre le mal, se manifestant en apparence sous les mêmes symptômes, et qu'il faut en choisir un autre plus spécifique. Dans le temps du *choléra*, presque toutes

les autres formes de maladies existantes en prennent plus ou moins le caractère, et chacune demande pourtant son curatif spécial. Le *choléra* lui-même, quoique les cas fussent si semblables les uns aux autres, n'a pas été traité par un seul et même remède dans tous les pays, ni même dans tous les endroits où il se montrait. Une *coqueluche* épidémique, comparée avec une autre antérieure, paraît être la même, et l'on croirait que la grande affinité existante entre les symptômes de celle-ci et ceux de *drosera rotundifolia* devait en faire un spécifique contre ce mal ; point du tout. L'allœopathie a reconnu le *soufre* spécifique contre la *gale*, et pourtant il n'est pas universel, ce que chaque homœopathe sait comme moi. Les spécifiques propres à dissiper toujours le même mal d'une manière invariable et en toute conjoncture, nous manquent et nous manqueront éternellement, car l'organisme humain est versatile, et tant qu'il existe sous une forme vivante, il ne reste jamais le même à tout âge, en tout temps, en toute circonstance, mais varie sans cesse. Pourquoi donc s'étonner qu'*aconit.*, reconnu spécifique contre certaines éruptions, ne manifeste pas la même vertu dans tous les cas ?

D'après les données de Hahnemann, *aconit.* se montre spécifique contre la *scarlatine pourprée*, et les nombreux essais d'autres homœopathes constatent cette décision. Cependant, on ne doit point l'employer au hasard dans cette maladie éruptive, car ici, comme dans tout autre mal, il faut que les symptômes en

justifient le choix. On peut l'employer, sans contredit quand il existe quelques-uns des symptômes suivants : violent orgasme du système sanguin, qui se manifeste aussi dans toute la tête par la bouffissure et une forte rougeur de la face, le gonflement et de fortes pulsations des vaisseaux céphaliques, la rougeur et l'éclat des yeux, ainsi que de légers délires; une forte chaleur brûlante et lancinante par tout le corps, avec rougeur universelle, désir extrême de réfrigération interne et externe, grande excitation, inquiétude et anxiété; promptitude, plénitude et légère dureté du pouls, émission fréquente, mais peu abondante d'une urine rouge et foncée. Cet orgasme sanguin, cette congestion du sang à la tête, qui est le plus souvent un pronostic d'inflammation imminente au cerveau, ces stagnations du sang dans d'autres organes, tels que les poumons, le pharynx..., qui portent promptement ces parties à une transition inflammatoire, et toutes ces autres affections précitées qui marchent de pair avec une épidémie scarlatine pourprée, ou annoncent l'éruption, ne sont jamais calmées plus promptement que par l'*aconit.* qui prévient la transition à des états plus imminents, et garantit un cours plus tranquille aux stades ultérieurs de la *scarlatine pourprée*. Nous atteignons rarement notre but dans ce mal par une seule dose; le plus souvent il en faut plusieurs, dont la répétition dépend du plus ou moins d'intensité des symptômes morbides, et doit être d'autant plus fréquente que le mal se montre plus aigu et rapide à son apparition; ainsi

il serait possible que la répétition des doses dût avoir lieu toutes les 2-3 heures, tandis que dans d'autres cas moins graves elle pût se faire seulement au bout de 6-8 heures. Chez des sujets robustes, on se sert de la 18-24^e atténuation ; chez d'autres plus jeunes et plus délicats, de la 30^e.

Je ne dois point passer sous silence qu'*aconit.* s'est montré un *préservatif* efficace dans les épidémies de *scarlatine pourprée* ; seulement il n'est point encore constaté, mais demeure réservé à des observations fidèles et assidues de décider s'il peut être déterminé quelque chose de précis à cet égard. Ici je l'ai toujours administré tour à tour avec *belladonna*, et ai laissé agir celle-ci plus long-temps qu'*aconit.*

Rougeole.

Aconit. trouve sa place dans le stade fébrile où l'état catarrhal, l'enrouement, l'âpreté, l'oppression de poitrine et une légère inflammation des yeux sont prédominantes, bien mieux encore dans le stade éruptif, surtout si la fièvre se montre synochale, et est accompagnée d'un grand embarras dans la tête, avec chaleur, vertiges, vive rougeur des yeux, photophobie, bouffissure de la face, surtout avec lassitude et caducité. *Aconit.* est tout aussi indispensable quand, dans ce laps de temps, des affections locales vont jusqu'à l'inflammation ; cette dernière se calme toujours par ce moyen ; l'ensemble du mal en est très-amoin-dri et abrégé. J'ai dissipé des *rougeoles* épidémiques par le même remède, qui, mis en usage dès le prin-

cipe, a aussi calmé des symptômes inquiétants. La répétition plus ou moins prompte d'*aconit.* dépend, comme dans la *scarlatine pourprée*, du cours rapide de la maladie. Si l'exaltation du système des vaisseaux est calmée, et que toutes les fonctions du malade soient dans leur état normal, il ne faut ni *aconit.*, ni d'autres moyens, lors même que l'éruption existerait encore, la prompte cessation de celle-ci ayant lieu sans le secours de l'art ; mais il faut le répéter tant qu'il y a quelque irritation inflammatoire, même après l'éruption.

Roséole. Si elle se présente accompagnée d'une forte fièvre qui approche de la synochale, il faut employer *aconit.*

Pourpre. Dans cette maladie, *aconit.* est encore indiqué, lorsqu'elle n'est pas la suite d'une autre affection ; car alors, symptôme purement consécutif, elle ne réclamerait pas l'emploi de ce remède. Le *pourpre puerpéral*, provoqué assez fréquemment en tenant trop au chaud les accouchées, trouve dans *aconit.* un prompt remède, si la chaleur est plus tempérée ; tandis qu'abandonné à lui-même, il est de longue durée, et se répète souvent, lors même qu'on croit en être venu à bout. Qu'*aconit.* corresponde spécialement à cet exanthème, c'est ce que prouve cette cuisson pruriente qu'il provoque même dans un corps sain, et ce qu'on peut remarquer chez les malades dans les parties atteintes du *pourpre*. De là aussi sa vertu curative dans le *pourpre des nouveau-nés* où la grande agitation est un signe de plus pour en faire usage.

Croûtes laiteuses, Aconit. est surtout applicable au commencement de la cure, quand le fond de l'éruption est très-enflammé, et que l'enfant est agité.

Congestions , Hémorrhagies.

Un fait incontestable et appuyé de nombreuses expériences, c'est que dans tous ces cas où l'allopathie emploie irrévocablement la saignée, l'homœopathie obtient par *aconit.* les secours les plus prompts et les plus durables; en particulier les congestions et ébullitions qui, produites par de légères causes, de légères affections morales, et abandonnées à elles-mêmes, passent assez souvent à l'inflammation aiguë de quelque organe noble. Que de fois ne voyons-nous pas, après une *frayeur* et un *dépît simultanés*, se manifester ces congestions à la tête, à la poitrine et à l'utérus, surtout dans ce dernier cas, par une cessation subite des menstrues, qu'une prompte rémission des souffrances peut seule empêcher de faire place à une altération pathologique plus grave, ce qu'une saignée abondante n'est point en état de faire d'une manière si prompte ni si durable qu'une seule dose d'*aconit.* 30. Les symptômes morbides provenant de dépît sont pour l'ordinaire tels, que *chamomilla* se montre le moyen le mieux approprié; cependant il se présente des cas où ce remède cède le pas à *aconit.*; je mentionne l'état que les malades font connaître en disant : *mon cœur va se détacher*, vraie stagnation du sang dans le cœur

et les gros vaisseaux sanguins, avec privation d'air, crampes de poitrine, forte anxiété, absence presque totale du pouls.... Les accidents d'une *joie* immodérée sont souvent à peu près pareils à ceux-là ; et quoiqu'une dose de *café* s'y montre le mieux appropriée, il m'est arrivé fréquemment, en raison d'une *trop grande irritabilité nerveuse*, causée par l'*action trop énergique* ou l'*inutilité* du remède, d'avoir recours à l'olfaction d'*aconit*. 3o ou à une dose tout aussi minime. — Les accidents causés par le *chagrin* trouvent, comme on le sait, leur remède dans *ignatia*; mais *aconit*. présente néanmoins de plus grands avantages, quand cette grande irritabilité des nerfs provenant de chagrins prolongés, est accompagnée assez souvent de congestions à la tête, d'obnubilation, d'une sensibilité excessive de la tête, des yeux à la lumière, d'*épistaxis*...; *aconit*. est d'une grande efficacité contre ce dernier cas dépendant d'une pléthore universelle.

Qui pourrait opposer aux *palpitations de cœur* si inquiétantes, souvent accompagnées de douleurs, amenées par des affections morales, telles que la colère, des passions diverses ou d'autres causes, pouvant par leur fréquence dériver en inflammation de cœur, et assez souvent compliquées d'une sensation de plénitude, de tension, de gêne, de chaleur ascendante, ou de fermentation dans la poitrine, de fièvre universelle dans les vaisseaux, de défaillances et de douleurs dans les membres, un moyen mieux appro-

prié qu'*aconit.*, dont la répétition doit également avoir lieu à la réapparition du mal?

La *suppression* subite *des règles* pendant leur flux, à la suite d'affections morales, produit souvent dans l'utérus un si éclatant orgasme du sang qu'on ne saurait recourir trop tôt à des moyens salutaires. L'extrême agitation de tout le corps, la sensation de plénitude à l'abdomen, une tendance aux défaillances, la pâleur de la face et l'absence du pouls requièrent la prompte application d'une petite dose d'*aconit.* soutenue par une traction magnétique positive.

Les *congestions à la tête* se caractérisent par : le gonflement des veines de la tête, de fortes pulsations des carotides et des artères cérébrales, la chaleur, la rougeur et la bouffissure de la face, des vertiges, de fortes céphalalgies accompagnées de délires ; ces congestions peuvent s'aggraver, même dans des conjonctures favorables, au point de causer une *apoplexia sanguinea*, avant l'entière confirmation de laquelle les malades se plaignent de myopie, de tintements d'oreilles, de lourdeur, d'inertie et de froid dans les membres ; il y a bouffissure et lividité de la face ; le pouls est plein et lent. Je n'énumérerai pas plus au long les symptômes d'une *apoplexia sanguinea*, dans la supposition que le lecteur les connaît suffisamment ; mais je ferai pourtant observer que, soit contre les symptômes indiqués, soit contre ceux d'une *apoplexie* entièrement confirmée, *aconit.* employé à

la plus haute atténuation, se montre d'une efficacité admirable, et doit se répéter à de courts intervalles.

J'ai reconnu l'activité de sa vertu médicatrice dans l'*hæmorrhagia pulmonum*, et ne crois pas trop prétendre en le plaçant à la tête des moyens indiqués contre ce mal. De quelle puissance est ce remède contre les congestions qui précèdent d'ordinaire ces hémorrhagies ? Celles-ci ont souvent été prévenues par son secours, ce que je ne pouvais faire, il est vrai, avec assurance, que dans les cas où ces congestions étaient suivies d'une hémorrhagie pulmonique. On peut l'employer en toute sûreté contre cette dernière affection, si elle est amenée par de légers crachotements, précédée d'une ébullition anxieuse, d'une sensation de plénitude, d'ardeur, de palpitations de cœur, d'anxiété et d'inquiétude, cette dernière sensation étant surtout insupportable avant le coucher. Les symptômes suivants en sont inséparables : pouls faible, filiforme, à peine sensible ; pâleur, anxiété de la face ; expulsions souvent fort abondantes de sang, par jets. — Je pourrais me dispenser de rappeler au lecteur qu'on doit employer ici la plus petite dose d'*aconit.*, afin d'éviter le mal incalculable d'une aggravation médicale. Après une dose proportionnée (la 24-30^e, selon le sujet), j'ai vu souvent rémission des symptômes les plus fâcheux au bout de 2-3 minutes ; car l'anxiété, l'inquiétude, les palpitations de cœur et la fermentation thoracique calmées, le danger est au moins dissipé pour le moment. On n'o-

mettra pas de répéter *aconit.* à la moindre réapparition des symptômes morbides; ce qu'il ne sera néanmoins prudent de faire qu'au bout de 5-6 heures, s'il n'y a pas de récive.

Je ne puis dire, ni par expérience, ni avec précision, si *aconit.* est efficace contre l'*hématémèse*; mais sa vertu curative est sûre et incontestable dans cette affection morbide, s'il s'y joint une violente excitation des vaisseaux qu'on ne saurait dissiper plus sûrement que par *aconit.*, et dont le calme ne contribue pas peu à la rémission des maux en général.

Prosopalgie, Excitation.

J'ai souvent employé avec succès *aconit.* contre la *prosopalgie*, surtout quand les douleurs étaient de nature inflammatoire, toujours continues, et accompagnées aux parties charnues de gonflement inflammatoire, de battements, de frissons... Mais dans les *prosopalgies nerveuses* pures, où les douleurs affectant les zygomas, les articulations maxillaires et les joues, sont formicantes, brûlantes, saccadées et telles que si elles dépendaient d'un ulcère, *aconit.*, répété à plusieurs reprises, est un admirable intermédiaire et même un bon curatif.

Dans les maladies aiguës, où tous les moyens en apparence efficaces restent nuls, ou sont d'une action trop forte, sans amener d'amélioration, j'ai souvent calmé bien vite, par l'interposition d'une petite dose d'*aconit.*, cette *sur-excitation nerveuse*, et procuré

par-là, aux moyens mieux appropriés, une sphère plus avantageuse. Je l'ai employé toujours de même, avec succès, pour faire disparaître ce changement frappant survenu dans les maladies, *faiblesse* subite et *prostration* telles, que les malades hésitaient à faire quelques pas.

Démence.

Dans la *démence apathique*, *aconit.* commande des égards mieux mérités, si cette affection a lieu sur un tempérament lymphatique-sanguin, par des accidents d'une action directe sur le cerveau et sa sensibilité. Deux fois j'ai eu occasion de voir dans les couches un état semblable, l'imagination exaltée suggérant à la patiente qu'elle ne pourrait survivre à l'enfantement et qu'elle avait été mise au lit seulement après celui-ci ; l'irritabilité et la sensibilité portées au comble, surtout dans les premiers jours, causaient ce périlleux état qui se manifestait par une forte fièvre, une vive rougeur de joues, le délire et une presque entière suppression des *lochies*. Les patientes étaient plus tranquilles pendant le jour, taciturnes, indifférentes, ne donnant aucune réponse, ou regardant fixément leurs interrogateurs, fondant en larmes ou éclatant de rire, ne prenant ni boisson ni nourriture ; les lèvres étaient sèches, le pouls plein et fréquent. La nuit, au contraire, deux gardes avaient peine à les empêcher de s'élancer hors du lit, de se lever, ainsi qu'à les tranquilliser, et cela fait, les malades légèrement rendormies, il ne se passait

pas 5 minutes qu'elles ne fussent réveillées par de violents sursauts et que la scène ne se renouvelât. Une dose suffit pour dissiper entièrement le mal en moins de 8 heures, et le reste des couches eut lieu sans accident. — Quand les symptômes sont si caractéristiques pour le remède, le choix n'est pas difficile, et dans ces cas l'art médical, du moins pour l'homœopathe, ne saurait être qu'agréable.

Paralysie. — Phthisie. — Odontalgie.

Dans quelques espèces de *paralysie* de diverses parties, à la suite d'un grand échauffement suivi d'un refroidissement subit, avec grand endolorissement des parties souffrantes et grande excitation dans le système des vaisseaux, j'ai toujours trouvé *aconit.* à la 24^e atténuation, aussi bien approprié qu'efficace, sans qu'il fût nécessaire de répéter la dose.

On ne saurait traiter avec plus d'assurance les fréquentes périodes *inflammatoires* des *poumons* chez les *phthisiques*, manifestées par des douleurs lancinantes aux places affectées, une toux plus forte, accompagnée de crachats sanguinolents, une plus forte fièvre, une vive rougeur dont les joues sont circonscrites, que par une ou plusieurs doses d'*aconit.*, dont l'action des antipsoriques ne se trouve point annulée.

Dans les *odontalgies* de nature battante et lancinante, avec sensation de congestion à la tête, j'ai répété, non sans succès, *aconit.* à diverses reprises ; dans une grande intensité des douleurs, je me bornais à la simple olfaction.

Toux. — Asthme.

J'ai souvent calmé bien vite une *toux convulsive nocturne*, accompagnée d'ébranlement (chez de grands fumeurs), entretenue par une irritation titillante au larynx, chez des sujets ne se plaignant d'ordinaire que fort peu de la toux, ayant toujours l'air gai et le teint vermeil, par l'ingestion d'un seul globe d'*aconit*.

La *coqueluche* commençante, c'est-à-dire au période d'irritation inflammatoire, a été dissipée par plusieurs homœopathes à l'aide d'une dose d'*aconit*. répétée chaque jour, ce qui ne paraît pas pour cela invraisemblable, chaque coqueluche dépendant, au commencement, d'un degré plus ou moins élevé de *bronchitis*.

J'ai donné à un homme atteint d'*asthme humide*, manifesté par une respiration fort courte, très-aggravée par la parole, l'exercice...., forçant même à être presque toujours assis, pendant laquelle on ne remarquait pas d'état fébrile, à moins de donner ce nom à une légère excitation et accélération du pouls, avec insomnie, lassitude, urine foncée, d'un sédiment rougeâtre, plus forte altération, *aconit*. 6/36, toutes les 3 heures, 6 doses, sans autre indication et pour donner plus d'étendue dans leur sphère aux moyens ultérieurs choisis jusqu'ici d'après l'affinité des symptômes, mais restés nuls; j'améliorai ainsi les symptômes secondaires et l'asthme d'une manière si marquée, qu'il ne fallut plus, pour l'entier rétablissement

du malade, que peu de moyens, au nombre desquels *staunum* se montra surtout efficace.

Je dois dire encore qu'*aconit.* donné par doses fréquemment répétées, a été employé dans les *fièvres intermittentes*, et l'est encore par la raison que tout accès isolé de celles-ci est considéré comme *synocha*. Dans quelques cas on a obtenu du succès ; en d'autres le résultat a été nul.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. IV, p. 340.)

Suite et fin de COCCULUS.

Quant à l'emploi de ce médicament dans les affections utérines, à l'autorité de LOBETHAL joignons celle de KAMMERER, qui dit (Arch. VIII, II, 68) :

« La teinture de *cocculus* à la 12^e atténuation m'a été du plus grand secours contre les spasmes soudains qui accompagnent soit les menstrues difficiles, soit leur suppression ou leur perturbation subite. Dans le premier cas, où il y avait serrement, angoisse et spasmes dans le ventre, avec faiblesse comme paralytique, *cocculus* a agi en deux heures.

Dans le second cas, où s'offrait pression comme par une pierre sur la poitrine, serrement, soupirs et

gémissements, battements au vertex ou aux tempes, puis tranchées abdominales, malaises jusqu'à la défaillance, au point de ne pouvoir parler à haute voix, et de laisser tomber les membres, avec pouls petit, à peine sensible, mouvements convulsifs des membres dès qu'on en veut faire usage, *cocculus* une seule goutte 12 a procuré un prompt soulagement et a ramené les menstrues. »

SEITHER a aussi publié, *Hyg.* II, 192, une observation du succès de *cocc.* dans une dysménorrhée avec battements de cœur, anxiété, besoin de pleurer; inappétence; poids à l'épigastre, renvois, nausées, tranchées abdominales, dureté pierreuse du ventre, spasmes qui obligent à contenir la malade et qui semblent devoir la suffoquer, jusqu'à ce qu'une quantité de gaz rendue par la bouche termine l'accès. SEITHER donna *cocc.*, mais comme il y joignit conditionnellement *pulsatilla*, l'observation est un peu moins concluante que s'il n'eût donné qu'un seul remède.

Cocculus ayant été reconnu favorablement applicable aux affections utérines, et sa pathogénésie portant *métrorrhagie*, — *leucorrhée*, 232, 233, il n'est pas surprenant qu'on ait pu l'administrer avec succès dans l'un de ces cas; c'est ce qu'a fait PLEYEL (voy. *Arch.* IV, 1, 120). Une dame atteinte depuis quatre mois d'une métrorrhagie qui reparaissait deux fois par mois et durait huit jours chaque fois, avait inutilement été allopathiquement traitée par *china*, *cina*, *ferrum*, etc.; elle reçut *croc.* 3 et fut guérie au bout de onze heures de temps. Mais à la menstrua-

tion suivante, survint une leucorrhée mélangée de matière purulente et fétide, avec ballonnement du ventre, coliques venteuses, pression douloureuse comme par une pierre sur l'abdomen; au moindre mouvement, douleurs comme d'un ulcère intérieur; en se baissant, jet de liquide. Au quatrième jour, elle prit *cocculus* 9, et fut parfaitement guérie six jours après. P.

COLOCYNTHIS.

Colocynthis offre de prompts secours dans les *coliques* par *causa rheumatica*. De plus, j'en ai reconnu l'utilité dans la *névralgie sciatique* douloureuse, surtout si le siège des douleurs paraît être dans les os. Ce sont des cas où il n'est pas toujours possible de préciser au juste la nature de la maladie, et conséquemment la cause de la douleur sciatique et de la paralysie (elle est toujours unilatérale), et où le célèbre arthrocacologue RUST recommande l'*extract. pampineorum vitis* dans une telle extrémité. A cette occasion, je ferai observer que cet *extrait*, dont nous devons les premières notions à des médecins italiens, et dont j'ai vu des effets surprenants dans maints cas désespérés à la Charité à Berlin, mérite d'être essayé sur l'homme sain.

Un homme de 30 ans, grand et vigoureux, souvent sujet à des refroidissements par son état, avait gagné, il y a 1 1/2 année, une *coxitis* qui se manifestait sans symptômes locaux et actifs, mais par des douleurs plutôt au jarret qu'à la hanche. Un chirurgien igno-

rant avait traité cet état d'une manière erronée pendant plus d'un an. Appelé auprès du malade, j'appris que depuis long-temps il ne pouvait se servir de sa jambe malade et impotente, et était confiné dans son lit par de furieuses douleurs à la hanche. La *coxarthrocace* avait atteint le 3^e stade, la jambe était plus courte que l'autre, et les muscles s'en étaient effacés. J'ordonnai des applications froides autour de la hanche, et intérieurement une poudre de *colocynthis* x, de deux en deux jours. Depuis la 1^{re} dose, le patient, libre de toute douleur, peut actuellement sortir sans peine et à l'aide d'un bâton; les muscles du membre malade se gonflent, prennent de la force; son air, d'abord souffrant, a fait place à un teint de santé, et je crois pouvoir espérer que cet état s'améliorera encore. J'ai continué de donner *colocynthis* 30, par globules, les répétant au bout de quelques jours.

Addition du Rédacteur.

Cet article sur un médicament aussi actif et aussi important me paraît pâle; je vais tâcher de lui donner un peu de vigueur en appelant les secours de quelques honorables collègues.

Et d'abord, cherchons à confirmer par diverses observations ce que dit Lobethal sur la spécificité de *coloc.* contre les *coliques*, qu'il désigne *a causâ rheumaticâ*, ce qui probablement signifie qu'elles ont été produites par un refroidissement; il est à remarquer que le mot *colique* ne s'applique rigoureusement qu'à

des douleurs de bas-ventre, et pourrait être remplacé par celui d'*entéralgie*, tandis que *coloc.* s'applique efficacement à bien autre chose qu'à des douleurs.

Une jeune fille de 19 ans, le 12 février, fut prise, à la suite d'un refroidissement, de douleurs de ventre si violentes, qu'elle en poussait les hauts cris, et était obligée de se tenir accroupie; à cela se joignit la diarrhée et de continuelles envies de vomir. Elle reçut, au milieu de la nuit, *coloc.* 3/30; aussitôt après, elle se sentit soulagée, et les douleurs cessant, elle put s'endormir jusqu'au matin. (*Ann.* II, 265.)

Une grosse fille de 44 ans fut prise, après avoir glissé sur la glace, de douleurs cuisantes dans le ventre et le sein gauche, qui la retinrent quelque temps au lit; au bout d'un mois, elle put reprendre son travail; mais un mois après elle retomba malade, et fut traitée, pendant 22 jours, par un allopathe, puis s'adressa à l'homéopathe, qui reconnut : ventre gros et enflé, douloureux au toucher sur le côté; la place y semble déchirée, et fait éprouver de la cuisson comme une plaie vive; langue sèche, point d'appétit; éructations à vide; besoins fréquents d'uriner, urine abondante, d'un jaune pâle; suppression des règles.

Sur l'indication des élancements violents dans le ventre, on choisit *coloc.*, dont elle reçut 5/30, à 10 heures du matin. — A 2 h., le médecin la trouva hors du lit, marchant en tenant son ventre à deux mains, mais n'ayant pas éprouvé de douleurs pendant trois heures, ce qui ne lui était jamais arrivé; après quoi

elles étaient revenues moins fortes qu'auparavant. — Le même soir, elle n'avait point eu de nouvel accès, et se trouvait mieux. La nuit, elle dormit pour la première fois d'un sommeil paisible. Le lendemain, il s'établit une transpiration qui la força à changer plusieurs fois de linge; le volume du ventre était diminué; selles régulières, émission de vents, besoin d'uriner nul; la malade ne se plaignait plus que d'avoir, dans le flanc gauche, une place de la grandeur de la main qui lui causait des cuissons. Elle reçut pour cela *arnica* 5; tous symptômes disparurent le lendemain. (*Ann.* II, 265.)

Voici un cas où l'on chercherait en vain *causa rheumatica*, et où pourtant *coloc.* a réussi admirablement; preuve évidente, suivant nous, qu'il faut se garder d'accorder à la cause présumée trop d'importance, lorsqu'il s'agit du choix du remède.

Un homme de 49 ans, grand et robuste, fut subitement atteint à minuit des douleurs suivantes, qu'il attribuait à une bouteille de vin blanc bue la veille en mangeant de l'agneau rôti. — Violentes douleurs dans la région lombaire gauche, s'étendant vers le nombril, et ne lui permettant de prendre de repos ni jour ni nuit; aucune posture, même des plus forcées, ne le soulageait; — continuelles envies de vomir, vomissement même sans soulagement. — Il souffrait depuis huit heures consécutives et avait pris divers remèdes domestiques chauds inutilement, lorsque le médecin arriva.

Il reçut d'abord *ipecac.* 3, qui arrêta le vomisse-

ment seul. Au bout d'une heure, région lombaire douloureuse au toucher, borborygmes, évacuation de flatuosités sans soulagement; fréquentes éructations vides; inappétence, pas de soif; pouls à 63; urine normale. — *Coloc.* 24, 1/4 gtt. Une heure après, les douleurs avaient cessé; deux heures après, le malade mangea de la soupe et s'endormit pendant une heure. La nuit suivante, son sommeil fut paisible. Il n'eut de selle qu'au bout de trois jours; mais dans l'intervalle, les douleurs lombaires avaient diminué peu à peu, et il fut parfaitement guéri. (*Ann.* II, 267.)

Un jeune homme fut pris, à la suite d'un refroidissement, croyait-il, de douleurs si violentes dans le ventre, qu'il craignait à chaque instant de devenir fou. Après de courtes rémissions, elles revenaient avec une violence nouvelle; il semblait qu'on lui déchirât les intestins, et il ne cessait de pousser les hauts cris. Ces douleurs avaient duré une nuit entière, malgré toutes sortes de moyens et de remèdes. A l'arrivée du médecin elles l'avaient déjà rendu méconnaissable, tout son corps était couvert de sueur; il ne trouvait de repos dans aucune position, et se jetait de côté et d'autre. Pas de selle depuis 24 h.; ventre sensible au toucher pendant les accès, sans être dur ni enflé.

Le malade reçut *tinct. coloc.* gtt, 1/2. Deux heures après, il était assis au lit, n'éprouvait plus de douleurs et mangeait une soupe. Il raconta qu'une demi-heure après avoir pris le remède, les douleurs avaient disparu et n'étaient pas revenues. (*Ann.* II, 268.)

Une jeune servante souffrait, nuit et jour, depuis dix jours, de violentes coliques. Elle se ployait en deux, s'agitait en tous sens dans son lit et poussait les hauts cris. On avait employé vainement toutes sortes de moyens et de remèdes ; attendant d'un moment à l'autre sa mort, on l'avait déjà administrée, lorsqu'on songea à aller demander du secours à l'homœopathe qui envoya *coloc.* 24 gtt. j, presque sans espoir. Il ne fut pas peu surpris quand, le lendemain, on lui fit dire que les douleurs avaient cessé aussitôt après l'administration du remède ; que la malade avait dormi toute la nuit, et s'était, au réveil, sentie délivrée de tous maux. (*Ann.* II, 269.)

Un enfant de 13 ans se plaignait depuis quelques jours de douleurs de ventre qui le forçaient à se tenir courbé, et qui allant en augmentant firent requérir le médecin, qui trouva : tranchées extraordinairement violentes, de 4 à 5 minutes, avec de courtes rémissions, qui mettaient hors de lui le jeune malade naturellement très-doux. — *Coloc.* 30 gtt. 1/4. — Un quart d'heure après, les douleurs avaient diminué ; les accès revinrent fréquents mais moins violents, puis cessèrent entièrement. Bientôt le malade se promena et demanda à manger. Il n'a pas éprouvé de rechute. (*Ann.* II, 270.)

Une petite fille de 11 ans se plaignit tout à coup, pendant une journée chaude d'été, de violentes douleurs de ventre, contre lesquelles on lui donna une poudre qui amena de la diarrhée au milieu de douleurs toujours plus fortes ; on y substitua sans succès

unct. thebaïc. ; de quart en quart d'heure les souffrances augmentaient. BETHMANN fut appelé dans la soirée et trouva l'enfant repliée sur elle-même, et poussant les hauts cris ; le bas-ventre était fortement retiré et le pouls à peine sensible ; mains et pieds froids, vomissements, face pâle et défaite, peau sèche, soif ardente, angoisses inexprimables.

BETHMANN lui donna *coloc.* 24 ; après une exacerbation, les douleurs diminuèrent, un doux sommeil répara la faiblesse ; le lendemain, B. la trouva mangeant une forte dose de soupe. — De pareils accès qui s'étaient fréquemment renouvelés auparavant, n'ont pas reparu ensuite. (*Ann.* III, 419.)

Voici encore un cas où on ne retrouve point *causa rheumatica*. Au milieu de l'été, une fille de 19 ans, qui avait éprouvé une frayeur huit jours auparavant, est prise de coliques violentes à se rouler par terre, avec hauts cris. Lavements inutiles ; pincement, serrement des intestins ; le ventre semble avoir été contus ; sueurs froides, défaillances, impossibilité de rester au lit ; teint jaune, pleurs, désespoir. Le Dr CROSERIO donne un globule *coloc.* 36, qui est suivi de plusieurs petits sommes, avec notable diminution des douleurs, qui cessent totalement dans la nuit ; le lendemain la malade mange, et n'a pas eu de rechute. (*Journal de la Méd. hom.*, 118.)

Après un refroidissement, une fille de cuisine, très-forte, fut prise de coliques effroyables qui la firent passer à l'état de spectre en quelques heures. Le Dr CONVERS lui donna *aconit.* sans résultat, puis *dul-*

cam. de même, enfin *coloc.* qui enleva le mal comme par enchantement et sans retour. (*Bibliothèque homœopathique*, VI, 230.) P.

(*La suite à un numéro prochain.*)

Correspondance.

Nous avons reçu de notre correspondant la notice suivante que nous nous empressons de publier.

L'homœopathie à New-York.

Il y a à peu près quinze ans que l'homœopathie est parvenue à la connaissance de la population américaine. Le zèle et la persévérance des disciples européens de Hahnemann, et leurs ardents efforts pour la défense de l'immuable principe *similia similibus*, n'avaient jusqu'à ce moment été dans les Etats-Unis que l'objet du ridicule ou du mépris, n'étant appelés qu'une *farce germanique*. En 1824, Hans B. Gram, membre du Collège des médecins de Copenhague, quitta l'hôpital danois auquel il avait long-temps été attaché en qualité de chirurgien, et transportant sa résidence à New-York, offrit ses services aux citoyens de cette ville comme chirurgien et médecin praticien. Dans le courant de l'année suivante, il publia une traduction abrégée d'un essai sur la matière médicale

pure de Hahnemann, intitulé : *Esprit de la doctrine médicale homœopathique*.

Le Dr Gram a donc l'honneur d'avoir communiqué les premières informations scientifiques sur le nouveau système aux lecteurs anglais. Cette traduction fut reçue comme un *mysticisme allemand*, et on ne s'occupa plus publiquement d'homœopathie pendant le long intervalle de neuf ans. En particulier, comme nous l'avons déjà dit, les médecins qui en entendaient parler, en riaient comme d'un système ridicule, regardant M. Gram comme un charlatan ou un imbécille, restant avec la plus grande sécurité sur la base de leurs propres vaines prétentions, et comptant sur la réalisation de la prophétie du Dr Johnson, le savant éditeur de la *Revue medico-chirurgicale de Londres*, qui avait annoncé la chute de cette doctrine.

Pendant l'année 1827, John-F. Gray, D.-M., président de la *Société médicale et philosophique de New-York*, abandonna son adhésion aux doctrines de l'allopathie, et se convertit ouvertement aux vues du vénérable Hahnemann. La défection du Dr Gray, d'entre les rangs des allopathes, ses talents bien connus et son éducation accomplie, excitèrent une étonnante surprise parmi les médecins avec lesquels il était en relation. Le Dr Gray était un homme résolu, qui donna une impulsion nouvelle et toujours croissante à l'extension du système, par l'énergie qu'il déploya dans l'application des spécialités aux traitements médicaux des malades.

En 1829, je devins moi-même sceptique sur l'infail-
libilité de l'allopathie, et, entraîné par une évidence
irrésistible, j'eus l'audace de me ranger comme troi-
sième adhérent aux *illusions germaniques*.

Postérieurement à cette période, les D^{rs} A. WILSON,
William CHANNING, J. VANDERBURG, Benj. DUTCHES,
disciples très en forme et très-respectables des écoles
allopathiques, renoncèrent à leur allégeance vis-à-vis
de celles-ci, et se déclarèrent fermement disciples de
Hahnemann.

En 1834, le D^r CHANNING traduisit *la lettre* enthou-
siaste du comte Des Guidi *aux médecins de la*
France, qui rendit un service important à la bonne
cause.

En ce temps-là fut organisée la Société homœopa-
thique de New-York, dont le nombre des membres,
tant médecins que laïques, fut porté à 50.

L'année suivante, 1835, le D^r John-L. SULLIVAN
se déclara *croyant* en l'homœopathie, et publia,
comme gage de sa sincérité, une traduction du *Précis*
sur l'homœopathie du baron de Brunnow, *avec une*
introduction.

Pendant la même année, je m'associai avec le
D^r GRAY pour la publication d'un *Journal d'homœo-*
pathie, qui cessa de paraître avec la même année, et
fut remplacé par un ouvrage périodique, sous le
même titre, publié par nos collègues de Philadelphie.

Depuis 1836 et 1837, les D^{rs} CURTIS et VANBEUREN
se sont joints à nos rangs, puis, l'an dernier, le
D^r Henri D. PAINE.

New-York donc compte *onze* Docteurs en médecine qui ont adopté la croyance de HAHNEMANN.

Dans l'espace de cinq à six ans, le système a fait ses principaux progrès, et est resté triomphant, malgré toutes les formes possibles de ridicule et de persécution qu'on a déversées sur lui. Ses adhérents sont maintenant très-nombreux et parmi les citoyens les plus instruits et les plus distingués. Un nouveau journal est en publication, et, dans peu d'années, les hommes qui sont dans *des places élevées* verront leurs trônes chancelants tomber sous les coups redoublés des instances populaires en faveur de la vraie science. La voix de l'humanité sera plus forte que leurs procédés égoïstiques, et réduira au silence leurs cris en faveur de la perpétuité des formes féodales de la domination allopathique.

Magna est veritas et prævalebit.

A. Gerald HULL, D.-M.

Dixième jubilé demi-séculaire du doctorat de HAHNEMANN.

Le 10 août, un cercle nombreux, composé de l'élite de la société, s'est réuni dans la soirée chez le fondateur de l'homéopathie, pour le complimenter à l'occasion du soixantième anniversaire de son doctorat. L'uniformité des sentiments d'admiration et de gratitude qui animaient tous les membres de l'assemblée pour l'immense découverte, et de vénération et

d'amour pour l'illustre bienfaiteur de l'humanité, faisait de cette réunion une véritable fête de famille que les arts se sont plu à animer de tous leurs attraits. M^{lle} Clara Wick, pianiste de l'empereur de Russie, et le célèbre violoncelle M. Max Bohrer, ont exécuté plusieurs morceaux seuls et ensemble; M^{lle} Elisa List a fait entendre les plus jolis morceaux de Rossini et Donzelli, avec une perfection de voix et d'exécution qui a charmé tous les auditeurs. M. de Maïs a déclamé une ode en italien sur la circonstance, et le D^r Mure des vers alexandrins français sur l'homœopathie et son fondateur, qui ont causé une véritable émotion à toute l'assemblée; celle du vénérable maître était si vive, que des sanglots bruyants sortirent de sa poitrine, lorsqu'après sa lecture le poète s'est jeté dans ses bras. M^{me} Hahnemann a fait les honneurs de la fête avec son urbanité accoutumée; le bonheur dont elle entoure son vénérable époux a été célébré d'une manière bien sentie et délicate par la muse du D^r Mure.

L'assemblée ne s'est séparée que bien après minuit, le cœur rempli des plus douces impressions, en voyant briller la santé et le bonheur sur les traits de son hôte illustre; elle a emporté l'espoir de célébrer un jour son jubilé séculaire.

ANNONCES.

Risposta al saggio d'analisi sull' omeopatia del dottore Quaglia, fatta da Maurizio POETI, D.-M. Torino, 1839; br. de 51 p.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

La loi d'appropriation est la base invariable de la thérapeutique; par F. DU CHAMBON, de Messilliac, Docteur en médecine.



Le morceau qu'on va lire a été inséré dans le *Messenger de Vaucluse* du 6 octobre; notre titre de *Bibliothèque* nous faisait un devoir de le recueillir; c'est par des publications du même genre, insérées ^{les} dans les journaux de département, qu'on apprendra aux populations entières ¹⁹⁰⁶ ce qu'est l'homœopathie, et aux médecins allopathes par quelle voie vraiment scientifique ils peuvent se rapprocher de nous et cesser d'être nos adversaires, tandis qu'ils devraient n'être que nos frères. L'auteur, M. du Chambon, a surtout cherché à jeter le pont qui doit établir la libre et agréable communication entre l'allopathie et l'homœopathie. Il jette un coup-d'œil d'investigation sévère sur cette dernière, et il la pèse à la balance de la philosophie. Il ne faut pas oublier qu'avant d'être médecin, et médecin homœopathe, M. du Chambon était, et est encore, mathématicien. Partant de là, il ne peut accepter aucune proposition avant de

l'avoir soumise au creuset de l'investigation logique, qui lui fait reconnaître si elle est une vérité absolue, si elle n'est qu'une vérité relative, ou si elle n'est pas une vérité du tout. M. du Chambon a cru remarquer dans les négations du MAITRE un exclusivisme qui n'est pas nécessaire à l'établissement, au maintien, en un mot à la réalité du principe de spécificité, et même à celui de similitude; cet exclusivisme il le condamne, il le combat, dans l'intention même de mieux baser et démontrer le principe d'appropriation que Hahnemann admet bien certainement. Ce morceau ne doit être considéré que comme un premier jet où l'auteur pose quelques généralités seulement, se réservant de donner à son opinion l'avantage de la démonstration, en entrant successivement dans les détails qui certes ne lui faudront pas. Il ne serait donc pas juste de le juger sur ce premier essai.

Rédact.

Docebo ut non per contraria, nequē per similia, sed duntaxat per dotata et appropriata instituantur medelæ et sanationes.

J.-B. VAN-HELMONT. Prom. auct., p. 5, éd. 4^e.

Plus on médite sur cette pensée de Van-Helmont, plus on reconnaît qu'elle renferme la formule la plus générale de la thérapeutique.

C'est en vain, en effet, que l'on a prétendu, dans la chaleur d'un enthousiasme bien légitime, que les guérisons s'obtiennent exclusivement par les semblables; c'est en vain, également, qu'on a affirmé sur l'autorité des plus grands noms et la foi des siècles, que les moyens contraires sont les seuls que la raison avoue et dont l'expérience ait démontré l'efficacité; la loi d'appropriation est la grande loi thérapeutique

qui renferme implicitement toutes les directions dans lesquelles on peut agir, pour provoquer la réaction curative de la force vitale, ou le retour à la santé. On peut agir d'une manière appropriée, soit par voie de contrariété, soit par voie de similitude. Il n'y a que la méthode dérivative, qui ne peut être employée à titre d'appropriation, et qui doit être regardée comme palliative, bien que son utilité ait été incontestable en plusieurs cas d'une gravité reconnue.

D'ailleurs, tous ces moyens divers n'ont-ils pas eu leurs heureuses applications et leurs succès ? et ne fallait-il pas être enthousiaste jusqu'à l'aveuglement le plus complet, pour prétendre qu'il n'y a point eu de guérisons directes et non dues au hasard, par toutes les méthodes employées jusqu'à ce jour en médecine et mises en pratique par les meilleurs esprits ?

Cependant il est juste de dire que l'homœopathie est venue combler un vide immense en thérapeutique ; et la reconnaissance nous fait un devoir de rapporter à Samuel Hahnemann, son illustre fondateur, la gloire d'avoir établi l'art de guérir sur ses véritables bases, en enseignant la manière d'arriver aux propriétés primitives des médicaments.

Bien plus, par sa théorie élevée des maladies miasmiques, l'homœopathie a donné des moyens simples, commodes et rationnels d'attaquer un grand nombre de formes chroniques, que les plus sages médecins de l'ancienne école abandonnent encore aujourd'hui aux ressources de la nature, dans l'impuissance où ils sont de les attaquer d'une manière conforme à la théorie et à la saine raison.

Enfin, elle offre l'inestimable avantage de réduire le plus grand nombre des affections aiguës par les moyens les plus prompts, les plus doux et les plus simples, sans aucune déperdition de forces, ou des sucs nourriciers de l'économie, et par suite sans convalescence.

Qui hésitera entre l'emploi d'un médicament approprié, donné à doses infinitésimales, et celui des saignées répétées, ou des médicaments héroïques, donnés par voie de contrariété, à doses dont l'expérience a démontré le danger ?

Si la maladie aiguë ne donne aucune crainte sérieuse pour la vie, et ce cas est assurément le plus fréquent, le traitement homœopathique n'est-il pas préférable à tous égards par sa douceur, sa promptitude, son efficacité ?

En un mot, aucune méthode jusqu'à ce jour n'a mis entre les mains du médecin des moyens aussi simples, aussi sûrs et aussi directs ; aucune n'a présenté au public une plus précieuse garantie d'innocuité, en ôtant des mains des praticiens peu instruits une foule de moyens incendiaires dont on n'a que trop abusé aux dépens de l'humanité.

Tout le monde sait les terribles maladies qui sont les suites de l'abus du mercure, de l'opium et du quinquina ; et malheureusement les doses habituelles sont un abus déjà très-grave de ces médicaments héroïques !

Mais si l'exaltation des symptômes morbides présente un pronostic fâcheux, le succès de l'homœopa-

thie est bien plus étonnant encore, pourvu que l'on puisse compter, de la part du malade, *sur une réaction vitale suffisante*.

Sans cette restriction, et la difficulté du choix d'un spécifique dans un danger imminent, l'application de l'homœopathie ne souffrirait aucune exception, si ce n'est encore dans les cas où la maladie reconnaît une cause organique, et qu'une chirurgie perfectionnée a fait entrer avec bonheur dans son domaine (1).

Hahnemann avait une trop haute portée d'esprit pour craindre de reconnaître que la théorie qu'il a donnée de l'action des semblables repose sur des bases incertaines, contestables, et qu'il serait facile de formuler l'action des contraires par une théorie tout aussi spécieuse. C'est pourquoi, après avoir déclaré avec une noble franchise (2) l'insuffisance de ses explications, il en a appelé à l'expérience, juge suprême et en dernier ressort de toutes les théories.

Il a eu hautement raison : car la loi des semblables est une grande loi naturelle, qui consiste dans la réaction moléculaire de l'organisme, contre toute action dynamique exercée sur l'élément nerveux.

Mais il a eu le tort grave de fermer les yeux à cette

(1) Voyez à ce propos l'ouvrage très-remarquable du professeur Lallemand sur les pertes séminales involontaires, où il est prouvé *par la guérison* que des affections du cerveau, des poumons, etc., ne reconnaissent pas d'autres causes qu'une lésion organique de l'appareil génito-urinaire.

(2) *Organon de l'art de guérir*.

autre antique vérité : c'est que la réaction curative de l'organisme peut être provoquée de plus d'une manière ; et que l'œuvre du vrai médecin est de mettre en pratique, autant que faire se peut, le précepte de Celse : *Citò, tutò et jucundè*.

Hahnemann prétend même attribuer une telle généralité à sa grande loi des semblables, qu'elle s'étende suivant lui jusqu'à nos affections morales ; et il en produit deux exemples fort peu concluants dans une note de son Organon.

Mais c'est en vain qu'il voudrait nier qu'une joie excessive ne fasse oublier, ne guérisse même les affections morales les plus intenses.

Isaac oublie la mort de sa mère en entrant dans la tente de Rebecca, sa nouvelle épouse, et l'historien sacré ne dit nulle part qu'il se soit dans la suite montré sensible à cette perte.

Les doux sons de la harpe de David donnaient seuls à l'infortuné Saül quelques moments de repos. Enfin, qui n'a remarqué combien les faveurs de la fortune, l'ambition satisfaite, les voyages de long cours et dans un intérêt scientifique, les succès, les honneurs inattendus et tout ce qui peut satisfaire le besoin insatiable de jouissances que l'homme porte dans son cœur, dissipe jusqu'aux moindres ressentiments des chagrins les plus cuisants, et modifie profondément son caractère, en donnant une direction souvent tout opposée à ses idées, à ses penchants et à ses affections ?

Au physique, des faits sans nombre ont prouvé

depuis deux mille ans, que l'on guérit par voie de contrariété; et cette loi n'avait point échappé au père de la médecine, qui a établi cet aphorisme que le temps a consacré : les contraires sont les remèdes des contraires.

Samuel Hahnemann, deux mille ans après lui, est venu enseigner que les maladies guérissent aussi très-sûrement et avec une dépense de forces beaucoup moindre, en employant les médicaments à doses très-petites, mais par voie de similitude de leurs symptômes avec ceux de la maladie; et dans son enthousiasme pour une si grande découverte, il a cru apercevoir une incompatibilité absolue entre le *similia similibus*, dont la gloire est à lui, et le *contraria contrariis* d'Hippocrate. Or, cet aveuglement lui a fait méconnaître bien des vérités utiles, bien des services rendus et revêtus de la sanction des siècles. Enfin, ne serait-on pas conduit à soupçonner que l'érudition de ce grand homme est peut-être plus étendue que profonde, en considérant la manière légère dont il traite les opinions des médecins les plus considérables, et le peu de cas qu'il paraît faire de l'anatomie pathologique dans la science si ardue et cependant si utile du diagnostic? (a).

(a) Hahnemann reproche à ceux qui se sont fortement occupés d'anatomie pathologique d'avoir le plus souvent confondu les effets de la maladie avec la maladie elle-même, et d'avoir vu dans les désordres organiques non-seulement la cause de la mort, mais encore celle même de la maladie.

Au fait, quelqu'un pourrait-il nous dire de combien le trai-

Or, l'incompatibilité que Hahnemann a prétendu signaler n'existe que dans l'imagination de ce grand réformateur ; et cette seule remarque que la médecine ancienne ou hippocratique a présidé à la santé humaine deux mille ans avant l'apparition de l'homœopathie, doit en être une raison péremptoire pour tout esprit réfléchi (b).

Tout le monde a l'expérience que l'on guérit fort bien d'une brûlure qui n'a point entraîné la désorganisation immédiate de l'épiderme, en immergeant la

tement de la phthisie pulmonaire a été avancé depuis les grands et nombreux travaux sur cette affection morbide, sur les tubercules pulmonaires, sur les cavernes et autres détails d'anatomie pathologique ? En d'autres termes : de combien s'est abaissé le chiffre de la mortalité des phthisiques depuis les travaux de Laennec, Bayle, Cayol, Louis, Lombard, etc. etc. etc. ? P.

(b) L'auteur ne s'aperçoit pas qu'il emploie ici un argument vicieux. Ce n'est pas, Dieu merci, *la médecine ancienne qui a présidé à la santé humaine* depuis Hippocrate jusqu'à Hahnemann ; c'est la nature, comme on est convenu de dire, c'est la résistance innée à l'action de la maladie ; c'est le *malgré les médecins* et non le *par les médecins*. L'auteur n'a aucun moyen pour établir la vie moyenne pendant les deux mille ans qu'il cite, comparée à ce qu'elle aurait été sous le régime homœopathique.

D'ailleurs, le nombre des individus qui ont été soumis durant ce temps à l'ancienne médecine n'est certainement pas le centième du nombre de ceux qui ont vécu sur le globe pendant le même temps.

Toute comparaison entre les temps anciens et les temps modernes, médicalement parlant, me paraît donc caduque ; il serait plus rationnel, je pense, de compter les cas où, *sciens nesciens ve*, la médecine a opéré par les contraires ou par les semblables. P.

partie affectée dans l'eau froide, dont on a soin de maintenir la température, en la renouvelant (c).

Rien n'est plus aisé assurément que de présenter à ce propos une théorie des contraires tout aussi spécieuse que celle qu'on admet volontiers pour les semblables, et à laquelle Hahnemann lui-même prévient qu'il ne faut attacher aucune importance scientifique (d).

(c) Ce n'est pas de la guérison de la brûlure qu'on peut tirer la moindre induction favorable au système des contraires, car il n'est pas un seul traitement qui ne convienne à cette lésion, pour laquelle il suffit de mettre la place brûlée à l'abri du contact de l'air, au moyen du coton, de l'huile de térébenthine, de la pommade saturnine, ou de trente autres applications. Mais ce en quoi l'exemple de l'auteur me paraît sans portée, c'est que la brûlure se guérit plus vite lorsqu'on *immerge la partie affectée dans l'eau chaude*, que lorsqu'on se sert d'eau froide. P.

(d) Malgré ce qu'en dit le savant auteur, la théorie des contraires n'est point aussi facile à établir que celle des semblables, ou plutôt que la loi des semblables. Celle-ci, chacun le sait maintenant, se réduit à appliquer à un individu malade le remède qui produit les symptômes les plus semblables à ceux dont il est lui-même affecté. Cette similitude est, autant que possible, apparente; et l'homœopathe s'inquiète peu d'après quel mode, quelle loi, quelle théorie elle agit; il lui suffit de savoir que de son choix plus ou moins exact résultera la guérison plus ou moins prompte, plus ou moins complète.

Dès qu'il s'agit de contraires, c'est tout une autre affaire. Et d'abord contraire à quoi? Si vous considérez le symptôme comme le fait pathologique, comme le *casus morbidus*, comme l'image exacte de l'agent morbifique, vous pourrez dans un petit nombre de cas regarder un médicament, une médication quelconque,

Considérons, en effet, le phénomène sous le point de vue abstrait de la force vitale luttant contre la

comme le contraire de cet agent. Mais si le symptôme est à vos yeux l'effet sensible de la réaction de l'organisme contre l'agent pathologique, contre le désorganisateur de l'innervation normale; alors, dans tous les cas où vous appliquerez un contraire, vous irez à contre-fin de la nature, vous anéantirez l'effort que fait l'organisme pour se délivrer de ce qui l'irrite, ou qui l'opprime; vous ferez donc de la médecine anti-naturelle, anti-rationnelle; dans ce cas, si le malade guérit, ce sera malgré vous, et non grâce à vos soins, car la nature aura poursuivi sa marche que vous tendiez à arrêter.

Que si vous me répondez que la nature n'est pas toujours une bonne régulatrice de ses mouvements, qu'elle se laisse aisément emporter au-delà des limites de son action de lutte, qu'elle est un peu comparable à un cheval sans frein, qui, une fois lancé, dépasse le but, en un mot qu'il faut régler ses mouvements, modérer l'impulsion qu'elle se donne elle-même, parce que exagérée, cette impulsion devient à son tour une cause de maladie; j'objecterai alors que le moyen que vous emploierez peut bien être un régulateur, mais n'est point un contraire, de même que le frein n'est pas le contraire de l'impulsion du cheval au galop; cette dernière n'aurait de contraire que dans la rencontre d'un autre cheval aussi lancé au galop.

Et, au fait, quand pouvez-vous employer un contraire à l'action morbifique? Jamais ou presque jamais; dans le cas cité par l'auteur, en apparence si favorable à la théorie des contraires, celui de la brûlure serait de jeter de l'eau froide sur le corps chaud qui la produit, de manière à neutraliser l'action de celui-ci; or, je le demande, le fait est-il jamais admissible dans la pratique de la médecine? Un remède excellent contre la brûlure se trouve dans l'aspersion d'huile de térébenthine, ou d'alcool, ou de suc d'aconit, d'arnica, ou encore dans les préparations de

cause morbifique : on voit que la basse température du milieu dans lequel le membre est plongé, abat la chaleur qui est une manifestation première de la réac-

plomb ; où pouvez-vous, de grâce, voir là un contraire à la brûlure ?

Mon objection est bien plus forte si je passe à l'examen de la curation des maladies graves, ou des compliquées. Où est, je vous prie, le contraire d'une forte pleurésie ou péricnemonie résultant d'un refroidissement ? La saignée ? Mais la saignée n'est le contraire de rien du tout. Elle diminue plus ou moins la masse totale du sang de l'individu ; or, le moins n'est pas même le contraire du plus ; la saignée n'est pas même le contraire de la pléthore ; elle la diminue, et voilà tout. — Le vésicatoire ? Mais le vésicatoire bien loin d'être un contraire est un semblable ; si la pleurésie est une inflammation, rien n'est plus semblable à une inflammation que celle même qui résulte de la vésication. Le tartre émétique, dont j'ai moi-même préconisé et proclamé l'action curative dans cette maladie ? Mais en toute vérité, je ne sais comment établir le rapport de contraire soit entre l'antimoine et le refroidissement, soit entre les effets de l'antimoine et ceux du refroidissement, la *plévríte*. Je vois dans l'application de mon remède un modérateur, un régulateur, un modificateur ; je n'y vois point de contraire ; je n'aurais pas même beaucoup de peine à y voir un semblable ; car chacun sait que l'excès de tartre émétique produit une inflammation même mortelle de l'estomac, et que ce remède appliqué sur la peau y produit une phlogose pustuleuse des plus intenses.

Chacun voit que je pourrais faire un volume tout entier à passer en revue toutes les maladies que l'allopathie prétend abusivement traiter par des contraires. Et comme mon intention n'est pas de m'étendre sur ce sujet, je demanderai quels sont les contraires des fièvres ataxiques, adynamiques, etc., des vésanies quelconques, et de toutes les maladies nerveuses.

tion dynamique de l'élément nerveux, opère le resserrement des tissus et s'oppose ainsi aux progrès de la congestion et de la phlogose (1).

Que si l'on examine encore de plus près ce qui se passe dans un cas aussi simple, on n'y voit en premier lieu que l'action destructive du calorique s'exerçant sur des tissus sains, et les phénomènes inflammatoires consécutifs ne sont évidemment que le produit de la réaction dynamique de l'organisme contre l'impression pathogénétique du calorique.

Or, l'application de l'eau froide qui s'oppose à cette réaction, agit bien évidemment par voie d'antipathie. On objectera sans doute que l'eau froide n'est point un médicament, que son action est toute physique; mais outre que les cas de cette nature feraient une exception remarquable à la loi des semblables, nous nous proposons de mettre la même action hors de doute pour plusieurs médicaments héroïques, tels que la ciguë, employée par Cullen avec tant de succès; l'opium avec lequel le trop fameux Brown, son disciple et son rival, a fait de si belles cures et causé tant de maux; le quinquina, dont la vertu tonique et antiseptique a fait tant de bien et a produit en même temps les états chroniques les plus graves. C'est encore d'après les mêmes idées de contrariété qu'on a

(1) Boerhaave dans son traité sur les maladies des yeux, p. 81, prétend avoir guéri sur lui-même une ophthalmie produite par une excursion dans des lieux sablonneux, par un soleil brûlant, au moyen de lotions répétées d'eau froide.

fait une heureuse application de la glace dans l'encéphalite et la méningite, comme le docteur Chauffard en fournit plusieurs exemples dans son *Traité des fièvres* ; dans le satyriasis et les pertes séminales involontaires, comme on le voit dans l'ouvrage fort remarquable du professeur Lallemand ; et nous n'hésitons pas à croire qu'un grand nombre d'insuccès dans ce mode de traitement, sont dus uniquement à ce que l'agent dynamique antipathique n'a pu être employé dans une juste mesure, en raison de la grande difficulté ou souvent même de l'impossibilité de se rendre compte des effets à produire ou produits en de telles circonstances.

Ces réflexions nous conduisent à attribuer l'efficacité des moyens contraires ou antipathiques, à la mesure dans laquelle on les emploie et à la persistance de leur action. Cette seconde condition paraît même d'une plus haute importance dans ce mode d'administration des agents thérapeutiques, afin d'empêcher pendant un temps suffisant, la réaction de la force vitale qui tendrait évidemment à ajouter à l'état morbide (e).

(e) L'auteur entre manifestement ici dans mes propres vues, lorsqu'il regarde *la mesure* comme *la condition importante* dans l'emploi des *agents antipathiques*. La mesure, *modus*, est réellement le *modérateur* de la réaction vitale qui produit quelquefois un symptôme exagéré ; à partir de ce point de vue, il n'y a point de *contraires* proprement dits, il n'y a que des *modificateurs* ; or, la modification heureuse ou utile, nous la trouvons dans la production des symptômes semblables qui paraissent

Cependant, tout près de là se trouve un écueil aussi redoutable que difficile à éviter, c'est l'effet qui résulte dans l'organisme de l'action prolongée des médicaments héroïques donnés à hautes doses, ou les maladies que Hahnemann a dénommées courageusement *maladies médicinales*.

Ainsi, que par l'usage des mercuriaux on ait détruit les forces premières de la syphilis, et que dans la crainte de voir apparaître quelques formes secondaires consécutives on prolonge l'usage du métal spécifique, on voit apparaître sous peu de temps le pytalisme, les ulcérations de la muqueuse palatine et naso-pharyngienne, les douleurs ostéocopes, les affections arthritiques, les exostoses et autres caractères pathogénétiques que l'homœopathie lui reconnaît et qui ne sont que la maladie mercurielle qu'un art imparfait a substitué à la syphilis primitive.

Toutefois, les guérisons par les spécifiques ne s'expliquent pas mieux dans la théorie des semblables que

grader la marche de ceux de la réaction jusqu'à la guérison et non au-delà; je dis *qui paraissent*, car il est absolument impossible à l'intelligence humaine de comprendre et savoir quelle est l'essence de la symptomatogénésie, soit morbifique soit thérapeutique. Puisque je me suis servi de la comparaison d'un cheval sans frein, je la continuerai ici en disant que la modification apportée par l'action des semblables ressemble à ce qui a lieu quand on fait courir un cheval bien monté à côté de celui qui ne l'est point; la rapidité de celui-ci en est momentanément accrue, mais en même temps que le premier il arrive au but et ne le dépasse guère.

dans celle des contraires ; il faut donc qu'il s'opère entre le virus, dont il est impossible de contester la matérialité, et le médicament approprié une véritable neutralisation, analogue, si l'on veut, à celle que présentent les deux fluides électriques. Or, ce fait très-remarquable des guérisons radicales par les spécifiques, est la manifestation la plus positive de la loi d'appropriation pressentie par Van-Helmont.

La voie de contrariété est certainement préférable, en plusieurs cas, à la voie de similitude, et c'est au praticien éclairé à faire un choix intelligent et judicieux entre ces deux manières de modifier la sensibilité organique.

Dans une hémorrhagie cérébrale, dans une inflammation sur-aiguë des organes essentiels de la vie, n'y aurait-il pas témérité, impéritie même, à pousser l'organisme sur une pente rapide où il se précipite lorsqu'on ne peut compter sur la force de réaction qui lui reste en partage pour produire un temps d'arrêt, et revenir en arrière avec une énergie suffisante ?

Ne sera-t-il pas plus rationnel dans cette fâcheuse incertitude, de recourir à la saignée et à tout l'appareil antiphlogistique dont l'action antipathique aux symptômes imminents, les apaisera d'abord et les fera disparaître ensuite par la continuité de son action ?

Faut-il pousser la pusillanimité ou l'esprit de système jusqu'à refuser de racheter la vie même au prix d'un peu de sang, quand une si longue expérience a témoigné qu'on avait pu en perdre en plusieurs cas

en quantité considérable sans aucun dommage notable?

Broussais a erré manifestement dans la prétention qu'il a eue de ramener toute la thérapeutique aux émissions sanguines et aux boissons délayantes ; mais Hahnemann a-t-il dû en faire une raison pour se priver des bienfaits de la saignée dans les cas où elle est manifestement salutaire (f) ?

Telle est donc la destinée des grands réformateurs de la science humaine ! Ainsi que Broussais, Hahnemann sait où sont les bases de la médecine, il les sonde avec audace, avec bonheur ; il pose le problème

(f) Certes, Hahnemann aurait grand tort de se refuser à l'emploi de la saignée *dans les cas où elle est manifestement salutaire*. Mais il ne la croit pas salutaire, il la regarde même comme habituellement nuisible, et il croit pouvoir la remplacer dans tous les cas par un remède approprié aux symptômes de ce cas. Au fait, quand on pratique hardiment l'homœopathie, on en vient à être surpris du nombre des circonstances où l'on peut substituer à la saignée certains médicaments, et cela même avec avantage. Il y a pourtant d'habiles homœopathes qui regardent la saignée comme utile dans certains cas, pour éveiller ou accroître la réceptivité de l'organisme envers les remèdes homœopathiques qu'ils appliquent ensuite.

Au reste, on ne saurait en vouloir sérieusement aux homœopathes d'avoir abandonné la pratique de la saignée, si on considère le nombre de victimes qu'a faites cette thérapie. Les paroles sépulchrales de la Malibran, adressées à Belluomini, accourant de Londres auprès d'elle, frappent incessamment nos oreilles : *Je suis morte, ils m'ont saignée !!!* Elle savait, cette grande artiste, que dans tous les cas de forte sur-excitation (en particulier par des alcooliques) la saignée est mortelle.

P.

médical en termes d'une simplicité inconnue jusqu'à lui. Tous deux veulent à cet art des lois, et Hahne-mann, plus heureux que l'auteur de la doctrine de l'irritation, arrive à la grande loi des semblables qui a reçu de l'expérience la plus éclatante confirmation.

Mais tous deux, en hommes passionnés, n'ont voulu voir qu'un côté de la vérité, tous deux ont renié le passé. Séduits par l'attrait d'une systématisation toute mathématique, tous deux ont oublié que la vie, soumise en partie à l'empire de la volonté, ne peut reconnaître des lois fixes, géométriques, pareilles à celles qui régissent le reste du monde physique.

On nous saura quelque gré, sans doute, de la franchise avec laquelle nous exposons nos opinions personnelles, placé comme nous le sommes entre l'ancienne école, qui nie les vérités dont nous avons embrassé la défense, et l'homœopathie, qui criera peut-être au schisme et au sacrilège.

Mais dans le domaine des faits et du raisonnement, chaque homme a le droit d'établir et de défendre ses convictions, par une discussion sévère des principes auxquels il les rattache; et nous avons résolu de nous y livrer sans réserve, dans l'intérêt de la vérité.

Nous ne nous sommes pas dissimulé qu'une pareille discussion pourra nuire à l'idée de plusieurs sur la puissance de la doctrine nouvelle, mais nous pensons aussi qu'il vaut mieux être médecin que d'être homme à système, et qu'on ne peut mériter cet honorable titre, qu'en se plaçant d'un point de

vue assez élevé pour estimer les diverses méthodes à leur juste valeur et faire la part qui appartient à chacune (g).

L'infailibilité de la médecine est un beau rêve que Hahnemann a cru avoir réalisé par ses importantes découvertes, ce qui l'a poussé dans un exclusivisme dont plusieurs ont déjà fait justice. Mais ce n'est pas là tout le tort de ce grand homme, bien que ce soit à notre avis le plus grand. Séduit par sa théorie des trois grands miasmes chroniques, il a vraiment promis en plusieurs cas plus qu'il ne pouvait réaliser ; mais, hâtons-nous de le dire, il a peut-être été de tous les homœopathes le plus réservé sur ce point.

Il est temps certainement de livrer au mépris public tous ces récits mensongers de guérisons complètes de lésions organiques arrivées à leur dernier terme, fruit impur de l'imagination déréglée de quelques laïcs ou de médecins peu instruits et que l'on

(g) Ce n'est certes pas à nos yeux qu'une pareille discussion pourra nuire à l'établissement, à la propagation même de la nouvelle doctrine. A nos amis et à nos ennemis, nous n'avons cessé de demander une discussion franche, scientifique, exempte de personnalité et d'arrière-pensée ; et nous sommes enchanté de la voir surgir de la part d'un homme savant et consciencieux, dont nous apprécierons les opinions avec respect, lors même que nous ne les adopterons pas, que même nous les combattrons ; ce sera une excellente manière de mettre les vérités en lumière, et de les séparer de l'erreur même involontaire. Nous remercions donc M. du Chambon d'être entré franchement dans cette voie.

P.

rencontre malheureusement à chaque pas dans nos journaux et dans plusieurs ouvrages destinés à la propagation de l'homœopathie.

Car, s'il importe de faire jouir le public des bienfaits d'une grande découverte, il n'est pas moins utile, sans doute, de le défendre des méprises dans lesquelles quelques charlatans étrangers à l'art de guérir, et qui ont accueilli l'homœopathie comme un moyen facile de se produire, le jetteraient tous les jours par des promesses exagérées et dénuées de tout fondement.

L'art a ses limites parce que Dieu nous a dévoués à la mort. Mais le vrai médecin reconnaît à des signes certains ce terme fatal de l'existence de son semblable ; et il est encore très-utile, en n'abrégeant pas ce qui reste d'une carrière toujours précieuse, par des moyens insensés, mais qui en imposent au public incompetent.

Enfin, pour résumer ce qui précède en quelques propositions plus faciles à saisir, les homœopathes ont eu le tort grave de croire et de proclamer, contre l'expérience de tous les temps et de tous les peuples, qu'il n'y a qu'une seule voie naturelle pour obtenir la guérison des maladies : *la voie des semblables*.

L'on peut en effet déterminer la réaction curative de l'organisme par *voie de contrariété*, par *voie de similitude*, par les moyens appelés *dérivatifs* ; enfin en obéissant au principe *tolle causam*, ce qui doit s'entendre le plus souvent de certains symptômes qui sont devenus à leur tour causes de maladies. Or, ces

divers moyens sont tous compris dans la grande loi d'appropriation que nous avons énoncée sur l'autorité de Van-Helmont.

Mais l'homœopathie est venue puissamment en aide à la thérapeutique, en lui donnant des moyens directs de combattre et d'anéantir en plusieurs cas les innombrables maladies chroniques, en même temps qu'elle lui a appris à triompher des affections aiguës d'une manière prompte, douce et simple, en obéissant au principe naturel de la *moindre action*.

Elle a fixé l'attention des médecins sur le fait important de la réaction de l'organisme dans la cure des maladies; elle a ôté des mains des praticiens peu instruits ces médications énergiques trop prodiguées de nos jours, en réservant quelques-unes d'entre elles pour des cas fort rares.

Enfin, et c'est assurément un de ses plus beaux titres de gloire, elle a fait connaître la seule méthode rationnelle qui permette de découvrir les effets purs et primitifs des médicaments; méthode qui fait pressentir que la thérapeutique prendra un jour le rang qui lui appartient parmi les sciences médicales, nous voulons dire le premier rang.

De la puissance curative dans les diverses médications dirigées par l'art, par le D^r GASTIER, de Thoissey.

(Suite de T. III, p. 289.)

Dans la considération des guérisons spontanées, nous avons vu le *mal lui-même devenir la puissance thérapeutique* à laquelle seule il fût permis de rapporter la guérison dans les cas d'affection légère ; et lorsque l'affection plus grave n'est pour cette raison point susceptible d'une guérison spontanée immédiate, c'est à la répartition de l'irritation, comme auxiliaire de l'action curative principale, que nous avons dû attribuer l'effet curatif, toujours spontané bien que plus tardif, qui a lieu au bout d'un temps plus ou moins long. C'est dans ce but, avons-nous dit, qu'à l'occasion d'une irritation fixée sur l'un de nos tissus, divers phénomènes sympathiques se manifestent sur différents points de l'organisme plus ou moins éloignés de celui primitivement irrité, et que par cette répartition de l'irritation primitive, celle-ci réduite, au bout d'un temps variable, au degré de légèreté ou de modération susceptible d'une résolution spontanée immédiate, la guérison a lieu ainsi *naturellement*.

L'imitation de la nature étant le but que l'art doit se proposer, ses tendances qui nous révèlent ses

moyens sont évidemment le guide le plus sûr qu'il puisse suivre. Lors donc qu'averti par l'observation des symptômes qui sont la seule manifestation patente de la marche que suit la nature, attentif à ce *quò natura vergit* signalé dans tous les temps, comme la boussole du praticien, celui-ci provoque à *certaines temps* ou périodes des maladies, par des moyens appropriés, des purgations, des sueurs, des éruptions cutanées, des mouvements vitaux, en un mot *des actions organiques semblables* à celles que l'observation a montrées critiques ou curatives dans ces cas; il fait de l'homœopathie, de l'homœopathie pure, de quelque nom qu'on ait désigné la doctrine d'où il a déduit ses procédés, ni plus ni moins que l'homœopathe plus explicite dans la reconnaissance du principe d'où il procède, plus large dans l'application qu'il en fait, lequel, *en tous temps comme en tout état des maladies*, après en avoir exactement observé et noté les symptômes, mis ainsi sur les traces de la nature dont il se propose de suivre et de seconder les mouvements conservateurs, cherche parmi les agents pathogénétiques dont les effets lui sont connus, celui ou ceux qui, dans l'espèce, sont capables de reproduire ces symptômes, et les administre à ses malades. Telle est en effet l'homœopathie; telle du moins qu'elle peut et doit être conçue en harmonie avec la nature dont elle n'est ainsi qu'une fidèle imitation, et avec les doctrines thérapeutiques antérieures sanctionnées par l'expérience, également imitées de la nature; doctrines dont l'homœopathie est

devenue par la pathogénésie un admirable perfectionnement. Or, quand les médecins attachés à la doctrine appelée avec raison *physiologique*, en ce sens qu'elle est fondée sur l'observation et l'imitation de la nature, repoussent l'homœopathie qui n'est en vérité que la systématisation de tout ce qu'il y a d'exact, de positif, de réellement physiologique dans toutes les doctrines médicales antérieures, on ne saurait comprendre, en leur supposant l'intelligence des motifs de leur opposition, pourquoi ils rejettent ce système qui est le leur, ce système qui n'est autre chose que celui de la *révulsion*, moins la mobilité, le vague et l'incertitude où, à défaut de principes fixes, sa doctrine et sa pratique ont dû flotter jusqu'à ce jour, que la révulsion éclairée et dirigée par le flambeau certain de la pathogénésie.

Ainsi aux premiers médecins que l'absence de tout agent médicamenteux, alors inconnu, réduisit dans l'origine de l'art à la simple observation du cours des maladies, la nature a révélé la doctrine des crises et des jours critiques. Celle-ci, par les interprétations diverses dont elle a été l'objet, est devenue l'origine des différents systèmes dont la révulsion fait essentiellement la base. A son tour la révulsion bien comprise, la révulsion élucidée dans son objet et dans le mode d'action des agents qu'elle emploie, se trouve, comme toutes les doctrines précédentes, fondée sur l'imitation des procédés de la nature, dont l'homœopathie enfin, appuyée sur la pathogénésie qu'elle a créée, est aussi la reproduction la plus sûre et la plus fidèle.

Voilà ce que nous avons exposé, et qu'avant de poursuivre nous avons besoin de rappeler encore aux médecins qui, au milieu de leurs succès qui proclament l'homœopathie, nient toujours obstinément ce principe auquel ils les doivent, ce principe auquel, sans vouloir le reconnaître, ils sacrifient cependant, mais qu'il faudra bien enfin qu'ils avouent, lorsque, avertis de sa présence, ils le rencontreront évidemment au fond de tous les procédés réellement curatifs. Comment en pourrait-il être autrement d'une vérité qui, reposant sur un fait incontestable et ressortant du plus simple rapprochement analogique, apparaîtra bientôt, avec la même évidence qu'à nous, aux médecins de toutes les écoles qui comme nous alors, et plus explicitement que nous peut-être, ne voudront voir dans l'homœopathie que le perfectionnement des doctrines révulsives, que la révulsion elle-même éclairée par la pathogénésie ! Telle est du moins ma confiance ; car, parmi les hommes également intéressés au triomphe de la vérité, la diversité des opinions sur un fait ne saurait tenir qu'à l'obscurité qui le voile ou en dérobe quelques parties ; mais cette diversité ne tarde pas à faire place à une seule manière de le voir, lorsque, mieux éclairé, il apparaît à tous sous ses traits véritables. Il serait donc bien temps, à notre avis, pour éviter la mystification prête à déborder leurs dénégations de jour en jour plus niaises, plus ridicules et plus insignifiantes, que les contempteurs de la doctrine homœopathique reconnussent cet enchaînement des diverses doctrines médicales dans la

marche progressive de la science, et qu'ils s'y ralliasent franchement. Mais poursuivons. Cette répartition du mal non résous immédiatement, en opérant pour l'ordinaire une diversion, une division, et par-là un allègement de l'irritation primitive, peut bien ainsi, de même que le mode curatif que nous avons fait consister dans l'éloignement ou la soustraction des causes capables de compliquer le mal en l'aggravant, avoir une part réelle à l'efficacité des efforts conservateurs de l'organe souffrant. Mais ce concours ne peut pas constituer une action curative proprement dite, non plus que celui qui consiste dans l'éloignement des causes aggravantes. L'action curative gît essentiellement dans la réaction de l'organe; et, tout en tenant compte de l'influence et de la participation de cette action auxiliaire, à la guérison survenue pendant son concours, c'est dans la réaction de l'organe malade devenue à la vérité plus facile par ce concours, qu'il faut voir la puissance véritablement curative, puisque nous savons que cette réaction, avec le temps, ou convenablement excitée par l'art, peut au besoin se passer de cet auxiliaire toujours impuissant sans elle. Or, nous l'avons dit, l'agent de toute réaction est un agent nocif ou pathogénétique dont la spécialité ou l'action curative directe dépend de son degré d'homœopathicité dans l'espèce. Cette vérité, principe auquel se rattache tout notre système d'interprétation de l'action homœopathique, exigeant peut-être encore quelques explications nécessaires à son intelligence, dans le sens étendu que nous vou-

drions donner à son application, nous rappellerons et nous ajouterons à ce que nous avons dit déjà, que toute réaction procédant du principe de conservation et ne pouvant dès lors avoir sa source que dans une action nocive, il est aisé, d'après ce que nous avons exposé encore sur la nature des rapports des êtres entre eux, sur l'égoïsme nécessaire et la nocivité forcée des uns à l'égard des autres pour satisfaire au besoin de conservation dont ils sont tous également animés, chacun dans sa modalité, de comprendre la condition de l'homme au milieu de ce conflit ou état perpétuel de réaction éveillé et maintenu par tout ce qui, de la part des corps avec lesquels il vit dans un rapport obligé, peut exercer sur lui quelque influence. On conçoit que dans un organisme comme le nôtre, où les points de contact avec les divers modificateurs qui appellent ou éveillent la réaction sont si nombreux et si variés, que dans un être aussi compliqué dans son organisation et soumis à autant d'influences dans ses rapports naturels et sociaux; que son intelligence et sa moralité enchaînent par une sorte de lien ou dépendance sympathique à tous les autres êtres dans la nature, tandis que sa constitution intime, qui, selon l'expression de Mallebranche, est telle qu'on ne saurait le toucher en un point sans le remuer tout entier, multiplie encore par ce consensus auquel toutes ses parties sont incessamment soumises, les causes déjà si nombreuses de réaction auxquelles il est constamment exposé; on conçoit, dis-je, que, dans un être placé dans une condition semblable

et sous de telles influences, on ne saurait ne point tenir compte de ces diverses influences dans l'explication du fait de guérison. Et, bien qu'on ne doive décorer du nom d'*agent curatif* proprement dit, que l'agent approprié qui sollicite d'une manière directe et certaine la réaction, que l'agent nocif tout-à-fait spécial, que celui qui, par lui-même et sans le concours de toutes ou de partie de cette multitude d'influences accessoires, fait précisément vibrer la fibre où l'état morbide a développé une susceptibilité qui la rend sensible à l'atome le plus divisé de sa substance, que l'agent homœopathique, en un mot, on ne saurait toutefois, sans se mettre en dehors de la vérité, refuser une part quelconque au fait curatif, à ces influences moins directes, mais réelles cependant ; car elles sont essentiellement nocives et à ce titre, absolument parlant, curatives, à l'homœopathicité près, c'est-à-dire selon l'éventualité de leur rapport homœopathique dans l'espèce. Ainsi, pour faire comprendre ma pensée dans ce qu'elle a d'applicable à l'une des médications les plus généralement usitées, je prendrai pour exemple le vésicatoire dont nous voudrions apprécier l'action : depuis le choix de la substance dont il se compose et du lieu de son application qui, avec le choix du temps ou de la période morbide la plus convenable, pourraient, dans ce genre de médication, offrir toutes les conditions d'appropriation les plus certaines, jusqu'à la négligence de toutes ces recherches qui peut réduire l'action d'un tel agent, à un simple effet sympathique

général qui atteint tout l'organisme sans avoir rien de spécial pour le tissu dont on veut spécialement modifier l'état morbide; depuis la surexcitation, effet local d'un tel agent qui, du lieu de son application, est transmise ou retentit dans le tissu malade, y aggrave l'état morbide en *ajoutant* à la cause actuelle du mal cette nouvelle cause d'épuisement de la puissance vitale jusqu'à la *diminution*, la prostration plus ou moins considérable de cette puissance, effet physiologique inséparable de toute action révulsive; tout ce qui est susceptible de porter une atteinte quelconque à l'organe malade, d'émouvoir, à quelque titre que ce puisse être, son instinct de conservation, le sera en même temps, et par conséquent, de solliciter sa réaction comme plus ou moins homœopathique; et, comme puissance thérapeutique, devra par nous être pris en considération. Ainsi les bases de notre système de thérapeutique ne portent point sur un cercle resserré d'observations isolées; il trouve ses appuis dans l'universalité des faits connus; loin de ployer et de restreindre les faits aux proportions étroites des systèmes, signe d'erreur, de misère et de caducité, il embrasse la nature avec la diversité de ses phénomènes, sa mobilité et ses contradictions apparentes, son immutabilité réelle comme son immensité; et, depuis Brown, qui, dans le stimulus propre à détruire l'incitabilité, trouvait la puissance thérapeutique la plus capable d'exciter utilement cette faculté de nos organes, jusqu'à Broussais, qui tendait et prétendait aux mêmes résultats par la privation de

stimulus qu'il imposait aussi complète que possible, à l'organisme malade, tous les systèmes, dans ce qu'ils renferment d'exact, c'est-à-dire de conforme à l'observation, sont pour nous autant de sources précieuses où nous devons puiser les matériaux du nôtre.

En effet, nous verrons bientôt dans l'examen des médications diverses dont l'art jusqu'ici a fait une application plus ou moins heureuse dans le traitement des maladies, l'agent ou le moyen curatif consister pour l'ordinaire dans une action pathogénétique plus ou moins homœopathique, c'est-à-dire plus ou moins directe et spéciale, secondée, selon le hasard des circonstances ou les inspirations mobiles de l'empirisme, par le concours des puissances auxiliaires dont nous parlions tout à l'heure, et devoir à cet ensemble, le plus souvent fortuit de conditions diverses, l'efficacité qui en résulte quelquefois. Mais, avant de passer à ces nouvelles considérations, je dois expliquer mon silence à l'égard de la méthode énantio-pathique, de cette méthode si fort en honneur sous la désignation de méthode antipathique ou *des contraires*. Or, mon explication sera brève : je ne comprends point le sens qu'on attache à une telle désignation, ou il me semble qu'on ne saurait reconnaître comme méthode curative proprement dite celle qu'on qualifie ainsi ; et, s'il faut le dire, la méthode *per contraria* n'est pas plus que celle *per similia*, l'expression d'une loi fondamentale de la thérapeutique, comme on l'entend. *Semblable*, si l'on considère l'analogie de l'action du remède avec la cause actuelle du mal ; *con-*

traire, si l'on a surtout égard à l'effet curatif ou secondaire qui est en effet toujours opposé ou *contraire* à l'effet primitif que produit l'agent médicamenteux, la puissance curative qu'on a rattachée tantôt à une *loi des contraires*, tantôt à une *loi des semblables*, n'est qu'une action nocive plus ou moins immédiate et plus ou moins spéciale. Elle n'est curative qu'à ce titre, et n'opère son effet que par réaction, en vertu de la grande loi de conservation dont elle dérive. Hors de l'interprétation que nous donnons aux expressions sous lesquelles on a désigné ces méthodes, ces désignations ne nous semblent avoir aucun sens thérapeutique véritable, à moins que les médications auxquelles se rapportent ces méthodes, celle dite antipathique spécialement, ne rentrent dans le mode curatif palliatif ou subsidiaire dont le type nous a été offert par quelques cas de guérison spontanée, lesquelles médications seraient, avec la méthode curative directe ou spéciale, les seules qu'on rencontre dans la nature, et, par conséquent, les seules dont l'art puisse réellement se proposer l'imitation lorsqu'il ne se fait pas illusion sur la réalité des choses. En effet, quel est le semblable, quel est le contraire ; ou plutôt, que voit-on de contraire ou de semblable à certaines ophtalmies, je suppose, dans un séton à la nuque au moyen duquel on peut la guérir ? En raisonnant physiologiquement, abstraction faite de tout système, nous voyons bien dans cette médication trois circonstances qui expliquent son effet curatif, ou peuvent aider à son intellection : 1^o attraction de

force ou de vitalité des membranes oculaires irritées sur le point où le séton agit ; 2° distraction sur ce point d'une portion du principe irritant jusque-là trop concentré sur ces membranes ; 3° enfin, transmission à celles-ci d'une excitation particulière tout-à-fait spéciale dans certains cas ou certains degrés d'ophtalmie. Nous voyons ainsi que le séton, comme stimulant à divers titres, et comme révulsif, peut utilement modifier l'état de la conjonctive irrité ; mais qu'y a-t-il, dans un tel modificateur, de *contraire* à l'irritation qu'il guérit ? nous n'y voyons rien. Si donc ce que l'on a qualifié de méthode *per contraria* n'est point un barbarisme physiologique, c'est au moins un non-sens en thérapeutique, et, comme telle, elle ne devrait point nous occuper.

Nous arrivons maintenant à la recherche de l'agent ou principe curatif homœopathique dans les diverses médications familières à l'allopathie. Parmi ces médications, la plus générale, la plus usitée, celle qui semble embrasser toutes les autres ou se rattacher à toutes, et faire au moins partie de celles mêmes dont elle ne fait point la base, la médication révulsive dans l'emploi des vésicants, des rubéfiants, des moxas, des sétons, cautères, etc., des sangsues, ventouses, etc., des divers stimulants topiques, et des nombreux stimulants internes dont les effets matériels, plus ou moins manifestés ou vivement sentis, font attribuer aux agents par lesquels on les obtient une action révulsive analogue à celle qu'on se propose par ces stimulants externes dont la composition

matérielle grossière et l'action immédiate violente sont exclusives des conditions nécessaires au développement de l'action spéciale en laquelle réside la puissance homœopathique proprement dite ; la médication révulsive, considérée, disons-nous, dans ces divers agents, devait d'abord nous occuper. Mais, par le même motif qui nous a fait suspendre notre travail, et revenir ici en le continuant sur des considérations précédemment exposées, afin d'en rendre l'intelligence plus nette et plus complète à quelques confrères qui ont souhaité ces nouvelles explications avant de me transmettre sur ce sujet le jugement que j'ai réclamé d'eux, nous renverrons l'exposition de nos recherches de l'agent ou de la puissance homœopathique dans les médications diverses dont le succès est ordinairement attribué à une action révulsive mal comprise ; et, en attendant, nous allons nous borner à quelques considérations sur *l'action du chaud et du froid* dans les médications dont ces modificateurs sont les agents, action qui a été pour l'allopathie le sujet d'interprétations si diverses et de tant de divagations !

*De l'action homœopathique du chaud et du froid
dans les médicaments allopathiques.*

Ce serait une chose fort plaisante à considérer, si au fond elle n'était pas trop déplorable, que le vague et la diversité des opinions et des pratiques médicales des plus graves docteurs à l'égard de certains agents, et les prétentions pourtant toujours absolues,

toujours exclusives de chacun à l'adoption générale de la méthode à laquelle il donne *actuellement* la préférence. Cependant, à moins de se croire réciproquement en droit de nier les résultats avérés de sa propre expérience, de se dénier mutuellement la bonne foi ou le sens commun, la plus simple réflexion, ce me semble, devrait faire présumer à tous les médecins, quelle que soit la diversité réelle ou apparente de leurs procédés, *une* et semblable au fond la cause de leurs succès. Est-ce qu'une observation semblable, portant sur deux *faits* identiques, peut reconnaître deux principes opposés? Et, malgré la différence des moyens, l'unité des résultats ne décèle-t-elle pas l'unité du principe auquel on les doit? Cette réflexion, qui trouve si souvent son application en thérapeutique, conduisant à la recherche de ce principe unique de l'action de tant d'agents ou de moyens divers, eût évité à la science ce vague et cette confusion où l'ont jetée, sur les points de pratique les plus fondamentaux, ces controverses sans fin comme sans raison à l'égard de l'action de certains agents dont les attributs différents semblaient justifier les disputes auxquelles ils servaient de prétexte ou de fondement. Or, il est peu d'agents dont les propriétés médicinales aient été plus controversées que celles du chaud et du froid; et il semble que cela ait dû être, puisque rien ne paraît différer davantage que ces deux modificateurs. Mais ce qui paraîtra difficile à comprendre dans cette dissidence d'opinion, c'est que, placés au même point de vue pour voir,

les médecins dissidents aient tous également inscrit sur leur bannière, en gros caractères, ces mots : *Doctrine physiologique*. Serait-ce donc pour qu'on ne les soupçonnât pas d'y être étrangers ? Ou bien n'agiraient-ils en cela qu'à l'imitation de ces méchants hôteliers qui, par de menteuses, mais séduisantes enseignes, invitent les passants à leur donner la préférence ? Car enfin, en bonne physiologie, comme en bonne logique, le moyen d'arriver à la solution d'une *question de fait* sera toujours chose facile si, au lieu de s'entêter de ses préventions, de ses prétentions, au lieu de se préoccuper d'une seule idée, de n'envisager la question que d'un seul côté, le fait que dans une ou quelques-unes des parties qui le constituent, on procède de bonne foi à l'examen de toutes les parties du fait qu'on veut apprécier. Ainsi, pour arriver à la vérité sur la question qui nous occupe, il eût fallu d'abord constater d'une manière au moins générale le mode différent d'action du froid et du chaud sur nos tissus vivants ; et si ces modificateurs, reconnus différents d'actions comme d'attributs, paraissent en cas semblables avoir des succès également avérés, c'est que la similitude des cas morbides où ces succès ont été observés n'est elle-même qu'apparente ou mal établie, et qu'en y regardant avec attention au *flambeau réel de la physiologie*, on verrait dans les dispositions organiques et vitales des parties malades modifiées par des agents différents, une différence égale, c'est-à-dire en rapport, ou correspondante à celle de ces agents. En déviant de cette mar-

che, la seule que la raison indique, on s'est complu dans une multitude de distinctions vaines qui, en pratique, deviennent de graves erreurs; on en est venu à se contenter de mots au lieu de choses, à ne pas voir d'inconséquences dans ces qualifications disparates de débilitants, de toniques, de stimulants, d'émollients, de sédatifs, de stupéfiants, etc., donnés aux mêmes agents dans les diverses circonstances ou conditions de leur application; et bien qu'il ne fût pas inutile peut-être de signaler les graves erreurs renfermées dans ces distinctions, afin de livrer celles-ci au ridicule qu'elles méritent, et de hâter ainsi le terme de leur funeste influence, nous ne le ferons pas pourtant, cet objet n'étant que, comme conséquence de notre travail, le but que nous nous y sommes proposés. Notre intention, non plus, n'est point de nous livrer à la recherche des *effets spéciaux* du chaud et du froid, étude intéressante toutefois, qui seule peut conduire à des notions exactes sur les effets vrais de ces agents, et sur leur application certaine au traitement des maladies. Nous ne chercherons point enfin, à l'aide de données tirées des diverses pratiques allopathiques, à déterminer avec quelque précision l'utile emploi du chaud et du froid en médecine. Ce serait demeurer dans ce vague dont nous sommes heureux d'être sortis, et dont nous n'aspirons qu'à tirer les autres. L'unique but que nous nous proposerons ici, comme dans l'examen des autres moyens de la thérapeutique, est de montrer comment on peut rapporter au principe homœopa-

tique les effets curatifs du chaud et du froid, effets qui semblent, au premier abord, les plus propres à infirmer l'homœopathie, à fournir contre ce principe fondamental de toute action curative des armes à nos adversaires, ou, tout au moins, à les rallier au principe illusoire dont ils ont fait leur loi *des contraires*.

Il est un effet général du chaud et du froid sur nos tissus vivants dans lequel consiste peut-être toute l'action spéciale de ces agents (1) : c'est, pour le froid, l'impression *sui generis* qu'il produit, et l'état de constriction ou de resserrement né de cette impression sur les tissus vivants où son action s'exerce ; et, pour le chaud, influence exactement opposée à celle du froid, le gonflement, la dilatation, l'épanouissement des tissus soumis à l'action de ce modificateur. Bien qu'il soit facile, en bien des cas, d'arriver, par un enchaînement exact de déductions physiologiques, de ces actions générales primitives, à l'intelligence et à l'interprétation des effets particuliers secondaires qui en dérivent, et que ce soit à ces effets secondaires qu'il faille alors rapporter l'action curative, celle-ci n'en est pas moins homœopathique que

(1) Nous entendons *le froid* à la température de la glace tout au plus et non au degré de produire sur nos tissus des lésions en rapport avec celles qui résulteraient de l'action de l'eau en état d'ébullition ; de même que par *le chaud*, c'est de la chaleur compatible avec le jeu régulier des organes immédiatement soumis à son action que nous entendons parler, et non capable de déterminer sur ces organes une altération de tissu ou même une lésion vitale grave.

celle qu'on obtient par les autres agents de la thérapeutique. Elle l'est au même titre, sinon toujours avec la même évidence. Je dis toujours, parce qu'il est des cas où l'action curative du chaud et du froid procède, avec la plus grande évidence, de leur exacte homœopathicité dans l'espèce.

Qu'un homme *parfaitement sain* soit soumis à l'action du froid, d'un bain froid, je suppose, il en recueillera en définitive un surcroît de vigueur et de santé. Le premier effet du froid, son effet local immédiat, d'où procèdent tous les résultats secondaires, est un effet restrictif de l'action des tissus sur lesquels il agit immédiatement ; la peau se crispe et pâlit, ses pores se resserrent, ses fonctions sont momentanément suspendues, le sang qui abreuve son tissu, l'activité vitale qui l'anime, comme le produit ordinaire de cette activité, sont refoulés dans les plans ou tissus plus profondément situés qui en reçoivent un surcroît d'action, et de ce surcroît d'activité naît un mouvement excentrique opposé au premier, qui, joint à la réaction des tissus immédiatement soumis à l'action du froid, rétablit dans tout l'équilibre, replace ou reconstitue l'individu dans l'état harmonique où il était avant l'épreuve du bain, et lui laisse pour bénéfice une augmentation de vigueur et d'activité résultant de la surexcitation à laquelle son organisme en général a été soumis, et de la lutte dont il est sorti victorieux. Ce qui le prouve, c'est la différence d'effets du même moyen chez une personne cacochime qui s'y soumettrait : chez celle-là le re-

foulement des humeurs et de l'action cutanée, au lieu d'être une source d'activité vitale, deviendrait, sur quelques-uns des tissus où il aurait lieu, cause d'irritations, de congestions morbides, etc. Sous l'action du chaud, au contraire, nos tissus se dilatent, se gonflent, s'étendent, et semblent multiplier leurs surfaces comme pour offrir plus de points de contact à cette impression qui leur plaît. L'excitation agréable qu'il procure, par elle-même, ne sollicite point ou que peu de réaction; seulement, la dilatation et l'expansion des faisceaux de capillaires cutanés et sous-cutanés les plus directement soumis à cette action appellent dans ces faisceaux, convenablement disposés pour cela, une plus grande masse de fluides, dont se trouvent privés ou dégagés d'autant les plans plus profondément situés. Outre cette action locale ou immédiate de la chaleur, ses effets médiats ou secondaires sont, d'une part, le sentiment sympathique ou la transmission, par la voie ordinaire des *consensus*, de l'impression du chaud à l'organisme en général, ou à quelques parties plus étroitement liées d'action avec celles d'où part cette impression, et, d'autre part, ceux qui peuvent résulter encore de l'augmentation de l'action cutanée, au détriment des fonctions internes dont l'affaiblissement, par cette cause, peut aller depuis le degré compatible, encore avec une certaine mesure de santé, jusqu'à celui qui constitue les organes dans un défaut d'équilibre ou manque d'harmonie d'action qui est le principe de toute irritation. Cela posé, on est, sinon absolument fixé sur l'emploi

du chaud et du froid dans les maladies qui pourraient réclamer cette médication, dans le cas du moins de s'élever à l'intelligence de leur mode d'opérer dans les diverses circonstances où on les applique, et de se rendre compte des revers comme des succès des médecins qui ont porté jusqu'au plus déplorable abus l'emploi de ces médications. Ainsi, en se rappelant que toute guérison suppose une réaction, et que toute réaction, conformément aux lois connues de la vie, suppose un agent pathogénétique ou puissance nocive qui la sollicite, nous verrons, à l'égard du chaud, la diversion de la puissance vitale vers le lieu de son application, sa concentration plus ou moins forte et prolongée sur ce point, et, par conséquent, la privation, à un degré quelconque, qu'éprouve la partie malade, constituer pour cette partie une action nocive qui peut solliciter sa réaction; nous verrons l'irradiation dans la partie malade de l'impression plus ou moins vive produite par l'action du chaud être encore bien réellement une puissance excitante de la réaction, et ces actions véritablement pathogénétiques pouvant, sur un sujet malade, devenir éventuellement homœopathiques, et, dans ce cas, curatives, nous expliqueraient, indépendamment de l'action révulsive proprement dite, qui résulte aussi de cette médication, les effets curatifs qu'on peut en obtenir. Relativement au froid, le refoulement, dont nous parlions à l'instant, de l'action cutanée et des produits de cette action, celui du sang surtout vers les systèmes déjà irrités ou enflammés, constitué en

général une aggravation qui, *selon son degré*, peut éventuellement exciter dans ces systèmes une réaction plus ou moins efficace, selon l'état plus ou moins avancé de l'irritation ou de la congestion inflammatoire qui lui succède ou qui la complique.

Ces premières notions, déduites de la plus simple observation des effets du froid et du chaud sur nos tissus vivants, auraient pu, jusqu'à un certain point, conduire à une application logique et rationnelle de ces puissances à la pratique médicale, et réaliser quelques succès qu'on eût pu s'expliquer et reproduire en cas semblables si l'on eût tant soit peu précisé ces cas heureux de leur application. Mais dans cette partie de la thérapeutique, comme dans toutes, c'est l'empirisme et l'étroit esprit de système qui ont tout envahi, tout dirigé, tout faussé. Le plus répandu, le plus en vogue des praticiens de Paris (en 1811), d'après certaines idées générales sur la nature de toutes les maladies, imagina de trouver dans le froid une puissance thérapeutique universelle; et le voilà tout occupé à faire l'application de ce moyen à *tous* les cas morbides, épuiser les ressources de son imagination à multiplier, à diversifier, selon le siège des maladies, les modes divers de cette application. C'était pitié de voir ces pauvres malades expier, par les angoisses et par la mort, leur humble soumission aux exigences de l'inflexible docteur. Cependant, quelques rares succès, comme de pâles météores au milieu des ténèbres, se montraient quelquefois dans sa pratique, et ces succès, tout équivoques qu'ils pouvaient sem-

bler, suffisaient pour entretenir, chez le docteur et ses clients nombreux, les illusions différentes qui leur dérobaient à tous également la vérité. Pendant trois années que j'ai observé la pratique de ce médecin, j'avouerai pourtant en avoir recueilli de précieux renseignements dont, à la vérité, je me sens tout-à-fait dispensé de lui faire hommage. A quatre années de l'époque la plus brillante du règne absolu de la glace en thérapeutique, survint un autre docteur presque aussi exclusif, qui, fasciné également par une idée fixe en pathologie, mit la chaleur en vogue, et réduisit à peu près la thérapeutique à l'application de la chaleur à laquelle il associa les sangsues et la diète. Le premier de ces dictateurs, par l'emploi abusif de la puissance la plus contraire à la vie, en éteignait le principe chez ses malades en l'attaquant partout où il pouvait l'atteindre avec cette puissance qu'il opposait, surtout avec un déplorable succès, au développement de tout mouvement excentrique dans lequel gisent les plus précieuses ressources de la nature. Le second, plus heureux, favorisait, comme on sait, ce mouvement salulaire, et n'eût pourtant pas moins fait de victimes que son confrère, si les sangsues et la diète, n'agissant heureusement point dans le sens absolu de ses idées, n'eussent sauvé quelques-uns de ces malades par une action inverse de celle qu'il en attendait. J'ai suivi dans leurs détails, et observé dans leurs résultats ces pratiques diverses appliquées aux mêmes cas pathologiques. La désignation abstraite des maladies par un nom général qui

indique à la fois leur siège présumé, et le caractère des lésions en lesquelles elles consistent *du commencement à la fin*, sans distinction des états divers de ces lésions dans les périodes qui marquent leur cours, périodes cependant où elles s'offrent à nous sous des aspects si différents, si nous avons égard, pour fonder cette différence, aux symptômes qui seuls en effet peuvent nous servir de règle à cet égard, puisqu'eux seuls sont pour nous la manifestation extérieure et l'expression vraie de ces états divers; la désignation abstraite des maladies n'admettant pas de différence dans les cas plus ou moins spéciaux de l'application du froid et du chaud, il est rare que les contestations sur les effets plus ou moins heureux de ces agents soient rapportées à leur plus ou moins exacte appropriation aux cas dans lesquels ils réussissent. Ainsi, tandis que dans les cas de congestion cérébrale (et Dieu sait le nombre et la diversité des états morbides compris sous cette expression générale par laquelle on désigne indistinctement l'irritation idiopathique ou sympathique à ses divers temps, degrés ou périodes de la pulpe cérébrale, ou de quelques-unes des membranes qui l'enveloppent, ou de quelqu'un des nombreux systèmes qui entrent dans sa composition, et peuvent, par leur lésion isolée ou multiple, simple ou combinée, constituer le fond du mal auquel on applique généralement cette vague dénomination), tandis que l'universalité des praticiens de l'école dite physiologique emploient le froid en application sur la tête pour la

répression d'une congestion cérébrale; qu'ils plongent dans l'eau froide toute partie qu'ils supposent dans un état actuel ou imminent d'inflammation; tandis que, conséquent à cette pratique, le célèbre Hallé conseillait les fomentations froides sur les diverses régions du ventre et de l'estomac pour y combattre l'état inflammatoire dont la chaleur, ressentie dans l'une de ces régions, peut faire présumer atteint quelque organe qui y ont leur siège; tandis que le Dr Récamier et quelques-uns de ses fanatiques adeptes, poussant à ses conséquences extrêmes le principe d'où ils procédaient dans l'application de ce qu'ils appelaient *la puissance sédative du froid*, le conseillaient à l'intérieur comme à l'extérieur dans *presque tous* les états morbides; tandis que, d'un autre côté, d'autres praticiens, *dans les cas semblables*, pensaient être plus fidèles au principe physiologique que, selon l'usage, ils invoquent toujours *tous également*, en employant le *chaud* au lieu du *froid* en applications, fomentations, lavements, boisson, et à ce point même que l'un d'entre ces derniers, le Dr Guerin, de Mamers, dans les cas nombreux et divers d'irritation dont la tête est le siège, et pour le traitement desquels il n'y avait alors, comme il n'y a encore aujourd'hui, pour ainsi dire, point de division parmi les médecins pour l'application du froid, a soutenu, en fait comme en principe, dans divers mémoires, que l'application de l'eau chaude était, dans ces cas, ce qui convenait et réussissait le mieux. Tandis que ces incohérences, ces inconsé-

queenes, ces contradictions mises dans la plus grande évidence par les discussions dont elles ont été l'objet dans les journaux de médecine, ou dans des mémoires spéciaux, il n'est venu à la pensée d'aucun d'étayer l'efficacité de moyens si divers, et si diamétralement opposés, sur leur appropriation fortuite ou accidentelle à quelques cas distincts parmi le grand nombre de ceux auxquels on les appliquait; de préciser, par une exacte symptomatologie, les cas où les uns et les autres réussissaient, ceux où il avait paru préférable d'employer l'un ou l'autre. Les observateurs dissidents ont trouvé plus convenable de suspecter réciproquement leur exactitude et leur véracité, ou d'attribuer leur insuccès à leur timidité, ou à leur défaut d'insistance dans l'emploi de moyens qui, à plus forte dose, ou continués plus long-temps, *eussent dû* leur réussir. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces divers reproches ou imputations, parmi les conclusions à tirer de tout cela, il en est une qu'il nous importe de signaler, c'est que dans l'esprit de la méthode des contraires, s'il est une telle pratique digne du nom de méthode, les succès du *chaud*, comme ceux du *froid*, ne sauraient avoir lieu, ainsi que le pensent sans doute les médecins qui emploient l'un et l'autre dans leur pratique, à titre de chaud, à titre de froid, mais procèdent d'un autre principe d'action qui exclut toute idée de contraire (car une puissance déterminée dans ses attributs ne saurait être contraire aux états différents auxquels on l'oppose avec un succès égal), et dont nous montrerons

bientôt le rapport avec la doctrine des semblables telle que nous la comprenons, et l'avons exposée.

A ce que nous disions plus haut de l'effet général du froid, nous devons, pour en montrer le rapport homœopathique avec un plus grand nombre d'état morbide, ajouter, 1^o que son action, observée ou étudiée dans ses effets variés selon la disposition différente des sujets soumis à son épreuve pathogénétique, nous montre l'atteinte que la puissance nerveuse en reçoit dans un grand nombre de degrés, depuis celui qui, chez *l'homme sain*, sollicite une réaction énergique et puissante, dont le succès a permis de qualifier ses effets de *toniques*, jusqu'à l'agitation convulsive, jusqu'à l'extinction ou l'abolition de l'action vitale. 2^o Qu'outre ces effets immédiats qui sont, avec la décoloration du tissu où on l'applique, le refoulement des humeurs des faisceaux de capillaires directement soumis à l'action du froid, dans ceux plus profondément placés, dont l'activité ou le travail s'en accroît dans des proportions diverses, depuis celui caractérisé par une simple surexcitation compatible avec l'état de santé, jusqu'à l'irritation et l'état inflammatoire ; il y a à noter encore, pour en tenir compte, ses effets médiats, qui sont tous ceux qui peuvent résulter de la nécessité où se trouvent les organes où aboutissent et portent ces effets du froid, de suppléer, par un accroissement d'action, et une augmentation du produit de leur fonction, l'action restreinte ou suspendue du tissu soumis à son action immédiate. Pour le médecin qui réunira

ces effets du froid à ceux que nous avons indiqués d'une manière générale en les opposant à ceux du chaud, voilà certes bien des influences qui expliquent et justifient l'emploi de ces moyens, et les succès qu'on a cru pouvoir rapporter à leur action. Mais, bien qu'à leur égard, comme à l'égard de tous les agents de la thérapeutique dont la pathogénésie n'a point spécifié exactement les effets, et par là, éclairé l'emploi, aucune règle et aucune mesure ne précisant les conditions de succès de leur application, il n'y ait que peu à compter sur la reproduction de ces succès, ces influences n'en sont pas moins autant de puissances pathogénétiques, plus ou moins énergiques, nées de l'action du chaud et du froid, puissances qui, *comme nocives*, renferment en principe la réaction, principe elle-même de toute guérison. Pour être homœopathiques, et par là, appropriées et curatives, il manque, nous l'avons dit, dans l'emploi, dans l'application, dans la distribution de ces puissances pathogénétiques, élément de toute guérison, la *proportion* et la *spécialité* qui seules peuvent en modérer, en préciser l'usage, en fixer l'exacte homœopathicité, et y assurer ainsi le succès. Or, la proportion ou dose convenable ne peut se rencontrer exacte que dans l'une des divisions infinitésimales, que l'homœopathie fait subir à ses agents. Quant à la spécialité en laquelle consiste l'homœopathicité réelle, moins la précision de la dose, elle gît dans la puissance capable de produire des symptômes semblables, d'imiter la nature dans ses tendances curatives, je veux dire

dans la manifestation évidente des symptômes du mal. Si, au milieu de la confusion et de l'espèce de pêle-mêle où s'offrent à nous les préparations thérapeutiques, et les pratiques de l'allopathie, il était possible de déterminer avec quelque précision les circonstances, le plus souvent fortuites, où elles se montrent réellement, bien qu'accidentellement curatives, et qu'il fût permis de saisir exactement les conditions du succès des moyens qu'elle emploie, il serait toujours facile de montrer le rapport de ces conditions avec celles de la plus rigoureuse homœopathicité. Mais, d'une part, le mélange et la combinaison des drogues, l'emploi simultané des moyens divers; d'un autre côté, l'absence en thérapeutique d'un principe qui dirige dans le choix des agents médicamenteux, et permette d'en interpréter les effets, et enfin la déplorable négligence dont a de tout temps été l'objet la symptomatologie, si nécessaire cependant pour établir et fixer l'identité des cas morbides; toutes ces circonstances répandent nécessairement sur les observations que nous pourrions faire servir à la démonstration du fait homœopathique que nous nous sommes proposés une teinte obscure et confuse qui est inévitable dans l'état actuel de la science, je veux dire dans l'état où la trouvée la doctrine homœopathique. Mais cette obscurité tient à l'atmosphère obscure où sont placés les objets soumis à nos recherches, et ne saurait rien prouver contre la réalité des choses. Qu'on les dégage du voile qui les dérobe à nos yeux, et nous prenons l'engagement,

pour tous les faits de guérison, à quelques procédés qu'ils soient dus, de démontrer le rapport d'appropriation homœopathique d'où ils procèdent.

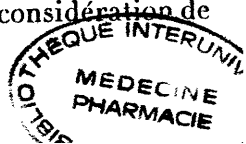
Parmi les cas morbides où l'on fait avec succès usage du froid et du chaud comme agent spécial, il faut noter d'abord ceux résultant de ces influences, et auxquelles les tissus affectés sont d'autant plus sensibles, par conséquent. Ceci est une vérité populaire devenue en quelque sorte triviale et avouée même par les allopathes qu'elle eût pu dès longtemps éclairer sur l'erreur qui sert de base à leur prétendue doctrine des *contraires*. Mais le moyen de voir, lorsqu'on ferme obstinément les yeux !

Les autres cas morbides où l'on fait usage du froid sont fort nombreux, mais il y a à leur égard une distinction importante à faire pour préciser un peu ceux où cet agent est réellement spécial et homœopathiquement curatif, et distinguer ces cas de ceux où ce moyen inutile, ou même nuisible, n'a été conservé dans la pratique médicale allopathique qu'à la faveur de cette absence de tout principe susceptible d'éclairer le praticien, de préciser, de fixer les résultats de son expérience, absence de principes qui le rejettent dans les voies d'un empirisme routinier, indifférent qu'il est sur l'adoption, l'abandon ou la conservation de procédés dont les effets tantôt nuls, tantôt heureux, tantôt funestes dans les cas divers qu'il croit semblables, faute d'avoir su les distinguer, met constamment en défaut les calculs de sa raison comme l'application de ses théories. En effet, si du

nombre des cas morbides auxquels on applique le froid comme médication spéciale, nous retranchions ceux où il est nuisible ou de nul effet, et que des cas même où son emploi est suivi de guérison, nous retranchions ceux où l'emploi simultané d'autres agents peut raisonnablement faire douter de la part exclusive du froid à ce résultat, nous verrions peut-être réduit à un bien petit nombre celui des maladies où cette puissance est véritablement appropriée, surtout dans le mode, les proportions, les doses, c'est-à-dire l'intensité et la durée d'action que l'allopathie observe dans son emploi. Or, dans cette espèce de labyrinthe où chaque praticien ne peut guère s'éclairer que de ses propres lumières, s'étayer de sa propre expérience ou de ses observations, voici à quoi se résument les résultats de mon expérience personnelle réunis aux enseignements de la pratique des médecins dont j'ai suivi et observé la clinique : *les seuls* cas où le froid, dans son emploi thérapeutique, est véritablement curatif, s'il y est employé avec cette *mesure* en laquelle gît l'appropriation, non moins que dans la nature même de l'agent thérapeutique, sont ceux où, par une cause quelconque, la surface animée vivante où l'on en fait l'application est elle-même froide ou affectée d'un sentiment de froid, ou saisie actuellement de frissons. Ceci s'observe si constamment, et, à mon avis, est si certain, que je puis le donner pour règle, ou comme moyen sûr de discerner parmi les cas nombreux et divers confondus par l'allopathie sous une même dénomination, et

partant, traités par les mêmes moyens, ceux où le froid peut avoir les bons effets qu'on en attendrait vainement dans les autres. Ainsi, dans cette multitude d'affections diverses entassées pêle-mêle par les *nosographes* dans la classe des névroses, dans cette classe de maladies où l'application extérieure du froid par ventilation, ou sous forme de bains, de topiques divers, et quelquefois aussi intérieurement en injections, en boissons, a été dès long-temps, et jusqu'à ce jour encore, pour un bon nombre de praticiens, un puissant moyen de guérison, sous la dénomination ou qualification de tonique, de débilitant, d'excitant, de calmant, de sédatif, etc. : il n'est tel réellement, et n'atteint le but général qu'on se promet de son action que dans les cas spéciaux que j'ai indiqués ; et la dissidence des médecins, que le peu de succès de cet emploi du froid y a fait renoncer, n'est due qu'au défaut de distinction des cas spéciaux où cet agent est véritablement curatif parmi le très-grand nombre de ceux avec lesquels il est sans rapport d'appropriation. Ainsi, une sage application du froid réussit dans la période d'irritation des phlegmasies en général, de celles particulièrement qui s'accompagnent à leur début de frissons ou de sentiment de froid extérieur, et remarquez ceci, de celles surtout qui ont leur siège dans les tissus peu vasculieux qu'on désigne en général sous le nom de tissus blancs. Telle est tout à la fois la raison du succès des applications froides *au début tout-à-fait* des irritations dont le cerveau, ses enveloppes et ses dépendances sont le

siège; au *début* toujours des divers diastasis affectant le tissu tendineux, aponévrotiques ou ligamenteux des articulations; et l'explication de l'inutilité d'un tel moyen, employé ou continué *quand même*, par les praticiens routiniers dans cette période avancée de l'irritation s'annonçant par les phénomènes connus de l'inflammation proprement dite qui, conformément à la loi d'appropriation homœopathique, réclame un tout autre moyen, comme nous le verrons. Telle est encore la raison des bons effets du froid dans les divers degrés de syncope où le malade est déjà saisi d'un froid ou sentiment de froid sous lequel toutes les fonctions vitales semblent enchaînées ou suspendues; dans quelques cas de crampes; dans le *choléra morbus* où la glace est, pour les homœopathes, un auxiliaire précieux agissant ici exactement dans le sens de la loi homœopathique, et, pour cette raison, heureusement associé par eux aux autres agents spéciaux que cette maladie réclame, et pour les allopathes qui sans doute n'ont pas pris garde au froid qui tourmente les cholériques, aux frissons terribles qui accompagnent les crampes dont ils sont incessamment saisis, au froid glacial enfin des muqueuses auxquelles ils prodiguent la glace cependant, et pour les allopathes, dis-je, l'agent principal, l'agent unique peut-être auquel, dans cette circonstance comme toujours, sont dus les rares succès qu'ils obtiennent ainsi *par hasard* dans cette maladie. A ces remarques, qui nous montrent les effets homœopathiquement curatifs du froid dans la considération de



son action *réfrigérante*, la plus apparente de ses propriétés, il faut ajouter toutefois, pour la complète intelligence de l'action curative de cet agent dans tous les cas où elle a lieu, la considération de ses autres effets pathogénétiques que nous avons signalés plus haut, lesquels étant, comme l'action réfrigérante, les résultats plus ou moins immédiats de son action, deviennent par là le moyen curatif des cas morbides auxquels ils correspondent et sont dès lors appropriés. Par cette extension dans l'interprétation de l'action curative toujours homœopathique, on peut, à défaut d'épreuves pathogénétiques proprement dites de certains agents, recourir, pour se rendre compte de l'effet curatif observé, à la considération des effets physiologiques connus de ces agents, analogues à l'état présumé de l'organisme, dans les maladies où ils sont utilement employés; et l'on n'a point pour cela dévié de la voie homœopathique, car c'est toujours être dans cette voie que de se conformer pour l'emploi d'un agent médicamenteux, au rapport analogue de son action avec l'action de la cause actuelle du mal auquel on l'applique. Un effet secondaire ou consécutif à l'effet tout-à-fait immédiat d'un agent, devient lui-même *relativement* primitif comme moyen d'éveiller utilement la réaction curative de l'organe malade auquel il est transmis; et dans cet enchaînement d'actions qui se lient, se succèdent, se provoquent ou s'engendrent mutuellement, s'il est toujours facile de reconnaître l'action absolument primitive de l'agent dont on a fait usage, il ne le serait guère,

dans bien des cas, de signaler précisément la dernière modification organique et vitale à laquelle, toujours conformément à la loi analogique, est due la réaction définitivement curative. Par exemple, dans tous les cas où le froid peut être curatif, ce n'est point, absolument parlant, dans l'analogie de son action frigorifique seule qu'il faut toujours chercher la raison de ses effets curatifs, mais bien (et il en est ainsi de tous les agents pathogénétiques) dans le rapport analogique d'un ou de plusieurs de ses effets pathogénétiques avec l'état pathologique auquel on en fait l'application : tantôt, comme dans certaines affections chroniques encore mal précisées, consistant en un état phlegmasique au degré sub-aigu, et dans la période d'irritation de certaines phlegmasies où cette période est bien distincte de la période inflammatoire, ce sera autant au refoulement du sang des plans vasculaires les plus immédiatement soumis à l'action du froid, aux régions ou tissus plus profonds où siège le mal, qu'à l'analogie de la sensation de froid qu'il faudra rapporter la réaction quelquefois salutaire et curative qui en résulte. Ce refoulement ou ce report des humeurs et de l'action vitale, de la périphérie aux parties irritées, remplit pour celles-ci l'indication la plus importante, et cette importance devra paraître tout-à-fait conséquente avec l'esprit de la doctrine des médecins physiologistes qui, conformément aux idées de Bordeu, leur premier maître, voient ou doivent voir dans l'excitation prudente, de l'état inflammatoire à l'état aigu, le moyen de réso-

lution ou de guérison des phlegmasies chroniques. Ce refoulement d'humeurs et d'action vitale devient, sur les tissus déjà irrités où se porte et se fait plus spécialement sentir leur influence, une double cause d'excitation d'où procèdent les effets qui en résultent, effets curatifs ou non, selon l'opportunité et l'exacte proportion de cette excitation, c'est-à-dire selon son exacte appropriation à l'état morbide qu'il doit modifier. C'est ainsi, en grande partie du moins, qu'agit l'application de la glace ou de toute substance réfrigérante à la périphérie du crâne dans le traitement de l'*irritation* des organes ou tissus divers situés dans cette cavité, irritation qui, *à son début*, reçoit, de l'action modérée et pas trop continuée de ce moyen, un prompt soulagement, et quelquefois même une guérison assez rapide pour faire douter de la gravité de l'affection dont on a triomphé par lui. Tandis que dans l'état plus avancé où l'irritation s'est compliquée de la congestion sanguine avec gonflement, rougeur et chaleur de la peau, le froid, nuisible dans ce cas (mais qu'on applique toujours quand même), est utilement remplacé alors par les applications chaudes, sujet de tant de controverses, et dont on n'eût point contesté l'efficacité si plus d'attention et de bonne foi eût permis de voir et d'apprécier les conditions différentes d'appropriation de ces deux influences dans deux conditions morbides si essentiellement différentes elles-mêmes. C'est encore bien manifestement ainsi qu'agit, comme nous l'avons dit, le froid appliqué aux cas d'entorse où, lorsque le diastasis n'est pas porté

jusqu'à la déchirure des membranes articulaires, et que son application a lieu *tout-à-fait au moment* de l'accident, avant le développement de l'état inflammatoire pour lequel il n'a rien d'homœopathique, cette application s'est montrée si efficace et si promptement curative (1). Tantôt c'est à d'autres influences pathogénétiques que nous avons signalées dans l'action du froid, je veux dire dans sa puissance de reproduire certains phénomènes nerveux sans phlegmasie proprement dite, tels que quelques anomalies de sensation, le spasme en général, soit tonique, soit clonique, cet état de constriction avec tremblement qui marque l'invasion de la plupart des fièvres intermittentes, etc., qu'est due plus spécialement son action curative. Ainsi voyons-nous le froid borner aux cas analogues à ceux-ci les bons effets qu'on a quelquefois recueillis de son emploi; bons effets, il faut le dire, qui sont encore subordonnés à la *dose du froid*, c'est-à-dire à son intensité et à la durée de son application. Ainsi, chez une jeune dame, à qui son extrême susceptibilité ou réceptivité pour nos préparations homœopathiques, faisait redouter les effets pathogénétiques de ces substances, ce qui obligeait

(1) C'est à l'occasion de ce mode d'action du froid qu'il nous a paru intéressant de faire remarquer que c'est principalement dans l'irritation des tissus blancs, dans celle des membranes où la vie est moins active, le tissu moins vasculaire que l'efficacité du froid est le plus ordinairement observée, tandis que c'est dans les conditions opposées que l'influence également opposée du chaud se montre efficace et curative.

pour elle à quelques modifications dans le traitement homœopathique, j'ai vu une sensation pénible et même douloureuse de froid occupant, depuis plusieurs années, le nez et la portion du front correspondante, céder complètement à trois frictions glacées d'environ une minute chacune, faites dans le même jour, sur la peau glacée de ces régions. Ainsi ai-je vu le même moyen guérir radicalement une *habitude* de crampes à l'une des jambes, comme l'eût fait *nux*, par exemple, qui eût pû être encore le remède homœopathique à la sensation de froid ci-dessus guérie par les frictions glacées. Ainsi, dans les fièvres intermittentes, caractérisées par des frissons vagues d'abord, et partiellement disséminées sur diverses régions du corps, puis devenant générales et envahissant la peau entière; où ce tissu pâlit, devient rugueux et *chagriné* en général, tandis que, vers certaines régions, comme au visage, il se colore d'une teinte rouge-violet; où les ongles bleuissent; où tous les tissus semblent en proie à un état de resserrement et de constriction embrassant le corps entier comme chacune de ses parties isolément, avec sentiment intérieur, comme extérieur, d'un froid glacial avec frémissement, tremblement des membres avec secousses, claquement des dents; où les capillaires extérieurs crispés, et l'exhalation cutanée suspendue, donnent lieu, à l'intérieur, à ce refoulement des humeurs qui devient à son tour la source d'une multitude de gênes ou embarras fonctionnels plus ou moins graves qui complètent diversement le tableau

de l'accès; ainsi, dis-je, dans le traitement de cette fièvre intermittente qu'en 1812, à l'Hôtel-Dieu de Paris, j'avais vu guérir quelquefois par hasard sous l'emploi des ablutions froides auxquelles le Dr R. faisait exposer ses malades sur les dalles des latrines, ai-je réussi moi-même, éclairé et conduit par la loi d'analogie, et encouragé par ce souvenir, à en débarrasser trois malades qui ont péniblement consenti à se soumettre à ce moyen. Or, ces *effets fébriles*, pathogénétiquement produits par l'action de l'eau froide à la peau, sont un fait que toujours et à volonté je puis infailliblement constater sur moi-même; et ma propre expérience à cet égard se trouve admirablement confirmée par de semblables épreuves faites dans d'autres vues, par le Dr Brachet, de Lyon. Ce médecin, en effet, publiant en 1828 des expériences faites par lui en 1822, énumère, avec une exactitude et un talent d'observation remarquables, dans un mémoire intitulé *Recherches et Observations sur la FIÈVRE INTERMITTENTE* (pour MM. les allopathes, toutes les fièvres intermittentes sont *une*), les symptômes fébriles pathogénétiquement produits sur lui par l'effet de cinq à six bains pris le soir, en novembre, en pleine Saône, symptômes qui se sont ensuite renouvelés pendant six jours après les bains, et à l'heure même où avaient été pris ces bains dont ils étaient le produit, etc., etc.

Quant au caractère homœopathique de l'action curative du chaud, il nous apparaît plus évident encore, s'il se peut, que celui du froid, et il nous

suffira de quelques remarques pour signaler ce fait et pour le mettre hors de doute : anisi nous demandons à tous les médecins de toutes les écoles allopathiques pourquoi, par une inconséquence qui heureusement n'est point rare parmi eux, abandonnant dans leur pratique le principe énantioopathique qu'ils proclament comme le leur, et qui, à ce titre, devrait les diriger, ils ont complètement renoncé, comme nul ou même nuisible, à l'application de l'eau froide dans les brûlures susceptibles de résolution ; pourquoi, cédant à l'évidence d'une expérience devenue populaire, ils ont reconnu, pour le traitement des brûlures, l'emploi du chaud préférable, et placé à côté de cet agent, essentiellement homœopathique dans l'espèce, d'autres agents dont les effets analogues déposent d'une égale appropriation, et justifient l'efficacité, tels que le froid à ce degré d'intensité *qui imite le calorique dans ses effets* sur nos tissus, l'alcool, l'ammoniac affaibli, le muriate de soude réduit en poudre très-fine, celui d'ammoniac, etc., le coton cardé seul ou uni à une certaine proportion de fine laine ; pourquoi, sur des surfaces enflammées, remarquables par l'injection vasculaire, la chaleur, la rougeur, le gonflement et souvent une vive sensibilité, ils n'osent plus tenter l'emploi, reconnu dangereux alors, des topiques réfrigérants ; dans quel but ils enveloppent et recouvrent d'un cataplasme chaud, ou de tout autre topique de même nature ou analogue dans ses effets, un tissu atteint lui-même de phlegmon ou immédiatement superposé à un organe

qui en serait le siège? N'est-ce pas à l'effet d'y maintenir et d'y développer davantage la chaleur et les autres symptômes qui font le caractère de la lésion, comme ils en sont l'expression ou la manifestation extérieure? Que font-ils alors, sinon d'appliquer le chaud au chaud, de chercher la guérison d'une affection par une influence capable d'en reproduire les symptômes, d'aider, en l'imitant, la nature dans ses efforts conservateurs ou curatifs; puisque la chaleur, à un certain degré, au degré même où elle existe dans nos fomentations, nos cataplasmes, etc., est susceptible sur l'homme sain de déterminer tous les symptômes dont ils sont considérés, avec les sangsues (1), comme le remède ou l'agent curatif, par les médecins des anciennes écoles en général et par ceux de la doctrine physiologique en particulier? N'est-ce pas, *dans la partie matérielle de son application*, satisfaire de la manière la plus patente au

(1) Les sangsues qui, avec les cataplasmes, les fomentations et les boissons chaudes, composent la portion la plus considérable et la plus importante de la thérapeutique dite *antiphlogistique*, le moyen auquel la doctrine médicale qui a pris ce nom, confesse devoir ses plus beaux triomphes; les sangsues, le plus souvent, ne rachètent le mal qui peut résulter d'excessives dépletions sanguines, que par cette portion de leur action toute révulsive qui rapproche et confond même leur mode d'agir avec celui des cataplasmes, sous le rapport de l'excitation toute spéciale qu'elles déterminent au lieu de leur application, de l'activité vitale qu'elles y développent, du sang qu'elles y appellent, du gonflement, de la rougeur, de la *chaleur* qui, en définitive, y devient, comme par les sangsues, le résultat de leur action.

précepte du *quò vergit natura* qui a été le principe de thérapeutique de l'école d'Hippocrate et des médecins observateurs de toutes les écoles ; principe tout homœopathique, principe qui a été constamment le nôtre et qui, loin de rien ôter de nos convictions à la doctrine de Hahnemann, est encore avec plus de force invoqué par nous, depuis que cette admirable doctrine, en le confirmant, en a si heureusement fécondé l'application, et nous a fourni tant et de si sûrs moyens de l'utiliser dans la pratique ? Quelquefois la pensée qui dirige l'allopathe dans l'imitation plus ou moins grossière des tendances conservatrices de la nature à laquelle il doit ses succès, les moyens qu'il emploie dans ce but sont homœopathiques, et ses succès appartiennent à la science même qu'il proscriit. Que fait de plus l'homœopathe ? Ce que ferait un allopathe lui-même s'il avait l'exacte intelligence de l'état morbide qu'il veut guérir, si, plus éclairé et plus conséquent il savait qu'il y a d'autres moyens plus spéciaux et plus sûrs que les siens pour atteindre au même but. Muni d'agents certains, il fait, avec intelligence et dans un but net et précis, ce que, dans des vues mal comprises, et seulement guidé par une observation superficielle et grossière, ou sur les simples données d'un empirisme qui trop souvent n'est que de la routine, l'allopathe, se disant physiologiste, fait lui-même moins sûrement et avec plus de lenteur. L'homœopathe, partant d'un principe fixe et certain, et le suivant dans ses conséquences, emploie intérieurement des substances suscep-

tibles, par leur action *connue*, de communiquer une impression aux phénomènes morbides actuels. Plus restreint et plus limité dans ses moyens, l'allopathe ne fait pas autre chose, c'est-à-dire n'a de succès qu'à cette condition ; et pour partager nos convictions et marcher dans la même voie que nous, il lui suffirait de vouloir bien s'enquérir des ressources que l'homœopathie lui apporte, et le plus simple raisonnement ensuite déciderait nécessairement sa conversion. Mais revenons au sujet de cette digression : les boissons *chaudes* dites délayantes, émollientes, rafraîchissantes, antiphlogistiques, enfin que l'allopathe oppose à l'état inflammatoire, et dont il seconde ses moyens externes ou topiques analogues, boissons qualifiées de simples pour exprimer sans doute, quel que soit l'agent qui les compose, que c'est leur température chaude qu'on considère surtout dans l'objet qu'on s'en promet comme dans les effets qu'on en obtient, ces tisanes chaudes, dont il seconde ces moyens extérieurs, ne sont-elles pas dans son esprit le fait d'une préoccupation vague qui, à défaut de principe arrêté qui le dirige dans le choix de moyens spéciaux, le conduit, sur des notions confuses, à l'adoption d'un moyen général en rapport avec le vague de ses idées, mais approprié toutefois à l'état inflammatoire auquel il l'adresse, et n'ayant de succès qu'à cette condition ? Et ce conseil de l'expérience dont la négligence a souvent été si funeste, d'éviter les boissons froides, et de rechercher les boissons chaudes comme mieux appropriées et plus sûrement désal-

térantes lorsque, par un exercice excessif ou par tout autre cause, le corps se trouve fortement échauffé lui-même; de s'approcher alors d'un bon feu, et de résister au charme perfide des courants d'air ou du repos sous un frais ombrage, n'est-il pas encore le fait d'une de ces précieuses inconséquences de l'allopathie abjurant dans sa pratique le principe qu'elle enseigne dans ses écoles? Que lui faudrait-il donc, si ce n'est un peu plus de logique ou de bonne foi pour arriver à la complète reconnaissance de l'homœopathie? Peut-on ne point voir dans cette analogie de l'agent avec l'état pathologique ou physiologique auquel on en fait une application constamment utile, dans cette unique source de la réaction qui procure à l'allopathie des cures purement homœopathiques, dans ce point de contact obligé des pratiques allopathiques et homœopathiques résultant de la nécessité où sont les allopathes de puiser à la même source que nous, homœopathes, leurs plus salutaires préceptes et leur meilleure pratique, peut-on, dis-je, ne point voir dans ces rapprochements évidents le gage d'un prochain ralliement, comme il l'est d'un facile accord sur tous les points dissidents essentiels? lorsque surtout, sous le rapport de la révulsion et des cures qu'ils doivent comme nous à cette autre source de nos communs succès, leur principe ici, d'accord avec leur pratique, se confond pleinement avec celui qui nous dirige dans la nôtre? En effet, pour eux, comme pour nous, la révulsion ou la médication révulsive n'est-elle pas fondée sur cette imi-

tation de la nature qui, procédant à la résolution d'une irritation par la division et la répartition de son principe, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, nous signale, comme le moyen le plus sûr de favoriser ses tendances conservatrices, de l'aider dans ses efforts curatifs, l'emploi d'agents dont les effets ou les propriétés physiques aient le plus d'analogie avec les manifestations extérieures sous lesquelles s'offre à nous l'état morbide dont nous nous proposons la guérison?

Nous avons montré le rapport d'appropriation homœopathique du froid et du chaud dans les maladies où ces agents sont d'une utile application thérapeutique; et nous avons trouvé dans ce rapport la raison des succès, comme dans son absence, la cause des insuccès de l'emploi de ces deux agents. Maintenant, rappellerons-nous, pour les réfuter, cette pratique et ce raisonnement vulgaires, qu'avec un air de triomphe, nous avons vu quelques médecins opposer à nos déductions physiologiques? Le chaud, disent-ils, n'est point toujours, ou seulement opposé aux symptômes morbides avec lesquels il offre de l'analogie; il a souvent pour objet, dans la pratique allopathique, de combattre ou de faire cesser le froid, la sensation de froid, et il n'est personne qui ne puisse attester l'efficacité de son emploi dans ces cas, donc, etc., etc. La moindre réflexion pourtant, aidée d'un peu de bonne foi, suffirait pour montrer que, dans ces cas mêmes où semble triompher le système de nos adversaires, le succès du chaud

opposé au froid, aux symptômes du froid, résulte d'un effet purement physique qui est subordonné dans sa durée à la durée d'action du moyen, et non un effet dynamique ou de réaction vitale susceptible de reconstituer l'organe dans son état normal. Il en est du chaud alors appliqué à une partie refroidie, comme du froid appliqué à une partie en proie à une chaleur incommode; la sensation importune dont nos organes sont allégés dans ces cas par l'application d'une influence contraire à celle sous laquelle ils se trouvent actuellement, est un effet purement physique, et qui pallie à peine le mal auquel on l'oppose; car il est remarquable qu'une surface vivante, refroidie par une ventilation active, ne tarde pas, après la cessation de ce moyen, à redevenir plus brûlante encore qu'avant son emploi; et que la chaleur produite en nous par le contact ou l'application de corps chauds, éphémère et superficielle en quelque sorte comme cette application, n'aboutit en définitive qu'à refroidir et à rendre frileux celui qui s'y soumet. Or, ce serait abjurer les notions les plus simples et les plus vulgaires de la physique que de nier ou de ne point reconnaître ici l'effet seul du calorique rayonnant, et sa tendance à l'équilibre dans les corps. Evidemment ce n'est point là la question que nous nous sommes proposée (1); et cette objection, sans force,

(1) Que si, indépendamment de la seule action vraiment curative du *chaud* telle que nous l'avons expliquée par l'homéopathie et par la révulsion, indépendamment des effets purement

comme sans objet, dans le sens où elle a été conçue, nous paraît, du point de vue physiologique où nous nous sommes placés pour apprécier l'action des agents médicamenteux, plus propre encore à confirmer qu'à détruire le principe dont nous nous sommes ici proposé la démonstration.

physiques de ce principe plus ou moins utilement employé à élever la température de nos tissus vivants et à y suppléer ainsi jusqu'à un certain point, à l'insuffisance de la calorification; s'il est quelques autres bons effets analogues procédant du même principe, qui ne puissent être rapportés à ces divers modes d'action; dans l'impossibilité de concevoir de tels effets en dehors de la réaction organique, et l'éveil de cette réaction sous une influence autre qu'une action nocive ou pathogénétique, faudrait-il voir dans ces effets ne se conciliant avec aucune de nos explications précédentes, une preuve en faveur du rapport présumé par quelques-uns entre le *calorique* et le *principe vital*, c'est-à-dire le fait d'une puissance unie à une autre puissance identique, et de laquelle devenue l'auxiliaire, elle augmenterait et faciliterait ainsi purement et simplement l'action? Je ne sais; mais dans cette hypothèse encore, nous n'aurions point à nous en occuper, l'action physiologique étant ici le seul objet de notre appréciation.



Observations pratiques sur les effets anthelminthiques de l'écorce radicale de grenadier, par le chevalier MUHLENBEIN, conseiller aulique et médecin ordinaire à Brunswick.

J'ai employé contre le ténia et trouvé très-efficace l'écorce radicale du *grenadier*. Dans sept cas, pris sur des femmes, dont une je l'avais déjà traitée précédemment sans succès d'après les préceptes de *Hahne-mann*, trois firent plusieurs ténias avec leurs têtes, deux autres un seul ver, également avec toute sa tête, deux enfin n'en évacuèrent point.

Un huitième cas, arrivé à un cocher de forte constitution, a été observé du 25-27 juin courant. Cet homme avait eu déjà recours à plusieurs médecins, et avait employé des remèdes violents, non-seulement sans succès, mais de plus, comme il le disait lui-même, aux dépens de sa santé. Ici le ver ne sortit pas, comme chez les autres malades, roulé en peloton, mais lentement, pendant les selles, au milieu de fortes épreintes, et il le tira de ses propres mains jusqu'au bout. L'animal avait quinze aunes de long, y compris l'extrémité capitale, ce dont on se convainquit après l'évacuation.

L'une des dames, le troisième sujet, ne fit pas de ver; elle éprouva peu de sensations pendant l'emploi du remède, seulement quelques malaises et quelques purgations. Dans un voyage fait récemment, elle éva-

cua tout à coup dans un hôtel du ténia en masse, sans avoir rien pris à cet effet, et sans pouvoir non plus examiner si la tête s'y trouvait. A la fin de la quatrième selle diarrhéique, elle se trouva fort bien ; je lui prescrivis une diète tonique avec un peu de vin ou de bichof.

Chez une autre personne du même sexe, il ne s'évacua également pas de ver, quoiqu'elle y fût sujette précédemment, et que je lui eusse administré des pilules de fougère, selon la prescription de Peschier, de Genève, ayant moi-même fait venir de Suisse le *felix* ; notre propre teinture, préparée d'après la même prescription, restant aussi sans résultat.

En faisant usage du remède, elle fut d'avis de ne rien manger ; au lieu que, d'après la prescription qui est fort juste, il ne lui fallait, pendant deux jours, que des soupes claires. Le deuxième soir, elle prit $\frac{3}{4}$ ol. *ricini*, et le lendemain matin, la décoction de *grenadier*, mais sans succès ; on doit en conclure ou qu'elle n'avait pas de ver, ou qu'il y avait de gros excréments derrière lesquels le ver se cachait pour ne pas être atteint du remède.

Je n'ai trouvé l'action du médicament fatigante pour personne, et n'en ai aperçu chez aucun sujet les suites funestes qui se manifestaient si souvent après mes précédents traitements allopathiques.

Une foule de personnes étant sujettes à ce ver dans notre pays, je ne négligerai point de poursuivre ces essais et de les rendre publics.

Hahnemann a bien raison en théorie, dans quel-

ques cas, lorsqu'il dit qu'il ne faut, pour détruire les vers, aucun remède spécial, et qu'il suffit d'améliorer les organes digestifs, ces animaux malfaisants disparaissant ensuite d'eux-mêmes (1) ; cependant, on ne saurait nier que les vers, et surtout le ténia, ne soient souvent de vrais obstacles mécaniques auxquels on ne peut opposer de remède dynamique administré en petites doses ; aussi, n'y a-t-il ici que de fortes doses qui puissent opérer efficacement par leur action mécanique.

(J'ai fait contre le ténia un grand nombre d'essais de médicaments à doses infinitésimales, ou plus ou moins minimales, avec les antipsoriques, l'oléo-résine de fougère, le ténia broyé et mélangé à l'alcool ; aucun ne m'a réussi ; je n'ai jamais vu sortir le ténia ; il a toujours été nécessaire de recourir à une certaine masse du médicament. Il est même d'observation que chez divers sujets une dose double est indispensable. PESCHIER.)

Il y a environ quarante ans que je vis rendre

(1) Mainte fois j'ai eu occasion d'observer combien il est fréquent de voir, après l'emploi d'un remède homœopathique approprié au mal en général, mais ne pouvant mériter le titre d'anthelminétique dans le sens ordinaire de ce mot, et administré sans avoir nullement les vers en vue, évacuer des masses de vers, lombrics et ascarides, tout le mal se trouvant en même temps guéri radicalement. J'ai observé un cas tout particulier de cette espèce, après une fort petite dose d'*arsenic*, chez un homme très-cachectique qui ne s'était jamais plaint de vers précédemment. STAPF.

un ténia de vingt aunes de long après avoir pris une grande quantité de quintessence de bière d'orge douce. Un saunier auquel, sans savoir qu'il souffrait du ténia, je donnai de fortes doses de rhubarbe et de sel ammoniac, en rendit quelques fragments; lorsque je lui administrai de nouveau le remède, dont il prit à la fois une once du mélange, au lieu de le prendre par petites cuillerées, suivie d'eau salée chaude bue en quantité, il rendit ensemble deux ténias, tête et corps. Quand je commençais ma carrière pratique, je me servais, par inexpérience, des drastiques connus, mais parfois non sans des suites très-funestes; le ver était bien expulsé, mais l'altération des intestins et une fièvre hectique qui survenait, emportaient l'individu en peu de temps. On ne saurait réclamer trop ardemment des moyens propres à opérer d'une manière spécifique sur le ver, sans amener des résultats si funestes, et l'écorce radicale du *grenadier* en décoction semble répondre à notre attente. La prescription est de ne prendre de préférence, deux jours auparavant, que de la soupe claire, et le deuxième soir $\frac{3}{4}$ j *ol. ricini*; le matin du troisième jour, dans l'espace de 1-2 heures, une décoction de deux onces d'écorce radicale de *grenadier* dans deux livres d'eau, le tout réduit à une livre, et bu en grande quantité (1). Les deux premiers moyens

(1) Le D^r HEYFELDER prescrit de préférence l'écorce radicale fraîche du *grenadier* prise en décoction, comme opérant plus sûrement que celle qui est sèche, et, à ce qu'il paraît, sans la

doivent n'être considérés que comme des préparations propres à enlever du rectum tous les gros excréments, l'un et l'autre ne pouvant jamais, ou du moins fort rarement, expulser d'eux seuls le ténia, mais facilitant au remède les moyens d'entrer en large contact avec lui pour l'expulser ensuite. On voit par là que ce ver fuit la décoction d'écorce de *grenadier* (?), se roule en peloton, puis sort tout à coup. A quelques personnes je n'ai donné que la moitié de *ol. ricini*, les malades éprouvant de la répugnance à avaler tant d'huile, et les vomissements dont cette répugnance est accompagnée, devant être évités. Au surplus, ce remède n'a pas causé d'accidents violents et particuliers, sauf malaise chez trois sujets et pyrose chez une jeune dame.

Addition du Rédacteur.

M. Magendie, dans son *Formulaire des médicaments nouveaux*, 1829, a reproduit l'essentiel de la note que j'ai publiée, en 1825, dans le t. xxx de la *Bibliothèque universelle*, sur la fabrication et les effets thérapeutiques de l'oléo-résine de fougère; il y a ajouté que M. Caventou a répété l'opération, et que ce remède, ayant été administré à un homme atteint du ténia, n'avait été suivi d'aucun effet; sur quoi il dit sagement: qu'on ne saurait tirer aucune induction d'un fait isolé.

faire précéder de *ol. ricini*. La même méthode est également recommandée par le Dr de KAPP, à Tubingue, et le *Journal de Hufeland*, cahier V, mai 1838, p. 130, n° 2.

Cette note du célèbre physiologiste me fournit l'occasion de publier et répéter les remarques suivantes :

1^o Il ne faut nullement compter sur la fougère récoltée en plaine ; ses effets thérapeutiques sont fort incertains, ainsi qu'il résulte de l'expérience de plusieurs années et d'un nombre de localités. La fougère seule qui croît sur les Alpes ou les monts alpestres paraît être douée des propriétés pathogénétiques dont le médecin a besoin ; voilà sans doute pourquoi ont été infructueux les essais d'application faits sur tous les points de l'Europe avec de la fougère récoltée sur place, et pourquoi de tous ces points, même très-éloignés, des demandes d'oléo-résine de fougère ne cessent d'être faites à la pharmacie Peschier (avec laquelle je n'ai de commun que le nom), reconnue par les médecins comme celle qui livre cette substance dans l'état de la plus grande pureté et efficacité ; indépendamment du choix de la substance, cette supériorité n'étonnera pas, lorsqu'on saura que cette officine opère sur des quintaux de matière première, et soumet à la distillation cinquante ou soixante livres d'éther sulfurique à la fois.

2^o Le choix des bourgeons de fougère doit être fait avec un soin scrupuleux ; *chacun d'eux* doit être tenu et cassé par l'ouvrier chargé de ce soin, pour être rejeté s'il n'offre pas une tranche du plus beau vert-pistache, indice de sa pureté et de son aptitude à l'opération d'extraction de l'oléo-résine.

3^o Il y a certainement dans la manipulation quelque chose de spécial et de propre à amener le remède

à la meilleure condition ; ceci résulte de l'examen qu'a fait tout récemment M. Caventou lui-même de l'oléo-résine préparée dans l'officine Peschier, pendant une visite qu'il faisait au propriétaire actuel de la pharmacie. Il a affirmé que cette substance, préparée par lui, n'offrait point l'aspect physique de celle qu'on mettait sous ses yeux, et il a désiré posséder de celle-ci même. Il est clair qu'une manipulation aussi souvent répétée qu'elle a lieu depuis quinze ans dans la pharmacie Peschier, en possession de fournir toute l'Europe de ce remède, doit y avoir reçu des perfectionnements propres à améliorer la substance sur laquelle elle s'applique.

4° L'expérience a démontré que les ténias ne sont pas tous attaquables par la fougère (ceci peut s'appliquer aux personnes qui en sont atteintes) ; plusieurs exigent pour leur expulsion ou une double dose, ou une dose répétée ; il en est sur lesquels la forme pilulaire manque son effet, et qui requièrent le mélange avec un sirop à petite dose, pris en une seule fois. Il en est même dont l'expulsion n'est amenée qu'au moyen d'une dose portée dans l'estomac, et une dose poussée dans le rectum, quelques heures après.

5° La présence du ténia, et par conséquent la nécessité du remède, ne peut être certifiée que par l'issue spontanée d'une partie de l'animal ; c'est immédiatement après cette apparition qu'il est nécessaire d'administrer l'oléo-résine de fougère. P.

VARIÉTÉS.

Pour donner à nos lecteurs une idée de la manière dont l'homœopathie est et sera traitée dans les feuillets du *Capitole*, nous reproduisons ici une portion de celui du 17 octobre, lequel est daté de *Bruxelles*.

Dès qu'un fait ou qu'une doctrine nouvelle apparaît, prônée par un certain nombre d'honnêtes gens dont on ne saurait contester la bonne foi ni le mérite, nous croyons qu'il est du devoir du publiciste de s'enquérir de ce qu'elle renferme de plausible et d'incontestable, afin d'en faire part à ses lecteurs. La curiosité est le premier moyen de progresser.

L'expérience a fait découvrir bien des voies pour arriver à la guérison des maladies ou au soulagement des malades; mais comme nul esprit créé ne peut pénétrer dans l'intérieur de la nature, on voit souvent le médecin prendre le chemin de traverse, donner à droite quand il faudrait donner à gauche, et porter ainsi de rudes coups au malade, tout en voulant frapper la maladie.

D'où proviennent ces graves et fréquentes erreurs d'un art qui, depuis trois mille ans, invoque incessamment l'appui de l'expérience à son aide? Il nous semble qu'il faut les attribuer au défaut de base. Quelle est la base d'un art? La science. Quelle est la base de la science? Un ou plusieurs principes fixes et invariables dans les sciences positives. Quelles sont les bases des principes? Les faits dont tout homme bien organisé doit reconnaître le pouvoir souverain et absolu sur les lois scientifiques. Or, lisez l'histoire de l'art depuis les Asclépiades jusqu'à nous, étudiez la médecine contemporaine de l'Allemagne, de

l'Angleterre, de la Belgique, de la France et de l'Italie, et vous vous convaincrez de suite qu'aucun principe fondamental ne préside à la pratique des médecins. Il n'est point une capitale en Europe où l'on ne rencontre des *broussistes*, des *excitabilistes*, des *brownistes*, des *controstimulistes*, des *hydropotes*, des *humoristes*, des *solidistes*, des *gastricistes*, des *antiphlogisticistes*, des *ecclectiques*, etc. etc.

Tous les systèmes allopathiques se ruent maintenant les uns sur les autres, sans qu'un seul reste debout, grand et puissant, capable enfin de dominer la masse des praticiens. Ce vague, cette confusion, ce chaos annoncent évidemment une de ces grandes périodes critiques qui présagent la mort d'une science sans principe, et la naissance d'un art. Sur les débris du vieux monde doit s'élever le germe d'un monde nouveau, plein de vie et d'avenir. A l'œuvre donc, jeunes hommes sans préjugés ! à l'œuvre ! vous tous amis du progrès ; vous que dix à quinze années d'études ne rebutent pas, venez faire sur vous-mêmes des milliers d'expériences, venez saisir la nature sur le fait, demandez-lui ses secrets ; observez l'action des remèdes sur vos corps sains et vigoureux, et vous apprendrez ainsi à manier les instruments dont on doit se servir pour combattre les maladies, ces cruelles ennemies, qui font le malheur de l'humaine espèce ! Venez contribuer par vos veilles et vos travaux au perfectionnement d'un art progressif, qui depuis cinquante ans a déjà plus fait pour le bonheur de l'humanité que l'allopathie, dans sa marche à rebours, n'a pu faire durant l'espace de trente siècles ! Ne vous laissez pas décourager par des traits d'esprit, par des saillies publiques ou cachées ; méprisez les artifices dont on se sert pour attaquer la bonne foi des homœopathes ou pour les rendre suspects ; étudiez l'homœopathie jour et nuit, *nocturnâ versate manu, versate diurnâ* ; faites des expériences sur vous-mêmes, et vous vous enorgueillirez un jour de posséder tous les secrets de la découverte la plus utile à l'homme.

.
 Passons maintenant aux petites doses de médicaments, ou aux

infiniment petits, contre lesquels la verve des critiques s'est tant de fois égayée, et traitons cette question à fond.

La nature ne procède que par de petites doses, des doses infinitésimales. Le frémissement de l'aile d'une mouche produit une immense avalanche, un ver perce une écluse et inonde tout un pays, une étincelle produit l'explosion d'un volcan ou un tremblement de terre; un insecte invisible apporte la peste ou le choléra; une allumette ou un atome de nitrate de potasse suffit pour incendier Londres ou Paris; convenez qu'il serait plus rationnel de tuer la mouche, d'empoisonner le ver, de dissoudre le nitrate, que de vouloir arrêter l'avalanche, l'inondation et l'incendie. L'homœopathie s'adresse aux causes et l'allopathie aux effets.

Pour moi, il n'y a rien de plus facile à concevoir que l'effet efficace des doses atténuées au degré dont il est question. Voyons d'abord quelle est la quantité ou le poids des influences qui peuvent opérer un grand changement dans les corps animés ou inanimés. Nous n'avons besoin, pour devenir malades, que de nous exposer à un courant d'air, et nous sommes atteints de maux de dents, de rhumes, de coliques, de bronchites, de fluxions de poitrine; sommes-nous effrayés, nous perdons la parole instantanément, ou les membres se paralysent, ou la respiration se précipite; on perd même connaissance, et quelquefois la vie. Respire-t-on une minute l'air dans lequel se trouve un malade atteint de scarlatine, de rougeole, de petite vérole, etc., on est atteint de la même maladie; une femme enceinte est saisie, son enfant porte la marque de l'objet de sa frayeur; restons-nous quelque temps en contact avec l'odeur violente d'une plante, le *sumac*, par exemple, nous sommes atteints d'un érysipèle ou d'une fièvre violente. Un orage s'approche, beaucoup de personnes éprouvent un serrement de cœur, des maux de tête, un asthme, de l'accablement, etc. Une personne sensible se trouve-t-elle auprès d'un fort aimant non fermé, elle éprouve des spasmes ou des maux de dents, d'autres s'évanouissent. Le voisinage d'un chat occasionne à certaines personnes des vertiges, un serrement

de cœur, un saignement de nez ou un évanouissement. Qui peut mesurer la force des impressions que l'on peut éprouver ? Et où est la quantité pondérable d'influence qui produit les phénomènes dont je viens de parler ?

.

Le lait et la bière qui fermentent, aigrissent à l'approche d'un orage ; si du café et du thé contenus dans des vases découverts sont placés l'un à côté de l'autre, le premier absorbera toute l'odeur du dernier. Un peu de fumée de tabac ou la vapeur de l'ammoniaque changent la couleur des fleurs. Si l'on jette des violettes ou des bluets dans une fourmillière, ces fleurs deviennent rouges de suite. Beaucoup de personnes ne peuvent porter des peignes de corne sans avoir mal à la tête. Un épervier, passant à plusieurs centaines de pieds au-dessus d'une basse-cour, produit une panique sur tous ses habitants ailés. Nous avons connu un brave grenadier de la garde impériale qui fuyait à l'aspect d'une grenouille, et nous avons vu un hussard faiblir sur son cheval en rencontrant une araignée suspendue. Examinons bien la nature, nous trouverons encore des milliers d'autres faits pour prouver qu'il suffit de l'influence la plus légère d'un corps sur un autre pour le modifier, pour guérir un homme comme pour lui donner la mort.

Lorsque le choléra morbus exerçait ses ravages dans la capitale de la France, et qu'elle frappait de mort quinze à seize cents personnes par jour, les chimistes les plus distingués y ont analysé l'air, et l'ont trouvé aussi pur que celui du Mont-Blanc. Voilà donc une influence impalpable, impondérable, incoercible, une *nihillité*, enfin, aux yeux des médecins matérialistes, capable de dépeupler en peu de temps une grande cité ! Vous la reconnaissez, puisque personne ne peut la nier, et vous ne voulez pas admettre qu'une influence médicamenteuse atténuée puisse ramener la santé lorsqu'elle est dérangée. Vous supposez ainsi que la Providence peut faire le mal à l'aide d'un *quid* imperceptible, et vous lui ôtez le pouvoir de faire le bien d'une manière analogue. O blasphème !

Il est vraisemblable qu'on ignore encore jusqu'à quel degré les corps de la nature, et particulièrement l'influence des médicaments, peuvent être raréfiés, atténués sans que leur vertu se perde ; mais mille phénomènes nous apprennent que la dissolution et la raréfaction de la matière vont à l'infini ; en voici des preuves :

Les fleurs répandent leur odeur pendant toute la journée ; on peut les sentir à de grandes distances sans qu'elles aient perdu de leur masse et de leur odeur. Le romarin de Provence a une odeur que l'on peut sentir à trente ou quarante lieues sur mer. Combien d'émissions de parties de cette plante ne doit-il pas s'échapper pour se répandre dans l'air ? Un seul grain d'ambre peut remplir de son odeur la capacité d'une chambre ; il faut donc qu'à chaque point de cette chambre il se trouve une partie d'ambre. Le grand Haller a trouvé qu'un grain de musc, qui était dans un appartement depuis quarante ans, n'avait pas perdu un atome de son poids, et produisait toujours la même quantité d'odeur ; il faut donc que les substances soient d'une divisibilité infinie.

On peut, avec un grain de carmin, colorer un mur blanc de huit aunes de hauteur sur autant de largeur. Si l'on suppose que huit aunes de Leipsick équivalent à cent soixante pouces, et que le pouce soit divisible en cent mille parties sensibles à l'œil, on trouve dans cette surface deux cent cinquante-six millions de parties dans lesquelles ce carmin est dissous, et ce nombre est encore bien au-dessous de la réalité.

Un fil de soie tel que le ver le produit, de la longueur de trois cent soixante pieds, pèse un grain. Que l'on réfléchisse maintenant sur le nombre des parties encore visibles que l'on peut obtenir dans un fil de trois cent soixante pieds, et l'on sera étonné à juste titre de la quantité de parties dont un seul grain est composé. Un pouce du Rhin, *onze lignes sept points du pied de Roi*, peut être partagé en six cents parties égales, dont chacune a un espace égal à la grosseur d'un cheveu, et que par conséquent on

peut apercevoir. Ainsi un seul grain de soie contient au moins 2,592,000 parties qui peuvent être aperçues avec facilité. M. de Réaumur a trouvé qu'un fil d'araignée était composé de soixante mille autres. Robert Boyle a couvert une surface de cinquante pouces avec un grain d'or battu. Si l'on partage maintenant le côté d'un pouce en or en deux cents parties, chaque pouce carré aura quarante mille carrés égaux, dont chacun a $\frac{1}{100}$ de pouce ou $\frac{1}{20}$ de ligne par côté, le pouce étant de dix lignes.

Or, puisque $\frac{1}{20}$ de ligne peut être vu sans secours auxiliaire, les 40,000 petits carrés que contient le pouce carré pourront aussi être aisément vus. Mais cet or battu a deux côtés, et les parties que l'on voit au-dessus sont distinctes de celles qui sont au-dessous, d'où il résulte que le pouce carré a deux fois 40,000, c'est-à-dire 80,000 parties qui peuvent être vues. Ainsi, puisqu'un grain d'or peut être partagé en 50 pouces carrés, on pourra donc encore distinguer avec l'œil seul 50 fois 80,000, c'est-à-dire quatre millions de parties. Si d'un grain d'or on fait un cube, la dimension de son côté sera de $\frac{1}{2}$ ligne, parce que l'expérience enseigne qu'une ligne cubique d'or pèse 8 grains; donc un grain d'or étant le $\frac{1}{8}$ d'un cube d'or qui a une ligne pour côté, il s'ensuit qu'une ligne cubique d'or contient 8 fois quatre millions, c'est-à-dire 32 millions de parties qu'on peut encore reconnaître à l'œil nu. On en découvrirait 50 mille fois de plus avec un verre qui grossirait 50 mille fois. D'après cela, il est certain qu'on peut apercevoir 960 trillions de parties dans une ligne cubique d'or. Chacune de ces parties est composée de beaucoup d'autres encore, car pour dorer le fil d'argent, il faut que l'or soit divisé en des parties beaucoup plus ténues : qu'on se rende chez les doreurs, l'on se convaincra de ce que nous avançons, et l'on sera forcé de convenir que les homœopathes ont raison lorsqu'ils avancent que dans l'or qu'ils ont réduit à de si petites parties, il se trouve encore bien des particules de ce précieux métal. Il n'y a que les ignorants seuls qui puissent nier ces calculs; mais les ignorants sont bien nombreux, malgré les progrès du siècle, et ils préfèrent accuser l'homme de science

de mauvaise foi , plutôt que de le suivre dans ses études.

Le fil de platine de Wollaston, long de 3,000 pieds, ne pesait qu'un grain ; il y a un million de globules dans une goutte de sang d'homme d'un millimètre cube, et il y a des animaux vivants qui ne sont pas plus gros qu'un de ces millions de globules, lesquels animaux ont eux-mêmes leur sang et leurs globules, des muscles et des nerfs.

Boyle a dissous un grain de cuivre avec l'ammoniaque ; il a versé la dissolution dans 28,554 grains d'eau, et a trouvé qu'elle était entièrement teinte en bleu ; mais comme un grain d'eau est la trente-sept dix millième partie d'un ponce cube, la quantité d'eau teinte était environ de 10,557 ponces cubes ; comme dans chaque petite goutte d'eau visible il se trouvait une partie de cuivre dissous, et vu qu'il y a dans un ponce cube 216,000,000 de parties perceptibles à l'œil, il s'ensuit qu'un grain de cuivre peut être divisé en 22,758,000,000 de parties visibles.

.
L'atténuation en homœopathie est une véritable dissolution toujours plus grande des parties, un développement plus considérable de leurs forces, une véritable volatilisation ; c'est comme la conversion de l'eau et de la poudre à canon en vapeur. Tant que ces deux corps restent dans le même état, ils ne paraissent exercer aucune influence sur les autres corps ; mais aussitôt qu'ils se convertissent en vapeur, et que leur volume augmente par la dilatation, ils produisent une force très-violente.

C'est d'une manière semblable que les remèdes agissent. Si l'on avale une parcelle de soufre, elle ne produit pas d'effet sensible ; mais triturée plusieurs fois de suite avec 100 grains de sucre de lait, elle acquerra de plus en plus, par la dilatation, une activité plus énergique, et devient ainsi un remède puissant.

Il faut ajouter qu'une personne malade est bien plus impressionnable qu'une autre à l'action des remèdes. Les preuves que je viens d'exposer sont si claires et si faciles à saisir, que si les médecins ne les comprennent pas, on ne peut qu'en accuser leur mauvaise volonté, leur paresse ou la crainte de voir désertir

leur clientèle. C'est par ces preuves que des remèdes décriés par les allopathes, à cause de leurs trop grands effets à haute dose, seront rétablis dans les droits qu'ils ont reçus de la nature, et deviendront ainsi utiles à l'humanité.

Nous ajouterions, si l'espace nous le permettait, les tableaux relevés dans toutes les contrées de l'Europe sur les résultats du traitement homœopathique dans le choléra.

L'homœopathie a traité d'une manière authentique 2,259 cholériques, dont elle a perdu seulement 170.

Des tableaux de même nature donnent pour l'allopathie 240,259 morts sur 495,027 malades traités par elle.

C'est-à-dire que l'homœopathie perd sept et demi malades pour cent, tandis que l'allopathie en perd quarante-neuf.

Quels ne sont donc pas les heureux résultats de la nouvelle doctrine dans la pratique ordinaire, si elle triomphe aussi facilement de la maladie la plus terrible qui ait jamais effrayé les hommes !

Nous apprenons qu'il a été récemment soutenu quatre thèses homœopathiques à l'Ecole de médecine de Montpellier; nous sommes privé du plaisir de publier le nom de leurs auteurs, faute par eux de nous avoir fait parvenir leur ouvrage.

ANNONCES.

Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des remèdes; par le D^r WEBER; traduit et publié par le D^r PESCHIER. Sixième livraison contenant les *Organes du thorax*. Prix : 3 fr. 50; à Genève, chez Cherbuliez; à Paris, chez Baillièrre, libraire.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

Induration squirrheuse des glandes mammaires guérie par *Carbo animalis*.

(*Arch.* XVII, II, 97.)

J'emprunte ce cas intéressant au Docteur *Michaelsen*, extrait des communications de *Pfaff*, cahier 9, 1835.

Une femme de 29 ans, de fort bonne constitution, de parents très-sains, accoucha, il y a deux ans, de son premier enfant. Le nourrisson prit d'abord très-bien l'un et l'autre sein, puis ne voulut bientôt plus du *gauche*, qui perdit ainsi son lait, sans causer d'autre affection morbide. En novembre 1833, elle accoucha de son second, enfant sain qui prit également bien les deux seins; mais le mamelon *gauche* s'ulcéra bientôt, et la succion en devint fort douloureuse. En peu de temps il se forma dans le *sein* des *nodosités douloureuses*, empirées de plus en plus par de mauvaises drogues.

A la fin de juin 1834, l'auteur consulté trouva

tout le sein *excessivement dur, inégal et raboteux*, indolent à la pression extérieure, presque immobile, fortement adhérent au thorax, et inégalement circonscrit. Au-dessus de l'enflure la peau était en partie mobile, molle, et en bien des endroits d'une couleur sale et *livide*. La patiente *y éprouvait souvent de vives douleurs lancinantes et lacérantes* qui se portaient jusqu'à l'aisselle, pour s'irradier ensuite par-dessus le bras. Les glandes axillaires étaient, il est vrai, un peu engorgées, mais du reste saines. Le mamelon était normal, et il s'excrétait en petite quantité, par la succion, une humeur sanieuse, sanguinolente.

Le sein droit, entièrement sain, servait à lui seul à allaiter l'enfant. On ne remarquait pas d'affection morbide générale.

Après avoir employé en vain les remèdes prescrits contre ce mal, et décidé de procéder à l'extirpation, le Dr M. résolut d'essayer encore l'efficacité du *carbo carnis*, sans y avoir toutefois beaucoup de confiance.

Il fit préparer le remède selon la prescription mémorée par WEISSE dans son excellente dissertation : *De la résolution des squirrhes...* Leipsick, 1829; savoir : du veau avec les côtes, dont les os forment le tiers du tout, qu'on hâche en assez petits morceaux, mis ensuite dans un tambour à rôtir le café, puis grillés sur un feu toujours ardent, en ayant soin de faire tourner le tambour. Quand l'air inflammable commence à se montrer, ce qu'on voit aux petites flammes qui se jouent tout autour de la grilloire, il

faut encore continuer un quart d'heure. Toutefois, si on le faisait jusqu'à ce qu'il ne se montrât plus d'air inflammable, la préparation deviendrait inefficace. L'auteur ordonna à la malade de rester à une température toujours égale, défendant absolument tout aliment ou boisson excitante, surtout les viandes et le café. Comme aliments, il ne permit que du laitage et de légers aliments farineux, du gruau et du riz; comme boissons, du lait et de l'eau. De plus, la patiente ne devait jamais satisfaire entièrement son appétit, régime qu'elle suivit admirablement. A l'extérieur, le sein fut simplement couvert d'une peau de chat brute, bien préparée, et soutenu par un suspensoir.

Carb. carn. fut administré intérieurement sous la forme suivante, dès le 12 février. *Pulv. carb. carn. gr. IV. Pulv. rad. liquir. scr. IV. M.D. in viij. p. æq. D. in charta cerata.* S : En prendre matin et soir chaque fois une dose sèche, l'avaler lentement et boire ensuite un peu d'eau. Dès que le sujet en eut pris 8 poudres, la dose de *carb.* fut augmentée de gr. β , jusqu'à la contenance de 4 gr. *pro dosi*, quantité qui fut continuée jusqu'à l'entière extinction du mal.

Lés quatorze premiers jours l'amélioration fut peu sensible, mais elle se fit ensuite si rapidement, que le 16 avril il ne restait pas la moindre trace du mal.

Pendant la cure, toutes les sécrétions et excréctions furent normales. L'enfant fut allaité avec la mamelle saine, et bien portant pendant le traitement, qui parut n'exercer aucune influence sur lui. La mère elle-même

fut après sa guérison beaucoup mieux qu'elle ne l'eût jamais été.

Je rapporterai encore quelques cas de *gonflement*, d'*induration* et de *carcinome* de l'utérus, contre lesquels le Dr SCHMALZ employa la même préparation avec succès, et qu'il consigna dans les Matériaux de médecine pratique de *Clarus et Radius*, 11, 4, 1836.

A., dame noble de 33 ans, de constitution délicate, accablée de *chagrins*, mère de deux enfants bien portants : extrême lassitude, inappétence, fréquentes douleurs au sacrum, douleurs brûlantes dans l'abdomen, au-dessous du nombril, qui s'étendaient jusqu'aux cuisses, menstruation anormale, perte de sang sale, muqueux, accompagnée de douleurs semblables au mal d'enfantement, et devenue très-forte dans les derniers jours; facies pâle et cachectique, langue chargée d'un enduit muqueux, évacuations difficiles. A l'examen interne, on reconnaît des gonflements et indurations considérables à l'utérus.

D'après le précepte de WEISSE, *carb. anim.* d'abord donné journellement par 3 gr. avec *pule liquirit.*, fut ensuite augmenté jusqu'à 20 gr. (Il n'est pas dit si c'est *pro dosi*, ou tous les jours. *Réd.*)

Ce remède, continué tout l'été, diminua les indurations et dissipa le gonflement. Les menstrues repaurent régulièrement, le teint redevint bon, et tous les autres symptômes morbides cessèrent tout-à-fait.

Un an après avoir commencé la cure, la malade

redevint grosse, accoucha à terme d'un enfant sain, et s'est assez bien portée depuis.

B., femme de mineur, âgée de 35 ans, faible et délicate, avait eu un accouchement heureux, et menait une vie sédentaire. Malade depuis assez long-temps et traitée par divers médecins, elle n'éprouvait aucune amélioration. Son état offrait un pronostic peu favorable : accélération du pouls, violente céphalalgie, grande faiblesse, forte chaleur et grande soif, inappétence et amertume de la bouche, rougeur de la langue avec enduit jaunâtre dans le milieu, constipation, rougeur de l'urine, pâleur du teint. — Elle se plaignait surtout de douleurs locales, semblables à celles de l'enfantement, se portant de l'abdomen, du bas du nombril au sacrum et aux jambes, accompagnées de fortes pertes de sang par le vagin, et provenant, d'après un examen scrupuleux, de *gonflement* et d'*induration* à l'utérus.

Elle éprouva de fréquentes et vives mortifications accompagnées de dépit. C'est de là que l'auteur semble avoir fait dériver le mal, ainsi que de sa vie sédentaire (?).

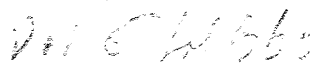
Il fut ordonné (comme dans le cas précédent) une position tranquille, et au commencement, des « purgatifs réfrigérants. » L'état fébrile « promptement » calmé par ceux-ci, on administra *carb. anim.* d'après la méthode ci-dessus indiquée, avec un succès prompt et heureux. Avec un régime convenable, la malade se trouva parfaitement rétablie en trois mois. (Dans le premier cas, le traitement paraît avoir pris cinq mois. *Réd.*)

C., cas assez semblable au précédent, concerne la femme d'un tailleur pauvre, âgée de 36 ans et délicate. Nous retrouvons ici dans l'abdomen cette *douleur brûlante*, s'irradiant jusqu'aux jambes et au sacrum, fort écoulement de sang sale par le vagin, dyspepsie, toux sèche, utérus gonflé et dur. Même traitement que dans les autres cas, « le plus grand repos et une position tout-à-fait horizontale. » Prompte amélioration du flux de sang et de mucus, ainsi que des indurations ; au bout de six mois, cette femme était assez bien, mieux que depuis fort longtemps. Il s'est passé quatre ans et demi sans que le mal ait reparu, quoique la mauvaise nourriture, une grande faiblesse et la toux fassent craindre la phthisie.

Chez D., femme d'un vannier, âgée de 44 ans et robuste, le pronostic, quoique favorable en apparence, donna un résultat moins heureux. Des voyages pénibles, de fréquents refroidissements, une demeure humide située sur le sol, pouvaient bien en être la cause. Une forte ménorrhagie lui fit consulter l'auteur à Pâques de 1832. Depuis la naissance de son troisième enfant, encore vivant, alors âgé de 2 ans, elle éprouvait, pendant son flux menstruel (du reste tout-à-fait normal), des douleurs accompagnées d'un écoulement muqueux, empiré de plus en plus, maintenant *continu* et mêlé de sang. De plus, douleurs peu intenses dans le ventre et au sacrum, défaut d'appétit, constipation, sommeil inquiet. Elle avait le teint jaune, et à l'examen interne il se trouva à l'utérus des gonflements considérables et des indu-

raisons nouvelles. Il lui fut interdit d'exercer le coït (qui avait toujours lieu), et de rester assise au marché par le mauvais temps. L'auteur chercha à dissiper la constipation par des purgatifs doux, et lui donna comme « spécifique » *carb. anim.* Le mal parut d'abord s'améliorer, mais plus tard ces moyens restèrent inefficaces, cette femme étant, à la vérité, toujours sous l'influence continue de sa demeure humide, d'une chambre à coucher renfermée, dont on ne pouvait pas même bien ouvrir les croisées; la maladie dégénéra par l'altération de l'orifice de l'utérus, semblable à un chou-fleur, en cancer à cette partie, malgré tous les moyens usités contre cette affection, et elle mourut en février 1833.

**Nouvelles observations sur le TOURNESOL, par
M. de CESSOLES, communiquées par le Doc-
teur FLORES, de Nice.**



D'après les propriétés que l'on attribuaît au *tour-
nesol*, on a cru y reconnaître beaucoup de ressem-
blance avec celles que l'on connaît à l'*arnica*; l'ex-
périence a prouvé qu'il y avait en quelque sorte
identité. On le verra par les traitements ci-après in-
diqués : un premier essai a eu lieu pour les fièvres
intermittentes sur une femme de 50 ans qui avait eu
deux accès de fièvre tierce très-forts et très-longes

(de 12 heures). 2 globules de *ournesol* 30^{me} dilution, procurèrent un accès plus fort que les précédents, qui avança de cinq heures ; un second accès très-léger eut lieu le surlendemain, et depuis, la fièvre n'a plus reparu ; il resta pourtant grande faiblesse, sueur, manque d'appétit que *natr. muriat.* diminua, et qui furent totalement enlevés par *calc. carb.* Ce succès engagea à employer de nouveau le *ournesol* dans des fièvres tierces et même quotidiennes, et le succès fut complet.

Un homme de 30 ans avait une fièvre d'accès pour laquelle on avait employé inutilement la saignée. Les accès duraient 11 heures. Froid, chaleur, sueur et soif continuelle ; *ournesol* 2 globules 30^{me} dilution, en quatre prises, aussitôt après la fin d'un accès ; la fièvre fut coupée net, et la guérison fut complète.

Dans un autre cas, le succès a été également prompt et sûr.

Dans un autre, la fièvre tierce a cessé, mais il a fallu employer encore un globule pour enlever des ressentiments qui reparaissaient aux heures fixes.

Un autre encore de fièvre double tierce, fut guéri de la même manière.

Cinq panaris ont été guéris par le *ournesol*, ainsi que huit cas de tumeurs ou clous, parmi lesquels un furoncle à la mamelle près du mamelon chez une nourrice.

Prompte guérison d'une blessure faite à la tête par une très-forte chute, et d'une autre faite à un pied par un coup de bêche.

Effet excellent sur des foulures, une contusion et une entorse.

Dans les cas de plaies, l'effet est merveilleux, ainsi que contre l'excoriation des mamelons.

On s'est très-bien trouvé de combiner l'usage externe avec les doses internes.

Des douleurs dans les membres inférieurs ont été soulagées, notamment chez une femme qui était perclue de tous ses membres, et qui, depuis l'usage du *tournesol*, peut aller avec des béquilles.

Chez une petite fille de 10 ans, gonflement des paupières, soit bourrelet pâle autour des yeux, avec cuisson dans les yeux; un seul globule a suffi pour une guérison complète.

En général, toutes les fois que l'*arnica* est indiqué, on peut, avec sûreté, employer le *tournesol*; le succès est assuré, bien souvent il est supérieur à celui de l'*arnica* (? R.). Il faudrait maintenant découvrir les différences qui peuvent exister entre ces deux médicaments.

Il est reconnu contraire dans la suppression du lait chez les nourrices, et inefficace pour les suppressions de menstruation. J'ai eu aussi à m'en louer dans les gastralgies, rhumes, et j'ai eu deux fièvres intermittentes qui ont été enlevées par ce médicament. Comme nous l'avons donné au couvent, chez les enfants, je l'ai trouvé aussi efficace dans la dentition, les aphtes et dans un cas de dysenterie. J'en ai eu traitements divers, qui se trouvent en voie de guérison. Dans les coups, contusions, plaies, ulcères, il est admirable.

**Communications pratiques, par le D^r FRANK,
à Osterode.**

(Arch. XVII, II, 68.)

I. Créosote (1).

Le D^r H. BLUMENTHAL (conseiller des collèges de l'empire russe, chevalier et inspecteur de l'hôpital Golitzin à Moscou) employa à la clinique médicale de Charkow la *créosote* sur quelques phthisiques. Le premier était un homme de 40 ans, au dernier période de la phthisie purulente, avec fièvre hectique redoublée, sueurs nocturnes, enrouement spécial, toux cruelle; depuis une couple de jours, entière suppression de crachats, et poitrine fort oppressée (3 gtt. *créosote* dans l'eau de fenouil $\mathfrak{Z}\text{vj}$, une cuillerée à soupe de 2-3 h.); 24 h. après avoir commencé le remède, l'auteur trouva l'expectoration du patient plus copieuse qu'elle ne l'avait été depuis long-temps, la dyspnée s'était dissipée, la respiration était libre, le pouls considérablement élevé, et la fièvre augmentée; *en continuant le remède, les crachats devinrent sanguinolents, et il y eut dans la poitrine des douleurs lancinantes qui obligèrent à le discontinuer.* Chez tous les phthisiques sur lesquels l'auteur employa encore la *créosote*, il obtint à peu près les

(1) L'opuscule est intitulé : « *De l'efficacité de la CRÉOSOTE dans les fièvres torpides nerveuses.* »

mêmes résultats : *expectoration facilitée, incroyablement augmentée, avec forte excitation du système artériel*, ce qui l'obligeait à discontinuer le remède après un usage peu prolongé.

En conséquence, l'auteur ne croit la *créosote* appropriée ni à la vraie phthisie, ni à la phthisie muqueuse, opinion que nous ne partageons pas avec lui. Je me crois au contraire autorisé à admettre que la *créosote*, administrée, il est vrai, en doses plus convenables, c'est-à-dire moins fortes que celles de l'auteur, pourrait opérer très-efficacement, surtout dans le dernier stade de la phthisie tuberculeuse, quand les hémorrhagies pulmonaires ordinaires se manifestent déjà.

Bientôt après ces essais, il se présenta à ses soins divers sujets atteints d'une *aphonie catarrhale*, mal fréquent à Charkow, et qui donna fort à faire à l'auteur. Après un refroidissement si facile pendant les soirées et les nuits fraîches qui, dans ces contrées, succèdent à des journées d'une chaleur extrême, il se manifeste tout à coup une aphonie complète sans la moindre douleur au larynx ni à la *trachée*, sans toux, ni la moindre trace de fièvre ; le mal dure des semaines, des mois entiers, et passe enfin, par des circonstances défavorables, par des refroidissements répétés, avec l'*habitus phthisicus*..... à l'état de *phthisie laryngée et trachéale*. Si les circonstances sont plus favorables, la guérison a lieu, il est vrai, mais seulement à la longue et bien long-temps après ; il se présenta même un cas où elle ne put s'opérer

que par le voyage, le changement de climat et de régime.

Convaincu par les essais précédents qu'il n'y a guère de plus fort stimulant pour la muqueuse des conduits respiratoires que la *créosote*, il l'employa de même dans ce mal opiniâtre. Son attente se trouva complètement justifiée, la voix tout-à-fait éteinte redevenant, par des expuitions accompagnées de toussicule, d'abord rauque, puis reprenant peu à peu son entière et pleine clarté. (Combien de temps a-t-il fallu? Combien fallut-il de *créosote*? Fallut-il de l'eau de fenouil ou non?) Dans ce mal tout-à-fait exempt de fièvre, l'excitation du système circulatoire se manifesta également, et à mesure que la *créosote* commençait à devenir efficace, il se forma un *orgasme sanguin* considérable qui menaçait de passer à un véritable état fébrile, et ne permettait de continuer le remède qu'à l'aide de fréquentes pauses.

De tout cela l'auteur conclut qu'un stimulant si actif devait opérer efficacement dans les *fièvres torpides nerveuses* (avec ou sans *sepsis humorum*). Les cas suivants serviront de documents :

1. P., paysan, fut transporté au printemps de 1836 dans la clinique de Charkow, atteint, à ce qu'on disait, d'une fièvre rhumatique catarrhale. Le patient, d'une constitution débile, avait le pouls fréquent et faible; ses forces s'affaissaient déjà d'une manière assez sensible, sa langue, sans être chargée, était un peu sèche, et on pouvait remarquer dans tout son être cette indifférence stupide qui, pour un praticien expé-

rimenté, est un signe certain de fièvre torpide nerveuse imminente, lors même qu'il n'apparaît encore aucun symptôme nerveux proprement dit. Je commençai la cure par des acides minéraux, nommément par l'acide muriatique, sans pouvoir empêcher par là le mal d'avancer d'un pas lent, mais sûr; délire doux; la langue, sèche, se couvrit insensiblement d'une croûte brune, et se gerça; le pouls devint plus ténu et plus rare; il se déclara un *sopor* complet qui avertissait de plus en plus d'obvier par des stimulants à l'affaissement des forces. — Valeriana, serpentaria, des acides dulcifiés, moschus et camphora furent employés en vain. — Il se manifesta des pétéchie et des sueurs visqueuses. *Creosot.* gtt. iij, *aqu. fœnicul.* Ξvβ , *syr. alth.* Ξβ ; *omni hora cochlear.*

« Au bout de 24 h., la langue commença à s'humecter par les bords, le pouls s'éleva, et le patient sortit par moments du *sopor*. Le 3^e jour de l'emploi du remède, l'intensité du mal était domptée, la langue humide et nette, le sujet dans une parfaite conscience de lui-même, le pouls moins fréquent, mou et plus plein; l'appétit revint, le sommeil fut bon et tranquille; bref, on était arrivé au stade de convalescence. » Quelques semaines après, il succomba à une phthisie confirmée.

2. Dans le courant de l'automne de la même année, on apporta à traiter dans le même établissement un garçon de 15 ans, atteint d'une *febris nervosa putrida*. Il y fut transféré dans un état qui laissait peu d'espoir de guérison. Tout son corps était comme

parsemé de pétéchie livides, le pouls fréquent et vide, la langue sèche et brune, les dents et les lèvres couvertes d'un enduit muqueux et noirâtre, les yeux ternes et chassieux; le patient délirait concentré en lui-même, ayant les extrémités fraîches au toucher, tandis qu'on reconnaissait sur le tronc une chaleur mordicante. « Acides minéraux, moschus, camphora, serpentaria, sans résultat; saignements passifs du nez par lesquels la vie du sujet est mise dans un péril imminent. *Creosot.* gtt. iv, *aq. fœnic.* ℥v, *syr. alth.* ℥j; *M. S. Omni sesquihorio cochlear.* » Le premier effet bienfaisant fut la cessation de dangereux epistaxis; le pouls s'éleva et il survint de temps à autre un sommeil tranquille. Le 2^e jour, la langue sèche et gercée commença à s'humecter; le délire diminua, et le 3^e jour le patient faisait aux questions qu'on lui adressait, des réponses cohérentes, quoiqu'après avoir assez long-temps réfléchi et d'une voix encore un peu inintelligible; il survint de fréquentes tussiculations accompagnées d'expuitions muqueuses. J'appréhendai une trop forte irritation de la muqueuse des conduits respiratoires, et substituai en conséquence à *créosote* d'autres stimulants, tels que : *rad. valer.*, *serpentar.* a ℥ij; *inf. in aq. ferv. q. s. colat.* ℥vj *add. mosch. orient. (cum s. q. mucilag. gumm. arab. diligent. conterendi)* gr. xij, *spir. sal. dulc.* ℥j, *syr. alth.* ℥β. *M. S. Omni sesquihorio cochleare cibarinum.* Grande fut ma surprise, quand je trouvai l'état du malade très-empiré le lendemain, le pouls plus ténu et plus fréquent, la

langue de nouveau sèche et fendillée, perte de connaissance, délire doux, comme auparavant. Je repris aussitôt *créosote* sous la précédente forme, en me faisant d'autant plus de reproches d'avoir si vite suspendu ce moyen éprouvé, qu'il était à craindre que le patient ne succombât à cette nouvelle aggravation de son mal. Mais *créosote* me seconda encore cette fois. Bientôt le pouls recommença à s'élever, la langue à s'humecter, le délire à diminuer de plus en plus, et en continuant *créosote*, quoique proportionnellement à l'amélioration administré à de plus longs intervalles; le stade de convalescence vint au bout de 6 jours. » Le patient fut renvoyé radicalement guéri.

Extrait de la Feuille hebdomadaire de Caspari, pour la médecine en général, janvier 1838, p. 7-13.

Additions.

(*Arch.* XVII, II, 92.)

Le Dr ROSSI s'est servi de *créosote* pour guérir une tumeur fongueuse sur le bord dentaire de l'os maxillaire droit. Toutes les dents du même côté étaient tombées, sauf une seule; ni l'incision, ni la cautérisation ne purent empêcher le gonflement de se renouveler sans cesse. Un gargarisme de 6 gtt. de *créosote* étendues de 6 onces d'eau, guérit le sujet radicalement.

Une hémoptisie dangereuse fut guérie à l'aide de *créosote* par le Dr SANTINI.

Un homme de 40 ans, dont la santé avait toujours été bonne, ressentit, après un violent effort, des dou-

leurs dans le côté droit de la poitrine, prit la fièvre et eut de fortes expectorations sanguines. De fréquentes déplétions, la digitale et d'autres moyens furent tous insuffisants pour arrêter, malgré la diète la plus sévère, les crachements de sang répétés tous les 8-15 jours, toujours plus forts et plus fréquents. Le patient, déjà entièrement affaibli, était près de sa fin, quand l'auteur eut, dans cet état désespéré, recours à la *créosote*. Il lui en donna 5 gtt. étendues de 4 onces de crème d'orge et de sirop, une cuillerée à soupe de 3 en 3 heures.

La première dose améliora déjà les symptômes les plus alarmants; chaque jour amenait des résultats plus favorables, et après avoir employé 1 drachme de *créosote*, il ne restait de toute la maladie et de ses suites d'autre trace qu'une toux insignifiante.

L'observation de Rossi est tirée du *Repertor. del Piemonte*, octobre 1834; celle de SANTINI, du *Bullettino delle scienze med. Bologna*. Gennajo 1835.

**De l'emploi de NUX VOMICA dans les maladies,
d'après les expériences du D^r F. HARTMANN.**

L'homœopathie n'emploie *nux vomica* que sous la forme de teinture; sa durée d'action est de quinze jours; celle des doses moyennes ou minimales de 8-12 jours (1).

(1) Je ne sais jusqu'à quel point on peut se fier à cette déter-

Il y a une grande affinité entre *ignatia*, *pulsatilla* et *nux vomica* ; on pourrait même y adjoindre *chamomilla*. Chaque substance médicamenteuse active présente des particularités individuelles dont la parfaite connaissance seule peut souvent déterminer chez l'homœopathe l'application du vrai remède. *Nux vomica* a donc ses particularités consignées par Hahnemann dans la préface de cette substance. Les divers cas dans lesquels je l'ai trouvé applicable, m'ont donné insensiblement la ferme conviction que pour en faire usage, il faut soigneusement avoir égard aux précautions suivantes :

L'homœopathe se trouve souvent embarrassé en traitant des malades auxquels leurs habitudes journalières ne permettent point de s'interdire le café, le vin ou l'eau-de-vie. Un traitement de cette nature restera toujours difficile, car le malade, tout en promettant solennellement de s'abstenir de ces boissons, tient rarement parole, et c'est justement *nux* qui est souvent le curatif spécifique de ces malades-là. Je dois donc faire observer ici aux homœopathes qui débutent « de ne point se presser dans ces sortes de cas de faire un pronostic favorable qui ne saurait

mination d'un long terme d'action ; j'ai très-rarement vu qu'après avoir donné une dose de médicament (sauf certains antipsoriques), je pusse abandonner mon malade à son action pendant un nombre de jours ; au contraire, la plupart de mes clients ont précisé exactement le numéro de la dose après laquelle ils commencèrent de sentir l'heureux effet du remède, et le moment où, après la dernière, le mal a repris vigueur. P.

jamais être bien exact. » Si j'ai à traiter ces malades, quand ils ne veulent pas absolument quitter ces boissons, je leur en permets des doses modérées, et leur donne une plus forte dose du médicament que leur constitution physique ne semble devoir le comporter, sans que sa durée d'action aille au-delà de 3-4 jours.

Chez les vieillards et ceux qui sont par trop accoutumés aux liqueurs spiritueuses et excitantes, il ne convient même pas du tout de les priver tout d'un coup d'une habitude qu'ils ne doivent au contraire perdre que graduellement.

Nux vomica est souvent applicable aux maladies chroniques aussi bien qu'aux aiguës, et convient mieux aux hommes qu'aux femmes, opinion justifiée du reste par les symptômes du moral, cette substance préférant le tempérament colérique-sanguin au tempérament doux et tranquille. Néanmoins, il ne faut pas croire pour cela que la femme, quoique d'une nature où il y a plutôt prédominance de douceur et de tranquillité que chez l'homme, soit entièrement exclue de l'application de *nux* ! Le corps de la femme est sujet à nombre de maladies tant chroniques qu'aiguës, qui, comme l'expérience me l'a prouvé fréquemment, peuvent du reste fort bien se guérir par *nux*, si le cas est favorable. Le praticien doit toujours avoir égard au tempérament du sujet, et prendre pour signe le plus certain de son application, qu'il soit couvert par le caractère propre à *nux*. Dans le cas contraire, on ne devra pas attendre un résultat heureux de son application, lors même que les autres

symptômes seraient entièrement couverts, ce qui prouve combien le médecin doit avoir égard à l'état psychique de ses malades.

Il y a aussi des sujets dont le mal datant de plusieurs années, a tellement déprimé leur naturel d'abord ardent, fougueux, malin et colère, qu'il n'en reste pas de trace ; celui-ci, remplacé par une humeur douce, facile et presque pleureuse, qui, au premier examen du tableau du mal, semble être une contre-indication pour *nux*, n'en empêche point l'emploi après une observation plus scrupuleuse de l'état moral primitif, fait du reste confirmé par l'action soutenue du remède ; car dans l'amélioration graduelle et jusqu'à l'entière guérison, le premier tempérament ardent et fougueux reprend de nouveau le dessus, donnant par cela même la preuve la plus certaine de l'amélioration du mal.

Nux vomica développant ses symptômes, pour la plupart, le matin et après le repas, on ne doit en faire usage dans ces moments et dans des cas aigus où le délai pourrait être funeste, qu'à des doses fort minimes ; dans les cas moins dangereux ou chroniques, on fera bien de ne l'administrer qu'une couple d'heures avant le coucher. Chez ceux qui se livrent à l'étude, il faut, aussitôt après l'emploi du remède, éviter toute contention d'esprit, afin que son action n'en soit point empêchée. Dans les cas chroniques, où le malade conserve le libre usage de ses membres, ou peut, s'il n'en est pas ainsi, s'exposer sans aucun risque au grand air dans une voiture, l'action de *nux*

ne sera que plus intense et plus salulaire, s'il reste 1-2 heures par jour à l'air ; enfin, cela fût-il de toute impossibilité, il faut du moins ouvrir les croisées de la chambre du malade, et y faire entrer un air pur.

Cette substance demande qu'on suive dans les maladies chroniques le précepte « éviter toute contention d'esprit » plus scrupuleusement que dans les maladies aiguës, celles-ci disposant à une action efficace par l'affection plus vive et plus forte des nerfs dès qu'ils entrent en contact avec la spiritualité du remède, et l'activité d'esprit ne pouvant diminuer en rien, de la part du malade, la force dynamique du remède, parce que celui-ci tombe d'ordinaire, bientôt après l'avoir pris, dans une sopeur salulaire dont il sort en commençant à se trouver mieux. Les maladies chroniques, au contraire, dans lesquelles, parla longueur du mal, le système nerveux est devenu inimpressionnable à de tels stimulants, et où il faut d'abord ramener l'impressionnabilité par l'application du remède, peuvent souvent se passer de la crise salulaire du sommeil, après l'emploi du médicament homœopathique. Cette observation, qui est tout entière le fruit de l'expérience, mérite d'être prise en considération tant à l'égard de *nux* que de tout autre substance, et principalement de celle dont l'action sur l'organisme est peu sensible.

Dans les cas chroniques, il ne faut pas (même chez les sujets impressionnables) craindre de forcer un peu la dose de *nux*, vu que cette substance ne déploie alors d'efficacité que lentement, et ne manifeste sou-

vent sa vertu amélioratrice que le troisième ou le quatrième jour. On se gardera bien aussi, pour la même raison, de passer trop vite à un autre remède, avant d'avoir examiné avec soin si les symptômes survenus depuis l'application de *nux* ne sont point l'action même de ce dernier, coïncident avec l'ensemble du mal, n'étaient d'abord que latents, existaient déjà à l'apparition de celui-ci; ou bien s'ils s'annoncent comme signes morbides tout différents, n'ayant jamais eu lieu auparavant, et provoqués seulement par un moyen mal choisi. Dans le premier cas, on attendra l'amélioration stationnaire; dans le second, au contraire, il sera administré un remède mieux approprié à l'état actuel du mal. Il faut de plus grandes précautions encore dans les maladies aiguës, à l'égard de la dose, car celle-ci, appliquée mal à propos à des sujets sensibles, peut déployer sans peine ses effets secondaires, inconvénient qui ne pourrait se lever ensuite qu'à l'aide d'un antidote, et qui, non compris le mal qui en résulte, traînerait inutilement en longueur.

Les accidents causés par *nux* s'aggravent fréquemment par l'exercice, s'ils ne proviennent que de cette substance. Chez les savants, les maux qu'amène une vie sédentaire s'améliorent souvent par l'exercice. Voilà une alternative assez fréquente qu'on peut regarder comme un effet primitif de cette substance, salubre dans les cures homœopathiques.

Dans certains cas, où *nux* paraît être très-applicable, il n'est d'aucun effet, quelle que soit la quotité

de la dose ; ce qui, du reste, a surtout lieu chez des sujets trop adonnés à la boisson, opinion que je ne regarde pas encore comme vérité incontestable, et dont l'éclaircissement doit être soumis à de nouvelles et scrupuleuses observations.

Voilà pour les généralités. Le but de cet opuscule étant de détailler avec clarté l'emploi plus spécial d'un moyen si applicable, et d'en faciliter l'aperçu, je mentionnerai d'abord les maladies aiguës, puis les chroniques, où peut s'employer *nux*, y intercalant en temps et lieu les symptômes morbides qui n'ont pas de dénominations propres.

Les *maladies fébriles* sont incontestablement de celles dont le traitement est difficile, nommément les affections connues en général sous le nom de *fièvre*, sans y attacher encore d'épithète secondaire, indiquant l'affection prédominante de tel ou tel organe, et facilitant par là infiniment le choix du remède. Or, les maladies qui n'offrent que des symptômes fébriles généraux, tels que le frisson, la chaleur, la sueur, l'irrégularité du pouls, la céphalalgie.... réclament de la part du médecin une attention toute particulière.

Il n'est pas moins difficile d'indiquer pour les diverses formes de fièvres consignées dans les Pathologies un moyen homœopathique bien approprié, d'abord parce qu'elles ne peuvent nullement se considérer comme maladies fixes, puis que, compliquées d'autres maladies, le caractère spécial de la fièvre

dont elles sont une sous-division, est tellement obscur que leur forme primitive n'est guère facile à reconnaître. — On peut regarder comme un grand avantage pour le diagnostic des fièvres leur division systématique en *synocha*, *synochus* et *typhus*, par lesquels est indiquée l'affection morbide des systèmes irritable, reproductif ou sensible.

Mes observations m'ont démontré que *nux* s'approprie surtout aux fièvres appartenant au *synochus* et au *typhus*, où en conséquence les systèmes reproductif et sensible sont affectés de préférence, et le caractère synochal moins saillant. C'est un moyen admirable dans les *fièvres et affections gastriques*, ainsi que le confirment plusieurs rapports de cures homœopathiques. Ici le mal peut, si le médecin est appelé à temps, être souvent guéri, au stade des prodromes, en 24 h., par une dose de cette substance.

Mme. R., 53 ans, constitution robuste, teint frais, tempérament sanguin-colérique, avait toujours joui d'une bonne santé avant son mariage, mais avait eu onze fausses-couches de suite, la dernière ayant eu lieu il y a 16 ans. Ces fausses-couches provoquèrent un grand affaissement des forces physiques et deux hernies à l'abdomen. — Elle s'en fit encore plus tard deux autres crurales en portant de trop lourdes corbeilles qu'elle posait parfois sur ses cuisses. Ces quatre hernies, du reste peu considérables, et suffisamment retenues par quelques bandages, ne l'incommodèrent guère tant qu'elle se porta bien, ce qui n'eut plus lieu depuis 8 ans qu'elle cessa d'être men-

struée à la suite d'une vive frayeur. Depuis lors, les règles furent remplacées chaque quinzaine par une traction au sacrum, des frissons et des crampes à l'abdomen. Les premiers mois passés, ces maux cessaient au bout de quelques jours ; mais déjà au second trimestre ils commencèrent à devenir opiniâtres, à se prolonger, et à se compliquer même d'autres symptômes graves et inquiétants. Le mal empirait d'année en année, et n'ayant obtenu de divers bons médecins, jusqu'à la fin de la huitième, qu'une amélioration momentanée, sans être guérie radicalement, et le dernier qui la traitait, ne lui laissant aucun espoir, elle se résigna à supporter son sort patiemment, et à renoncer à tout médicament. Le 16 avril 1821, je fus mandé chez elle par son époux, et un examen scrupuleux de son état donna de son mal le tableau suivant :

Sommeil morbide; un soir elle s'endort immédiatement, et n'en vient à bout que fort long-temps après, le lendemain. Fréquent réveil nocturne, surtout à la suite d'une forte crampe tonique aux mollets et aux pieds. Sommeil très-agité, fréquentes rêveries de choses désagréables, surtout vers le matin. Elle ne peut se lever de bonne heure qu'à regret, et en s'y forçant elle éprouve une extrême lassitude, telle que de brisure dans tout le corps, forcée par là de rester long-temps assise. Alors elle ressent dans la poitrine une sensation constringente, suivie une seule fois d'une toux sèche, puis, sans qu'il y ait ni malaise, ni nausées, de vomiturition et d'expulsions réelles

d'une masse de pituite aqueuse et amère. Pendant le vomissement ont lieu des crampes cloniques à la mâchoire inférieure, et les pieds sont froids ; puis il y a grande lassitude, sensation de brisure dans tout le corps, déchirement dans la tête, nommément aux tempes et au front, avec pression dans l'estomac ; puis à la région hépatique une douleur gravative et lancinante, toujours sensible par l'inspiration, une conversation suivie ou l'exercice, affections qui diminuent insensiblement jusqu'à midi. La pression et les élancements de la région hépatique se dissipent d'ordinaire entièrement dans l'après-dîner. — Ces accès de vomissement surviennent un peu, souvent même une heure, après le lever, en prenant quelque boisson chaude.

Appétit très-faible, satiété presque immédiate ; goût rarement naturel ; tranchées accidentelles ; selles dures ; douleur de brisure au cuir chevelu, surtout au vertex ; fort endolorissement et chute des cheveux ; tintement et bruissement d'oreilles ; fatigue et faiblesse des yeux qui empêchent de voir net sans lunettes ; chaleur fugitive à la face, avec anxiété universelle, une ou plusieurs fois par jour. Comme nous l'avons déjà dit, deux hernies inguinales et deux autres crurales qui sortent par le vomissement, tourmentent fort la patiente et augmentent considérablement dans les dernières années. Plusieurs fois par jour, mais surtout la nuit, au lit, forte crampe tonique aux mollets, à la plante des pieds et aux orteils, avec rétraction de ces derniers, les autres parties tel-

lement contractées qu'elles semblent prendre la dureté de la pierre. Ces accès de crampe durent de 1/4-1 heure, sont fort inquiétants, douloureux et laissent une grande lassitude dans ces parties. Sensation frileuse, humeur chagrine, accès de dépit, tendance à quereller et à s'emporter.

De tous les moyens médicaux éprouvés, nul ne correspondait si parfaitement à l'ensemble du mal que *nux vomica*. Cette substance peut non-seulement produire tous ces symptômes dans un corps sain, mais possède encore, ainsi qu'il est dit dans la préface de l'article *nux vomica* de la *Mat. méd. pure*, la propriété spéciale de susciter la plupart des symptômes le matin, et de s'approprier de préférence au tempérament colérique-sanguin. Je donnai en conséquence à la malade le même jour, quelques heures avant de se coucher, un décillionième de cette teinture, et réglai la diète.

L'accès, bien plus faible le lendemain matin, le fut bien davantage encore le 2^e jour. Le 3^e jour il n'y eut pas de vomissements, et tous les autres symptômes parurent considérablement diminués. Je laissai agir ce remède 12 jours, au bout desquels j'eus le plaisir de ne plus apercevoir, chez le sujet, qu'un léger affaïssissement de forces, et les hernies, du reste, considérablement diminuées. J'ordonnai, le matin du 13^e jour, un goutte iv de teinture de *cocculus*, moyen susceptible de produire les mêmes symptômes dans un corps sain. Au bout de huit jours, j'aperçus encore de la réduction dans les hernies. Mais n'espérant pas, à la

suite de cette dose, d'amélioration ou de réduction bien suivie, j'adoptai alors *aurum foliatum*, également susceptible de produire des hernies dans un corps sain, dont elle prit, et après une durée d'action d'environ 3 semaines, il ne resta plus que de légères traces de 4 hernies que je voulus dissiper tout-à-fait par le *pôle nord* de l'*aimant*; mais le sujet ayant alors commis une faute grave dans le régime, et provoqué par là une petite rechute de vomissement, de même que quelques autres affections originelles, je me vis contraint de renoncer pour le moment à *magnes*, et d'appliquer à la même dose qu'au commencement, la teinture de *nux*, spécifique dans ce cas. La rechute fut par là promptement calmée, n'eut plus lieu depuis lors, et ce que j'observai encore de plus satisfaisant pour moi, c'est qu'au bout de 10 jours il ne resta pas de trace des hernies.

On voit par cet exposé fidèle que les hernies même les plus anciennes peuvent se réduire entièrement par les secours dynamiques internes, *bien administrés*, ainsi que je l'ai déjà démontré. ADOLPHE SCHUBERT. (*Arch. III*, 1.).

Un jeune homme de 19 ans, d'une constitution saine, mais peu robuste, d'un tempérament gai, doué de facultés intellectuelles, tomba, par une forte contention d'esprit et par des pollutions nocturnes très-fréquentes, dans une sombre mélancolie qui se manifesta ainsi : il se plaignait souvent dans la journée d'une faiblesse particulière se portant de l'esto-

mac et du côté gauche de l'abdomen vers la tête, provoquant une lassitude et un accablement universels, paralysant toute activité morale, et le forçant à se coucher. Cet état venant à empirer de plus en plus, le priva en quelque sorte de sa raison, le rendit méfiant, misantrope, et le porta même plusieurs fois à tenter de s'ôter la vie. Il était toujours très-morose, fort chiche de ses paroles, de temps à autre mélancolique, fort prompt et opiniâtre; il cherchait à s'échapper, et avait quelque idée fixe. Il fut alors traité par un allopathe et rétabli au bout d'un an. Un an après sa guérison, il fit, dans le même mois qu'avait eu lieu sa première maladie, par le même air et après une nouvelle contention d'esprit, une rechute ainsi caractérisée par quelques symptômes survenus il y a deux ans.

Sensation frileuse, humeur chagrine, le matin, après une nuit très-agitée; air sombre, un peu haggard; inquiétude sur son état; défaut total d'appétit; langue blanche et chargée; amertume, puis acidité de goût; afflux d'eau à la bouche; envie de vomir; fréquentes épreintes suivies de faibles évacuations; selles presque naturelles; point de soif; dans le côté gauche de l'abdomen sensation de faiblesse naissante, accompagnée de malaise, de lassitude et de borborrygmes, qui se porte à la tête, et l'affecte de telle sorte, que le sujet en perd toute aptitude au travail, évite, tant qu'il peut, de parler, et se voit contraint de s'asseoir; extrême lassitude, relâchement; tremblement des membres; frissonnement continu; pâleur

de la face; inquiet et exalté, il ne peut dormir, quoique très-fatigué; difficulté de tout mouvement; emportements. Il parla une fois d'une manière incohérente, par exemple : qu'il était obligé de prendre note de tout, là où il se trouvait; qu'il voulait écrire son état à une fille qu'il aimait, afin qu'elle vînt le voir; symptôme également survenu, sauf quelques modifications, deux ans plus tôt, avant sa maladie, et alors de longue durée. Il parlait souvent de son fâcheux état, et s'en inquiétait fort, ce qui avait également eu lieu deux ans auparavant, ainsi que la faiblesse provenant de l'abdomen, l'emportement, l'air hagard, et le dégoût de toute conversation.

Je prescrivis sur-le-champ *nux vomica* xo, et eus le plaisir de voir tout cet état se dissiper en quelques heures, ce qui aurait probablement pu se faire aussi deux ans auparavant par le même moyen, quoique le cas fût plus grave, même sans y joindre d'autre traitement psychique qu'un régime bien approprié au moral. (*Arch.* III, III. 53.) CASPARI, de Leipsick.

Les symptômes d'une fièvre ou état gastrique confirmé sont, dans maint cas, si bien caractérisés par *nux*, que le médecin ne saurait hésiter, s'il connaît bien ceux de ce dernier remède. Néanmoins il faut observer que *nux* ne convient jamais là où il se joint surabondance de selles ou même diarrhée. Le malaise, le vomissement, le vertige, les céphalalgies frontales ou semi-latérales, la constipation, les crampes de l'abdomen... sont, en général, les crampes

d'estomac, les pincements et borborygmes de la région ombilicale.... en particulier, un bon signe, les conjonctures se trouvant du reste favorables, pour l'application de *nux*, qui l'emporte d'autant mieux encore si les accidents surgissent dans une constitution robuste et pléthorique.

Les symptômes de quelques espèces de *fièvres* et *affections bilieuses* sont assez souvent tels que notre remède peut leur être opposé comme curatif, l'état actuel ayant été surtout précédé d'une affection hépatique ou gastrique chronique, quel que soit le malade, ou quand un violent dépit fréquemment répété, dont les indispositions qui en résultent ne cèdent plus à leur spécifique, et cause de la maladie, ne réclame pas comme mieux appropriés à celle-ci *pulsat.*, *ignatia*, *mercur.* et autres. Le teint jaune, surtout aux alentours de la bouche et du nez, dont cet état est souvent accompagné, en indique aussi l'application.

Parfois, les accidents ictériques que j'eus à traiter étaient de nature à être guéris par cette substance, quoique *china*, *mercur.* et *cham.*, y fussent encore plus souvent appropriés. — Ces affections bilieuses disposent facilement, si le mal est négligé, ou que le traitement ne soit pas convenable, à une espèce de *colica biliosa*, et il appert conséquemment de ce que nous avons dit, que *nux* doit aussi se trouver efficace dans ces sortes d'affections.

(C'est presque contre mon gré que je traduis verbalement les épithètes de *bilieux*, qui semblent indiquer chez l'auteur l'opinion que les maladies dont

il parle dépendent de l'état de formation ou de circulation de *la bile*. Cette opinion n'est point la mienne; l'*ictère*, comme je l'ai dit ailleurs, n'est point pour moi le produit d'une surabondance de bile; je le considère comme la conséquence immédiate d'une phlogose plus ou moins étendue des premières voies digestives; partant de là, *nux* agirait, selon moi, comme antiphlogistique et non comme antibilieux. P.)

Par la durée de ces états gastrique et bilieux qui, comme tels, dépendent, d'après les principes de l'allopathie, du mélange vicieux des humeurs, le système des ganglions se trouvera insensiblement plus ou moins co-affecté; d'où il résulte qu'aux premiers se joignent d'autres accidents nerveux susceptibles du nom collectif de : *febris gastrica et biliosa nervosa*. Ces fièvres nerveuses compliquées trouvent, à mon avis, souvent leur spécifique dans *nux*.

(Ce que je viens de dire se trouve ainsi entièrement confirmé; il est difficile de se représenter une *febris* quelconque sans une phlogose plus ou moins localisée; là donc, si *nux* agit favorablement, ce sera aussi comme antiphlogistique; l'objection qu'on serait tenté de me faire, qu'il agit plutôt sur le système nerveux, n'aurait rien de solide; nul n'a pu et ne pourra déterminer la nature du rapport des nerfs avec la phlogose. P.)

Ce n'est point seulement à celles qui sont d'abord précédées ou compliquées d'un autre état morbide de l'abdomen, mais encore aux fièvres nerveuses

pures, telles dès le principe, que *nux* peut s'appliquer; la plus belle sphère d'action de cette substance paraissant être là où il y a affaiblissement des nerfs, où le malade reste inimpressionnable à tout stimulant externe, et ne peut nullement sortir de son état soporeux, cette affection se nomme : *febris nervosa stupida*. Dans ces fièvres, où l'activité vitale est tellement déprimée, il est parfois fort convenable, si l'état l'indique, de faire précéder *nux* d'une petite dose d'*acid. phosph.*, l'action du premier de ces moyens n'en étant que plus énergique sur l'organisme affecté. On se gardera toutefois bien, dans ces cas où il y va de la vie, de changer trop tôt de substance, lors même que l'action ne s'en manifesterait pas immédiatement. La lutte engagée entre la force vitale et celle du remède, ne se développe que lentement, et se prolonge long-temps dans l'organisme avant que l'effet curatif du remède se manifeste à l'extérieur. Un signe favorable de la substance, c'est que le mal reste stationnaire quelques heures, tel qu'il était à l'administration du remède, et les petits changements survenus long-temps après, qui annoncent un commencement d'amélioration, ne passeront point inaperçus à l'œil observateur du médecin.

Observation. Un homme de 32 ans, robuste, fut saisi, le 25 novembre, d'un violent frisson suivi d'une chaleur brûlante par tout le corps pendant une heure, avec grande soif et violente céphalalgie vertigineuse, qui le forcèrent à s'aliter. Cet état empira et le lendemain, il se déclara au pied droit un érysipèle. On

attendit jusqu'au 30 avant de m'appeler ; je reconnus ce qui suivit :

Le malade était couché comme ivre, ne reconnaissant personne, jetant la tête çà et là, parlant à voix basse et inintelligible ; on ne le tirait de cet état qu'en lui parlant très-haut, et ce pour un instant seulement ; grande prostration de forces ; il se glissait vers le bas du lit, et cherchait quelquefois, mais inutilement, à se lever ; joues très-rouges et brûlantes, ainsi que les paumes des mains, tandis que le reste du corps avait une chaleur naturelle ; pouls rapide et faible ; langue noire, très-rouge sur les bords et fendillée ; lèvres très-sèches ; constipation depuis trois jours ; vers le soir, un peu plus de lucidité, céphalalgie, tranchées, battements de cœur, angoisses ; il demandait souvent à boire, ne faisait que s'humecter les lèvres, et refusait tout aliment ; sans qu'il suât, son corps répandait une odeur putride, frappante pour les assistants ; la jambe droite était enflée, depuis l'articulation jusqu'à la malléole, très-rouge et couverte, surtout au mollet, de larges pétéchiies noires ; tressaillement au moindre toucher du membre malade et contraction de la face.

Il n'avait encore pris aucun médicament, et reçut, le matin, *nux* 24, choisi en particulier, en vue de son tempérament ardent et colérique.

Cinq jours après, il était couché tranquillement, et ne se plaignait que d'une tension autour des malléoles ; le pied était encore rouge et enflé, la faiblesse l'empêchait de se lever ; la céphalalgie n'avait lieu que

le matin au réveil, et ne durait qu'environ deux heures, sans vertige, et diminuant chaque jour; la constipation avait cessé dès le second jour, la chaleur avait disparu, l'appétit revenait, les pétéchies étaient recouvertes d'une croûte qui se détachait aisément. Le 11^e jour, il était retourné à ses travaux.

Les fièvres des enfants à l'époque de la dentition sont si variées, qu'elles ne peuvent absolument s'indiquer que sous la dénomination collective de *fièvres de dentition*; mais de plusieurs centaines de cas du traitement desquels j'ai été chargé, il s'en est présenté dont les types avaient quelque affinité entre eux, et cédaient à l'usage de *nux*. Comme fièvres, elles doivent se placer sous cette rubrique, et je les expose ici, pour la co-affection du système nerveux, immédiatement après les fièvres nerveuses. On ne devrait pas donner aux maladies survenant d'ordinaire chez les enfants qui commencent à faire leurs dents, la dénomination générale de *fièvres* ou *maladies de dentition*, le traitement devenant plus difficile par cette cause supposée. Ce ne sont que des appareils de développement de l'enfance, analogues à ceux d'autres périodes de développement du corps humain. En les prenant pour telles, sans nous laisser égarer par la cause supposée, nous aurons de bien plus heureux résultats dans le traitement de l'enfance, et c'est ce que l'homœopathe peut se promettre. Mais cette irritation des dents serait en effet la cause réelle du mal, que le médecin ne doit point pour cela avoir égard à cette cause, vu

qu'il ne peut l'éloigner ; et pourtant nous dissipons fréquemment par un seul remède le mal provenant de cette irritation ; ce qui prouve, à mon avis, qu'il n'est pas toujours nécessaire, pour obtenir une cure heureuse, d'éloigner préalablement la cause. J'aimais à retrouver chez divers sujets de la première enfance, parmi les fièvres survenues avant la dentition, des formes typiques analogues qu'il m'était d'autant plus facile de remarquer, que j'avais noté avec soin tout état morbide assez prononcé. Le cas que je vais donner servira d'exemple.

Mon fils, âgé de 18 mois, robuste et gai, fit ses dents, pour la plupart, affligé d'une toux sèche et haletante, sans que son corps en fût sensiblement affecté ; pendant tout le jour, la toux était modérée, et ne devenait inquiétante 1-2 h. de temps qu'au coucher et le matin. Une petite dose de *cham.* que je faisais suivre 2 j. après par une plus petite encore de *bellad.*, la calmaient communément. Cette toux, disparue depuis 15 j., et mon petit ayant repris avec sa gaîté accoutumée ses jeux enfantins, et s'étant couché de bonne humeur, nous fûmes éveillés un matin à 4 h. par un bégaiement anxieux, et trouvâmes l'enfant assis dans son lit, l'air hagard. Tout son corps était en feu ; il montrait du doigt nos ombres, et émettait souvent des sons perçants, nous priant d'éloigner ces figures noires. Je pris l'enfant sur mon bras où il faillit plusieurs fois s'endormir ; mais avant d'en venir à bout, il tressaillait affreusement, puis retombait dans son premier état d'exaltation en pous-

sant des gémissements anxieux. Il voulait fréquemment changer de position et de personne, demandant tous les quarts d'heure le vase de nuit pour excréter environ demi-cuillerée d'une urine rouge-jaunâtre. Au bout de 3 h. environ, il s'endormit promené dans son char ; le sommeil se prolongea jusqu'à 11 h. du matin, et l'enfant sua tellement que ses couvertures en furent trempées. Dès lors il redevint gai, jouant de temps à autre, mais sans perdre entièrement sa lassitude ; il n'avait guère d'appétit et demandait d'autant plus souvent à boire. Cet état paraissant approprié à *bellad.*, je lui en donnai à 11 h. du matin, une petite dose de la 30^e dilution. Redevenu plus tranquille, je réfléchissais à ce mal, quand je découvris que peu auparavant il s'était présenté chez deux enfants à peu près du même âge, un état assez semblable, guéri par *nux*. J'attendis la matinée du lendemain. Mon enfant se coucha assez bien ce soir-là à 7 h., dormit, eut parfois des tressauts et des jactations jusqu'à 1 h. du matin, où son sommeil fut encore plus agité ; sur les 3 h. l'état de la veille se manifesta de nouveau à un plus haut degré, se prolongeant ainsi jusqu'à 8 h. du matin, où le sommeil et les sueurs survenus de nouveau lui procurèrent peu à peu du repos, mais il y eut plus de fatigue. L'état devenu plus critique par de légères convulsions qui s'y joignirent, je n'attendis pas plus long-temps la durée d'action de *belladonna*, et administrai, sur les 5 h. du soir, une dose de *nux* de la 30^e dilution ; le sommeil eut lieu une heure plus tôt que la veille, et

fut plus tranquille cette nuit-là que la précédente; néanmoins il s'éveilla, se leva dans son lit, regarda autour de lui avec anxiété, demanda à boire, et se rendormit pour quelque temps. Sur les 5 h. il devint plus inquiet et plus craintif, mais sans s'éveiller tout-à-fait; ce qui eut lieu à l'heure accoutumée; cette journée fut de beaucoup plus tranquille que les précédentes. Son état s'améliora ainsi de jour en jour, sans que ces fâcheux accidents reparussent.

Il me survint encore un cas semblable que guérit *nux vomica*, et en général chez ces enfants, les premières molaires percèrent 8-15 jours après cet accident.

Les maladies des enfants, visibles, il est vrai, à l'œil du médecin assisté des rapports des parents, sont néanmoins si individuelles pour l'homéopathe, que celui-ci sera, par la simplicité du régime des enfants, bien moins souvent indécis sur le diagnostic et le choix du moyen, qu'il l'est parfois dans les maladies des adultes. Voilà justement pourquoi le traitement des enfants n'est pas aussi difficile à l'homéopathe qu'à l'allopathe, celui-ci ne pouvant faire ici que l'empirique, parce que l'étiologie offre ici moins d'indices que dans les maladies des adultes, et que le premier, là où il ne peut éloigner les causes, oppose un moyen correspondant à l'ensemble du mal sans s'inquiéter de celles-là.

Nux occupe donc une place distinguée dans les maladies de l'enfance. Il rendit souvent d'éminents services dans les maladies d'enfants d'abord vifs et

et bien portants, puis tout à coup capricieux, accablés, de mauvaise mine, et ne voulant plus marcher, sans qu'on pût indiquer de cause particulière. (Dans quelques espèces d'*atrophie*.)

(La suite à un numéro prochain.)

Société homœopathique lémanienne.

Séance du 15 novembre 1839.

M. SALADIN, très-récemment arrivé des Eaux-Bonnes dans les Pyrénées, où il s'était transporté pour travailler à la guérison d'une bronchite chronique, donne quelques détails sur ces eaux thermales, dont il dit que les principes constituants sont essentiellement le *soufre* et la *silice*, et qui ont peu de chaleur et une odeur légèrement sulfureuse. Leur effet est admirable dans les affections pulmonaires, mais seulement quand celles-ci sont circonscrites ; ainsi l'on y voit guérir l'asthme, l'emphysème, les affections caveuses même profondes ; mais les phthisiques cachectiques y trouvent leur tombeau ; le redoublement d'excitation que produit l'usage des eaux amène une fièvre dont la violence termine promptement les jours des malades. — Le médecin inspecteur de ces eaux, frappé de l'exposition de la doctrine homœopathique, se promet de s'attacher à la pratique

des homœopathes pendant le séjour qu'il va faire dans la capitale, où l'attire l'impression de son ouvrage sur les qualités et les effets des Eaux-Bonnes.

M. CHUIT lit la note suivante *sur la nature psorique des aliénations mentales*.

Plusieurs médecins, surtout en Allemagne, contestent l'origine psorique des maladies chroniques, sans leur en assigner une meilleure. On n'a fait que reculer la difficulté, en disant que les maladies chroniques provenaient de causes très-variées, telles que la guérison imparfaite d'une affection aiguë, une disposition héréditaire, un état cachectique, bilieux, humoral, etc. etc., une mauvaise nourriture, un logement malsain, les passions tristes; tout cela peut et doit aggraver la maladie, mais ne saurait la faire naître. Aussi, voyez l'embarras des nosologistes pour classer, coordonner les affections chroniques, et surtout pour leur appliquer quelques règles de traitement. On a été réduit à cette seule loi thérapeutique : *in chronicis, non aliunde certius desumi poterunt indicationes quàm à juvantibus et lædentibus*.

Que peut-il y avoir de plus vague et de plus confus que cette prétendue règle, puisqu'elle devient applicable à chaque cas particulier, dans lequel il faudra employer indifféremment toutes sortes de remèdes jusqu'à ce qu'on en trouve un qui fasse du bien, c'est-à-dire qui soit homœopathique.

Les modernes ont cru avoir beaucoup fait en perfectionnant le diagnostic et le pronostic, en signalant

le siège principal du mal. Qui n'a été témoin de la satisfaction d'un médecin physiologiste, en faisant l'ouverture d'un cadavre, d'avoir signalé d'avance l'organe malade et le genre de sa lésion? Certes, j'admire ce perfectionnement : mais le but unique des travaux du médecin serait-il donc la nosographie et l'anatomie pathologique? Sommes-nous appelés près du lit du malade pour dissenter sur la mort?

Il n'existe donc point de doctrine générale ou particulière des maladies chroniques ; tout est dans le vague et l'incertitude ; les modernes n'ont rien fait pour sortir de ce dédale décourageant, et ils en sont encore au point où Baglivi écrivait : *multi morbi calidi vulgò dicti, calidis curentur remediis, frigidi, frigidis et sic deinceps..... undè videmus passim ægrotos fuisse sanatos post commissos gravissimos errores, vel in potu, vel in cibis, vel in remediis demùm ipsorum naturæ maximè contrariis. Antè dicta specificorum remediorum necessitas, ad morbos chronicos potissimum spectare videtur.*

En effet, il n'est point d'autre règle que celle des spécifiques pour la curation des maladies, chroniques surtout, et l'homœopathie seule donne les moyens sûrs de les trouver. Honneur, gloire éternelle à notre Hahnemann, qui le premier a observé et fait connaître l'origine de la grande majorité des maladies chroniques ! Cette doctrine simple, lumineuse, explique et rend compte de tous les faits ; elle bannit tout le fatras de cette nomenclature nosologique qui a tant embrouillé la science, sans faire faire un pas pour le

perfectionnement de la thérapeutique. Cependant il importe peu au malade que son mal soit nommé scrofule, névrose, rachitisme, arthrite, folie, ce qu'il demande c'est la guérison ou du soulagement.

Mais cette théorie des maladies chroniques, si satisfaisante pour l'esprit, si consolante pour le cœur, donne-t-elle tout ce qu'elle promet? La guérison devient-elle aussi sûre que l'annonce son célèbre inventeur? Je ne sais; j'ai lieu de croire que le chemin de la vérité est connu, il est ouvert; mais je pense qu'il y a encore beaucoup à faire, et il ne m'est pas démontré par l'expérience que le principe psorique, par exemple, soit susceptible d'être complètement annihilé, lorsqu'il a traversé une suite de générations, lorsqu'il a été dénaturé par des traitements intempestifs et inutiles, pour ne rien dire de plus. Probablement, dans ces cas graves, il faudrait commencer le traitement sur l'enfant encore dans le sein de sa mère et le continuer sans relâche, après la naissance, malgré les apparences trompeuses d'une belle santé.

Mais revenons à la vérité, à l'efficacité de la doctrine des maladies chroniques, et je dis que quelque satisfaisante qu'elle paraisse, ce ne sera qu'une brillante conception d'un esprit supérieur, si l'expérience pratique ne vient pas la confirmer. Or, c'est précisément ce que chacun de nous a fait tous les jours. J'ai dit tout à l'heure que nous ne sommes pas toujours heureux; souvent il nous arrive de n'obtenir qu'une amélioration, une guérison momentanée, mais non complète; mais aussi combien de guérisons presque

inespérées d'obstructions, d'engorgements lymphatiques, d'hydropisie, d'affections du cœur, de la peau, de scrofules même qui ne sont pas arrivées jusqu'à la désorganisation des tissus affectés.

Mon intention n'est pas de passer en revue les différentes formes si variées des affections chroniques, ni même d'en fournir des exemples, qui n'ajouteraient rien à votre conviction; je veux seulement appeler votre attention sur l'une de ses formes, sur laquelle la médecine n'a eu jusqu'ici aucune idée fixe de traitement; je veux parler de l'aliénation mentale. On a beaucoup écrit sur la manie, on a divisé, classé; bien mieux on a amélioré l'état des aliénés par les soins hygiéniques et moraux; l'on s'est occupé d'eux et de leur bien-être; tous ces moyens ont été utiles, avantageux pour la guérison spontanée d'un plus grand nombre; leur sort est bien moins triste et malheureux qu'autrefois; les hospices sont mieux construits, mieux tenus; gouvernements, cités, corporations, particuliers, tous concourent par une philanthropie et une charité bien louables, à l'amélioration de leur position et au rétablissement de leur santé. Mais que l'on me dise quel progrès a fait la thérapeutique de l'aliénation; où sont les bases du traitement? J'ai bien vu employer les saignées, les sangsues, les drastiques surtout; mais d'après quelle indication? Là tout est incertitude, conjectural, arbitraire. J'ai vu le même malade recevoir les bains chauds, et la semaine suivante les bains froids. La raison en est bien simple. le vague de l'étiologie se retrouve dans la

thérapeutique. D'ailleurs jamais l'on n'eut la *pensée* d'étudier l'action des médicaments sur l'encéphale et les fonctions qui en dérivent ; ainsi, l'on n'a pu agir ni par les contraires, ni par les semblables, il n'est resté que le hasard.

Telle n'est pas la marche de la doctrine de vérité, elle procède avec connaissance de cause et par la similitude des symptômes. Or, l'aliénation mentale étant une affection chronique d'origine psorique, il ne s'agit que de choisir parmi les antipsoriques ceux dont les symptômes moraux correspondent le mieux avec ceux de la maladie à guérir. Voilà une indication franche, bien déterminée, prise dans la nature de la maladie et dans celle du remède ; là point d'incertitude, point d'arbitraire ni d'hésitation.

Maintenant l'expérience pratique vient-elle confirmer une théorie si claire, si lumineuse ? Pour répondre à cette question, il faudrait vous présenter des faits. Je me bornerai pour le moment à vous signaler le résultat peu nombreux de ma pratique homœopathique des affections mentales.

Déjà précédemment vous avez eu connaissance des beaux résultats obtenus par notre ancien président, le Dr Dufresne, d'heureuse mémoire. Vous vous *rap-*pellerez que c'est par la guérison de deux dames qu'a commencé l'homœopathie à Genève, en 1830, et cette guérison s'est bien maintenue depuis lors.

Pour mon compte, j'ai soigné sept personnes d'âge et sexe différents, atteintes d'aliénation mentales ; six ont été parfaitement guéries dans l'espace de dix à

quinze mois ; une seule, par des circonstances particulières, fut mise à l'hospice cantonal, où elle est encore.

Chez ces malades, les apsoriques, qui paraissaient le mieux indiqués, tant pour l'état moral que pour d'autres symptômes accessoires bien prononcés, n'ont jamais rien produit de satisfaisant ou de durable, excepté *aurum* qui a toujours fait cesser la mélancolie triste et l'envie de mourir. La guérison n'a été obtenue que par les antipsoriques prolongés, dont il a souvent fallu porter les doses jusqu'à la goutte entière, même répétée ; car les aliénés sont peu impressionnables à l'action des doses infinitésimales, du moins ceux que j'ai vus. Chez quatre de ces malades, la psore a pu être bien constatée, chez les deux autres elle n'était que probable ; tous ont été graduellement et radicalement guéris.

Ce résultat prouve, ce me semble, la supériorité de l'homœopathie, dans le traitement de la manie, et en second lieu la vérité de la doctrine de Hahnemann sur l'origine psorique des maladies chroniques non syphilitiques, dont la folie n'est qu'une espèce.

Tous ces malades ont été soignés dans leur famille, sans aucun accessoire et sans régime particulier, par la difficulté de les y soumettre. Que nos adversaires nous produisent des résultats semblables.

L'aliénation mentale, de toutes les maladies la plus triste et la plus humiliante, n'est donc plus au-dessus des ressources de l'art. La raison, ce bel attribut de l'homme, peut être gênée, enrayée dans son libre

exercice par la maladie des organes qui servent à la manifestation, comme le délire dans les fièvres, la manie dans les cas chroniques; mais en détruisant le mal des organes, nous voyons la raison reprendre son libre essor et proclamer avec reconnaissance les bienfaits de l'homœopathie.

M. PESCHIER communique les efforts de propagation que fait M. MURE par la voie du *Capitole* et celle du *Nouveau Monde*.

Il lit l'extrait suivant d'une lettre du Dr Harris DUNSFORD, à Londres :

« Il vous sera peut-être intéressant de savoir ce que fait l'homœopathie dans ce pays. Ses progrès, comme on doit s'y attendre dans un pays tel que le nôtre, ne sont pas très-rapides, mais ils sont sûrs.

» L'état de la médecine est ici celui d'un véritable chaos, et n'est point favorable à la réception de l'homœopathie par les médecins. Le plus grand nombre d'entre eux préparent eux-mêmes leurs remèdes et les font payer à leurs clients, et c'est de cette manière seule qu'ils sont rémunérés. Ils cherchent donc à donner autant de potions, etc. etc. que possible, et de cette façon non-seulement les bourses, mais les constitutions des malades souffrent. Les petites doses de la nouvelle école ne seraient donc point leur affaire.

» Les docteurs ou médecins consultants se gardent bien de parler en faveur de l'homœopathie, car s'ils le faisaient, ils ne seraient plus appelés en consultation, et pour la même raison les chirurgiens des hopitaux se taisent.

» La réforme médicale dans ce pays doit donc procéder des jeunes médecins dont la clientèle est à faire. Le public, à mesure qu'il voit la supériorité de la méthode curative du plus grand médecin qui ait existé, l'illustre Hahnemann, appellera seulement les médecins qui suivent ses doctrines. »

Après deux heures de discussions thérapeutiques, de narrés de faits, et d'exposition des causes de non-succès, la séance est levée, après avoir été ajournée au 15 février prochain.

ANALYSES.

Recherches sur l'homœopathie, ou théorie des analogues; par J. A D'OROSZKO, docteur en médecine, etc. etc. etc. Paris 1859, chez Desforges et C^e, libraires.

Les livres proprement dits sur *l'homœopathie* sont rares, trop rares, en France; fort occupés de leur pratique et par conséquent de leurs intérêts pécuniaires, les homœopathes de ce pays ne travaillent point assez à l'avancement de l'art, aux progrès de la science, à la propagation de la doctrine; ce semble être un concert d'égoïsme; il n'y a pas jusqu'aux journaux *français* dont l'existence est éphémère; excellent moyen de faire crier par nos adversaires que *l'homœopathie se meurt*! que *l'homœopathie est morte*! Et pourtant il n'en est rien; l'homœopathie est vivante, bien vivante; elle pullule même; mais aussitôt arrivé à un certain degré de considération, aussitôt possesseur d'une clientèle lucrative, tout homœopathe *s'enveloppe de son manteau*, comme nous l'écrivait récemment l'un d'eux, et laisse le globe terrestre

rouler dans son orbite, et l'allopathie répandre ses erreurs et exercer ses ravages.

Nous aussi nous avons une clientèle nombreuse et surtout une correspondance considérable; nous aussi nous pourrions nous envelopper de notre manteau et prendre quelques moments de loisir; mais il faudrait abandonner la propagation de la noble cause de la vérité et de la raison; et nous avons toujours mis notre gloire à faire plus de cas de l'honneur que du lucre et du bon temps.

Ces réflexions un peu sévères, cet appel à l'activité de nos collègues français, nous sont suggérés par le livre que nous annonçons et qui nous parvient à l'instant même. Ce livre est de la plume d'un étranger, comme la *Clinique homœopathique* et les *Effets toxiques*; il n'y aura bientôt d'écrits français que les feuilletons du *Capitole*; et encore bon nombre d'articles sont-ils et seront-ils belges ou suisses.

M. D'OROSZKO s'enorgueillit, à juste titre, d'avoir été « un des premiers à répandre la nouvelle doctrine dans la capitale, alors que le nom d'*homœopathie* était inconnu, ou qu'elle avait besoin de soutien contre les rudes attaques de ses adversaires. » — « Nous donnons, dit-il, la nouvelle doctrine telle qu'elle se présente à notre intelligence, c'est-à-dire dans les conditions dans lesquelles nous l'avons conçue et adoptée. »

Cette largeur d'esprit nous paraît louable; digérer les préceptes du génie inventeur pour s'en faire une doctrine qui se rapproche le plus de la portée d'esprit et des données scientifiques de l'adepte, c'est réellement échapper au reproche de servilisme adressé à ceux qui ne savent, comme on le dit vulgairement, voir qu'avec les lunettes d'autrui.

L'auteur, que nous n'avons pas l'avantage de connaître, paraît avoir été en butte à quelques disgrâces à l'occasion de sa conviction, à en juger par les lignes suivantes :

« En déposant notre modeste offrande sur l'autel de la science, nous espérons, nous nous flattons de pouvoir contribuer peut-être au progrès intellectuel de l'humanité..... et bien que nous expions aujourd'hui nos tendances vers ce même progrès, les

revers n'affaiblissent ni nos vœux, ni nos convictions. » — Cette dernière phrase suffirait pour nous intéresser à l'auteur et à son œuvre, lors même que son livre ne mériterait pas d'être puissamment recommandé, en raison de son utilité.

L'auteur débute par quelques *considérations générales*, dans lesquelles nous remarquons cette phrase frappante de vérité : « Malgré les progrès rapides de l'*homœopathie* en France et les sarcasmes qu'elle a excités, aucun de ses adversaires n'a analysé critiquement et scientifiquement les bases du système. » — Nous avons beau appeler une discussion large, honorable, vraiment scientifique, digne de son objet et de ceux qui la soutiendraient; ce genre de combat n'est pas du goût de nos adversaires; ils ne se plaisent qu'aux escarmouches; mais le moment est arrivé où nous les battons avec les mêmes armes; nous verrons bientôt comment ils panseront les plaies des écrivains que nous nous proposons de leur donner.

Le chapitre suivant : *Coup-d'œil historique sur la médecine*, donne d'intéressants détails sur *la naissance, les persécutions et les progrès de l'homœopathie*. L'auteur présente ensuite une *idée générale et physiologique de la vie*, suivie de *l'analyse des méthodes curatives possibles en médecine*; après laquelle il passe à *l'examen des sources des matières médicales de l'ancienne école*. Suit *l'exposé du principe de la méthode homœopathique*, puis *des réflexions sur la petitesse des doses*. L'auteur dit *un mot sur les objections faites ordinairement contre l'homœopathie*, c'est là la première partie, selon nous la plus intéressante de l'ouvrage. La seconde partie est intitulée : *Prognosticon des probabilités des guérisons par l'homœopathie, selon le genre des maladies, tiré des observations pratiques faites sur un grand nombre de malades*. Ce chapitre est évidemment destiné aux lecteurs non médecins; il est suivi de 22 *observations pratiques* qui méritent, de la part de nos collègues, une étude sérieuse dont ils pourront faire un très-utile profit.

Au résumé, le livre du D^r D'OROSZKO doit être fortement répandu par les médecins parmi les personnes qui commencent à s'intéresser à l'homœopathie, ou qui conservent quelque doute à son sujet; il achèvera certainement de les convaincre; il doit aussi être conseillé à celles qui désirent perfectionner leur éducation homœopathique; et nous savons que le nombre en est grand.

En notre particulier, nous remercions l'auteur de l'avoir écrit et de nous l'avoir fait parvenir.

P.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

**De l'emploi de NUX VOMICA dans les maladies,
d'après les expériences du D^r F. HARTMANN.**

(Suite de T. V, p. 166.)

Quelques espèces de *fièvres catarrhales* accompagnées, ou non, de coriza, se montrent parfois si caractéristiques pour *nux*, qu'une seule dose de cette substance achève la cure en quelques heures. Des fréquentes et heureuses cures de cette maladie par *nux vomica*, j'ai déduit qu'il ne saurait mieux convenir que là où il y a une tendance au frissonnement, des horripilations fugaces paraissant se porter par-dessus les os, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre, survenues pendant *l'exercice*, fréquemment alternées avec une chaleur fugitive, se manifestant déjà l'après-midi, et augmentées de plus en plus. Elles se trouvaient modérées par le repos auprès d'un poêle bien chauffé. Il s'y joignait une sensation de grattement

au pharynx, plus sensible le matin, rendant la voix rauque, causant de fréquents crachotements et une toux rauque. Cette substance convient même encore si cette forme se trouve compliquée d'un état gastrique et bilieux.

Par la durée, ces *fièvres catarrhales* prennent parfois un caractère nerveux; mais elles se présentent alors le plus souvent comme fièvres lentes, et comme telles se calment aussi quelquefois par *nux*; toutefois, j'en suis encore souvent venu à bout à l'aide de *rhus*, *arsenic.*, etc.

La fièvre catarrhale, parfois épidémique, nommée *grippe*, *influenza*, est souvent dissipée en peu d'heures par une dose fort minime de ce remède.

(Je n'ai pas eu le bonheur de voir s'opérer la guérison de la *grippe* d'une manière si prompte, et n'ai pu en venir à bout qu'avec des doses répétées. Il est vrai que si l'on proclame comme traitement heureux et certain celui qui consiste à donner au malade un globule d'une substance, et à le laisser sans aucun remède jusqu'à la guérison, on pourra exalter à bon marché la vertu curative de tous les médicaments; il est probable que le malade aurait aussi vite et aussi bien guéri si on ne lui eût rien donné du tout. J'exige pour signe de la vertu immédiatement curative d'une substance, que la guérison, tout au moins un soulagement marqué, ait lieu dans les 24 heures de l'administration du remède; bien entendu dans les maladies aiguës, ou dans les accidents aigus des maladies chroniques. P.)

Le *catarrhe* sans fièvre, avec forte sécrétion de mucus par le nez, dont les narines sont excoriées, plus forte encore sur le soir, fréquemment accompagnée d'éternuements, supprimée la nuit par un coriza sec auquel se joint une sécheresse des parties internes de la bouche, sans soif, un sommeil troublé et inquiet, ce catarrhe, dis-je, trouve aussi parfois en *nux* son curatif.

J'ai déjà dit, en parlant des états gastrique et bilieux, qu'ils influent par la durée sur les tissus nerveux de l'abdomen; vu donc qu'on ne peut méconnaître dans les fièvres intermittentes une excitation de ces tissus, et que *nux* en cause une semblable dans ses effets primitifs, il doit être évidemment salutaire dans plusieurs espèces de *fièvres intermittentes*. En ceci, la *Matière médicale* homœopathique s'accorde avec celle de l'allopathie, quoique cette dernière s'exprime trop vaguement, en prétendant que *nux* ne peut être appliqué avec fruit et assurance dans les cas où il y a prédominance de faiblesse locale au rectum, avec inertie et stagnation à l'abdomen, activité désordonnée des nerfs abdominaux. La faiblesse locale du rectum se met le mieux en évidence par de plus fortes évacuations alvines ou par la diarrhée; là où elle se joint à une fièvre intermittente, *nux* n'est jamais d'aucune utilité, mais convient au contraire admirablement où il y a prédominance d'inertie dans le rectum, où la constipation accompagne la fièvre intermittente; d'autres moyens pourraient encore concourir ici, tels que : *veratr.*, *bellad.*, *coccul.*...

les stagnations de l'abdomen et l'activité désordonnée des nerfs abdominaux sont des marques trop générales pour y asseoir en faveur de *nux* une indication sûre de guérison dans ces fièvres. Celles qui offrent le type tierce sont celles que guérit cette substance le plus fréquemment. Quoiqu'elle m'ait aussi servi à guérir une *quotidienne* double, et que je sois porté à croire que les intermittentes d'autres types puissent être de nature à y appliquer *nux*, je suis convaincu, par le fréquent emploi qu'on en peut faire dans les fièvres tierces, que c'est là sa sphère d'action la plus heureuse. Elle est encore applicable dans les intermittentes compliquées, par exemple celles d'une irritabilité immodérée, surtout des premières voies, à moins qu'*ignatia* ou quelque autre remède ne soit indiqué.

Nux causant vertige, anxiété, horripilation fébrile, et dans son effet subséquent une certaine immobilité de toutes les parties, du moins des extrémités, de même que des pandiculations convulsives, il se montre particulièrement efficace dans les intermittentes apoplectiques. — Il dissipe de même facilement et d'une manière durable des paroxismes subits, répétés, survenant toujours l'après-midi, accompagnés de vertige, d'angoisse, d'horripilation fébrile et d'une espèce particulière de délire consistant en visions avec agitation, parfois effrayantes, causant tension dans l'estomac, où sont aussi réunis des accidents nerveux et fébriles.

Il convient souvent dans les fièvres dysentériques,

sans diarrhée, où il y a sensation de malaise dans tous les membres, humeur chagrine, anxiété, douleur gastrique et crampes dans l'abdomen.

Les fièvres *lentes* sont souvent aussi de nature à avoir *nux* pour remède spécifique, soit qu'elles se présentent telles dès le principe, soit qu'elles se manifestent comme suites et transitions de maladies aiguës, soit qu'elles accompagnent des affections locales. Cette différence dans leur apparition fait aussi comprendre que ces fièvres sont, de toutes les maladies, celles qui admettent le moins une exposition circonstanciée de leurs symptômes, et que leur diagnostic ne se découvre qu'au lit du malade. Je me bornerai donc à faire observer que *nux* peut aussi bien s'y appliquer, toutes les fois que les circonstances sont du reste correspondantes aux symptômes.

Les *inflammations* sont au nombre de ces maladies dont le traitement homœopathique a été contesté de mainte manière, et l'est encore, par la raison que, selon les préceptes des allopathes, nulle inflammation ne peut se guérir sans déplétion sanguine. L'allopathie borne la sphère de l'homœopathie aux maladies où le système nerveux est affecté jusque dans ses derniers replis, surtout, d'après cette désignation, aux maladies chroniques, mais même ici, non sans restriction, car nombre de celles-ci dépendent, selon les définitions qui en ont été données, de changements dans la composition des humeurs; or, l'homœopathie ne pourrait s'y appliquer. Si cette assertion

était juste, les limites de cette nouvelle doctrine seraient bien restreintes ; elle ne serait alors que subordonnée à d'autres systèmes, et non pas indépendante, comme elle l'est. Les allopathes même qui ont soumis l'homœopathie à un examen sévère, et prononcé ensuite la sentence qui assigne à cette nouvelle doctrine les limites dans lesquelles elle doit opérer, voient par de nouvelles expériences qu'ils ne peuvent fixer à cette méthode un but en ces termes : Etends tes forces jusqu'ici, mais pas plus loin ! Ils sentent de plus en plus clairement la nécessité de changer et de vérifier leurs idées sur la nature des maladies et les définitions qu'ils en donnent, ou bien ils sont forcés de convenir que la sphère de l'homœopathie est plus étendue qu'ils ne l'ont cru jusqu'ici ; ce qui est en effet. L'homœopathie guérit des maladies dont la nature, à ce qu'en pensent les pathologistes, ne doit point se chercher dans un changement morbide de l'irritabilité des nerfs, et c'est peut-être parce que nous l'admettons dans nombre de maladies, que les allopathes nous ont donné le nom caractéristique de *pathologistes des nerfs*. La congestion, la fièvre, l'inflammation ne sont que les symptômes d'un autre symptôme ; le mal originel, ou leur essence, doit se chercher dans une altération morbide du système nerveux.

L'expérience nous démontre tous les jours que notre opinion n'est point erronée, car nos petites doses médicales, atomistiques, produisent souvent un changement salulaire si rapide, dans les symptômes

morbides, qu'on ne peut nullement se figurer l'admission d'une si faible dose médicale dans la masse des humeurs, mais bien plutôt la vertu médicatrice communiquée par le fluide nerveux à tout le système nerveux. Mais supposé même que notre opinion sur l'essence de la maladie fût erronée, ceci ne nous mettrait nullement en défaut, la marche de la nature étant toujours la même, et l'expérience nous démontrant que les maladies se guérissent ainsi, et non autrement, d'une manière facile et durable.

L'homœopathe défend les déplétions sanguines dans les inflammations, non pas par horreur du sang, comme on le lui a reproché, mais par la raison que l'état synochal dépend d'une irritation morbide des nerfs, et surtout de ceux du système vasculaire, qu'en conséquence on ne peut opérer par la saignée aucun changement qualitatif, mais seulement quantitatif et momentané dans l'inflammation qui revient à un tout aussi haut degré par la prompte supplétion du sang enlevé. Une couple d'exemples extraits de ma pratique confirmeront en peu de mots ce que j'avance.

Un ouvrier en laine souffrait de douleurs lancinantes dans la poitrine, aggravées par l'inspiration. Attribuant ses maux à un refroidissement, il se médicamenta lui-même, un jour, avec des sudorifiques, dans l'espoir de se procurer quelque soulagement. Mais le mal venant à s'aggraver, je fus consulté. Une forte pleurésie se caractérisait ; le patient se plaignait d'élançements douloureux dans toute la partie inférieure de la poitrine, surtout à gauche, lesquels ne

lui permettaient de respirer qu'en éprouvant de vives douleurs, la respiration étant courte, et chaque acte accompagné d'une toux également courte, sèche, par laquelle les douleurs étaient aggravées. Pouls un peu dur et très-fréquent, chaleur ardente de tout le corps, rougeur de la face, forte soif, lassitude, incapacité de rester debout, céphalalgie aggravée par cette toux continuelle, inappétence, suppression de selles, urine foncée, insomnie.

J'ordonnai la saignée et tout le traitement antiphlogistique. Bientôt après la saignée, amélioration; le soir, aggravation des douleurs, qui reprennent leur première intensité le lendemain matin. Amélioration par une nouvelle saignée; réapparition des accidents, sur le soir; soulagement et court sommeil, après l'application de 10 sangsues; après minuit, la maladie a repris toute sa force, et le patient ne sait, à ma visite du matin, le 3^e jour, que devenir à force de douleur et d'anxiété. Ne voyant dans ce traitement allopathique qu'une amélioration momentanée, je ne voulus pas affaiblir plus long-temps le patient par ces déplétions; une petite dose de *scilla mar.*, administrée selon les préceptes homœopathiques, dissipa le mal en 24 heures, et il ne resta que l'état de faiblesse provenant de tant d'extractions de sang, qui cessa dans la huitaine suivante, grâce au remède bien approprié.

Un autre sujet, âgé de 19 ans, tisserand, pléthorique et robuste, déjà souvent atteint d'épistaxis et d'affections asthmatiques passagères, le fut inopiné-

ment d'accidents pneumoniques , manifestés ainsi qu'il suit : il ne peut respirer qu'en étant couché le corps très-élevé ; la respiration brève, courte, est accompagnée d'élancements obtus aux deux côtés et au milieu de la poitrine ; toux continuelle par laquelle s'expectore au bout de quelque temps une masse muqueuse, striée de sang ; bouffissure et forte rougeur de la face ; épistaxis accidentels sans soulagement ; chaleur ardente et sèche ; forte soif ; vive rougeur de l'urine ; suppression des selles.

La maladie se caractérisait tellement comme *pneumonie hypersthénique*, que, me fiant aux assurances de manuels thérapeutiques , je crus la guérir infailliblement et en toute sécurité d'après la méthode allopathique, et ordonnai en conséquence une saignée de 3 x, plus une émulsion huileuse avec du nitre. Le soir, le malade se sentit soulagé ; mais le lendemain matin, l'oppression de poitrine fut de nouveau fort augmentée, et d'abondants épistaxis ne procurèrent aucune amélioration. Le caractère hypersthénique se prolongeait, et 9 sangsues que j'ordonnai, dont les plaies saignèrent, par la négligence du chirurgien, jusque tard dans l'après-midi, opérèrent si peu, que je ne pus, par ce procédé antiphlogistique énergique, prévenir une hémorrhagie pulmonaire survenue le soir du 3^e jour, et que je dus prévoir la mort prochaine du malade après une telle perte de sang, d'autant plus sûrement, que l'état pneumonique continuait. La mort ne survint pas, mais les symptômes nerveux, suite de fréquents accès de défaillance, tels

que : mouvements de lèvres, comme pour parler, avec carpalogie, soubresauts des tendons et vive rougeur de la langue, indiquaient clairement que la maladie passait à l'état de pneumonie nerveuse. En m'obstinant à suivre la méthode allopathique, le malade était évidemment perdu ; tandis que l'homœopathie laissait encore quelques ressources, comme la suite le prouva. Une couple de légères doses de *china*, administrées dans l'espace de 8 jours, rétablirent en une quinzaine le malade, qui put reprendre ses occupations.

Ces cas se présentent chez nombre d'allopathes qui, pour tout cela, ne cessent point d'avancer « que la saignée et les sangsues sont les palliatifs et les curatifs les plus indispensables des maladies inflammatoires. » Cependant, convaincu du contraire par maint essai, et supposé même que j'admis l'indispensabilité de ces moyens dans lesdites maladies, je demanderai si les émissions sanguines sauvent de la mort tous ceux qui souffrent de maux inflammatoires ? L'homme impartial dira non ; et ne voulût-il point convenir que la mort est causée par l'inflammation, il sera forcé de reconnaître qu'elle l'a été par la maladie consécutive, qui ne serait pas survenue sans ces déplétions. Or, tant qu'on ne pourra nous prouver que la saignée est, sans exception, le seul moyen de salut dans les fortes maladies inflammatoires, les allopathes voudront bien aussi nous permettre d'opérer dans ces maladies d'après nos propres lumières, et ne point nous imputer la faute d'un fâcheux résultat.

Je m'abstiendrai de tirer une parallèle pour savoir par laquelle de ces méthodes la léthalité est plus forte ; l'expérience en décidera ; et ne se trouvât-il même pas de juge impartial, chacun pourra se dire de quel côté est le bon droit ! Supposé que l'allopathie fît ce dont l'homœopathie est en état, et qu'une école ne contestât pas à l'autre l'honneur de traiter ces maladies, on ne pourra du moins disconvenir que nos malades ne soient rétablis d'une manière plus facile, plus prompte, et sans maladies consécutives, que ceux des allopathes. Et si nous avons à nos ordres une méthode qui nous offre le *citò et jucunde*, pourquoi n'en ferions-nous point usage ? L'homœopathie présente, au lieu de saignées et de sangsues, un remède indispensable dans nombre de maux inflammatoires, et plus efficace dans une pléthore apparente que les déplétions, parce qu'il ne modifie point, comme celles-ci, la maladie d'une manière quantitative, mais qualitative, et transmet à un autre moyen plus convenable, l'*aconit*, le soin d'achever la cure, s'il ne peut s'en charger lui-même.

Le nombre des diverses maladies de cette classe où *nux* se trouve être un remède bien approprié, ou du moins un bon intermédiaire, est assez grand, ainsi que je le démontrerai dans la suite par des expériences. J'exposerai d'abord d'une manière circonstanciée les *ophthalmies* auxquelles *nux* peut s'appliquer, puis les autres maladies des yeux qui ne tiennent pas absolument de l'inflammation. Je crois fournir à ceux qui

veulent être oculistes homœopathes, de bons matériaux pour leurs essais, en *nommant* les maux de cette classe appropriés à ce moyen, de fréquentes observations ayant seules pu appeler notre attention sur ce que tel ou tel symptôme indique dans le répertoire de *nux*, car les symptômes des yeux ne caractérisent, à mon avis, pas suffisamment le mal auquel ils se rapportent.

Les signes de l'*ophthalmie catarrhale* sont : la rougeur du bord des paupières, surtout aux commissures, avec sensation cuisante, photophobie, larmoiement; le soir, exacerbation du mal encore aggravée par une clarté un peu vive; sécrétion morbide des glandes de Meibomius; rougeur de la conjonctive; signes de catarrhe avec ou sans fièvre. Tous les symptômes énumérés ici se retrouvent d'une manière frappante dans les maladies des yeux produites par *nux*; ce qui fait que ces inflammations sont fréquemment guéries par ce moyen, qu'on ne saurait toutefois regarder comme spécifique contre cette maladie, l'ophthalmie catarrhale n'étant point un mal fixe, ne se manifestant pas toujours par les mêmes symptômes, mais se joignant souvent au contraire à d'autres maladies des yeux déjà existantes, ou bien accompagnée d'autres maux auxquels *nux* n'est point applicable. Un catarrhe n'étant point pareil à un autre, celui qu'a produit *nux* sera fort différent de ceux de *bellad.*, d'*arsenic.*, de *magnes...*, et là où un tel moyen est indiqué, un autre ne saurait l'être, vu qu'il n'emporte point les mêmes conséquences.

Les causes de cette maladie sont à peu près les mêmes. La froideur et l'humidité de l'air sont la principale cause génératrice, pour laquelle cause ce mal a surtout lieu au printemps et en automne, quoique la poussière semble également y donner lieu dans un été sec.

Les maladies consécutives ne peuvent avoir lieu si le traitement homœopathique se fait bien ; cependant nous en rencontrons fréquemment à la suite de traitements allopathiques. L'extrême sensibilité des yeux et des paupières qui en est la suite, ainsi que la rougeur des bords des paupières, répétée au moindre changement de l'atmosphère, trouve souvent son spécifique dans cette substance.

L'*ophthalmie rhumatique* rentre tout aussi bien dans la sphère active de *nux*, surtout à la première période de ce mal, où les symptômes appartiennent presque entièrement à l'ophthalmie rhumatique pure. Ceux du deuxième stade sont rarement purs, exclusivement appropriés à ce mal, mais joints à ceux de l'ophthalmie arthritique ou scrofuleuse. Ces complications méritent fort d'être prises en considération, parce que d'elles est résulté un mal particulier contre lequel ce moyen ne saurait être employé sans restriction, quoique souvent fort bon intermédiaire. J'ai dissipé plusieurs fois par *nux* la rougeur indolente du globe de l'œil, suite accidentelle de la maladie principale, après la guérison de celle-ci.

L'*ophthalmie arthritique* se reconnaît, ou accompagnée d'affections arthritiques, ou à la cessation sou-

daine de celles-ci. Elle se caractérise par une rougeur foncée des artères ophthalmiques, avec élancements, pression, photophobie et larmolement. On voit par la diversité de ses formes, que *nux* ne saurait être son seul remède. Je crois que cette substance ne saurait être plus efficace que dans ces sortes d'états nommés par les écrivains sur les maladies des yeux : *blepharoblenorrhœa* et *ophthalmitis* ; du moins, les symptômes indiqués sous ces rubriques se retrouvent pour la plupart parmi ceux de *nux*. Néanmoins, dans l'un et l'autre état, ce moyen n'est indiqué qu'au commencement de la maladie, et non si elle a déjà acquis un haut degré d'intensité. Je dois avouer ici que n'ayant eu à traiter qu'un seul cas de cette espèce, je ne prononce point contre les expériences d'autrui sur cette matière, désirant me ranger à leurs documents dès que mes essais ultérieurs les auront confirmés.

L'*ophthalmie scrofuleuse* est l'une des plus fréquentes maladies des yeux chez les enfants, surtout à Leipsick, où l'on en trouve fort peu qui ne soient plus ou moins atteints de scrofules. Quoique le traitement de ce mal soit lent, tant d'après la méthode homœopathique que d'après l'allopathique, je crois néanmoins pouvoir affirmer que les malades voient plus vite le terme de leurs maux par l'homœopathie que par sa rivale ; d'abord, parce qu'ils sont moins fatigués de médicaments d'un mauvais goût, puis, que, malgré la lenteur du traitement, ils remarquent une amélioration bien plus prompte que par l'autre

méthode. J'ai souvent réussi à guérir cette maladie, quoiqu'on m'en chargeât presque toujours lorsqu'elle n'était plus récente. Ce qui inquiète le plus dans cette maladie, lorsqu'elle date d'assez long-temps, souvent même de plusieurs années, ce sont les fréquentes récidives auxquelles se joignent des affections ophthalmiques catarrhales et rhumatiques, devenant plus rares dans le cours du traitement, et plus courtes à chaque réapparition. Les divers noms donnés à cette inflammation en vertu de son siège, prouvent qu'elle ne se manifeste pas toujours de la même manière, ce qui démontre encore suffisamment qu'il ne peut y avoir de spécifique contre elle.

Nux est un remède bien approprié à cette maladie lorsqu'elle n'en est qu'à son début, que les bords des paupières sont affectés de préférence, qu'il y a larmoiement et photophobie, qu'il se fait aux glandes de Meibomius une plus forte sécrétion de mucus par lequel les paupières se collent, enfin que le mal tient fort de l'ophthalmie catarrhale; il en est de même quand l'inflammation s'étend jusqu'aux membranes externes du globe. Si elle va encore plus loin, qu'elle soit plus active, qu'elle affecte les parties internes, on ne peut la comprendre dans la sphère de ce remède, tandis que les récidives qui portent en elles le caractère catarrhal et rhumatique, trouvent souvent dans *nux* leur curatif. J'ai traité récemment une ophthalmie scrofuleuse considérable, datant de cinq ans, qui avait résisté aux efforts de plusieurs oculistes qui conseillèrent enfin d'en laisser le soin à la

nature et à l'âge de puberté, le pauvre malade n'avait encore que 9 ans. Il y avait sur la cornée plusieurs ulcères, tous entourés d'une plus vive inflammation que celle du globe, et dont quelques-uns avaient, après s'être fermés, laissé des cicatrices ; l'œil droit était couvert d'une espèce de *pannus* ; les bords des paupières se trouvaient, dès le commencement du mal, dans un état d'inflammation ; enfin la photophobie et le larmoient étaient, surtout le matin et le soir, à la lumière, très-considérables. — Pour achever la cure, il me fallut 4 mois, pendant lequel temps le *pannus* de l'œil droit disparut totalement, et les cicatrices des ulcères guéris n'étaient plus indiquées que par de petits points clairs. Parfois *nux* me rendit ici des services signalés, quoique *bellad.*, *hep. sulf.*, *digit.*, *cannab.*.... contribuassent puissamment aussi à la guérison ; la diathèse scrofuleuse se dissipa par l'*or* et l'*arsenic*.

Dans l'inflammation mentionnée par les oculistes sous le nom de *conjunctivitis* ou inflammation de la conjonctive sclérotique et cornée, *nux* est aussi parfois salutaire, ainsi que l'indiquent clairement plusieurs symptômes, et que ma propre expérience me l'a démontré. Le plus souvent indolente, il faut bien la distinguer de la *sclerotitis* à laquelle *nux*, si l'on suit les symptômes indiqués, ne saurait être opposé comme curatif. La *conjunctivitis* tient beaucoup de la rougeur indolente du globe, suite d'ophtalmies rhumatiques, de laquelle rougeur il a, du reste, été fait mention à l'ophtalmie rhumatique.

Ce moyen n'est pas moins applicable à l'un des premiers degrés de l'*ophthalmie externe*, appelée *taraxis*, ainsi que de l'*ophthalmie angulaire*. Cette maladie se manifeste d'abord par une légère pression dans l'œil qui commence à pleurer et à rougir; la rougeur n'a d'abord lieu qu'aux angles des yeux, surtout aux internes.

Outre ces ophthalmies inflammatoires, il y a encore d'autres affections des yeux où *nux* mérite d'être indiqué comme bon intermédiaire; de ce nombre sont : l'*amaurose*, la *presbyopie* et la *myïodéopsie*, affection où je place ces points flamboyants, se portant de la périphérie du globe vers le centre, et y disparaissant sans même nuire à la vue. Cette dernière maladie ainsi isolée, et non combinée avec d'autres affections ophthalmiques, procède fréquemment de congestion à la tête, se présente souvent chez les sujets pléthoriques, de tempérament cholérique-sanguin, et cède d'ordinaire bientôt à une diète réglée et à quelques doses de *nux*. Dans les affections qui tiennent de l'*amaurose* et de la *presbyopie*, je n'ai pu opérer de guérison par ce moyen seul.

Dans une espèce de *pleuropneumonie* où l'oppression de poitrine se trouvait jointe, par une inspiration profonde, à des élancements vifs et douloureux dans le côté gauche de la poitrine, à des sueurs, à un pouls dur et rapide, à une inquiétude anxieuse, ce moyen n'opéra qu'une amélioration apparente, que je ne regarde pourtant pas comme tout-à-fait nulle, vu que

le sujet dont l'état se trouvait considérablement amélioré, s'était, à mon insu, exposé, environ 6 heures après avoir pris le remède, à l'air vif du printemps, et comme il en résulta une rechute d'une violence considérable, *nux* ne put, conformément à l'ensemble des symptômes, y être appliqué. Ce moyen, qui ne peut guère être approprié aux accidents pleurétiques, mérite au contraire considération dans les pneumoniques.

Dans l'*hépatite* tant aiguë que chronique, *nux*, quoiqu'elle soit souvent efficace, n'est pourtant pas spécifique. Cette maladie varie tellement, quant au caractère, que ce n'est que par une observation bien exacte de tout l'ensemble du mal qu'on est en état de prononcer sur le moyen à appliquer. — J'ai eu à traiter une *hépatite* grave, dont le tableau des symptômes, à en croire les manuels pathologiques, indiquait clairement l'inflammation de la face convexe du foie en contact avec le diaphragme. En écoutant les rapports de la malade, il se présenta à mon esprit divers moyens que j'avais déjà souvent trouvés efficaces dans de semblables cas, dont les plus marquants étaient *nux*, *brionia*, *mercurius*. Mais après avoir bien saisi l'état morbide dans tout son ensemble, aucun ne m'y parut mieux approprié que *pulsatilla*, par lequel la maladie fut guérie sans avoir recours à d'autre intermédiaire.

Une autre espèce d'*hépatite* dont fut chargé mon respectable ami, le Dr FRANZ, se trouva de nature à n'être guérie que par *cham.* et *bellad.* — Cette va-

riété que j'ai eu encore occasion d'observer dans les médicaments applicables à une maladie représentée comme fixe et caractéristique par les pathologies allopathiques, m'a convaincu derechef que le praticien seul peut être heureux dans le traitement des maladies, qui possède une entière et parfaite connaissance des remèdes homœopathiques.

On ne peut douter que la *gastrodynie* ne procède souvent de quelque affection de la rate; mais elle marche souvent aussi de pair avec celle-ci. Il ne paraît pas invraisemblable que la rate se trouve alors dans un état d'inflammation, ce dont nous convainct facilement une pléthore des vaisseaux abdominaux, ou antécédente ou actuelle, par la suppression d'hémorrhagies habituelles. Il ne faut point s'étonner, ce qui est du reste justifié par l'apparition souvent simultanée d'affections gastriques, que dans le chaos des symptômes on puisse méconnaître une *splenitis* souvent plus funeste, il est vrai, à l'allopathe qu'à l'homœopathe, ce dernier manquant rarement le remède convenable, parce qu'il ne s'obstine pas à tirer de déduction de la nature du mal, ni à y donner quelque dénomination pathologique, tandis que l'allopathe n'hésitera point à opter entre les méthodes antiphlogistique ou antigastrique. — Des symptômes de *nux* on déduit une maladie fort semblable à la *splenitis*; voilà pourquoi cette substance doit être efficace dans cette affection, surtout si elle se présente simultanément avec les affections gastriques auxquelles ce moyen peut s'appliquer, et que les maux

antécédents, la constitution et le tempérament du sujet y correspondent.

Si l'expérience, que *nux* est efficace dans les *affections calculeuses* (comme il en sera fait mention dans la suite), se trouve fondée, on peut en conclure d'une manière assez certaine qu'elle mérite d'être appliquée dans quelques *affections néphrétiques*, ceux qui sont atteints de la pierre portant une prédisposition à ces sortes de maux. De plus, on verra encore que *nux* ne peut manquer d'être salulaire ici, puisque la suppression des hémorrhoides devient souvent cause, et que ce remède se trouve souvent indiqué contre ce dernier mal.

Dans l'*inflammation de l'utérus*, *nux* se trouve recommandé par plusieurs homœopathes très-experts comme un moyen d'une efficacité admirable, et c'est ce que je viens moi-même confirmer. La *metritis*, dans l'état de grossesse ou non, comme pendant les couches, n'exerce guère d'influence sur le choix du remède; et il en est aussi de même de la région de l'utérus atteinte d'inflammation. J'ai guéri, dans des circonstances du reste correspondantes, par ce remède, et le plus souvent avec une seule dose, l'inflammation du fond, du col et des faces antérieure et postérieure de l'utérus. C'est du degré et de l'étendue de l'inflammation que dépend la plus ou moins grande intensité de la fièvre, qui se caractérise par le frisson et la chaleur consécutive, ordinairement par un pouls fréquent et serré, par une soif ardente..... La douleur lancinante gravative, éprouvée dans l'utérus en-

flammé, s'aggrave d'ordinaire par la pression extérieure et l'examen interne. Ce qu'il y a de plus caractéristique pour *nux*, ce sont de vives douleurs aux régions lombaire et sacrée, la constipation ou des évacuations pénibles, jointes à des douleurs lancinantes brûlantes, l'émission douloureuse ou la rétention d'urine, une douleur lancinante et de brisure dans l'abdomen, par l'exercice, la toux et l'éternuement, l'élévation de température et le gonflement de l'orifice de l'utérus, avec douleurs simultanées du vagin.

Quelques espèces d'*angines* sont telles, que ce moyen s'y montre très-salutaire; de ce nombre sont les *angines uvulaire, tonsillaire* et *pharyngienne*; cette dernière se guérit surtout par *nux*, quand elle provient d'une acrimonie d'estomac manifestée par un fluide brûlant et corrosif (*soda*), qui met souvent le pharynx dans un état inflammatoire. Les trois espèces s'annoncent souvent accompagnées d'affections catarrhales, dans lesquelles cette substance est encore appropriée, si les symptômes correspondent. Je l'ai parfois employée avec succès dans l'*angine uvulaire*, surtout encore à l'un de ses premiers périodes, et non accompagnée de la *tonsillaire*, parce qu'elle acquiert alors beaucoup plus d'intensité, et est de nature à réclamer de préférence *bellad.* ou *mercurius*. Le signe le plus certain qui m'ait guidé dans une *uvulaire* pour l'application de *nux*, a été : des élancements à la luelle et aux glandes sous-maxillaires pendant la dé-

glutition, et hors celle-ci, la sensation d'une cheville qui y serait engagée, sensation qui indique toujours gonflement de la luvette, ce que confirme du reste l'examen interne de ces parties. Je trouvai tout aussi caractéristiques pour *nux* les symptômes où une pression dans le cou paraissait provenir du gonflement de cette partie, pression sentie seulement par la déglutition de la salive, et non des aliments ou boissons.

Dans l'*angine tonsillaire*, je n'ai trouvé *nux* indiqué que quand cette affection portait en elle le caractère catarrhal, mais plus rarement, si elle avait lieu chez des sujets scrofuleux. Je l'ai souvent employé comme intermédiaire et non sans succès, sur des sujets chez lesquels une fréquente inflammation des tonsilles, traitée trop légèrement, avait laissé à ces glandes un développement opiniâtre et invétéré, contre lequel l'allopathie avait opéré en vain. J'ai à traiter en ce moment un sujet de cette espèce, auquel chaque dose procure un nouveau soulagement.

Nux se montre de même très-efficace dans quelques affections de la bouche, surtout si l'intérieur de cette partie et la gorge se trouvent affectés d'ulcères dont le malade sente la fétidité, qu'aperçoivent également ceux qui l'entourent. Ces symptômes se présentent parfois chez les enfants, sans cause bien marquée, et se joignent parfois aussi chez eux à des angines déjà existantes. Souvent les moyens tout-à-fait correspondants aux symptômes, tels que : *bellad.*, *arsen.*, *kali sulf.*, *acid. nitri*, ne furent d'aucun secours, tandis que *nux* opéra en peu d'heures un sou-

lagement suivi d'une amélioration continue. Ces ulcères de la bouche se joignent encore parfois à des fièvres putrides nerveuses, et je crois que *nux* pourrait être de quelque efficacité ici. Du reste, depuis long-temps je suis d'avis que *nux* peut être bon dans quelques espèces de fièvres putrides, ce sur quoi j'appelle l'attention de mes collègues, quoiqu'il ne se soit encore présenté à moi aucun cas de cette nature. Dans de tels cas, et avec des symptômes du reste correspondants, j'emploierais simplement ce moyen, mais verrais néanmoins avec plaisir auparavant mon opinion confirmée par les essais d'autres praticiens.

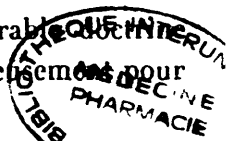
(La suite à un numéro prochain.)

De la puissance curative dans les diverses médications dirigées par l'art, par le D^r GASTIER, de Thoisy.

(Suite de T. V, p. 69.)

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Fidèle aux enseignements de la nature, partant des guérisons spontanées qu'elle opère, nous avons interprété le mode d'action des agents thérapeutiques dans les guérisons opérées par l'art, et nous avons trouvé dans cette interprétation le lien qui relie aux doctrines médicales physiologiques cette admirable méthode homœopathique qui est venue si heureusement pour



l'humanité, *réaliser* les bienfaits que lui promettaient ces doctrines dont elle n'est, ni plus ni moins, que le perfectionnement.

Après avoir ainsi mis chaque médecin digne du titre auquel il aspire envers l'humanité, en demeure de connaître et d'étudier, par conséquent, cette doctrine, qui devient pour tous un complément nécessaire à celles enseignées dans les écoles, et qui dès-lors ne saurait, pas plus que celles-ci, justifier les répugnances ou les dédains qu'il affecterait pour elle, nous aurions voulu prouver surabondamment l'incontestable vérité de nos déductions théoriques par l'application dont elles sont susceptibles à la pratique médicale, et, dans ce but, montrer dans *toutes* les médications efficaces de l'allopathie, l'agent homœopathique auquel sont réellement ducs les guérisons opérées par elles. Nous venons, dans l'emploi du *froid* et du *chaud*, d'examiner et d'apprécier sous ce rapport celles des médications allopathiques où les adversaires de l'homœopathie semblent avec le plus de confiance puiser leurs objections contre cette nouvelle doctrine ; nous ferions volontiers, si les circonstances nous y invitaient, de même pour toutes les autres médications propres ou familières à l'allopathie ; et toujours et partout nous montrerions le succès de ces médications dû tantôt à la rencontre fortuite dans les agents de la médication, d'une puissance remplissant exactement dans l'espèce les conditions de l'appropriation homœopathique ; tantôt à une action révulsive dont nous avons dit le mode

d'opérer, et dont les effets curatifs moins prompts, moins assurés que ceux plus immédiats d'un agent homœopathique direct, n'en sont pas pour cela moins réels et moins certains, ni moins dignes, par conséquent, d'être admis comme tels par tout médecin dont le système n'est exclusif que de l'erreur; et toujours et partout, en un mot, nous verrions la nature imitée et secondée par l'art dans le déploiement des moyens divers par lesquels elle tend dans chaque être à la conservation *de sa vie propre ou des conditions actuelles de son existence*. Or, le caractère *nocif* spécial ou homœopathique de toute puissance curative nous étant évidemment démontré par le fait des guérisons spontanées dont celles opérées par l'art ne peuvent, comme nous l'avons dit, être qu'une imitation, il est hors de doute que nous verrions ce caractère devenir manifeste dans la puissance curative de toute médication allopathique, et que les recherches les moins attentives nous suffiraient pour signaler cette puissance dans chacune de ces médications. En effet, du point de vue où nous avons envisagé l'action curative, la chose est, ce nous semble, des plus faciles à constater, et c'est en quelque sorte avoir montré cette puissance *nocive*, élément de guérison dans toutes les médications allopathiques, comme dans celles purement homœopathiques, que d'en avoir indiqué la constante existence dans tous les cas. Nous pouvons donc, même en bornant là les considérations que nous avons à présenter sur ce sujet, résumer celles-ci pour en tirer ou en indiquer,

sous forme de conclusion, les conséquences qui en découlent rigoureusement, et les devoirs qu'elles imposent à tout allopathe franc et loyal, à tout médecin praticien homme de cœur et de probité :

La *conservation*, dans le sens où nous l'avons définie, est le but de l'existence de tout ce qui a vie ici-bas ; cette nécessité de se conserver, origine de toute espèce de besoins, principe de toute espèce d'action, constitue, pour chaque être en particulier, comme pour tous en général, une loi qui précède et domine toutes les autres lois, et de laquelle toutes procèdent comme de leur principe.

Chaque être, *animé* du désir de se conserver, pourvu d'organes et de facultés qui y répondent, doit, pour que le but de son existence soit rempli, se trouver constamment, avec les corps extérieurs, dans une condition de rapports appropriée à l'état actuel ou présent de ses facultés.

Que l'on fasse une loi de cette condition de rapports dont la destinée toutefois est de suivre nos facultés dans les situations diverses où elles peuvent se trouver, et par conséquent n'a rien de fixe, absolument parlant ; qu'on l'appelle *analogie*, *appropriation*, *harmonie*, ou de tout autre nom exprimant avec plus ou moins d'exactitude et de précision ce qu'il y a de constant dans cette condition, dans la mobilité même à laquelle elle est nécessairement soumise ; toujours est-il conforme à l'observation qu'elle consiste dans le déploiement le plus faible, le plus lent, le mieux gradué, le plus insensible de nos facultés,

et, par conséquent, dans l'excitation légère, insensiblement progressive, et par là toujours proportionnelle des agents sur lesquels elles s'exercent, dans un état d'équilibre enfin résultant de ce que, aussi homogène que possible à la puissance sous laquelle nos facultés se trouvent au moment où une excitation nouvelle leur arrive, cette excitation, sans rien changer au caractère de cette puissance, ne fasse en quelque sorte que la continuer par une action la plus semblable à elle et la plus faible tout ensemble. D'où suit naturellement entre les matériaux de l'hygiène et ceux de la thérapeutique, une différence égale ou semblable à celle existant entre l'état sain et l'état morbide. Ainsi les éléments hygiéniques les plus convenables, les plus propres à conserver en nous l'état de santé, doivent-ils, par leur action sur nos organes, être susceptibles de n'éloigner les facultés qu'ils y excitent que le moins possible du type normal. Ainsi, conformément au même principe, les éléments thérapeutiques, aussi divers que puissent l'être les états morbides auxquels ils se rapportent, doivent-ils, pour seconder efficacement nos organes malades dans leurs efforts conservateurs, au point d'éloignement où ils rencontrent nos facultés de l'état normal auquel elles tendent, n'éloigner également que le moins possible ces facultés de l'état actuel auquel le mal les a amenées, et ne faire, en quelque sorte, que continuer, comme nous l'avons dit, l'action de la puissance sous laquelle elles se trouvent, par une action tout à la fois la plus semblable à cette puissance, et la plus faible possible.

Tout agent thérapeutique, nocif en général comme l'agent morbide, doit donc, pour être spécialement curatif, c'est-à-dire pour être curatif dans une maladie donnée, avoir en puissance cette maladie, être susceptible d'en reproduire les symptômes. L'art de guérir est donc essentiellement dans la *Pathogénésie* créée par Hahnemann ; et l'homœopathie fondée sur ces bases, et qui nous offre la réunion de toutes ces conditions, est donc évidemment la voie de guérison la plus vraie, la plus sûre, la plus parfaite ; la méthode curative par excellence ; et Hahnemann qui l'a découverte a donc, sinon créé l'art de guérir dans le sens rigoureux du mot *créer*, du moins prodigieusement perfectionné cet art dont il a changé la base et admirablement éclairé les voies. (Ah ! qu'en dépit des misérables passions qui lui en disputent la gloire, grâce lui en soit à jamais rendue ! Quant à moi, avec mon expérience de l'impuissance des doctrines allopathiques, en présence des cures aussi simples qu'admirables dont il a pour nous multiplié les moyens, j'éprouve du bonheur tout le ravissement ; et l'expression me manque pour dire tout à la fois mon admiration et ma reconnaissance envers l'auteur d'un si grand bienfait.)

Mais c'est par voie de réaction que cette méthode opère, ou que s'opère la guérison. Par réaction, il faut entendre, quels que soient les phénomènes plus ou moins apparents par lesquels elle se manifeste, l'état actif ou la participation de l'organisme dans le fait curatif. C'est donc à la réaction, et par conséquent à

l'organisme, qu'appartient tout entier ce qu'on a improprement nommé l'effet curatif ou secondaire des médicaments. Ce qui appartient au médicament lui-même, c'est le principe nocif qui appelle ou sollicite la réaction. Cet effet du médicament qu'on a nommé primitif, et qui, à proprement parler, est tout ce qui constitue son action propre, doit nécessairement être semblable à l'action morbide, et offrir avec l'effet secondaire qui appartient à l'organisme, toute la différence qu'il y a entre l'état morbide et l'état sain. Ceci est tout naturel.

Le fait curatif ainsi compris, il serait exact et nécessaire même d'abandonner la distinction des effets des médicaments en primitif et secondaire; locution vicieuse qui rappelle l'erreur sur laquelle elle est fondée et familiarise avec elle.

La réaction ou l'action organique étant l'action curative, le moyen curatif, tout ce qui peut utilement la faire naître, doit opérer la guérison et être considéré comme curatif à ce titre; et par quelque voie qu'on ait marché à ce but, quand on l'a atteint, c'est qu'une réaction curative s'est opérée par la médication dont on a fait usage ou pendant l'usage de cette médication. Le fait est là; il est certain; il faut l'admettre; il n'y a plus qu'à rechercher pour le comprendre, l'agent nocif quelconque plus ou moins spécial ou homœopathique qui a éveillé ou soutenu convenablement la réaction, ce à quoi l'on parvient toujours avec un peu d'attention. Ainsi le médecin naturiste ou expectant, qui, confiant dans l'efficacité

des efforts de la nature, s'est contenté d'observer sa marche, se bornant, dans le but de la diriger, à quelques soins généraux incapables du moins de la troubler, verra l'agent nocif excitateur de la réaction dans le mal lui-même, c'est-à-dire dans les effets divers, successifs et progressifs de la cause à laquelle on peut le rapporter. Tous les médecins qu'on peut comprendre sous la dénomination générale de médecins *agissants*, quelle que soit la théorie particulière d'où ils procèdent et le but spéculatif qu'ils se proposent, soit qu'ils voient matériellement le mal ou sa cause dans la matière des sécrétions et des excréctions diverses qu'ils sollicitent, soit que comme l'empirique si facile, dans l'appréciation des divers cas morbides, sur l'admission d'une identité qu'il n'a rien fait pour reconnaître et pour fixer, ils suivent, sur la foi d'une expérience qui ressemble un peu au hasard, toute espèce de doctrine, et emploient toute espèce de moyens; les médecins agissants, dis-je, pourront voir, d'abord comme les *expectants*, dans le mal lui-même, et puis dans le fait des divers éléments de trouble qu'ils ont jetés dans l'organisme de leurs malades, et dans les perturbations diverses qu'ils y ont fait naître, l'agent nocif réactionnaire et curatif, et par là s'expliquer l'accident des guérisons qu'ils obtiennent. Les médecins qui s'intitulent *physiologistes* et qui pourtant poursuivent par toutes les voies la force vitale, source, à leurs yeux, de tous les maux; qui l'épuisent par tous les moyens qu'ils peuvent imaginer, et qui rencontrent aussi des guérisons *quand même*, trouve-

ront, comme les médecins que nous avons confondus ou réunis sous la dénomination commune d'empiriques, la raison de ce qu'ils appellent les succès de leur doctrine, d'abord et toujours dans la lésion primitive, et puis dans l'espèce d'éveil ou de qui-vive incessant où ils tiennent l'organisme constamment menacé dans leurs médications, tantôt par la soustraction médiate des éléments matériels de leur vie, des excitements qui l'entretiennent ; tantôt par l'attraction, la dispersion que, sous le nom de révulsion, ils opèrent des forces vitales loin des organes malades ; pertes heureusement compensées, pour l'ordinaire, par le retentissement dans ces organes des excitations prétendues révulsives qui y reportent, qui y rappellent ainsi la puissance vitale qu'on croyait leur avoir enlevée. Tous les médecins allopathes enfin, indépendamment de ces sources diverses où ils pourront découvrir l'agent nocif ou pathogénétique plus ou moins spécial ou directement homœopathique, et y trouver la raison de leurs cures plus ou moins lentes et tardives, plus ou moins incomplètes, équivoques, décevantes, ont une autre source commune où ils doivent puiser la raison de leurs succès les plus réels, les plus prompts et les plus complets ; c'est la rencontre trop souvent fortuite dans le choix de leurs agents, d'une substance dont l'action appropriée dans l'espèce leur procure à leur insu les avantages d'une guérison purement et franchement homœopathique.

Il n'y a donc pas de raison de nier l'évidence de guérisons qui sont réelles, qu'on peut comprendre et

s'expliquer de diverses manières rentrant toutes au fond dans le mode homœopathique auquel elles doivent se rapporter. Il faut les admettre ces guérisons, tout en signalant l'obscurité, l'incohérence des méthodes qui dirigent dans l'emploi des moyens incertains auxquels on les doit ; il faut les admettre, mais reconnaître en même temps l'incontestable supériorité, sur toutes ces méthodes, de la doctrine homœopathique, de cette doctrine si claire et si nette dans son principe, si logique dans ses déductions, si précise et si fixe dans son but, si positive, si explicite dans ses moyens, et dont le choix des agents, par l'exactitude des données qui y conduisent, est susceptible d'acquiescer tant de certitude et de réaliser tant de bienfaits ! Il faut les admettre, puisque nous-mêmes, dans l'état d'imperfection où se trouve encore sous quelques rapports la science homœopathique qui a notre foi tout entière, lorsque nous n'avons pu découvrir où nous procurer l'agent homœopathique spécialement propre à seconder la nature dans ses efforts, nous abandonnons celle-ci à ses seules ressources, ou que nous recourons, pour l'aider à quelqueune des pratiques allopathiques que l'expérience nous a semblé le mieux recommander.

Outre les cas de jour en jour plus rares où, faute de mieux, nous pouvons recourir à quelques-unes de ces pratiques, et prouver ainsi par notre propre exemple que notre foi en l'homœopathie, comme en la meilleure des doctrines médicales, n'est pourtant point exclusive absolument de toute autre pratique, il en est

•

une, à notre avis, où la méthode *indirecte*, à laquelle ces pratiques se rapportent, peut *plus utilement* nous seconder que la méthode homœopathique proprement dite, à cause de l'action *trop spéciale, trop directe* de celle-ci. Ces cas, où une méthode autre que la méthode homœopathique nous semble préférable, sont ceux d'altération organique profonde, où l'organisme, sans avoir acquis, en apparence du moins, une susceptibilité extraordinaire, ne peut point (c'est ainsi que je m'explique ce fait) soutenir l'action directe d'un agent spécial, et fournir à la réaction que de tels agents sollicitent encore en eux au degré extrême de division de leurs mollécules où les réduisent nos dilutions et les véhicules aqueux au moyen desquels nous cherchons encore à en atténuer l'action au moment de les administrer. Nous avons remarqué en effet, dans quelques cas semblables, que nos agents produisaient tantôt une aggravation subite du mal sans amendement subséquent, tantôt un mieux éphémère d'abord, mais bientôt suivi d'une aggravation irréparable de la maladie. Ces cas qui nous ont semblé incurables par l'homœopathie, nous l'ont paru également, à la vérité, par toute autre méthode thérapeutique. C'est pour eux, mais pour eux seulement, qu'entre autres moyens doit être réservé l'emploi de ce mode de traitement trop hygiénique, consistant dans la soustraction à l'organe malade d'une certaine proportion de ses excitants habituels, et, par là, dans le rétablissement d'un équilibre qui reconstitue l'individu dans un nouvel état ou une nouvelle

mesure de santé tout-à-fait conditionnelle et relative; situation qui, toute frêle et précaire qu'elle soit, ne pourrait que perdre encore à toute tentative d'amélioration par les moyens spéciaux de la thérapeutique. Il n'est pas jusqu'aux maladies chroniques dont l'étiologie dans la doctrine de Hahnemann est telle qu'on ne saurait comprendre dans le traitement de ces maladies le succès de moyens autres que ceux qui procèdent de cette étiologie même, et qui y soient absolument appropriés; il n'est pas, dis-je, jusqu'à ces maladies auxquelles une médication homœopathique toute spéciale semble être exclusivement réservée, et dont pourtant on ne puisse encore comprendre les guérisons par quelques-unes des pratiques de l'allopathie. En effet, outre *l'espèce de guérison* que l'allopathie obtient dans ces cas par le traitement hygiénique qui procède par soustraction d'excitants (méthode surtout applicable dans les altérations anciennes et profondes de la trame et de la vitalité organique dont nous parlions tout à l'heure), dans mainte occasion *la rencontre* sur la formule de l'allopathe, d'agents antipsoriques spéciaux et convenablement atténués, ne peut-elle pas justifier les guérisons obtenues par les médications qui les contiennent? C'est cette circonstance, toujours fortuite à la vérité, que peut surtout offrir, dans une multitude de cas, la plupart des eaux thermales où la nature a combiné si intimement, à des doses si minimes et souvent si fugitives et si insaisissables, l'élément médicamenteux ou puissance pharmacodynamique, et dont, comme

je l'ai exprimé ailleurs (1), il serait si précieux d'expérimenter et de connaître les effets purs, afin d'en pouvoir préciser l'emploi.

Ainsi, disons nous, par toutes les méthodes thérapeutiques on peut atteindre la guérison, qui est le but qu'elles se proposent toutes également ; par toutes on guérit, et dans toutes le mode d'action des moyens qui atteignent à ce but est et ne peut qu'être *essentielllement identique*. Seulement les méthodes allopathiques, privées d'un principe unique, universel et fixe qui les dirige, ne sauraient pas mieux être arrêtées sur le choix de leurs moyens que sur la fixité de leurs principes. Elles doivent leurs résultats, le plus souvent, à la rencontre fortuite de circonstances qui se rencontrent rarement semblables et dont le succès d'ailleurs, pour avoir quelque certitude et pouvoir être reproduit dans les mêmes circonstances, exigerait, relativement aux cas morbides où tels moyens auraient une fois réussi, et à l'état approprié de ces moyens eux-mêmes, la fixation d'une double identité qu'on n'a, jusqu'ici, rien fait pour établir. Tandis que, nette et précise dans son principe, et spéciale dans l'application qu'elle en fait, l'homœopathie est dirigée dans le choix, la préparation et l'emploi de ses agents, par une règle constante et sûre où l'appropriation de l'agent, comme l'exacte et rigoureuse identité des cas auxquels il est applicable, sont ensemble et tout à la fois fixés de manière à pouvoir

(1) *Archives de la médecine homœopathique*, T. II, p. 401.

être prévus et reproduits à volonté, le cas échéant, avec toute la certitude qu'on puisse humainement exiger ou espérer de l'art médical.

Si nous déclarons qu'il n'est pas un seul cas pathologique dans lequel la thérapeutique allopathique ne puisse obtenir quelques succès par ses méthodes, et qu'à celles-là même il soit préférable de recourir dans quelques circonstances où la méthode homœopathique trop directe pourrait être d'une application moins heureuse ; si, nonobstant cette déclaration, nous proclamons de beaucoup supérieure, sous tous les rapports, la doctrine homœopathique que nous pratiquons depuis huit ans, après une pratique de vingt ans dans les autres ; que faisons-nous que nous n'ayons le droit de proposer à tous les praticiens comme l'acte le plus franc, le plus loyal, le plus consciencieux, le plus digne dans cette circonstance, comme dans toutes, savoir, d'examiner attentivement ce qu'il leur importe de bien connaître, afin d'être en mesure de comparer, de juger et de préférer la méthode qui leur semblera le mieux justifier et mériter leur préférence ? C'est leur devoir à tous, et, de quelque prétexte qu'ils colorent leur opposition dans cette circonstance, de quelque *répugnance* qu'ils cherchent à la justifier, dès lors qu'ils ne la fondent point sur une étude et une expérimentation consciencieuse, ils n'en manquent pas moins au plus sacré de leurs devoirs. Est-il, dans l'histoire de la médecine, une seule méthode curative, quelque étendue ou restreinte que soieut son application et son importance, qui ait

ainsi été rejetée sans examen?..... Et ce qu'on n'a pas fait pour la plus infime découverte, pour la plus insignifiante innovation, on l'oserait pour la réforme la plus considérable!... L'énormité d'une telle conséquence ne nous conduit-elle pas à rechercher la raison du fait étonnant qu'elle nous présente, dans ce qui fait en lui le sujet même de notre étonnement? et, au lieu de marquer notre surprise en voyant repousser sans examen une doctrine aussi vaste, aussi complète, nous faudra-t-il voir dans ces caractères imposants par lesquels elle se recommande, le véritable motif de son exclusion?... Oh honte!... Quel est le médecin praticien qui ne soit prêt à *donner la raison* de l'adoption ou de l'exclusion qu'il fait dans le traitement de tel genre ou classe de maladies, de tels procédés admis ou rejetés par d'autres? Or, la raison d'une pratique gît dans l'expérience.

Que tous les médecins étrangers à la doctrine homœopathique s'en pénètrent donc par l'étude et la pratique, afin de la juger et de pouvoir aussi à son égard puiser le jugement qu'ils en porteront à la source pure de l'expérience. Dans une science pratique comme la médecine, le meilleur système est de n'avoir aucun système. Un système arrêté est un empêchement au progrès, et les sciences marchent toujours. Elles marchent, mais sans drapeau spécial qui les conduise, sans couleur particulière qui les rallie. Le véritable et unique drapeau qui doit servir de guidon dans l'étude d'une *science pratique*, est un FLAMBEAU qui éclaire notre marche; or, la lumière

n'a point de couleur et elle est une et simple comme la vérité d'où elle jaillit. Que toute distinction de sectes disparaisse donc devant la nécessité d'un progrès de toute part et à si bon droit réclamé dans la science pratique que nous professons ! Réunissons, dans un commun désir de progrès, nos efforts qu'il est si déplorable de voir se neutraliser et se perdre dans un isolement stérile, ou dans un conflit plus vain encore d'oppositions systématiques ; et qu'une fois enfin, les médecins opposés aujourd'hui à la doctrine de Hahnemann qu'ils ignorent, puissent motiver leur opposition générale ou partielle à cette doctrine sur des erreurs que *leur propre pratique homœopathique* leur aura fait connaître ; comme on a constamment fait à l'égard des diverses doctrines médicales admises ou conservées jusqu'à ce jour. Une telle manière de procéder sera juste, en ce qu'elle fera rentrer dans le droit commun la doctrine homœopathique qu'on en a jusqu'ici indignement exclue. Elle deviendra utile en ce qu'elle donnera aux paroles des opposants une importance à laquelle il serait ridicule aujourd'hui qu'ils voulussent prétendre ; qu'elle pourra ainsi répandre de nouvelles lumières sur quelques questions de pratique ou d'applications non encore suffisamment éclairées ; permettre enfin de reconnaître dans cette doctrine ce qui peut être un nouveau sujet de recherche et de perfectionnement ; en hâter ainsi, en étendre et en consacrer les bienfaits ; ou réduire à leur juste valeur les déclamations enthousiastes de ses partisans, auxquels seuls, en attendant,

le silence de leurs adversaires ou l'absence de toute opposition sérieuse donne une réelle et puissante autorité.

Notre opinion personnelle, à nous qui avons toute sorte de raison de ne point croire aveugle ou irréfléchie notre adhésion à la doctrine de Hahnemann, comme non plus trop absolue l'adoption que nous avons faite de ses principes ; notre opinion, dis-je, est qu'en procédant ainsi à l'égard de l'homœopathie, le nombre de ses adhérents s'accroîtrait rapidement et dans une proportion telle, qu'il ne serait bientôt plus possible d'accorder de l'importance aux *réputations* absurdes et aux stupides dénégations dont elle pourrait être encore l'objet de la part de quelques-uns. Car, remarquez bien ce fait, auquel on n'attache pas peut-être toute l'importance qu'il mérite : quelque faible que puisse paraître aux yeux de quelques-uns le nombre déjà considérable pourtant des médecins qui sont entrés dans la voie de la réforme, pas un de ceux qui s'y sont engagés ne s'en est retiré ; tous ont continué d'y marcher d'un pas ferme, assuré, confiant ; et cependant de quels labeurs nouveaux et pénibles n'ont-ils pas vu s'accroître les travaux jusque-là faciles de leur profession ! Et de quels sacrifices la plupart n'ont-ils point payé en cette circonstance leur fidélité à une cause qu'ils voient belle et pure comme la vérité ! Qui pourrait dire tous les genres d'opposition qu'ils rencontrent, les ennuis, les tracasseries et les dégoûts de toute sorte que leur suscitent et dont les abreuvent incessamment l'igno-

rance avec sa routine, ses préjugés et ses superstitions; la fausse science avec le prestige de ses déplorables antécédents, son égoïsme et sa mauvaise foi ; l'une et l'autre avec leur ridicule assurance, leurs dédains stupides, et leurs impertinentes prétentions ! Qu'est-ce donc qui soutient le zèle et le dévouement de leur apostolat, dans cette position si difficile pour quelques-uns, que leur persévérance dans les voies de la réforme est de leur part comme une renonciation aux avantages qu'ils pouvaient se promettre de l'exercice de leur profession ; et si pénible pour tous en général ! lorsqu'ils comparent à cette position nouvelle la douce sinécure qu'ils lui ont sacrifiée (1) ? Ce qui les soutient ? c'est ce fondement de la constance de tous les apôtres de la vérité : une foi vive et pure, une conviction pro-

(1) Mon ami, le D^r D., m'écrivait il y a peu de jours : « *Les honnêtes gens* auxquels je suis en butte ici ne pouvant me pardonner la médecine que je fais, et, à cause d'elle, les malades que je traite et surtout les guérisons que j'obtiens, ont imaginé pour m'aliéner le peu de clients échappés à leurs manœuvres infâmes, un moyen nouveau bien digne de figurer parmi ceux qu'ils ont inventés jusqu'à ce jour pour me discréditer ; c'est (en s'adressant aux malades que j'ai guéris) de les estimer bien heureux d'avoir échappé aux funestes effets de mes prises. C'est une semence jetée dans le champ de l'avenir.... » Puis il termine ainsi sa lettre : « C'est un rude métier que celui d'honnête homme ! je n'en changerai pas pourtant, j'y tiens, comme en général on tient à ce qui coûte cher. Je trouve une grande consolation dans la pensée que mes sacrifices auront servi à quelques-uns, et contribué pour quelque chose au triomphe infaillible de la vérité.

fonde, un cœur généreux, plein d'indépendance et de probité. Ce qui les soutient ? c'est ce sentiment inconnu à l'égoïste, l'amour de leurs semblables ; la conscience du bien qu'ils font et qu'ils préparent à l'humanité ; ce charme intime que trouve dans l'accomplissement d'une mission aussi sainte toute âme faite pour le sentir. C'est cette satisfaction intérieure enfin, source abondante de consolations, de constance et de force ; admirable foyer du cœur, qui trouve en soi son aliment, se réchauffe de ses propres rayons, et qui s'attise encore au vent des passions soulevé pour l'éteindre.

Si, dans l'impuissance d'arrêter ou d'affaiblir même les généreux efforts des apôtres de l'homœopathie, ses détracteurs, ajoutant la calomnie au sarcasme, l'outrage à l'ironie, afin de flétrir, du moins dans son objet, le zèle ardent dont ils n'auraient pu ralentir l'élan, reproduisaient contre nous cette imputation banale de charlatanisme dont ils se montrent si prodigues, fondés, se disent-ils, sur ce que quelques homœopathes, avec ou sans mission légale, n'exerçaient, selon eux, la nouvelle doctrine que dans un but de cupidité ; sans démentir ni affirmer un fait que j'ignore, mais qui, dans l'espèce, reproché surtout aux médecins transfuges des anciennes écoles, me semblerait bien étrange ; dans la supposition même de sa réalité, j'inviterai d'abord ces rigides censeurs à faire sur eux-mêmes un petit retour pour voir s'ils sont bien purs du reproche qu'ils adressent si facilement aux autres. Je leur demanderai, au sur-

plus, si l'existence patente des charlatans de places, voire de ceux de salons, opérant, les premiers sous le silence homicide ou la tolérance impie de la loi, et, comme ils le publient, avec permission des autorités ; les seconds sous la garantie que leur assure le prestige d'une réputation usurpée ; tous ensemble, et chacun dans le cercle de ses relations, exploitant avec une audace semblable et une égale impunité, l'ignorance et la crédulité publique ; je leur demanderai, dis-je, si la vue de ces charlatans éhontés les a détournés de l'étude d'une science ainsi déshonorée et compromise à leurs yeux : et si plus tard ils ont rougi d'en faire leur profession. En un mot, je les prierai de me dire si l'abus qu'on peut faire d'une chose a jamais été une raison d'en proscrire l'usage ; et si, sur le motif de l'avilissement de notre art par quelques gens vils qui le professent, il leur semblerait bien conséquent et bien juste d'en interdire désormais l'étude... N'en est-il point ainsi de toutes choses, de celles même placées le plus haut dans la vénération des peuples ? Et, au lieu d'imputer à la religion, par exemple, ce trafic honteux qu'exercent sur le parvis de nos temples ces exploiters d'un autre genre qui se pressent à la suite des véritables apôtres de la foi, ne devrait-on pas se demander plutôt si les profanateurs d'un culte appartiennent bien réellement au culte qu'ils profanent.

Des doses infinitésimales, par le D^r MURE.

Lorsque Galilée se servit des propriétés des verres concaves et convexes pour agrandir la portée de nos sens et nous révéler les infiniment grands du ciel et les infiniment petits de la terre, il ne fit autre chose que mettre à profit l'observation de quelques verriers hollandais; et l'on peut dire qu'il eut en cette occasion plus de bonheur que de génie.

Il n'en fut point ainsi de la découverte des doses infinitésimales. Rien dans les faits observés jusqu'à là ne faisait prévoir cette extension indéfinie des propriétés médicales; dépassant les subdivisions les plus multipliées auxquelles peut atteindre la science du mathématicien, et plus effrayante encore pour l'imagination que les effroyables distances calculées par les astronomes, HAHNEMANN, par cette invention inespérée, a conquis une place à part parmi les grands génies qui honorent l'humanité, et ajouté un rayon sans égal à l'auréole de gloire qui ceint son front immortel. La découverte de la loi des semblables l'avait déjà mis de pair avec Copernic. L'expérience sur l'homme sain et les essais si nombreux qui en furent la conséquence, avaient beaucoup d'analogie avec les travaux de Lavoisier et de ses disciples qui ont créé la chimie moderne. L'unité du remède, proclamée avec une irrésistible puissance de

bon sens et de logique, avait été entrevue par les Bichat, les Broussais et d'autres penseurs; mais rien ne faisait espérer ni entrevoir la découverte des petites doses, découverte si grande qu'il faudra bien des années encore avant que les masses arrivent à croire à sa possibilité.

Quant à moi, j'avais toujours vu que les aperçus du génie, quelque grands qu'ils soient, sont le plus souvent au-dessous de la vérité, et que la nature tient toujours en réserve des merveilles qui dépassent infiniment les rêves de l'imagination la plus exaltée. La découverte des doses infinitésimales me surprit donc, mais ne me trouva pas incrédule. J'eus bientôt l'occasion de vérifier moi-même sa réalité, et dès lors je regardai HAHNEMANN comme bien supérieur à tous les inventeurs dont l'histoire a conservé la mémoire.

Alors je me demandai quelles lois devaient présider à l'emploi des doses infinitésimales, et je les cherchai avec soin dans les ouvrages de Hahnemann et de ses disciples. J'y trouvai bien que ces précieux agents thérapeutiques avaient de nombreux avantages sur les substances grossières, et j'observai la progression suivie depuis plusieurs années, qui fait qu'on a préféré bientôt les dixièmes atténuations aux troisièmes et quatrièmes, et qu'enfin on a cru devoir s'arrêter généralement à la trentième. Plus tard, dans la conversation des homœopathes napolitains, j'appris que ces estimables praticiens préféraient la soixantième et la huitantième atténuation, et je trouvai assez satisfaisantes les raisons qu'ils me donnèrent en faveur

de leurs opinions. Peu de mois se passèrent, et j'appris que du fond de la Russie on préconisait l'emploi de la 1500^e atténuation, et que plusieurs maladies incurables par les moyens ordinaires avaient cédé à leur usage. Enfin, d'un autre côté, des hommes de grand sens et que je trouvais très-conséquents, proclamèrent que l'emploi de toutes les atténuations était indifférent, et se servirent sans aucune règle que le coup-d'œil du praticien, ou pour mieux dire le caprice individuel, de la 1500^e, de la 30^e, de la 4^e, et même de gouttes entières de la teinture.

Cette dernière opinion serait-elle vraie? Je ne pouvais me résoudre à le croire, et je cherchai dès lors avec ardeur les moyens d'arriver à sa solution. J'eus à ma disposition ceux de faire des expériences à ce sujet sur une très-grande échelle, dans le grand Dispensaire que je venais d'ouvrir à Palerme, et où les malades affluaient en très-grand nombre. Mais où peuvent conduire des recherches entreprises sans aucune idée préconçue, c'est-à-dire abandonnées à toutes les chances du hasard? Cette méthode, préconisée par l'école de Condillac, était trop contraire à ma manière de voir pour que je consentisse à m'y livrer aveuglément, et ce n'est pas avant un mûr examen du sujet qui m'occupait que je passai à une expérimentation méthodique.

Je cherchai d'abord à distinguer la différence qui existe entre l'action des basses et des hautes atténuations. Je ne tardai pas à remarquer qu'il existait une gradation marquée dans la violence des symptômes

provoqués par les diverses atténuations de la même substance. Ainsi, la 30^e de l'*arsenic* ne produit certainement pas un dérangement aussi immédiatement appréciable qu'une fraction de la même substance à son état naturel.

Il était donc évident pour moi que les affections amenées par les substances grossières reproduisaient le caractère des affections aiguës, et que ce caractère s'effaçait de plus en plus à mesure que l'on s'élevait dans l'échelle des atténuations supérieures, pour prendre peu à peu celui des maladies chroniques les plus enracinées dans l'organisme. Il était évident, par conséquent, que les médecins homœopathes devaient opposer les plus basses atténuations aux maladies aiguës et les plus hautes aux maladies chroniques, que leur rôle ne se bornait plus à trouver parmi les maladies artificielles produites chez l'homme sain celles qui reproduisaient le mieux les maladies naturelles qu'ils rencontraient, mais encore qu'ils devaient chercher dans l'échelle des atténuations le point où les symptômes médicaux se trouvaient en corrélation parfaite pour la gravité, avec les phénomènes morbides de l'affection naturelle.

Agir autrement, c'était renoncer de gaieté de cœur à profiter de la propriété la plus précieuse de cette loi. Du reste, combien de considérations militaient en faveur de cette opinion ! N'était-il pas tout naturel de penser que la nature avait déposé dans les substances qui nous entourent les moyens de guérir les affections aiguës, les plus simples et les plus fréquen-

tés de toutes, et n'obligeait pas l'homme à chercher dans de longues et pénibles manipulations le remède d'un mal subit, violent, et quelquefois tellement rapide, que sa durée n'excédait pas celle nécessaire à la préparation du remède. Les maladies chroniques, plus compliquées de leur nature, qui seraient si rares dans une société mieux ordonnée que la nôtre, et si l'emploi de l'homœopathie était généralisé, semblaient mieux s'accommoder de la longueur et des difficultés attachées à la préparation des dynamisations supérieures.

D'un autre côté, si les succès de notre art bienfaisant avaient été si évidents dans les maladies chroniques, qui sont entièrement au-dessus des ressources de l'ancienne école, il faut convenir que souvent les maladies aiguës et d'une date récente faisaient le désespoir de l'homœopathe le plus habile. Un d'eux, qui jouit d'une si juste réputation, avouait dernièrement n'avoir jamais pu guérir la *gale* récente avec le *soufre*. Beaucoup d'autres ont vu des *ulcères vénériens* suivre leur marche progressive, malgré l'administration la plus méthodique du *mercure* métallique.

Enfin, dans plusieurs cas de ce genre, il est impossible de ne pas reconnaître que l'allopathie offrait souvent une supériorité au moins apparente, et que des malades que nous n'avions pu guérir par l'homœopathie pure, étaient rétablis en peu de jours par les médecins de l'école empirique; dans ce cas-là, si nous obtenions le *tuto et jucunde*, le *cito*, auquel les malades tiennent avec juste raison, semblait fort souvent nous échapper.

Il est vrai que HAHNEMANN prétend que la *syphilis* et la *gale* récentes, toutes les fois qu'elles ne sont pas compliquées, cèdent parfaitement à la 30^e atténuation du *soufre* et du *mercure* ; mais de pareils faits ne s'étaient jamais reproduits entre mes mains, et j'ai toujours été disposé à les regarder comme d'heureuses exceptions et l'effet d'une bénédiction spéciale, qui accompagne toujours les traitements de ce favori du ciel. Je remarquai, du reste, que la profonde sagacité de notre Maître l'avait déterminé à prescrire l'emploi de la teinture de *camphre* dans le traitement du *choléra morbus*, et que par-là il avait le premier fait un pas dans la route qui me semblait véritable, et donné un démenti aux principes reçus jusque-là sans contradiction.

Le *choléra* est la plus aiguë des maladies connues. Or, il a été admis jusqu'à ce jour que l'emploi des basses atténuations était d'autant plus à craindre, que la sensibilité exquise des organes souffrants rendait inévitables les aggravations les plus dangereuses et les plus nuisibles au succès du traitement. Il paraissait donc naturel de porter à des dilutions très-élevées les médicaments qu'on lui opposait, et de porter, par exemple, le *veratrum* à la 100^e ou à la 200^e, et le *camphre* au moins jusqu'à la 20^e ou à la 30^e. Mais un instinct secret, qui ne laisse jamais égarer complètement les hommes de la trempe de HAHNEMANN, le préserva de ce danger, et les résultats les plus heureux vinrent montrer la sagesse de ses prescriptions. Les aggravations si redoutées, et dont plus tard je

montrerai le peu de danger, ne se firent aucunement voir, et le *choléra*, je le répète, la plus aiguë des maladies, céda à la plus basse des atténuations qu'un homœopathe puisse employer.

Il ne me reste qu'un regret, c'est que le *veratrum*, le *cuivre* et les autres médicaments appropriés aux diverses périodes du choléra n'aient pas été prescrits dans les mêmes proportions. Nul doute que la peste indienne qui a déjà tant perdu de son importance, grâce à la loi des *semblables*, ne fût devenue alors une maladie vraiment insignifiante et sans danger.

Quant aux aggravations dont j'étais menacé par tous les traités d'homœopathie existants, j'avoue que j'en avais été bien rarement le témoin, et si j'avais eu besoin d'être rassuré à leur égard, je l'eusse été en pensant que leur nombre et leur gravité n'avaient nullement diminué depuis la substitution universelle des 30^e atténuations aux atténuations inférieures. Il semble, au contraire, que les plaintes à leur sujet aient redoublé depuis que l'on a pris ce dernier parti. Quant à moi, je le déclare, je ne les ai jamais vu survenir que lorsque l'on a manqué au principe que je venais de découvrir, c'est-à-dire lorsqu'on a donné des doses trop fractionnées dans les maladies aiguës, ou trop fortes dans les maladies chroniques.

Le précepte d'administrer de fortes doses dans les maladies chroniques, sous prétexte que des maladies enracinées dans l'organisme ont besoin d'une secousse plus forte pour en être expulsées, est entre autres une des idées qui, à mon avis, a nui le plus aux progrès

de l'homœopathie. La force et la répétition des doses est, dans les maladies anciennes, une pratique extrêmement dangereuse, tandis que l'emploi des hautes atténuations dans les maladies aiguës a de non moins graves inconvénients. Dans le premier cas, le médicament produit une action tellement violente, que la réaction, trop précipitée, est non un effet curatif mais simplement une révolution intempestive, une secousse sans résultat, qui compromet toujours le succès du traitement général. Dans le deuxième cas, la dose du médicament, trop faible relativement à la maladie, se trouve pour ainsi dire au-dessous de sa mission; et avant que la réaction qui suit son administration soit arrivée à sa maturité, le mal a généralement suivi sa marche progressive, et la vie du malade est mise en danger.

Fort de ces principes, je commençai à les appliquer sur les nombreux malades qui affluaient auprès de moi, et je priai les collègues qui m'assistaient dans mon œuvre de propagation, de s'y conformer également. Le résultat dépassa mon attente, et nous sentîmes à nos succès croissants que nous avions fait un véritable progrès dans la pratique de notre art. La *gale*, cette maladie si répandue en Sicile, et qui est pour ainsi dire permanente dans la plupart des établissements publics, nous cédait comme par enchantement. Un nombre infini de personnes, des familles entières s'en trouvèrent délivrées en peu de jours. Le Dr CALANDRA, mon disciple chéri, eut le bonheur d'extirper ce fléau de l'établissement des

orphelines, où 150 jeunes filles se trouvèrent guéries en 15 jours de temps, par le seul usage des médicaments internes.

Dans ce cas-là, nous commençons à administrer une dose de la 3^e atténuation, puis chaque jour suivant la 4^e, la 5^e, la 6^e, et ainsi successivement jusqu'au dixième jour. Nous insistions un ou deux jours de plus sur la même atténuation lorsque la guérison ne marchait pas assez rapidement. Une dizaine de cas sur cent nécessitèrent l'emploi de *carb. veg.*, *caustic.*, *sepia* et autres moyens appropriés; nous n'avons jamais eu de cas rebelle lorsque les malades ont eu le bon sens et la patience de persévérer. 

S'il fallait résumer en une proposition générale le long travail auquel je me suis livré, je le ferais de la manière suivante: les basses atténuations conviennent aux maladies aiguës, et celles progressivement plus élevées correspondent aux affections chroniques.

L'échelle des atténuations commence d'autant plus bas que chaque médicament a une activité plus marquée à son état naturel. Nous n'avons jamais administré au-dessous de la 4^e atténuation; et pour les substances inertes, telles que *lyc.*, *silic.*, *sep.*.... nous commençons à nous servir de la huitième puissance.

Les dix premiers degrés étaient exclusivement réservés aux maladies aiguës. C'était donc à partir de la 10^e, 12^e ou 15^e atténuation, que nous commençons à choisir des armes contre les maladies chroniques, et nous ajoutions généralement autant de numéros à

la puissance médificale que l'affection chronique comptait d'années d'existence.

La répétition des doses marchait toujours des bas numéros aux supérieurs, et la répétition, à laquelle nous nous livrions sans scrupules pour les basses atténuations, devenait d'autant plus rare que nous nous en éloignions davantage.

C'est par ces règles claires et précises que se conduit l'école qui fleurit aujourd'hui en Sicile, et qui les a adoptées à l'unanimité, à la vue de leurs heureux effets. Par-là le rôle de chaque degré de dynamisation est désigné d'une manière rigoureuse. Cette prescription exclusive et illogique de n'administrer que les 10^e, les 30^e ou les 1500^e atténuations, est écartée de notre pratique où elle outrageait le sens commun et l'humanité; et comme ces nouveaux préceptes sont fondés non sur le caprice et l'autorité d'un individu, mais sur le raisonnement d'abord et ensuite sur l'expérience, ils donnent au médecin une confiance et une certitude dans sa pratique qui est un des premiers éléments de succès.

Je sais que la théorie que j'avance en ce moment soulèvera bien des objections et de diverse nature, mais je ne les crois pas à craindre pour elle. Comme elle est basée sur la *loi des semblables*, c'est-à-dire qu'elle se rattache aux racines même de notre admirable doctrine, on ne peut la frapper sans atteindre en même temps l'homœopathie toute entière, et c'est le thème qui me servira à combattre les adversaires qui se présenteront. Dira-t-on que la solution que

je donne n'est pas nouvelle, et que plusieurs praticiens ne se conduisaient pas autrement dans leur pratique que je ne l'indique en ce moment? Quoique pareil fait ne soit pas venu à ma connaissance, je n'y verrais qu'un motif de me réjouir de voir la cause de la vérité plus assurée par des défenseurs plus nombreux; mais encore faudrait-il observer que des faits isolés de simple pratique ne pouvaient avoir une influence décisive pour la solution d'une question si importante. Les faits isolés de guérisons homœopathiques dues au hasard, qu'ont-ils fait pour la rénovation de l'art avant que HAHNEMANN eût proclamé l'universalité de la loi des semblables? De même, qu'ont fait pour la solution des doses les essais tout pratiques qui ont eu lieu çà et là en Europe depuis vingt ans? Pourquoi ne se sont-ils pas généralisés et n'ont-ils pas réunis tous leurs dissidents dans une pratique uniforme? C'est qu'aucun principe ne venait les coordonner et donner la raison supérieure qui devait les réduire en système.

Voyez, au contraire, ce qui s'est passé en Sicile. La solution que je donnais et qui satisfaisait à la fois la raison et l'intelligence, a réuni toutes les opinions en un seul faisceau et a mis un terme à l'anarchie, qui encore en cet instant divise tous les homœopathistes du globe. Puisse la publication de ce fait généraliser un si grand bien! j'en serai, je l'avoue, bien heureux et bien fier. Quand une immense basilique s'élève sous l'inspiration d'un Michel-Ange, qui pourrait blâmer le plus obscur ouvrier, qui, lui

aussi, s'enorgueillit d'avoir placé une pierre du fronton, creusé une volute dans la frise de l'édifice imposant dont l'architecte est un incomparable génie?

Addition du Rédacteur.

Les idées de l'auteur du mémoire qu'on vient de lire, au sujet de l'application comparative des basses et des hautes atténuations, sont à peu de chose près les mêmes que celles que j'ai exposées T. IV, p. 295 et suivantes, résumé de la discussion qui avait eu lieu au sein de la réunion des homœopathes à mon passage à Avignon. Il y a donc, à cet égard, parité d'opinion entre lui et moi, et je me réjouis fort de cette harmonie.

Quant aux expériences faites par l'auteur en Sicile, elles me paraissent d'une haute importance, et méritent d'être répétées par tout praticien bien servi par les circonstances. Il est vrai que pour devenir concluantes il est nécessaire qu'elles soient faites sur une grande échelle, ce qui ne saurait avoir lieu que dans un dispensaire, un hôpital ou un hospice; dans la pratique civile, cet ensemble de cas plus ou moins simultanés exige, pour être représenté, un nombre d'années d'exercice. Mais, à tout prendre, ce n'est là qu'une difficulté; et il est digne de médecins exerçant dans une grande ville, comme Paris ou Lyon, de s'appliquer à vérifier sous leurs propres yeux les résultats annoncés par M. Mure, dont la probabilité ne me paraît pas être douteuse, mais devoir être changée en certitude.

PESCHIER.

Institut homœopathique de Paris.

M. le docteur MURE, qui a provoqué l'homœopathie en Sicile avec tant de succès, vient de fonder un institut homœopathique à Paris. Cet institut aura pour but *la propagation de la doctrine de HAHNEMANN par voie de pratique, d'enseignements et de publications.* À cet effet, cet institut se composera des institutions suivantes :

A. CONSULTATIONS.

Tous les jours, de 3 à 5 heures après midi, il y aura des consultations gratuites, données par les membres de la Société des médecins homœopathes de Paris.

B. COURS.

1° *Clinique homœopathique*, cours public, tous les jeudis de 3 à 5 heures après midi. Professeur, M. le docteur CROSERIO.

2° *Exposition de la doctrine de Hahnemann*, cours public, tous les jeudis à 7 heures et demie du soir. Professeur, M. le docteur JAHR.

3° *Histoire de l'homœopathie*, cours public, le premier jeudi de chaque mois, à 7 heures et demie du soir. Professeur, M. le docteur JAHR.

4° *Matière médicale*, cours particulier que M. JAHR donne aux praticiens.

C. INSTITUTIONS DIFFÉRENTES.

1° *Moyens d'étude.* Il y aura à l'institut constamment les

journaux homœopathiques et une bibliothèque contenant les livres propres à l'étude pratique et théorique de l'homœopathie.

2° L'institut ne négligera rien pour donner la plus grande publicité à ses travaux, et créera, quand cela sera nécessaire, un journal pour les gens du monde, et un pour les médecins. Actuellement le *Capitole*, journal quotidien à 40 fr., et le *Nouveau Monde*, journal hebdomadaire à 15 fr., suffisent à ses relations avec les premiers, et la *Bibliothèque homœopathique* de Genève, veut bien se charger de le mettre en rapport avec les autres.

3° *Pharmacie*. Un pharmacien breveté prendra la direction d'une pharmacie homœopathique, où tous les médicaments seront préparés selon le procédé ingénieux que M. le docteur MURE a inventé et exécuté en Sicile, procédé par lequel les remèdes acquièrent une telle énergie, que les effets en surpassent tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.

4° L'institut entretiendra une correspondance active avec les médecins de la France et de l'étranger qui lui demanderont des renseignements, et il aidera leurs tentatives sérieuses de propagation par ses conseils, par son influence, par des dons de médicaments et par tous les moyens en son pouvoir.

5° *Propagande*. L'institut formera des jeunes médecins disposés à combattre, dans tous les pays, la *fièvre jaune*, la *peste*, la *lèpre*, etc., et à délivrer enfin l'espèce humaine de ces fléaux que la doctrine de HAHNEMANN éteindra aussi efficacement que la vaccine l'a pu faire pour la petite vérole.

M. LISZT, célèbre par les institutions qu'il a fondées en Amérique et en Europe, vient de nous faire la proposition de mettre l'institut en relation avec les gouvernements de tous les pays intéressés à l'extinction des maladies contagieuses et épidémiques, tels que le Sultan et le Pacha d'Egypte pour la

peste, le gouvernement d'Angleterre pour le *choléra indien*, les Etats-Unis d'Amérique pour la *fièvre jaune*, la France pour les *fièvres* et les *typhus* de l'Algérie, etc. etc etc.

Le 20 de ce mois a eu lieu l'ouverture de l'institut ; M. et Mme. HAHNEMANN voulurent bien honorer cette première séance de leur présence. Une copie du magnifique buste en marbre blanc de HAHNEMANN, sculpté par David, dont Mme. Hahnemann a fait don à l'institut, avait été placée peu d'heures auparavant dans la salle de réception.

Lorsque M. et Mme. HAHNEMANN arrivèrent, le directeur de l'institut se précipita au-devant d'eux et annonça lui-même leur présence à la brillante réunion accourue pour cette solennité. Un cri spontané de plaisir et d'admiration accueillit l'illustre vieillard, qui, ému de l'effet qu'il produisait et avec une naïveté qui n'appartient qu'au génie, répondit : *Oui, Messieurs, un tout petit homme*; et un sourire de bonheur éclairait en même temps sa belle physionomie, si pleine de simplicité et de grandeur. Une dame, qui a publié des considérations si élevées sur l'homœopathie, l'auteur de la *Nouvelle Jérusalem* et du *Phalanstère*, dominée par un enthousiasme indicible, s'était saisie de la main de HAHNEMANN et la baisait avec transport.

« Oui, Messieurs, s'écria le docteur MURE, un tout petit homme, et cependant le génie le plus grand dont notre globe puisse s'honorer aujourd'hui. Puissions-nous, par nos travaux, nous montrer dignes de la faveur qu'il nous fait en honorant de sa présence cet établissement naissant et en nous accordant ainsi, avant le temps, une récompense que nous aurions à peine ambitionnée après le succès ! »

HAHNEMANN serra avec transport dans ses bras cet apôtre

infatigable de l'homœopathie, et lui dit, les larmes aux yeux : « Vous avez déjà fait vos preuves, et le succès n'est pas douteux aujourd'hui. Le ciel bénira vos efforts. »

Le discours d'ouverture, où le docteur JAHR passa en revue les principales objections qu'on a coutume de faire à l'homœopathie, fut écouté avec une religieuse attention. Quand il eut fini de parler, HAHNEMANN l'embrassa, en accordant les éloges les plus flatteurs au travail remarquable de son savant disciple, que nous reproduisons ici.

EXAMEN DE LA VALEUR PRATIQUE ET SCIENTIFIQUE DE L'HOMŒOPATHIE.

Messieurs,

Le cours que j'ai l'honneur d'ouvrir en ce moment devant vous, aura pour but l'étude théorique et pratique de l'homœopathie.

Les bonnes intentions que vous témoignez en vous rassemblant ici, sont un fait que je me plais à considérer comme un des augures les plus favorables pour notre doctrine. A l'heure qu'il est, il est vrai, je ne peux apprécier exactement les circonstances auxquelles je dois l'avantage de vous voir réunis autour de moi ; j'ignore encore combien d'entre vous, Messieurs, sont venus attirés par la nouveauté de la chose, combien par un intérêt vrai ; et, à la rigueur, je ne sais pas même si je dois saluer parmi vous plus d'adversaires que de partisans.

Quoi qu'il en soit, le fait est que si, il y a dix ans, j'avais ouvert ce même cours, personne peut-être n'aurait répondu à ma voix ; et aujourd'hui je me trouve en face d'un auditoire nombreux qui ne dédaigne point de porter intérêt à une doc-

trine que l'Académie a frappée de son interdit ; d'un auditoire qui renferme des hommes dont l'homœopathie s'honorerait d'avoir fixé l'attention, alors même qu'ils en seraient les adversaires.

Parmi ces hommes, distingués par leur esprit et la justesse de leur jugement, il en est plusieurs qui, au lieu de nous être hostiles, sont connus comme nos plus zélés partisans. D'où vient cela, si ce n'est de la considération que notre doctrine a acquise dans toutes les classes de la société, depuis qu'elle s'est introduite en France ? Et d'où cette considération viendrait-elle si les faits n'avaient pas répondu aux assertions des disciples de Hahnemann ?

Souvent, il est vrai, ce ne sont que des hommes tourmentés par les traitements de l'ancienne médecine, ou de vieux praticiens dégoûtés d'un art si ingrat, qui, en désespoir de cause, tournent les yeux vers cette nouvelle doctrine ; mais souvent aussi nous y rencontrons des hommes entraînés par le seul amour de l'art et de la science : de jeunes médecins, des élèves en médecine, généralement si pleins d'illusions sur la pratique médicale, et que l'amour de la gloire porte à se régler d'après les anciennes autorités de l'art ; eux aussi embrassent nos principes et leur consacrent le peu de loisir que leur laissent leurs études.

Un tel zèle ne saurait être inspiré par des chimères, car ceux qui le montrent ne peuvent entrevoir d'autre résultat de leur dévouement que de se fermer une carrière brillante qui les mènerait peut-être à la chaire de professeur ou au fauteuil de l'institut, s'ils suivaient la route battue et applanie depuis des siècles. Or, si nous voyons un grand nombre d'entre eux se rassembler sous nos drapeaux, il faut qu'ils y aient trouvé quelque chose qui les récompense dignement de leurs sacrifices ; il faut qu'ils aient reconnu la vérité de la haute impor-

tance des principes posés par Hahnemann en tête de l'art de guérir.

Cependant, Messieurs, ne précipitons rien ; *errare humanum est*, et les esprits même les plus éminents sont sujets à se tromper. L'accueil favorable dont l'homœopathie jouit, l'intérêt toujours croissant qu'on lui porte, sont des phénomènes d'une haute valeur, assez significatifs pour effrayer les ennemis et pour remplir de joie les amis de cette doctrine. Mais pour nous qui devons en faire un objet d'études sérieuses, lui sacrifier notre temps et peut-être une grande partie de notre repos, ces phénomènes ne sont pas une raison suffisante pour nous engager définitivement. Entreprenant une œuvre qui n'offre rien d'attrayant, mais qui, de notre part, demande l'application la plus soutenue, il faut que nous ayons une conviction personnelle de son utilité, de sa nécessité même, pour y puiser les forces exigées pour son accomplissement.

Or, cette nécessité existe-elle ? Le système de Hahnemann mérite-il l'attention qu'on lui porte et le temps que des hommes graves et sérieux consacrent à son étude ? Il y a, il est vrai, des faits assez extraordinaires et des cures presque miraculeuses qui semblent venir à son appui ; mais ces guérisons sont-elles l'effet du hasard ou la conséquence nécessaire de la méthode qu'on a mise en usage ? Les disciples de Hahnemann le soutiennent bien ainsi ; ils prétendent que le principe de leur doctrine repose sur l'expérience. Supposons qu'il en est ainsi, admettons même ce principe comme un fait incontestable ; s'ensuit-il que tout le système le soit également ? Les autres théorèmes dont cette doctrine se compose, sont-ils aussi de nature à être suivis avec confiance, au point que, dans un cas d'insuccès, on puisse s'en prendre à tout, hormis au système ? Enfin, lors même que cela serait, lors même que la doctrine de Hahnemann serait au-dessus de toute contradiction, au-

rail-elle, par-là, une telle importance que le praticien, comme l'élève en médecine, soient obligés, tant par leur conscience que par leur propre intérêt, de s'en instruire à fond ? Ne suffirait-il pas de la connaître tant bien que mal, pour y avoir recours dans un cas exceptionnel, si toutefois il y a lieu ou que le malade le désire ? Voilà, Messieurs, un grand nombre de questions graves et dont il importe que nous nous occupions sérieusement avant de mettre la main à l'œuvre.

C'est là ce que nous allons faire. En remettant le commencement de nos études définitives à une de nos leçons prochaines, je pense consacrer ce discours d'ouverture, à l'EXAMEN DE LA VALEUR PRATIQUE ET SCIENTIFIQUE DE HAHNEMANN, en soumettant à cet examen :

- 1° *Le principe de cette doctrine ;*
- 2° *Ses principaux théorèmes ultérieurs ;*
- 3° *Son rapport scientifique avec l'ancienne médecine.*

Si l'un ou l'autre de ces points vous semblait avoir besoin d'explications plus précises, veuillez songer que, dans le cours de nos leçons, nous reviendrons plus d'une fois, et plus spécialement sur tout ce qui a rapport aux règles pratiques, vu que la matière médicale et la thérapeutique de l'homœopathie sont si intimement liées l'une à l'autre que l'on ne saurait les traiter isolément.

I. Vous tous, Messieurs, avez assez entendu parler de l'homœopathie, pour ne pas ignorer que la science qui porte ce nom est une nouvelle doctrine médicale qui a pour base le principe *similia similibus curantur*, ou, en d'autres termes, qui prescrit, pour obtenir une guérison prompte, douce et durable, d'administrer de très-petites doses d'un médicament qui, employé sur l'homme en santé, produirait des effets semblables à ceux de la maladie. Les objections que, de toutes parts, on a faites contre cette doctrine, sont également assez

connues. Et, en effet, rien n'est plus naturel que d'être frappé de surprise par une doctrine dont le principe paraît être en opposition directe avec ce que les sciences et l'expérience ont enseigné jusqu'ici. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus rationnel, en apparence, qu'opposer à la maladie un remède qui produise le contraire des symptômes qui se manifestent? Aussi les médecins de tous les siècles, depuis Galien jusqu'à Broussais, ont-ils été d'accord sur le principe *contraria contrariis curantur*, quelle qu'ait été, du reste, la différence de leurs opinions sur d'autres points de la science.

« Tous les jours, il est vrai, les sciences marchent, et de nouvelles découvertes renversent tout d'un coup des doctrines entières; mais les grands progrès que dans ces derniers temps ont faits presque toutes les sciences médicales, et notamment l'anatomie, la physiologie, l'anatomie pathologique, le diagnostic et l'analyse chimique des substances médicinales, ont-ils révélé un seul fait qui soit en état de renverser cet ancien principe thérapeutique? Et quant à l'expérience clinique, quant à la pratique, cette infaillible pierre de touche de tout véritable art de guérir, est-ce que jamais elle y a donné un démenti? Souvent il y a eu, et il y aura toujours, des cas rebelles résistant à tous les efforts de l'art; souvent aussi les malades ont été plus affaiblis et plus tourmentés par le traitement que par le mal lui-même; et qui voudrait nier que dans un grand nombre de cas la maladie n'eût fait des progrès plus rapides sous l'influence de ces remèdes? Mais de ces déceptions, faut-il en accuser le système ou le médecin, qui, ne pouvant reconnaître ni le siège ni la véritable nature du mal, ne savait pas y opposer le véritable *contraire*? Les guérisons brillantes qui ont été obtenues toutes les fois qu'il n'y avait aucun doute ni sur le mal ni sur son remède; l'emploi sûr de l'*opium* contre l'insomnie, des *saignées* contre la pléthore, du

mercure contre la syphilis, du *soufre* contre la gale, et tant d'autres faits semblables, ne prouvent-ils pas de la manière la plus éclatante la justesse et la vérité des principes établis et suivis jusqu'ici ? Que nous veulent donc les homœopathes avec leur principe des *semblables* ? Peut-on y croire sans avoir perdu l'esprit ? Est-il possible de la préconiser sans folie et sans mauvaise foi ? »

C'est ainsi que s'expriment les adversaires de la nouvelle école, et, à les entendre, il n'y a rien de plus faux que le principe des *semblables*, rien de plus rationnel que les théorèmes de la médecine usuelle. Car comment les contredire si, à l'appui de leurs assertions, ils citent une expérience de plus de deux mille ans et des faits trop connus pour être contestés ? Est-ce que nous oserions douter de la justesse de leurs observations ? Nullement. Au contraire, nous ajouterons que nous avons rarement vu des effets plus prompts et plus frappants que ceux d'un purgatif contre la constipation, d'une dose d'opium suffisante contre l'insomnie et d'autres remèdes antipathiques. La seule chose que, dans ces cas, nous ayons pu regretter, c'est que trop souvent les effets obtenus par les remèdes n'étaient que passagers, laissant revenir bientôt le mal avec une nouvelle intensité, de manière que, pour le combattre entièrement, il fallait constamment redoubler les doses, au point d'en faire redouter les suites les plus fâcheuses pour l'économie vitale.

Il y avait cependant des cas exceptionnels dans lesquels la guérison était aussi durable que prompte, et d'autant plus certaine qu'on était plus prudent avec l'emploi des drogues, comme, par exemple, dans les traitements de la syphilis par le *mercure*, de la gale par le *soufre*.

Mais pour ces cas, dans quel rapport étaient ces remèdes avec la maladie ? Dans le rapport des *contraires* ? Si vous me

répondez *oui*, je vous demanderai : Quels sont les effets du *quinaquina*, du *mercure*, du *soufre* qui soient le contraire des effets que ces médicaments guérissent de préférence ?

Vous me direz que c'est par une action spécifique contre la cause du mal, que les guérisons s'effectuent. C'est possible ; mais d'où le savez-vous ? Les causes essentielles de la *fièvre intermittente*, de la *gale*, de la *syphilis*, et les vertus spécifiques des médicaments, quelle connaissance positive en avez-vous, qui vous autorise à affirmer que l'une soit le contraire de l'autre ?

Vous avez des hypothèses qui se contredisent les unes les autres, hypothèses qui ne vous ont jamais aidés à découvrir d'autres spécifiques que ceux que le hasard vous a fait connaître. Et si vous avez essayé de déterminer, *à priori*, l'efficacité d'un de vos remèdes suivant la loi des *contraires*, vous n'avez pu trouver que des palliatifs, tels que les évacuations sanguines, les dérivatifs, les calmants, les excitants, et autres moyens semblables qui sont d'autant moins propres à produire des guérisons radicales, qu'ils ont été choisis plus conformément à votre principe curatif. Or, si ce sont précisément les remèdes les plus convenables que votre principe ne vous conduit pas à découvrir ; si tout ce qu'il vous fournit ne sont que des expédients, faute de mieux ; comment voulez-vous que nous le placions en tête de l'art de guérir ? Appelez rationnel le principe des *contraires* ; tant que le choix des spécifiques n'en découlera pas, nous ne pouvons nullement l'admettre comme la véritable loi curative de la nature.

Ou serait-ce peut-être en effet avec la cause essentielle des maladies que les spécifiques seraient dans le rapport des *contraires* ? Qu'en savons-nous de notre côté, pour soutenir qu'il n'en est pas ainsi ? La difficulté qu'il y a à concevoir des effets qui soient le contraire de certaines maladies, est-ce une rai-

son suffisante pour prétendre que ces effets n'existent pas non plus ? Et qui sait même, si, en les découvrant, nous n'arriverions pas à la connaissance de la véritable nature des maladies contre lesquelles ces remèdes ont une action spécifique ?

En tout cas, quelles que soient les vertus des spécifiques, il est indispensable de les connaître avant de nous prononcer définitivement pour ou contre la loi des *contraires*.

Mais comment connaître ces vertus ? En étudiant les descriptions qu'en donnent les auteurs de la *Matière médicale* de l'école ? Cela se pourrait, si malheureusement ces auteurs n'avaient pas puisé à des sources impures et entremêlé le peu d'observations exactes qu'ils donnent avec tant d'hypothèses et de conjectures, qu'il est presque impossible de distinguer la vérité du mensonge. Et parmi tous les auteurs que vous pourriez consulter à ce sujet, il n'en est pas un qui soit exempt de ces défauts, excepté HAHNEMANN. Ce grand génie, ce médecin savant et distingué, s'est demandé, lui aussi, quels étaient les véritables effets des remèdes spécifiques, et ne pouvant trouver nulle part d'éclaircissements satisfaisants, il s'est mis à étudier ces effets sur lui-même. Il y a de cela cinquante ans, et si vous voulez savoir quels ont été les fruits des études que depuis tout ce temps ce grand homme n'a jamais discontinuées, ouvrez sa *Matière médicale*, ses *Maladies chroniques* et son *Organon*, ces ouvrages admirables, témoins incontestables de l'érudition, du talent d'observation, de la persévérance et du dévouement extraordinaire de leur auteur. Lisez-la, Messieurs, cette *Matière médicale pure*, et si, en la lisant, tous vos doutes sur la véritable loi curative ne se dissipent pas entièrement, je vous avoue que je désespérerais qu'il y eût jamais une vérité en médecine. C'est dans ces ouvrages de HAHNEMANN que vous verrez quelles sont les vertus spécifiques des médicaments et leurs rapports avec les maladies

qu'ils guérissent radicalement ; c'est là que vous trouverez le grand secret thérapeutique de la nature, le seul infailible moyen de déterminer, à *priori*, le spécifique pour toutes les maladies sans exception. La similitude frappante des effets du *mercure* avec ceux de la *syphilis*, des symptômes du *soufre* avec ceux de la *gale*, des effets de la *belladonne* avec les phénomènes de la *scarlatine* et mille autres faits semblables, vous surprendront et vous parleront, j'en suis sûr, d'une manière plus convaincante que tous les raisonnements théoriques. Et que voulez-vous davantage ? En présence de faits d'une telle évidence, pouvez-vous encore hésiter à dire : « Oui, en vérité, pendant » deux mille ans nous avons été dans l'erreur ; pendant deux » mille ans nous avons méconnu les lois de la nature ; pour le » véritable art de guérir il n'y a qu'un principe qui soit rationnel, et ce principe c'est : *similia similibus curantur*. »

II. Ainsi donc, Messieurs, contre le principe du système de HAHNEMANN, il n'y a plus rien à objecter ; ce principe, basé sur des faits incontestables, nous devons l'admettre comme la véritable loi curative, quelque insensé qu'il puisse paraître aux yeux de nos très-savants théoriciens. Voyons maintenant s'il en est de même des *théorèmes ultérieurs* de cette doctrine. Bien qu'il y en ait plusieurs, nous pouvons cependant en restreindre le nombre à trois qui contiennent les points les plus essentiels, savoir :

a) *La nécessité d'étudier les effets des médicaments sur l'homme en santé ;*

b) *L'inconvénient d'un traitement basé sur le diagnostic de la lésion organique ;*

c) *L'utilité et la supériorité des petites doses.*

Nous venons de voir que c'est par le premier moyen que HAHNEMANN révéla la véritable loi curative ; c'est également cette voie qui, plus tard, lui fit découvrir un grand nombre

de spécifiques nouveaux ; vous comprendrez aisément, Messieurs, quel intérêt il avait à insister sur cette étude comme nécessité absolue de toute pratique rationnelle. Et, en effet, quoi qu'on puisse objecter contre ce mode d'expérimentation, prétextant les dangers auxquels on exposerait la santé des hommes, et les erreurs qui pourraient en résulter, ces raisons ne sauraient jamais être suffisantes pour le faire rejeter, lors même qu'elles auraient plus de fondement qu'elles n'en ont.

Voyez, Messieurs, voyez l'immortel auteur de la doctrine homœopathique, dites si cette vigueur de l'esprit, cette santé inaltérable et cette sérénité de l'âme dont jouit ce vénérable vieillard de 85 ans, vous trahissent l'homme qui depuis cinquante ans a soumis son corps aux expérimentations.

Et supposé que d'autres eussent été moins heureux que lui, quel moyen plus convenable et plus propre à faire connaître les vertus des médicaments, sans qu'aucune erreur puisse s'y glisser ? Que l'analyse chimique des substances ne peut rien apprendre de positif sur leur vertu thérapeutique, vous le savez aussi bien que nous ; serait-ce donc l'expérimentation clinique que vous auriez à nous conseiller ? J'en doute ; car vous, qui vous irritez tant à la seule idée d'un danger imaginaire, préféreriez-vous exposer la vie des pauvres malades qui se confient à vos soins, non pour vous servir de souffredouleurs, mais pour être délivrés de leurs maux ? Non, non, Messieurs, vous n'y consentiriez jamais, d'autant moins que pour avoir des spécifiques contre de nouvelles maladies, il vous faut la connaissance des effets primitifs des remèdes tels qu'ils se manifestent sur l'organisme sain. Une partie de ces effets, vous pouvez, il est vrai, les recueillir sur les animaux ; mais, outre d'autres inconvénients qu'à ce mode d'expérimentation, il vous induirait fréquemment en erreur, puisque plusieurs substances ont une action tout autre sur les ani-

maux que sur l'homme, qui souvent succombe pour n'avoir fait que goûter d'une herbe dont tel ou tel animal fait sa nourriture ordinaire. C'est pourquoi, quelque imparfaite que puisse paraître l'expérimentation sur l'homme en santé, elle est sans contredit la meilleure que nous connaissons, et quiconque est convaincu de la vérité du principe des *semblables*, doit reconnaître également la nécessité qui en résulte pour le médecin d'étudier les effets positifs des médicaments sur lui-même, fût-ce au péril de ses jours.

Oui, Messieurs, disons-le franchement, le médecin qui adopte le principe fondamental de notre doctrine, et qui se refuse à faire des essais sur lui-même manque à un de ses premiers devoirs; sans ces études, il ne parviendra jamais à faire cette appréciation de tous les symptômes que HAHNEMANN regarde comme indispensable à la réussite dans tous les cas de maladies.

Mais aurait-il tort de *rejeter le diagnostic de l'ancienne école et la recherche de la cause interne des maladies* comme induisant en erreur, et entièrement insuffisant pour un traitement rationnel? Qu'y a-t-il de plus rationnel qu'un traitement dirigé contre la cause; et comment voulez-vous le diriger si cette cause vous reste inconnue? HAHNEMANN dit qu'il faut adapter le médicament à l'ensemble des symptômes et l'individualité des cas et ne s'en tenir jamais au *nom* d'une maladie. Mais le *nom* des maladies tiré de la lésion organique qui en est la cause, ne comprend-il pas tout l'ensemble des symptômes de manière à ce qu'on puisse substituer l'un à l'autre? Et que veut dire HAHNEMANN par *l'individualité du cas*? Est-ce que, par exemple, un érysipèle flegmoneux serait autre chose qu'un érysipèle flegmoneux, en se manifestant chez un autre individu? Et un remède qui a été une fois reconnu comme spécifique contre telle ou telle maladie, ne faut-il pas nécessairement qu'il le

soit contre tous les cas qu'un diagnostic bien établi fait connaître comme étant absolument la même maladie ?

Oui, Messieurs, contre les mêmes maladies, vous avez raison, les mêmes remèdes seront toujours également bien indiqués ; mais combien de fois croyez-vous que la même maladie se présente ? Toutes les fois qu'il y a la même lésion organique ? Mais que diriez-vous, si, en essayant différents remèdes sur vous-mêmes, chacun de ces remèdes affectait l'ensemble de votre organisme d'une manière particulière, en produisant cependant *la même lésion organique* que les autres, et que ces lésions, quoique les mêmes pour le diagnostic ordinaire, ne cédassent point au même remède, mais bien chacun seulement à tel remède qui serait l'antidote du médicament sous l'influence duquel vous êtes, et qui anéantirait en même temps toute l'affection générale à laquelle vous êtes en proie ! Que diriez-vous si cela vous arrivait comme nous l'avons vu et expérimenté plus de cent fois ? Croiriez-vous encore que dans les maladies il n'y ait rien à reconnaître que la lésion organique, et que là où cette lésion est la même, la maladie le soit aussi ? Peut-il y avoir maladie par caprice de l'organisme, ou seulement à la suite d'une influence pathogénétique extérieure ? Et ces influences ne nous rendent-elles pas toutes malade de la même manière, c'est-à-dire en affectant primitivement l'harmonie de l'économie vitale dont ces lésions-là ne sont qu'une suite ? Non, en vérité, Messieurs, ce dont il s'agit dans tout traitement rationnel, ce n'est point de l'*organe*, mais toujours de l'*organisme* malade, et je serais bien curieux de savoir comment vous feriez pour trouver à l'affection de celui-ci un remède à symptômes semblables, si vous vous borniez à l'examen de la lésion organique. Essayez-le, et vous verrez combien il y a non-seulement de vérité, mais encore de profondeur scientifique dans les théorèmes diagnostiques de HAHNEMANN.

Et que dirions-nous de ses théorèmes thérapeutiques ? La valeur de ses prescriptions hygiéniques de son *régime homœopathique*, est trop reconnue par les adversaires les plus acharnés, pour être mise en question. Même la nécessité de ne jamais administrer qu'un seul remède à la fois, commence à être comprise de plus d'un médecin de l'ancienne école ; et quant à la proscription des évacuations sanguines, des purgatifs, des vomitifs et de tous les moyens violents, il y a également beaucoup de savants médecins qui sont entièrement d'accord avec HAHNEMANN, quoique plusieurs d'entre eux ne connaissent pas même les moyens plus doux et plus efficaces que ce dernier a donnés au monde pour remplacer ces moyens malfaisants. Tout ce qui, dans la thérapeutique de HAHNEMANN, pourrait paraître étrange, ce ne seraient que *les doses infiniment petites à l'aide desquelles il prescrit de guérir les maladies*, et c'est là en effet le point le plus difficile de la question. Un décillionième de grain ! Comment est-il possible qu'il ait de l'action et qu'il guérisse des maladies qui ne cèdent point aux doses les plus fortes ? C'est là ce qu'on se demande, tout en oubliant cependant que ce n'est point le médicament, après la réaction de la nature contre les effets du remède, qui opère la guérison, et que, par conséquent, celle-ci est d'autant plus lente que les effets du médicament provocateur sont plus forts et difficiles à vaincre.

Supposé que pour provoquer la réaction de la nature il faille des doses d'une certaine force, qui est-ce qui vous dit que par la manière dont HAHNEMANN prépare ses médicaments, les principes actifs ne s'en développent pas au point qu'on n'ait besoin que d'une très-petite quantité pour exciter l'action de la force vitale ? Prenez le *charbon végétal*, le *lycopode*, le *sel de cuisine*, substances qui en état naturel n'ont presque aucune action sur le corps ; triturez-en un grain avec cent grains de

sucre de lait, prenez-en alors la centième partie pour la préparer de la même manière, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous en ayez préparé la 20^e division. De ce mélange, administrez-vous tous les jours la quantité d'un grain de sable, et bientôt vous verrez s'il y a ou non un principe actif dans cette partie infinitésimale du remède. C'est ainsi que HAHNEMANN est arrivé à son théorème ; c'est ainsi que tous ses disciples se sont convaincus de l'efficacité des petites doses, ainsi que de leur nécessité. Car si une dose telle que nous venons de l'indiquer est assez puissante pour exciter des souffrances chez les individus bien portants, à combien plus forte raison ne le fera-t-elle pas chez celui qui, par sa maladie, est déjà disposé aux souffrances que le remède peut provoquer ? Si donc, Messieurs, vous voulez connaître toute la supériorité de la doctrine de HAHNEMANN, soyez persuadés que bien plus souvent vous pouvez donner trop, mais rarement trop peu d'un remède homœopathique. Par-là vous vous épargnerez dès le début mainte déception, et à vos malades des souffrances inutiles, et les belles cures que vous ferez, en mettant tout le soin possible au choix d'un remède entièrement homœopathique, vous apprendront tous les jours davantage combien la doctrine entière de HAHNEMANN est conforme à l'expérience. Et quelques objections théoriques qu'on vous fasse, vous direz avec nous : « Pour la manière dont les faits se passent nous n'en savons rien ; mais ce qu'il y a d'évident, c'est que *les maladies ne sauraient être guéries d'une manière plus douce, plus prompte et plus sûre que par de très-petites doses d'un médicament simple, adapté à l'ensemble des symptômes de l'organisme malade, suivant le principe : SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR.* »

III. Mais, Messieurs, tout en reconnaissant l'homœopathie comme une vérité incontestable et comme une doctrine de la plus haute valeur pour la pratique, il nous reste à savoir si les

partisans de cette doctrine ne vont pas trop loin en la proclamant comme la seule admissible et en rejetant toute l'ancienne médecine, comme un ensemble de mensonges et une science vaine. Aucun de ceux qui connaissent l'homœopathie ne lui conteste, il est vrai, sa supériorité dans un nombre de maladies chroniques et aiguës ; mais les anciennes méthodes thérapeutiques qu'une expérience de plus de deux mille ans a enseignées aux médecins ne seraient-elles réellement plus bonnes à rien ? seraient-elles complètement renversées par les faits d'une doctrine qui n'a que 50 ans d'existence ? Les monuments magnifiques que les premiers médecins de tous les temps se sont érigés par leurs travaux admirables en anatomie pathologique, en diagnostic et même en thérapeutique, tomberaient-ils effectivement en poussière devant les attaques de la jeune homœopathie ? Les études anatomiques, physiologiques et pathologiques seraient-elles vraiment sans aucune valeur pour une thérapeutique rationnelle ; et le diagnostic, cette science qui fait la gloire des médecins, devrait-elle être rayée du tableau des sciences médicales pour faire place aux répertoires symptomatologiques de *Matière médicale pure* ? Enfin l'art de guérir même, cet art jusqu'ici aussi considéré qu'il paraissait difficile et scientifique, descendrait-il tellement bas que, pour l'exercer, il ne faudrait que savoir lire les effets des médicaments et les comparer aux souffrances ?

Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ; car, Messieurs, l'invention de HAHNEMANN ne serait que plus admirable ; et qui sait si un jour elle ne nous conduira pas à des révélations plus immédiates sur les remèdes à nos maux ? Mais en attendant nous ne saurions nous passer des études scientifiques. Aussi HAHNEMANN et aucun de ses disciples n'ont-ils jamais voulu ni renverser, ni faire mépriser toute la science médicale. La doctrine de HAHNEMANN est une science purement pratique qui ne s'occupe

que des règles thérapeutiques, règles que des observations pures et des faits bien constatés font connaître comme propres à la guérison des maladies, et si jamais elle renverse quelque chose, ce ne peut être que les règles de ce genre telles qu'elles ont été établies jusqu'ici. Toutes les sciences prophylactiques de l'ancienne école, toutes les connaissances positives que celle-ci possède en anatomie, en physiologie, en pathologie et même en matière médicale, lui servent, à elle, aussi bien et encore mieux ; tous les moyens diagnostiques, tous les agents thérapeutiques, voire même toutes les méthodes curatives de l'ancienne médecine, sont pour elle des faits qui méritent considération. En un mot, tout ce qui est *fait et observation* dans les sciences médicales, appartient aussi bien à la doctrine de HAHNEMANN qu'aux anciens systèmes ; le seul point de différence, ce sont les théorèmes sur *la manière de faire les observations* et sur *l'emploi rationnel* des différents agents thérapeutiques.

Et quant à ce point, les vues de HAHNEMANN diffèrent tellement de celles de l'ancienne école, qu'il n'y a absolument aucun précepte dans lequel sa doctrine soit d'accord avec la thérapeutique usuelle. Tout ce qui y est regardé comme règle, ne forme, chez HAHNEMANN, que l'exception ; et plus un moyen est exigé et réputé comme rationnel par cette école, plus rares sont les cas contre lesquels HAHNEMANN en permet l'usage. C'est ainsi que l'emploi des remèdes *ab usu in morbis*, méthode ordinaire des autres médecins, n'est toléré par lui que là où, par hasard, il manquait encore un remède expérimenté sur l'homme en santé ; c'est également ainsi que la recherche de la lésion organique, le *nec plus ultra* de l'ancienne école, n'a pas plus de valeur aux yeux de HAHNEMANN que le simple relevé d'un symptôme ; et enfin c'est encore ainsi que le traitement des maladies par de petites doses de médicaments ho-

mœopathiques, cet objet de scandale aux yeux de tous les adversaires, est exigé par HAHNEMANN dans tous cas, en toute circonstance et chez tout individu.

Et comment voulez-vous qu'il permette ou qu'il tolère le moins du monde l'usage des antiphlogistiques, des calmants, des irritants, des corroboratifs, et d'autres applications intérieures et extérieures de l'ancienne école, convaincu qu'il est de l'action nuisible de toutes ces choses et de la haute supériorité des moyens curatifs de sa doctrine? Or, nous, Messieurs, nous qui venons de reconnaître également la vérité et la supériorité de cette doctrine, que dirons-nous en comparant les règles pratiques des deux écoles? Est-il possible que de l'édifice de l'ancienne thérapeutique il reste une seule pierre à sa place? Ne faut-il pas que la doctrine de HAHNEMANN renverse jusqu'aux théorèmes sur la nécessité des opérations chirurgicales? Et la matière médicale de cette école, cet être bâtard engendré par de fausses théories basées sur des faits mal observés, peut-il rester quand tout ce qui le soutient tombe? Je ne veux point étendre mes questions jusqu'aux théorèmes de nos pathologies, physiologies, anatomies pathologiques et sciences diagnostiques; mais lorsque même la chimie et la physique, et peut-être encore la philosophie ont à craindre de voir leurs théories ébranlées par la découverte de HAHNEMANN, par quelle raison des sciences médicales espéreraient-elles échapper plus facilement à cet événement? Il est bien présomptueux, je l'avoue, de prétendre que tant de travaux admirables et pleins d'idées sublimes doivent être mis de côté; mais enfin, s'ils sont en contradiction avec les progrès de la science, voulez-vous qu'on rétrograde par admiration pour les grands génies du passé? Les travaux vraiment scientifiques, les observations pures et sans hypothèses, resteront toujours; mais les fausses idées théoriques, quelque ingénieu-

ses qu'elles soient, à quoi sont-elles bonnes, si ce n'est à induire en erreur ?

En vérité, Messieurs, quiconque est convaincu comme nous de la vérité de la doctrine de HAHNEMANN, ne saurait conclure autrement sur le véritable rapport scientifique de cette doctrine avec l'ancienne médecine. Les conclusions que nous venons de faire sont tellement évidentes qu'on ne sait réellement pas s'il faut douter du bon sens ou de la bonne foi de ceux qui proposent de réunir les deux écoles en une seule. « L'homœopathie, disent-ils, est bien un fait digne d'être accueilli favorablement et mis en usage par l'ancienne école ; mais jamais elle ne saurait marcher seule, et si elle veut y réussir, il faut qu'elle admette dans son sein les méthodes de l'ancienne école ; méthodes qui ont trop bien prouvé leur utilité pour être mises à l'écart. »

En les entendant parler de la sorte, on pourrait, il est vrai, pour un moment croire qu'ils ont raison ; mais en examinant de plus près leur proposition, et en l'analysant avec une simple mais bonne logique, on la trouve tellement vide de sens et pleine de contradictions, qu'on ne sait plus que leur répondre. Car qu'est-ce qu'ils entendent d'abord par *homœopathie* ? le fait des petites doses ? ou le principe des *semblables* ? ou toute la doctrine que HAHNEMANN a construite sur ce principe ? Si c'est le fait des petites doses, alors il est vrai que l'homœopathie ne saurait suffire aux besoins de l'art en général, puisque tous les cas purement chirurgicaux, tous les cas qui demandent des moyens mécaniques, etc., ne sont déjà pas du ressort de ces doses. Mais est-ce la possession des moyens thérapeutiques ou les principes sur leur usage qui distingue les deux écoles ? Et si c'est du principe de l'homœopathie que veulent parler les *réunionistes*, comment, par exemple, l'ancienne école ferait-elle pour adopter le principe des *semblables*,

sans en admettre les conséquences, c'est-à-dire sans devenir doctrine de HAHNEMANN ?

Mais non, ce ne sont, en effet, ni les petites doses, ni les principes de la doctrine de HAHNEMANN qu'on voudrait voir adoptés par l'ancienne école, ce sont les principes de celle-ci que quelques praticiens voudraient réunir à la doctrine homœopathique, pour en faire une médecine éclectique qui leur permettrait de mettre en usage tantôt l'une, tantôt l'autre méthode curative, suivant qu'ils le jugeraient nécessaire. C'est justement là ce qu'il y a de plus insensé et de plus contradictoire. Car bien que cette médecine éclectique soit un fait pratique qui malheureusement n'est que trop constaté, d'après quel principe voudrait-on en faire une doctrine qui nous indiquât des règles fixes et bien établies pour l'usage des différentes méthodes ? d'après quel principe supérieur voudrait-on juger l'admissibilité de l'un ou l'autre des principes thérapeutiques dans un cas donné ? HAHNEMANN, dans sa doctrine, n'a-t-il pas fait bien mieux que cela, en prenant en considération tout ce que l'ancienne école possède d'utile et en le subordonnant systématiquement à son principe des semblables ? Et on voudrait réunir de nouveau à ce système ce qu'il vient de rejeter comme inutile et faux ! Ne serait-ce pas là remettre les décombres et le gravois d'un vieil édifice dans le temple nouveau qui s'élève à sa place ? Non, Messieurs, la découverte de HAHNEMANN n'est pas un système de médecine qui ait besoin de s'allier aux autres ou de s'appuyer sur eux afin de se soutenir ; elle est le système de médecine pratique par excellence, système qui, par son principe et ses théorèmes, résout toutes les questions thérapeutiques et indique à toutes les méthodes la place et la sphère de leur activité. Si donc, pour la pratique, vous cherchez un guide sûr dans lequel vous puissiez avoir confiance, adressez-vous à ce système ; voulez-vous devenir mai-

tres en l'art de guérir, oubliez les systèmes de vos théoriciens jusqu'à la moindre règle et écoutez HAHNEMANN; et si enfin vous êtes avides d'une gloire solide et impérissable, travaillez avec lui et avec nous tous qui sommes ses disciples, à l'épuration et au perfectionnement des sciences médicales, conformément au principe : *similia similibus curantur*.

**Journal de la doctrine hahnemanienne, publié
par le docteur MOLIN.**

PROSPECTUS.

Les progrès que l'homœopathie n'a cessé de faire depuis dix ans, le nombre toujours croissant des médecins dont elle devient la seule croyance, nous font regarder comme indispensable la continuation d'un journal spécialement consacré à l'exposition de ses principes.

Bien que la *Bibliothèque homœopathique*, qui se publie à Genève, soit entre les mains de tous les médecins homœopathistes, nous avons la conviction qu'un second organe de notre doctrine sera bien reçu par eux.

Le temps n'est plus, où quelques mots de mépris, quelques plaisanteries plus ou moins ingénieuses suffisaient pour juger la plus haute question médicale. Déjà nos adversaires les plus déterminés sentent qu'il faut connaître ce que l'on veut combattre, et la lutte qui se prépare, sans être moins vive, sera plus digne et plus scientifique.

Le titre de notre journal indique quelle sera notre position et quelle ligne nous comptons suivre. Exposer les idées de

Hahnemann ; prouver que, dans les attaques dirigées contre sa doctrine, presque toujours on a exagéré ses opinions, que souvent même on les a faussées et complètement dénaturées pour avoir le plaisir de les combattre, voilà notre but, voilà le motif qui nous fait entreprendre cette publication.

Deux choses bien distinctes existent en homœopathie, comme dans toutes les doctrines médicales, la théorie et la pratique. Jusqu'ici l'examen de Hahnemann et de ses principes, les critiques plus ou moins âcres et acerbes dirigées contre lui, ont principalement porté sur les théories ; nous entreprenons de le montrer comme praticien, et nous serons heureux si nous pouvons faire partager à nos lecteurs l'admiration profonde dont nous sommes pénétrés pour lui.

Doit-on inférer de ce qui précède, que notre journal ne sera ouvert qu'aux travaux faits au point de vue hahnemannien ? pas le moins du monde. En exposant librement nos opinions, en les soumettant sans crainte à l'appréciation de nos confrères, nous offrons aux autres toute la liberté que nous voulons pour nous-mêmes.

Toute idée, quelle qu'elle soit, présentée d'une manière convenable et digne, sera admise dans nos colonnes, toutefois en restant soumise à nos observations et à notre critique.

C'est sur ce plan que nous concevons un journal homœopathique à l'époque à laquelle nous sommes arrivés ; c'est en donnant à tous les moyens de mettre au jour leurs idées, que nous amènerons promptement la discussion de quelques points encore en litige, et la fusion de toutes les opinions en une seule, forte et compacte, que nous pourrons avec avantage opposer aux agressions des ennemis de l'homœopathie, et offrir à l'examen des hommes disposés à se rallier à nous.

Cette œuvre, nous nous efforcerons de l'accomplir avec conscience, et nous croyons que nos confrères ne nous feront

pas défaut, et sauront nous soutenir dans une publication qui peut être utile à tous, aussi bien à ceux qui savent déjà, qu'à ceux qui veulent apprendre.

MOLIN.

Tout ce qui est relatif à la rédaction du Journal doit être adressé *franc de port*, à M. le docteur Molin, rue Neuve-des-Mathurins, 79, à Paris.

Le *Journal de la doctrine hahnemannienne* paraîtra tous les mois, à dater de janvier 1840, par cahiers de cinq feuilles in-8°, qui formeront à la fin de chaque année 2 vol. in-8°.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR UNE ANNÉE :

Pour Paris. 18 fr.

Pour les départements 21 fr.

On s'abonne, par lettres affranchies, à Paris, chez *J.-B. Baillière*, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, 17.



BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

**De l'emploi de NUX VOMICA dans les maladies,
d'après les expériences du D^r F. HARTMANN.**

(Suite de T. V, p. 199.)

Quoique les maladies cutanées auxquelles *nux* peut s'appliquer ne soient pas fort nombreuses, elles ne sont pas de si peu d'importance qu'elles ne méritent une mention particulière, surtout parce que, étant, au dire de l'allopathie, du ressort de la chirurgie, elles ne sont, vu leur nullité apparente, guère prises en considération par celle-ci. Le D^r GROSS dit, dans ses *Archives de méd. hom.* (t. VI, 2, p. 23) : « Les abnormités même les moindres et les plus superficielles de l'organisme sont bien plus importantes qu'on ne le croit communément ; on ne doit point les envisager comme isolées et purement locales, car elles se lient plutôt intimement au tout organique ; on a donc tort de ne les traiter que partiellement et

de les détruire de vive force par des topiques. » — P. 25 : « De plusieurs remèdes propres à dissiper la *congélation des membres* d'une manière prompte et sûre, *nux vomica* est le principal, surtout si le tempérament du sujet s'y prête, ou qu'on y distingue une enflure d'un rouge assez clair. » J'ajouterai encore, s'il y a aux parties congelées un prurit brûlant, surtout aggravé dans une chambre chaude et au lit, ou que cette enflure s'ouvre et saigne par un léger contact.

Nux me rendit aussi une fois de bons services dans une espèce de dartre dont les parties cutanées, gercées et malades, étaient circonscrites d'un rouge ardent. Il en est de même d'*ulcères invétérés*, circonscrits par une enflure d'un rouge vermeil, ordinairement provoquée par le refroidissement des parties malades, et à laquelle se joint une douleur déchirante dans l'ulcère même.

L'extrême et fréquente sensibilité des *cors* se calme souvent par *nux*, quand elle ne provient pas de pression de la chaussure; — une douleur lancinante, brûlante et très-vive, accompagnée d'enflure au talon, aggravée par la marche, fort semblable à celle que cause la congélation dans ces parties, mais ne provenant pas du froid, fut dissipée par ce remède seul.

Les pustules de la face et du cuir chevelu, fréquentes dans une constitution replette et ramassée, quoiqu'elles ne se guérissent pas par *nux* seul, l'admettent pourtant, entre autres moyens, comme un bon intermédiaire.

Dans les pertes sanguines, *nux* ne peut se montrer efficace qu'autant que tout l'état morbide offre de l'affinité avec les symptômes de cette substance. Cependant, à en juger par mes essais, il ne convient que dans les *pertes sanguines veineuses*, et seulement quand celles-ci ne sont pas assez considérables pour mettre la vie du sujet en danger. Les pertes artérielles ne rentrant point dans la sphère de *nux*, l'homœopathe qui débute se tromperait gravement en y appliquant ce moyen, lors même que les symptômes sembleraient y correspondre. La salive sanguinolente (sympt. 235), le crachement de sang... (sympt. 236), et l'épistaxis (sympt. 580...), paraissent, il est vrai, devoir aussi leur origine à des vaisseaux artériels, mais apparaissent rarement comme symptômes isolés, et trouvent, comme on peut le voir en observant les autres signes morbides, tout aussi rarement leur curatif dans *nux*. Les premiers symptômes décèlent plutôt une exsudation des vaisseaux sanguins qu'une perte sanguine réelle. Mais tous ces symptômes indiqués ici ne se sont manifestés à nous dans les divers cas que par les signes de congestion à ces parties, dont ils étaient de long-temps précédés; et cet état morbide dynamique des vaisseaux de certains organes, connu de nous sous le nom de *congestion*, est du nombre des maladies assez fréquentes auxquelles *nux* s'applique d'une manière spécifique.

Les métrorrhagies survenant pendant la grossesse, l'enfantement ou les couches réclament d'autres moyens, car elles sont d'origine artérielle. Celles

au contraire, qui apparaissent comme métrorrhagies, hors de la grossesse, à presque toutes les périodes, ou à l'époque de la cessation de la période menstruelle, sont ordinairement d'origine veineuse, et souvent déterminées par un état variqueux du système veineux de l'utérus, facile à découvrir par l'examen interne et le gonflement des veines des parties voisines. Les métrorrhagies survenues à la cessation des menstrues sont déterminées par une vie sédentaire, la pléthore, une nourriture trop succulente, des boissons échauffantes, excitantes, et sont souvent accompagnées de constipation, d'une émission pénible de l'urine, de gonflement aux vaisseaux hémorrhoïdaux; mais, quoique d'origine veineuse, elles se guérissent rarement par *nux*, ce dont j'ai fait souvent l'expérience.

La fréquente répétition de ces pertes sanguines donne lieu à mainte maladie consécutive dont la cure s'opère assez souvent par ce moyen.

Mais toutes les pertes sanguines étant plus ou moins précédées de signes de congestion, qui, comme je l'ai dit plus haut, trouvent en partie leur remède dans cette substance, je vais circonstancier ceux où je l'ai trouvée efficace.

Selon les organes où elle a lieu, la *congestion* varie aussi dans ses symptômes, et c'est par eux qu'elle nous démontre à quel moyen elle cédera.

C'est ainsi que cède ordinairement à cette substance la congestion à la tête provenant d'une vie sédentaire, d'un travail d'esprit continu, de l'usage

de boissons spiritueuses et échauffantes, caractérisée par le gonflement des veines céphaliques, la chaleur, la rougeur de la face, les céphalalgies, surtout frontales....

Ce remède guérit aussi les congestions à la poitrine, produites par les mêmes causes que celles de la tête, causes qui se caractérisent par des palpitations de cœur, une respiration courte et haletante, avec oppression, anxiété, affections asthmatiques, et peuvent aisément donner lieu, par leur fréquence, à des crampes thoraciques habituelles. Si la congestion de poitrine, ainsi accompagnée, provient au contraire d'une joie portée à l'excès, une seule petite dose de *teinture de café cru* suffira pour calmer le mal, mais seulement chez ceux qui ne font pas du café un usage journalier ; car, dans le cas contraire, l'impressionnabilité excessive, simplement diminuée par cette teinture, exige encore, pour être entièrement dissipée, qu'on fasse suivre celle-ci d'une dose de *nux*.

Les congestions à l'abdomen qui proviennent des causes ci-dessus énoncées, se manifestent par tension, ballonnement, pression, chaleur et ardeur de cette partie, par les accidents de congestion menstruelle et hémorrhéïdale, par les altérations les plus diverses dans les fonctions des organes abdominaux, causent, par leur fréquent retour, des stagnations et désorganisations dans ces organes, et se retrouvent pour cela fréquemment chez les hémorrhéïdaires et les hypochondriaques, — sont dans les maladies un bon criterium pour l'application de ce médicament.

Ici viennent aussi se ranger les congestions à l'utérus. Elles s'opèrent, pour la plupart du temps, par stagnation du sang, d'où procède insensiblement un état variqueux dans les veines de l'utérus. Cet état rend, chez la fille adulte, le flux menstruel plus précoce et plus fort que cet acte physiologique ne l'est naturellement, et le fait aisément, par sa fréquence, dégénérer en métrorrhagie ; chez la femme, l'état variqueux des veines utérines fait fréquemment avorter pendant la grossesse. Ces métrorrhagies hors de la grossesse, ainsi que les énormes pertes sanguines survenues dans l'avortement, je les ai arrêtées d'ordinaire promptement par *crocus*, surtout s'il s'écoulait un sang noir, coagulé, ce dont m'a convaincu mainte expérience faite dans ces maladies ; parfois *china* était aussi le moyen hémostatique, si la déplétion était imminente ; quelquefois *bellad.* et *platina* se sont montrés efficaces, surtout quand les sujets se plaignaient d'une pression continue vers les parties sexuelles externes, telles que s'il dût y avoir chute imminente de tous les intestins ; *ipéc.* et *hyoscyamus* ont opéré également d'une manière salubre, ce dernier surtout, s'il s'y joignait des mouvements convulsifs dans les membres et les muscles de la face ; il en a été de même de plusieurs autres remèdes. Tous ces moyens ne peuvent prévenir l'imminence de ce mal, ni dissiper le momentum, l'état variqueux, suite de fréquentes congestions à ces parties, par lequel l'utérus se trouvait dans un état de laxité. *Nux* démontre ici, d'une manière évidente, sa vertu spécifique.

L'avortement n'est pas produit seulement par l'état variqueux des vaisseaux de l'utérus, mais aussi par d'autres causes dont l'action est irritante pour le corps, et par laquelle il se fait congestion (sans varices) dans l'organe où la vitalité est déjà exaltée en ce moment ; on doit comprendre ici toute espèce de boissons ou aliments échauffants ou irritants, et en interdire absolument l'usage pendant la grossesse ; quelques doses de *nux*, administrées par intervalles dans les premiers mois, dissipent d'ordinaire les accidents fâcheux qui auraient pu en résulter. L'avortement peut encore avoir lieu par une irritation mécanique, par exemple : la constipation pendant la grossesse, ce que j'ai eu fréquemment occasion d'observer. Il arrive parfois ici que de l'inutile pression, faite dans le but d'expulser les selles, il résulte dans l'utérus des contractions précoces donnant lieu à l'avortement ; maux dont je me suis toujours rendu maître à l'aide de *nux*, et le plus promptement là où la constipation ne se manifestait qu'avec la grossesse.

Une femme, âgée de 28 ans, grande, forte et robuste, mariée à l'âge de 19 ans, avait eu, dans la première année de son mariage, un enfant sain et plein de vie, mais, depuis lors, avorta toujours au troisième ou quatrième mois ; cela pouvait lui être arrivé six fois quand je la pris en traitement ; elle en était considérablement affaiblie, et la laxité de l'utérus devenait de plus en plus sensible. A chaque nouvel avortement, elle se trouvait si bien qu'on ne pouvait

découvrir de symptôme contre lequel l'art médical fût en état d'opérer. Dès le premier jour de sa grossesse, il y avait toujours une constipation si opiniâtre, qu'il pouvait souvent se passer huit jours sans qu'elle éprouvât la moindre envie d'aller à la selle; alors l'évacuation ne s'effectuait que par de fortes pressions et la coopération des muscles abdominaux, accompagnée d'une légère perte sanguine par l'anus, et de la chute du rectum. Pour arrêter le mal, il ne me suffit pas d'interdire l'usage du café; je fus, de plus, obligé de donner une goutte de la 18^{me} dynamisation de *nux*, et obtins par là une amélioration de quinze jours de durée; puis, je fis reprendre une petite dose de la 24^{me}, et, quatre semaines plus tard, de la 30^{me} dynamisation; c'est ainsi que je dissipai cet état morbide, et cette dame accoucha à terme d'un enfant sain et robuste. A la première grossesse, il ne me fallut répéter que deux fois ce remède, qui donna encore le même heureux résultat.

Si les premiers symptômes d'un commencement d'avortement se manifestent, *nux* n'est déjà plus applicable; il faut d'autres remèdes indiqués par les signes morbides existants.

Nous opposons souvent ce moyen médical avec grand succès à l'état pléthorique pendant la grossesse, état que les allopathes ne croient pouvoir guérir sans la saignée. Cet état ne saurait être regardé comme morbide dans la grossesse, que s'il est partiel; car, en général, il ne peut manquer d'avoir lieu à cette période par des raisons aussi naturelles que faciles à

comprendre. Je l'ai vu encore souvent se manifester, hors des causes accidentelles ci-dessus énoncées, à la suite d'un refroidissement des pieds, comme *congestion à la tête, ou au thorax ou à l'utérus*. Il se joignait presque toujours à cette congestion à la tête, manifestée par des vertiges, d'énormes céphalalgies, surtout au sinciput, ou semi-latérales, avec rougeur des joues et gonflement des veines, une espèce de fièvre gastrique inflammatoire, caractérisée par un enduit pituiteux sur la langue, la soif, le malaise, le dégoût de tout aliment, et la constipation, symptômes pendant lesquels les extrémités inférieures étaient froides au toucher. Jamais ces affections morbides ne cessaient d'elles-mêmes, quoique les malades attendissent souvent deux à trois jours avant de chercher du secours. Parfois on employait, sans beaucoup de succès, des lavements de camomille, de valériane ou autres semblables. *Nux* a calmé en quelques heures les principaux symptômes, et peu de jours après, tout le mal avait cessé.

La congestion à la poitrine, survenue pendant la grossesse, peut se montrer accompagnée ou d'un état fébrile, ou simplement locale à l'estomac, ou bien encore d'une espèce de crampe dans cet organe, ce que j'ai eu mainte fois occasion d'observer. D'énormes palpitations de cœur, une respiration difficile avec anxiété, des douleurs crampoïdes à l'hypocondre gauche et à la région précordiale, avec une vomiturition vaine, continue, et constipation. accompagnaient toujours l'état fébrile, et étaient un bon indice de l'application de *nux*.

La congestion sanguine à la tête et à la poitrine, accompagnée de fièvre inflammatoire et de maux gastriques, peut aussi avoir lieu hors de la grossesse, et affecter indifféremment les deux sexes.

La congestion à l'utérus tend à faire avorter, comme nous l'avons dit, dans la première moitié de la grossesse ; dans la seconde, elle peut, si on ne la réprime et qu'elle soit continue, avancer les couches. J'ai déjà parlé de la première ; à l'égard de la seconde, la grossesse étant si avancée, on ne saurait en venir à bout par ce moyen ; mais cela peut avoir lieu pour des maux dont elle aurait été précédée. La congestion à l'utérus cause, dans la première moitié de la grossesse, des contractions assez semblables aux douleurs de l'enfantement, répétées par intervalles, non de plus en plus fortes, à chaque retour, comme dans l'enfantement, mais, au contraire, toujours les mêmes, ne se portant point, comme dans celui-ci, du sacrum aux parties génitales, mais siégeant de préférence à ce premier organe, et co-affectant l'utérus, ce qu'indique l'endolorissement de l'abdomen au moindre mouvement et au toucher : sa durée exalte considérablement, et par degrés, la vitalité du tronc, déprime, au contraire, celle des extrémités ; les mains et les pieds sont froids. Un simple lavement tiède les calme souvent pour un certain temps, sans cependant en empêcher le retour. Ces phénomènes morbides doivent d'ordinaire leur origine à un fort refroidissement de pieds, et au coït quand on en fait abus. Cette congestion est un mal semblable à celui que les

allopathes signalent sous le nom de *rhumatismus uteri*. A moins d'avoir recours aux remèdes, il se prolonge jusqu'à la fin de la grossesse, et rend l'enfantement fort difficile. J'ai dissipé souvent de semblables accidents, dans une bonne constitution, par la plus petite dose de *nux*, parfois aussi à l'aide de *bryon.*, et provoqué par ces moyens, — si la grossesse touchait à son terme, ces maux m'étant toujours indiqués par les sages-femmes sous la dénomination générale de douleurs faibles et agaçantes, par lesquelles l'enfantement n'est point avancé, — des douleurs de plus en plus fortes; et l'enfantement était alors promptement terminé.

Il se manifeste souvent dans les couches un état semblable, qui peut être alors plus dangereux qu'avant l'enfantement, ayant une plus forte tendance que dans les maux rhumatiques sus-indiqués, par une impressionnabilité encore plus grande du système sexuel, à se transformer en une espèce de métritis et de fièvre puerpérale. Ces dernières maladies sont quelquefois telles, comme je l'ai fait observer plus haut, que *nux* se trouve être pour elles le remède le mieux approprié. Le médecin saura trouver par lui-même l'individualité d'un tel cas, et voir si ce moyen médical est applicable ou non; elle est d'ordinaire indiquée d'une manière si caractéristique, qu'on ne peut guère, en connaissant bien les symptômes des substances, s'y méprendre. CARUS dit fort bien dans sa *Gynécologie*, au sujet des fièvres puerpérales, § 1611 : « La fièvre puerpérale prend un caractère

particulier par la période même où elle a lieu, caractère que, à la vérité, il est plus facile de retrouver dans la nature à l'aide d'un esprit sain et d'une conception facile, que de définir par des mots. Il en est ainsi, pour ne pas dire de tous, du moins de la plupart des phénomènes de notre existence, *car la nature, toujours variable, souffre rarement d'être restreinte dans les bornes fixes d'une idée exprimée par des paroles.* » — J'ai rapporté en détail, dans les *Archives de méd. hom.* V, 1, p. 102, une espèce de fièvre puerpérale, accompagnée, après l'enfantement, d'affection inflammatoire à l'utérus, où *nux* fut le curatif spécifique. Je mentionnerai encore ici, puisqu'il est question des états morbides de la période de grossesse et d'enfantement, l'altération morbide des lochies qui, sans désorganisation quelconque d'autres organes où ce curatif soit indiqué, est rarement modifiée par celui-ci, ainsi que les *vomissements* pénibles des femmes grosses, qui, si le cas y correspond, est guéri pour toujours par une seule dose de *nux* — ou quelques-unes d'*ipécac.* On rencontre plus rarement le vomissement accompagné d'énormes tranchées dans le dernier mois de la grossesse, que dans les premiers mois, mais on s'en rend d'ordinaire également maître par *nux*, si les circonstances y correspondent bien.

J'ai encore souvent guéri par ce remède quelques espèces de douleurs consécutives à l'enfantement, de la nature la plus intense, quand la femme étant couchée, il s'y joignait une sensation telle que pour aller

à la selle, et que, assise sur la chaise percée, les douleurs crampoïdes s'irradiaient plutôt vers l'utérus et la vessie.

Un phénomène douloureux que j'ai vu parfois survenir pendant la grossesse, et se prolonger, à moins qu'il n'y fût porté remède, même pendant les couches, c'était une enflure interne, d'ordinaire semi-latérale du vagin, espèce de pli de la peau épais et bourrelé, semblable au *prolapsus*, accompagné de douleurs brûlantes et lancinantes, aggravées par le contact de la main ; ce symptôme isolé a été souvent guéri par moi à l'aide de ce remède.

J'ai parfois rencontré une autre congestion dans les années climatiques des femmes qui ont cessé d'être réglées depuis quelques mois, surtout celles qui mènent une vie sédentaire, ont une nourriture succulente, et prennent du café chargé ou du vin. Cette congestion se déclare dans les organes périphériques du corps par des sugillations, extravasations à la peau, avec élancements brûlants et prurit dans tout l'organe cutané, inquiétude par tout le corps, sommeil agité et inquiétant, constipation, et peut facilement se tourner en une espèce d'apoplexie sanguine. Avec un régime bien ordonné, nul remède ne saurait mieux correspondre à cet état que *nux vomica*.

Une dame fort avant dans la quarantaine, trop fortement et trop long-temps réglée (l'ayant été dès l'âge de 12 ans), se trouvait inquiétée par ses règles chaque quinzaine ou toutes les trois semaines, à ne pouvoir souvent quitter le lit de huit jours. Son mé-

decin lui conseilla de se faire saigner au premier aperçu des symptômes, ce qui fut fait sans y manquer, mais pas toujours avec le plus heureux résultat. Je fus consulté, vu que, malgré la saignée, le flux menstruel était réapparu une couple de fois à de courts intervalles, et que les signes pléthoriques hautement manifestés, s'annonçaient par la somnolence, une fréquente faiblesse paralytique des membres, des suffusions sous de plus ou moins grandes surfaces de la peau, une forte irritation mentale, et d'énormes céphalalgies gravatives. Une nouvelle déplétion étant jugée indispensable tant par cette dame que par ses alentours, ce ne fut pas sans peine que j'obtins un délai de quelques jours. J'ordonnai ce même jour à la malade une petite dose de *nux*, et réglai son régime.

Au bout du terme fixé pour la saignée, personne de ceux qui la jugeaient d'abord si nécessaire, ne la trouva alors utile, car tous les signes pléthoriques étaient disparus, et ils ne se manifestèrent pas depuis lors ; j'ordonnai encore par intervalles deux petites doses de *nux*. Il s'est depuis passé six mois ; les règles sont devenues normales et cette dame est fort bien.

Arrivés à la *menstruation* morbide, nous ne nous arrêterons qu'à celle qui est désordonnée. Trop précocce, elle emporte toujours avec elle quelque chose de relatif, étant plus tardive chez certains individus que chez d'autres, mais ne doit point pour cela être regardée comme morbide. Supposée trop précocce, elle ne peut être considérée comme anormale, qu'autant

que cet acte physiologique se montre accompagné de symptômes morbides. Ce phénomène contre nature a lieu d'ordinaire sur des sujets sensibles; il est déterminé par une sur-excitation du système génital que provoquent des accidents pouvant causer congestion aux parties sexuelles; par exemple l'onanie, les discours licencieux, la lecture des romans dont l'imagination est échauffée, les boissons spiritueuses fortes, le café fort.... Souvent les maladies consécutives à cette menstruation trop précoce proviennent de l'effet énergétique de *nux*, qui peut en conséquence être appliqué dans ces cas.

Si cet acte physiologique est en quelque sorte pathologique, et se présente comme menstruation désordonnée, *nux* se trouve indiqué de préférence dans les cas 1° où un sang normal flue assez long-temps, de 8-15 jours; 2° où la menstruation se répète à de courts intervalles, tous les 14-18-20 jours. Les cas où pendant une courte période, le temps normal de 3-6 jours, la perte est trop forte, de même que ceux où, le sang, sans être très-abondant, flue non interrompu, plus propres pour cela à être classés parmi les métrorrhagies: tous ces cas, dis-je, s'appliquent moins bien à *nux*. HAHNEMANN dit dans la préface de ce remède: « Si le flux menstruel a lieu d'ordinaire quelques jours trop tôt et est trop fort, les maux consécutifs ou naissants sont, après qu'il a cessé, tout-à-fait appropriés à *nux*. » Les causes de cette abnormité ayant déjà été mentionnées plus haut à diverses reprises, je les passerai maintenant sous silence.

Les cas d'une telle menstruation morbide varient tellement qu'on ne saurait les analyser avec précision ; je me bornerai donc à les avoir indiqués.

Nux est, on pourrait dire, spécifique contre la menstruation trop précoce, précédée d'une douleur de traction des muscles cervicaux à l'occiput, état que j'ai rencontré d'ordinaire chez les femmes pléthoriques, robustes et bien nourries.

Un état moral très-fâcheux et désespérant, accompagné d'affadissement à la région précordiale et au-dessus, survenant un jour après la cessation des règles, peut, surtout si celles-ci ont été trop précoces, être guéri par *nux*, et ne se répète pas la prochaine fois quand le régime est bien ordonné.

Toutes les indications symptomatiques de *nux*, relatives à des affections menstruelles morbides, démontrent que ce remède ne peut être appliqué que dans les cas où a lieu un flux trop précoce et trop fort, et qu'au contraire il serait fort mal appliqué si les règles sont rares ou tardives.

Je n'ose décider si *nux* est tout-à-fait inefficace dans les affections chlorotiques, vu que je n'en ai que peu d'expérience. Dans les cas où je l'ai employé, je me suis vu contraint d'effacer par d'autres remèdes mieux appropriés les maux consécutifs de *nux*, même là où je n'en donnais qu'une dose fort minime, pour ramener le mal à son premier état. Les maux les plus marquants que je vis toujours se manifester dans la chlorose après l'emploi de ce remède, furent : de fortes céphalalgies obligeant le sujet à se coucher, une grande

lassitude, une espèce de colique, des malaises, des vomissements et une perte totale de l'appétit. — Cependant je crois que dans ces sortes de maux, on ne doit point le retrancher tout-à-fait du nombre des curatifs, vu qu'il a été reconnu un moyen admirable dans les maladies du système de reproduction, sur lequel se fondent les affections chlorotiques. Peut-être est-ce ma faute pour l'avoir administré ou trop tôt ou trop tard, conséquemment peu à propos, ou en trop grande ou trop petite quantité; néanmoins je l'ai trouvé parfois fort salutaire et fort bon intermédiaire dans quelques espèces de *fluor albus*.

Le mot *hémorrhoïde* a, d'après la définition de l'ancienne école, un sens bien étendu ! Il l'est évidemment beaucoup trop, car dans le tableau qu'on en trace, il s'y joint des images de maux qui ne méritent nullement ce nom. Je rappellerai seulement ici les *hémorrhoïdes vésicales, verrucales, muqueuses, anormales*... Nommées hémorrhoïdes fort improprement, ce sont au contraire des maladies d'un autre genre, qui ne doivent point se traiter d'après les indications des véritables hémorrhoïdes, à moins, comme cela n'arrive que trop souvent, d'inquiéter sans succès le malade par une infinité de remèdes mal appropriés. Il en est ici comme de toutes les maladies; il faut avoir égard aux *momenta*, et si la cause provient d'hémorrhoïdes supprimées ou cessées, qu'il se trouve quelque remède qui réponde mieux au mal actuel et produise dans son effet primitif une espèce

d'hémorrhoides, ce moyen aura sur la présente maladie, hémorrhoides vésiculaires, ou autre, la meilleure influence thérapeutique. Jamais il ne faut attacher trop d'importance à la disparition des hémorrhoides, et regarder leur retour comme base de la cure, mais prendre et traiter le mal d'après son caractère actuel. Les *hémorrhoides borgnes* et les *fluentes* ne diffèrent que qualitativement, différence qui ne dépend que de l'afflux de sang à ces vaisseaux, plus ou moins prolongé, plus ou moins fort. Il est très-naturel que ce violent effort du sang vers le rectum produise sur les nerfs sacrés une coaffection manifestée par des douleurs plus ou moins intenses au sacrum et dans ses alentours, ou même déjà antérieure au premier aperçu d'hémorrhoides sèches ou fluentes ; mais c'est bien à tort qu'on attribue cette douleur à la seule tendance aux hémorrhoides ! — Ces congestions et stagnations causent dans d'autres organes, surtout ceux de l'abdomen, des altérations qui se retrouvent souvent, mais pourtant pas toujours, dans la suite des hémorrhoides, et ne peuvent en conséquence être notés comme symptômes constants de cette maladie, se présentant souvent comme mal secondaire, ne pouvant ainsi pas toujours être dissipés en même temps que les hémorrhoides par les moyens efficaces, appliqués contre celles-ci, et en réclamant de tout autres pour leur propre traitement.

Nux est un curatif salutaire dans les hémorrhoides sèches, comme dans celles qui fluent, et est surtout

indiqué là où les hémorrhoides proviennent de l'usage de boissons fortes et échauffantes, du vin, de l'eau-de-vie, de la bière forte et du café; de même que quand elles résultent de contention d'esprit, de méditation, d'une vie sédentaire, conséquemment d'une compression continue de l'abdomen; ou bien si elles sont produites par des corps étrangers au rectum, des matières dures, des vers, nommément des ascarides; enfin là où l'imprégnation de l'utérus, le gonflement des organes abdominaux, des vices organiques du rectum ou de ses alentours y ont donné naissance.

Une seule dose de *nux* me suffisait parfois pour guérir les hémorrhoides sèches provenues de l'usage de boissons échauffantes; souvent il me fallait aussi le répéter, les malades ne voulant guère s'abstenir de ce qui y donnait lieu. Ils se plaignaient d'ordinaire de fortes nodosités hémorrhoidales, brûlantes et lancinantes, de constriction au rectum, celui-ci paraissant être trop étroit au passage des matières, et des élancements obtus et saccadés se faisant sentir en même temps au sacrum et à l'apophyse de l'ischion; ils éprouvaient encore au sacrum, par le moindre mouvement du corps, une douleur de brisure qui leur faisait jeter les hauts cris; de plus ils ne pouvaient alors ni se tenir debout ni marcher, et se trouvaient mieux de rester courbés.

Nux guérit également bien de semblables douleurs au sacrum, causées par le refroidissement des pieds à l'humidité, ce que j'ai eu occasion de remarquer sur moi-même et sur un autre sujet. — Une petite

dose de la 30^e, administrée en trois jours, dissipa une espèce de douleurs périodiques au sacrum, presque intermittentes (mais non accompagnées de fièvre), remontant parfois jusque entre les épaules, causant une légère douleur de traction vers les parties sexuelles, aggravées au moindre mouvement, reparaissant régulièrement de deux jours l'un, de 6-8 heures de durée, accompagnées de constipation pendant 3-8 jours ; l'accès suivant eut lieu, il est vrai, au bout de 48 heures, mais fut de peu de durée, et si peu grave, que la patiente put vaquer sans peine à ses affaires domestiques.

On peut voir facilement que *nux* doit aussi être efficace, si les hémorroïdes proviennent d'ascarides, parce que c'est un remède très-actif contre cette sorte de vers, dont une seule dose suffit souvent pour expulser du rectum ces parasites, et enlever ainsi le principe originel des hémorroïdes. Causées par ces vers, elles ne se sont pas encore présentées à mon traitement, mais bien ces derniers, dont l'expulsion suivie de la guérison a parfois été opérée à l'aide de *nux*, qui n'étant pas toutefois le seul spécifique, ne peut l'être non plus des hémorroïdes qui en proviennent.

Les hémorroïdes se rencontrent fréquemment chez les femmes ; souvent le rectum fonctionne pour l'utérus, et elles peuvent alors avoir lieu dans la jeunesse comme dans un âge plus avancé. Elles se manifestent pourtant de préférence après les grossesses qui donnent lieu à la formation de varices. Il n'est

pas rare qu'elles se présentent ici comme mal secondaire, vu qu'elles procèdent du système utérin, et doivent leur origine à des vices organiques de ce système.

Dans ce cas, le mal est assez grave, et l'on ne saurait tirer un pronostic définitivement favorable. La congestion à l'utérus, l'atonie, les indurations et varices des vaisseaux utérins, les indurations des ovaires, le prolapsus du vagin et de l'utérus, sont des causes prédisposantes à cette maladie. Une étude profonde des causes mène ici assez souvent au but, les maux précités trouvant parfois leur curatif dans *nux*, et, si ce n'est pas le cas, ce remède méritant néanmoins d'être mentionné comme un intermédiaire fort bien approprié.

Quoique de tous les symptômes de *nux*, il n'y en ait pas un qui indique d'hémorrhagie par la vessie, il ne me paraît pourtant pas invraisemblable qu'il soit applicable dans quelques espèces d'hémorrhoides vésicales; cette sensation contre nature, soit dans la vessie ou l'urètre, soit aussi les causes prédisposantes et l'esprit du malade, font opter dans ces cas d'une manière décisive en faveur de son application.

Je l'ai trouvé fort salutaire dans des cas de flux muqueux par la vessie (hémorrhoides muqueuses); une seule dose suffisait pour enlever ce mal douloureux. Cela est possible dans des cas peu graves; dans d'autres plus graves et invétérés, où la vessie et ses alentours sont peut-être déjà désorganisés, une seule ne suffira pas; il faudra même avoir encore recours

à d'autres remèdes. J'avoue que dans deux cas opiniâtres, je ne pus, par une fréquente alternation des remèdes, qu'améliorer et non guérir.

Les sensations douloureuses de l'urètre expliquent fort bien pourquoi divers homœopathes ont trouvé ce moyen médical si efficace dans les affections graveleuses et calculeuses. Je m'en rapporterai ici aux essais du Dr GROSS, qui a admirablement opéré dans ces maladies à l'aide de *nux* et de *salsaparilla*. Quant à moi, je n'ai pas eu occasion de m'y exercer.

Ce remède mérite d'être surtout pris en considération dans la *réten tion d'urine*, nommément sous la forme appelée *ischurie*. On verra sans peine pourquoi je ne regarde pas *nux* comme spécifique dans cette maladie, quoique de tous les remèdes en apparence bien appropriés à cette dernière, ce soit souvent le meilleur ; c'est que ce mal n'étant pas d'une forme fixe, se présente toujours comme symptôme secondaire et sous la dépendance d'autres maux. Tout dépend ici du momentum. Se trouve-t-elle accompagner la *néphrite*, l'ischurie cédera d'autant mieux à ce remède, que, comme je l'ai déjà dit pour la *néphrite*, c'est le remède le plus généralement indiqué contre cette dernière. Si elle dépend de vaisseaux variqueux de cet organe, comme dans les hémorrhôides vésicales, ou d'affections graveleuses et calculeuses, ou d'afflux de mucus dans la vessie, l'homœopathe aura égard à ce que nous avons dit plus haut.

Si elle provient de crampes à la vessie, de crampes hémorrhôïdales, de coliques, et qu'elle les accompa-

gne, *nux* est encore parfois le remède le mieux approprié à cette douloureuse maladie.

Une espèce de *strangurie*, souvent provoquée par l'usage de bière forte, brune ou blanche, parfois de plusieurs jours de durée, manifestée par un ténésme vésical où l'émission d'urine est presque nulle et accompagnée d'ardeur douloureuse dans l'urètre, douleur qui, après l'émission, devient astringente, déchirante, suivie d'une sensation d'inquiétude par tout le corps, cette strangurie, dis-je, je l'ai dissipée parfois à l'aide de *nux*.

Dans une soi-disant *blénorrhée du gland* ne provenant pas de contact vénérien, mais d'une plus forte sécrétion morbide de mucus à la couronne du gland, je calmai en peu de temps par ce remède les douleurs mordicantes et pruriteuses, et diminuai la sécrétion de mucus; une petite dose de *cinnabaris* enleva en peu de jours ce qui restait du mal.

D'opiniâtres pollutions que je rencontrais souvent chez des hommes robustes, et qui ne provenaient point d'onanie, se guérissent quelquefois par ce remède; il en fut de même d'une espèce de douleur crampoïde et d'étranglement dans les cordons spermaticques, avec gonflement, induration du testicule du côté malade, et traction crampoïde de celui-ci, de bas en haut; la douleur devenait plus intense en restant debout ou en marchant, et se dissipait parfois entièrement en restant assis. J'ai rencontré d'ordinaire ce mal chez les individus dont les fréquentes pollutions étaient stationnaires. — Un trop fort ap-

pétit vénérien, accompagné le matin d'érections souvent douloureuses, se guérit de même promptement par ce remède, quand ces maux ne se joignent point à la blénorrhée.

HAHNEMANN dit : « La tendance de *nux* à modérer le mouvement péristaltique devient pernicieuse dans la véritable dyssenterie simple, parce qu'alors il constipe, que les marques d'altération de la bile se multiplient, et que les excrétiions dyssentériques, bien que plus rares, restent unies à un ténésme aussi continu qu'auparavant, et sont d'une nature tout aussi viciée. » Les essais ultérieurs faits sur ce remède ont depuis long-temps prouvé au père de l'homœopathie que son opinion ainsi énoncée méritait d'être modifiée, ce qu'il a aussi rectifié dans ses annotations sur ce remède. Nous devons faire dans la dyssenterie accompagnée de contractions crampoïdes des fibres musculaires dans les intestins, ce que nous indiquent les coliques et le ténésme, où le mouvement vermiculaire n'est augmenté que d'une manière secondaire, ce qui fait que chez un dyssentérique ce remède ne constipe qu'en calmant ces maux de ventre inquiétants et ces ténésmes, à moins qu'il n'y ait contre-indication pour *nux*. Et, en effet, c'est qu'il est un des moyens les plus actifs et les plus salutaires contre cette maladie, les évacuations alvines contenant rarement des matières pures, et étant plutôt mêlées de mucus ou de sang ; mais ce moyen est encore souvent applicable aux diarrhées dyssentériques, où les

évacuations sont ténues et accompagnées d'épreintes. Il m'a été fort utile dans la dysenterie, la transformant dans plusieurs cas en une simple diarrhée modérée, et dissipant totalement le mal dans quelques autres, il est vrai, moins nombreux.

J'ai été vivement intéressé par un cas où la dysenterie fut précédée de plusieurs autres maux. Une enfant âgée de 9 1/2 ans, fut atteinte de la rougeole qui, par sa constante bénignité, n'exigea pas la présence du médecin, mais, arrivée à son plus haut période, se joignit à une violente diarrhée et à des vomissements de pituite, ce qui fit que les parents ne crurent pas devoir laisser plus long-temps à la nature seule le soin de ces dangereux symptômes. Etant appelé, je trouvai bien les symptômes précités, mais la rougeole était disparue. *Pulsatilla* était le remède convenable; en 5 heures, la diarrhée et les vomissements cessèrent, la rougeole réapparut et eut sa durée normale. La période de desquamation n'était pas tout-à-fait passée, lorsqu'il se manifesta chez cette enfant un fort chémosis ne souffrant aucune lumière, et accompagné d'une fièvre inflammatoire grave. *Aconit.* dissipa tout le mal en un seul jour. Cette petite fille, gaie pendant 5 jours, se plaignait alors de prurit et d'ardeur à la peau; le lendemain il y avait en diverses places du corps une rougeur scarlatine, de plus en plus étendue; le cou, les tonsilles, la gencive et la langue étaient rouges et enflés; l'enfant crachait sans cesse pour se débarrasser d'une quantité de mucus ténace; enfin la déglutition ne

pouvait avoir lieu sans douleur. Je lui donnai une petite dose de *mercur. sol.*, à l'aide duquel les accidents inflammatoires de la bouche et du cou furent assez bien calmés au bout de deux jours. La fièvre inflammatoire durait toujours, l'éruption cutanée florissait, quand je lui donnai un globule de *bellad.* imprégné de la 30^e dilution, qui, sans l'interposition d'aucun autre médicament, imprima à la maladie un cours tranquille et sans risque. A peine la desquamation avait-elle cessé, qu'il y eut diarrhée et tranchées de la nature suivante. L'enfant demande tous les quarts d'heure d'aller à la garde-robe, se plaignant d'une vive douleur incisive à la région ombilicale et plus bas encore dans l'abdomen, avec pression sur le rectum et légère évacuation de selles muqueuses, mêlées de mucus et de sang, ou simplement de mucus sanguinolent. Les épreintes au rectum ne se prolongent que peu de temps après l'évacuation, et les maux de ventre cessent. Forte chaleur, rougeur des joues, sécheresse de la langue, grande altération, teinte rosée de l'urine, inappétence et sommeil. Je donnai une goutte de *nux* à la 30^e dilution, dont l'enfant fut parfaitement rétablie au bout de quelques jours.

Dans fort peu de cas, il est vrai, des plus graves, *nux* ne fut d'aucune utilité, et le *sublimé* prouva d'une manière éclatante sa vertu curative; selon les circonstances, *staphysagria*, *rhus*, *arsen.*, *mercur. sol.*... se montrèrent aussi parfois convenables.

La *constipation*, ou le simple effort pour expulser les excréments des intestins, est, par la vie luxueuse qu'on mène à présent, un mal assez fréquent, que nous n'avons toutefois que rarement à traiter comme symptôme morbide isolé. Quelque précieuse que soit dans une santé parfaite une évacuation journalière et fixe, il est pourtant rare qu'un homme du reste bien portant y pense ; ce n'est que quand d'autres affections inquiétantes de l'abdomen se manifestent, qu'il cherche à découvrir les traces des causes apparentes, et à s'en libérer sans le conseil du médecin (comme cela a lieu chez le petit peuple) par des purgatifs qui sont bons un certain temps, mais qui, fréquemment répétés, causent dans les intestins, surtout le rectum, une inertie, une atonie encore plus grandes, et suppriment enfin tout-à-fait le mouvement péristaltique d'abord existant, manifesté encore par cette pression sur le rectum (ou effort inutile pour expulser les excréments). Dans de telles circonstances, la constipation se joint alors volontiers à des affections gastriques qui, prolongées, peuvent donner lieu à des désorganisations dans les organes abdominaux ; et bien ! *nux* est encore souvent ici le curatif radical. Les obstructions qu'il guérit avec le plus de certitude, sont celles dont l'origine est due le plus souvent à un fréquent usage du café, ou de boissons spiritueuses et échauffantes.

(*La suite à un numéro prochain.*)

Observations pratiques.(Extrait de correspondance.)

.
Le premier cas qui s'est offert à mon observation, est une névralgie du nerf pneumo-gastrique accompagnée de quelques symptômes venant de l'utérus et des organes de la digestion (je la qualifie *céphalalgie nerveuse entée sur une gastrite chronique avec symptômes hystérisformes*).

M^{me} S., âgée de 29 ans, blonde, lymphatique, système osseux développé, peau fine et blanche, habituellement peu réglée, ayant peu de pertes blanches, et ayant eu deux enfants, pour lesquels les accouchements ont été faciles et n'ont pas été suivis d'accidents; ceux-ci ont été nuls aussi pendant l'allaitement, quoique l'acte du coït soit toujours douloureux; elle ressent, depuis six mois, une douleur à la tête, envahissant presque la totalité de cette partie, ayant de l'analogie pour la forme de la sensibilité, tantôt à une sensation qui exprimerait l'écartement des os du crâne, tantôt à celle que produirait un corps aigu qui pénétrerait profondément dans l'organe cérébral, cette dernière sensation plus marquée dans la région frontale, accompagnée d'anxiété et d'angoisses partant du bassin, et remontant vers l'estomac et la gorge pour produire ce que l'on nomme la *suffocation de*

matrice. Après ces accès, qui avaient eu lieu le plus généralement le jour, la scène se terminait par un sentiment de faiblesse extrême, d'inappétence et quelquefois de nausées. Voilà ce qui se passait dans le principe, et alors les accès avaient une durée de huit jours, après lesquels la malade restait quinze jours sans souffrir aucunement. A l'époque où je la mis en traitement, il y avait une différence assez notable dans l'état des symptômes; les accès, par exemple, revenaient plus souvent, mais leur durée n'avait plus que trois ou quatre jours. Ils commençaient par une sensation de chaleur dans le ventre, de peu de durée; après elle, la tête devenait le siège de douleurs fixées tantôt dans un côté et tantôt dans l'autre; le cerveau semblait comprimé par ses enveloppes, ensuite les os semblaient s'écarter; enfin la sensibilité, toujours très-grande, devenait superficielle, et se manifestait par des élancements répondant dans les téguments; ces symptômes finissaient par une nouvelle sensation de chaleur dans le ventre avec gastralgie, nausées, tristesse et ensuite irascibilité.

Avant cette maladie nerveuse, la malade voyait apparaître souvent, et surtout pendant l'été, une éruption avec cuisson et prurit assez prononcés; la névrose a fait disparaître cette affection cutanée, à laquelle on attachait peu d'importance. A l'époque où je prenais ces renseignements, le poulx offrait les particularités suivantes: plénitude, dépression facile, une fréquence de 92 pulsations.

Prenant en considération l'affection cutanée préa-

lable, et le conseil que donne HAHNEMANN de commencer les traitements des affections chroniques par le soufre, avant de rechercher le médicament convenable à la névrose, j'administrai, le 16 août, après quatre jours de régime homœopathique, 1 gtt. *sulf.*, 30^e, dans quatre cuillerées d'eau distillée, une cuillerée à prendre matin et soir. 48 heures après, rougeurs avec prurit entre les doigts et aux poignets; elles durent 24 heures; diminution de la céphalalgie, mais les sensations abdominales persistent.

20 août, continuation de *sulfur*. Pendant les quatre jours de son administration, la céphalalgie ne reparait plus, et les accidents gastriques diminuent.

24 août, je vois, dans le *Guide de l'homœopathe* du docteur *Ruoff*, à l'article *céphalalgie*: Céphalalgie chronique, *sepia* 30. Ce médicament est indiqué pour céphalalgie chronique, hystérique avec douleur locale ou dans toute la tête, hebdomadaire avec picotements à la peau; aggravation aux époques menstruelles et après les émotions, terminaison par envie de vomir, défaillance, chaleur dans le ventre, etc. Comme médicament psorique, je crus que je pourrais continuer par lui la médication commencée, je l'administrai comme *sulfur.*, et voici ce que j'observai pendant huit jours: une nouvelle éruption psoriforme, pruriente s'est généralement répandue sur les mains, aux poignets, aux plis des bras, sur le ventre, les cuisses et les jarrets; elle cause une démangeaison insupportable, mais elle disparaît au bout de trois jours; alors, soulagement général très-marqué, plus

de céphalalgie, plus de gastralgie, de tristesse et d'irrégularité dans le caractère; le bas-ventre seulement est encore le siège de quelques malaises, et il y a constipation. A cause de ce dernier symptôme, je crois devoir donner *nux vomica*, qui le fait disparaître promptement, et la malade se trouve revenue à un état de santé auquel elle espérait peu quinze jours auparavant. Trois semaines se sont encore écoulées, et la guérison n'a éprouvé aucune altération, la menstruation a paru comme d'habitude. Voilà donc un fait fort remarquable dans ce sens que, sans une diète sévère, sans moyens thérapeutiques violents, on a anéanti rapidement une irritation nerveuse compliquée. J'ai oublié de mentionner que le pouls est descendu, après *sulf.*, à 70 pulsations, et s'est maintenu à ce nombre jusqu'à ce jour.

Quelques jours après, un autre fait se présente : c'est une sciatique, huit jours d'invasion sur une femme de 38 ans, lymphatique au dernier degré. Cette femme a eu une grossesse naturelle, et a allaité sans accidents, il y a dix ans; il y a cinq ans, elle a été atteinte d'une fluxion de poitrine qui a laissé beaucoup de susceptibilité dans la poitrine; elle tousse tous les hivers. Sans cause appréciable, il lui est survenu une sciatique (névralgie du nerf sciatique) avec douleur de tiraillement depuis la tubérosité de l'ischion, en suivant la direction du nerf sciatique jusqu'à la plante des pieds; il y a fourmillement dans cette dernière partie et dans le mollet; pendant la nuit, les douleurs sont insupportables.

Je trouve tous les symptômes décrits à *chamomilla*, et après deux jours de régime, je donne une gtt. de la 30^e dilution dans 6 onces d'eau distillée, une cuillerée matin et soir. La malade commence ce traitement le 20 août ; pendant la seconde nuit, il s'établit une transpiration très-abondante, et le matin, la douleur se trouve diminuée. La médication continue pendant quatre jours encore, mais l'état reste le même. Alors, je trouve que *sulfur.* est aussi indiqué contre la sciatique ; de plus, malgré les informations nulles à ce sujet, je crains que la psore soit pour quelque chose dans l'opiniâtreté de la maladie ; je laisse reposer la malade deux jours, j'abandonne *chamomilla*, et je prépare une potion de *sulfur.* à prendre en six fois en trois jours. Le second jour, déjà la malade se lève, marche, mais elle boite encore ; deux jours après, la guérison est complète, et ne s'est pas démentie depuis.

**Sur la menstruation douloureuse et l'effet de
COCCULUS et de GRAPHITES dans cette forme
de maladie, par le D^r LOBETHAL de Breslau.**

La vocation de la femme, d'être épouse et mère, est si intimement unie à sa nature, qu'on peut expliquer sans peine comment tous les maux, tant physiques que psychiques, de celle qui entre dans l'âge nubile,

démontrent des rapports plus ou moins directs avec ses organes sexuels. Quelle que soit l'affinité entre l'hystérie dans ses symptômes avec l'hypocondrie, la liaison incontestable de la première avec l'utérus et les organes sexuels permet de rapporter, dans leur différence pathogénétique, ces deux formes de maladies à l'un et à l'autre sexe.

La période de développement chez le sexe a lieu comme initiative de nubilité, selon la diversité d'influences telluriques, diététiques, de climat et de convention, plus ou moins vite dans le second décennium de la femme. C'en est l'époque la plus importante, parce que là se termine le cycle de développements antérieurs, et commence une nouvelle série d'évolutions qui, dans la plupart des cas, sont, non sans de vives réactions, ou simplement temporaires, ou prolongées pendant toute la vie. Les maux innombrables que suscite la marche typique des règles, présentent souvent une tâche difficile à l'homme de l'art, dont ils réquièrent tous les soins. *Aménorrhée, ménostasie, menstruation surabondante* ou *exiguë*, et le plus souvent *menstruation douloureuse* à laquelle se joint d'ordinaire un flux périodique rare, sont ou les causes de toutes, ou de la plupart des formes de maladies communes à cet âge, ou les compagnes de toute altération un peu grave de la santé. On ne peut disconvenir que l'ancienne méthode ne possède dans les préparations ferrugineuses douces, nommément dans *flores salis ammoniaci martiales*, dans *tinct. Bestuscheffii nervina* applicable à la *chlorose atoni-*

que, enfin dans *borax* et autres substances prescrites contre les formes éréthiques des affections menstruelles, des moyens dont chaque praticien a eu mainte fois occasion d'éprouver l'efficacité avec succès. Mais l'homœopathie aura toujours l'avantage d'en posséder, contre ces formes de maladies, d'autres tout aussi sûrs que les précédents, qui n'entraînent aucun des accidents si communs à la suite de *ferrum*.

Une forme de maladie contre laquelle l'allopathie consuma vainement ses moyens dans la presque totalité des cas, et qui, par son action pénétrante sur les forces des malades, sollicite les plus prompts secours, — c'est la *menstruation douloureuse* que son opiniâtre résistance à l'ancienne méthode rend si souvent l'objet d'un traitement homœopathique dans son état chronique. Nos remèdes agissent admirablement dans cette forme de maladie; et de tous les cas de cette nature qui m'ont été soumis dans le cours de plusieurs années, pas un ne m'a échoué.

Le traitement de cette maladie (j'entends par *menstruation douloureuse*, un simple malaise physique ayant lieu pendant les règles et allant jusqu'aux plus forts spasmes, tels que convulsions, coliques..... les plus violents délires, les céphalalgies, et les diverses affections de la sensibilité pervertie et excitée de toutes les parties du corps sous ses formes si variées) requiert, dans des cas invétérés tels que ceux dont se charge d'ordinaire l'homœopathie après un laps de plusieurs années, même de 6 ans, l'emploi des remèdes les plus variés, ainsi que des bains, souvent 9

mois et au-delà jusqu'à entière guérison, mais du moins plusieurs mois, pour qu'il se manifeste une réaction un peu sensible des moyens homœopathiques. Ce phénomène étonne d'autant plus que la réaction qui enfin s'opère contre ces remèdes, se manifeste d'ordinaire avec une énergie proportionnée à la répétition et à la quotité des doses auxquelles on a cru devoir recourir en raison de la violence des symptômes prédominants et du défaut apparent de réceptivité. Plusieurs malades que je traitais hors de Breslau m'avaient déjà désespéré pendant bien des mois par leurs plaintes sur l'état stationnaire de leurs maux, quand un rapport désolant et dénué d'espoir pour l'avenir m'annonçait communément, par une plus grande intensité des douleurs, l'effet curatif prochain, curatif des divers moyens employés. — Du reste, j'ai souvent eu occasion d'observer, surtout dans l'organisme des personnes des hautes classes, précédemment traitées pour des maux hystériques par divers médecins qui, cédant aux désirs de ces dames, se croyaient obligés de les gorger de mille poisons, un défaut d'impressionnabilité pour les remèdes homœopathiques, telle que, grâce à Dieu, on n'en trouve pas même dans les circonstances diététiques les plus défavorables, ni dans une nature quelconque de constitution, et qui, démontrée de prime abord chez certains sujets, se prononcerait d'une manière assez énergique contre l'application générale des dilutions.

Je ferai observer que le traitement de l'éruption

menstruelle douloureuse sous les formes pathologiques les plus graves, avec affection de tous les systèmes, pronostique une plus prompte cure que les espèces accompagnées, par intervalles, d'une sensation de bien-être relativement passable. Quant au choix de la *dose* des remèdes indiqués, les hautes dynamisations sont à préférer aux inférieures par leur intense efficacité à réparer les ravages faits dans l'activité organique; et je serais disposé à opter, par les aggravations souvent si inopinées, plutôt en faveur de l'olfaction des solutions supérieures que de l'usage interne. Il faut surtout bien se garder de se laisser entraîner par le défaut de réaction à une trop fréquente répétition des remèdes, et n'appliquer ceux-ci, même lorsqu'il y a apparence d'apathie complète, qu'avec intervalle de 3-5 jours, ou sous la forme des solutions d'ÆGIDI, mode le plus applicable dans ces cas par l'action fréquemment répétée du moyen spécifique.

Pendant les règles je n'ai obtenu d'avantage bien marqué d'aucun remède.

De toute la série de substances applicables ici, *cocculus* et *graphites* sont celles qui se sont montrées les plus salutaires, tant en s'aidant qu'en se compensant mutuellement dans le traitement de ces maladies. Appelé à employer tant de remèdes dans mes essais si souvent infructueux pour trouver un médicament bien approprié, j'ai dû nécessairement remarquer que les deux sus-indiqués formaient toujours la clef de voûte de toute la série, et étaient les

premiers, parfois répétés à plusieurs reprises, à produire une *crise* évidente. J'ai employé d'ordinaire la 30^e solution de *cocculus*, une seule fois la 60^e, dont me fit part mon respectable ami et collègue STARKE à Silberberg, avec un résultat heureux.

A l'égard de *graphites*, j'en ai dissous plus ou moins de globules, en général 10, X, et administré chaque jour une cuillerée à thé.

Le 22 avril 1834, M. E... de G. vint me faire part des douleurs de son épouse, et réclamer mon assistance. J'appris que, mariée depuis plusieurs années sans avoir eu d'enfants, elle ne se souvenait avoir éprouvé depuis son enfance jusqu'à la période de développement, aucune maladie grave. Réglée à l'âge de 16 ans, elle eut à souffrir à l'apparition de son flux périodique d'une infinité de maux toujours répétés jusqu'ici à chaque retour avec de légères modifications. Cependant depuis son mariage, toute la constitution de cette dame avait commencé à souffrir davantage de ces maux périodiques, et depuis plusieurs années, les médecins de ses environs ayant, d'après son propre témoignage, épuisé tous leurs remèdes, elle s'était enfin décidée à faire un essai de l'homœopathie. Les maux consistent en une violente traction spasmodique dans le ventre, avec engouement et vomissement, ainsi qu'en règles trop exiguës proportionnellement à son organisation robuste. Dans les intervalles, son teint est bon, mais depuis long-temps elle est affectée pendant ceux-ci d'un flux muqueux innocent. Ce fut ici que j'employai *coccu-*

lus 60 dont STARKE m'avait fait part, en prescrivant au mari, à qui j'en remis 6 poudres, de les faire prendre de cinq en cinq jours. Ses maux devant avoir été plus douloureux encore à la première apparition qu'auparavant, j'appris à la fin du deuxième mois qu'en continuant le même remède, elle se trouvait fort bien, ce que je tâchai de maintenir en prolongeant l'usage de *cocculus* pendant plusieurs mois. Je dirai encore que cette même dame, encouragée par cet heureux essai, ayant mis toute sa confiance dans les vertus curatives des moyens homœopathiques, me fit demander, il y a quelques mois, si l'homœopathie pouvait aussi lui aider à accomplir son vœu le plus ardent « de devenir mère » — et je me propose d'annoncer plus tard si les remèdes appropriés spécialement à la force génératrice, au nombre desquels, après un mûr examen des circonstances, je trouvai bon d'appliquer *cannabis* I, furent couronnés de succès, cette dame m'ayant assuré dans une lettre être elle-même la cause de sa stérilité.

Le cas suivant, quoique plus opiniâtre, se termina tout aussi heureusement. M^{lle} Z..., d'Oels, âgée d'environ 20 ans, vint, accompagnée de sa mère, réclamer mes soins, le 12 janvier de cette année. La mère me dit que sa fille, réglée dans sa 14^e année sans fâcheux résultat, souffrait depuis 5 ans, à chaque nouveau retour, de douleurs très-intenses, survenues à la suite d'une vive affection morale pendant ses règles, maigrissait à vue d'œil depuis assez longtemps, et commençait à donner des symptômes in-

contestables d'une fièvre hectique. Tous les remèdes employés ici avec tout le soin et toute la persévérance possible, étaient restés sans effet, de même que divers bains, sauf ceux de *Cudowa*, dont l'action transitoire avait été salutaire pour les premiers mois de l'hiver suivant. La patiente elle-même, vrai squelette, paraissait évidemment souffrir de fréquentes douleurs à la face, et était très-pâle. — Assez bien (sauf une grande faiblesse et une extrême impressionnabilité) hors du temps indiqué, elle éprouvait, les deux premiers jours de la menstruation, au sacrum et au ventre, d'horribles douleurs qui l'obligeaient à garder le lit, et devenaient, les cinq jours suivants, pendant une évacuation continue de caillots de sang, si intenses, que la malade, atteinte de crampes non interrompues, poussait malgré elle des cris perçants. Toutes les fonctions étaient alors plus ou moins altérées ; l'émission d'urine, spasmodique ; les selles, d'ordinaire régulières, étaient rares, et l'évacuation douloureuse ; l'appétit était souvent tout-à-fait nul, et les aliments causaient de grandes douleurs. — *Sabina*, *cocculus*, *platina*, *graphites*, appliqués sous les formes et les doses les plus variées, ne produisirent pendant plusieurs mois pas le moindre effet ; mais après de fréquentes solutions de *graphit. x*, j'appris de la mère, à la fin de juin, que les crampes et douleurs survenues à la dernière apparition des règles l'avaient emporté en intensité sur toutes les précédentes, et qu'elle ne conservait plus l'espoir de voir sa fille rétablie par la méthode homœopathique.

Ce ne fut pas sans peine que je persuadai à la mère que ce changement frappant, même en aggravation, n'était point du tout contraire à la guérison, et qu'avec des soins assidus et une stricte observation du régime, elle pouvait espérer que la première fois les symptômes la surprendraient d'autant plus agréablement par leur peu d'intensité, qu'ils l'avaient inquiétée cette fois-ci par leur violence. La première apparition des règles eut lieu sans douleurs, quoique la patiente gardât encore un jour le lit ; mais depuis lors sa santé n'en a été nullement altérée, ce qu'elle m'a dit de sa propre bouche, il y a une couple de semaines. Du reste, elle a l'air d'être fort bien maintenant, et ses muscles ont repris de la force.

Le cas suivant a été encore plus opiniâtre. La fille de M. le conseiller H...., de notre ville, aussi âgée de 20 ans, souffrait depuis plusieurs années, pendant ses règles, de violentes migraines, d'une forte oppression de poitrine, de palpitations de cœur, d'engouements, de vomissements et de fièvre ; elle avait employé tant de remèdes sous la direction des médecins les plus habiles de notre ville, dont quelques-uns étaient ses parents, que le 18 août de cette année elle eut enfin envie de me faire appeler dans un de ces accès. Jamais je n'ai vu de cas semblable, accompagné de maux aussi terribles, qui bannissaient, même dans les semaines d'intervalles, toute gaité chez cette fille, par la pensée du retour régulier de ce mal sans remède. Je laisserais le lecteur par le récit des peines que j'éprouvai au sujet de cette dame jusqu'en avril,

en énumérant tous les remèdes que le désir et la fausse conviction d'avoir enfin trouvé le vrai spécifique, me firent appliquer dans cette maladie. — Mais en vain. — La nature continua sa marche, ou tranquille, ou désordonnée, sans s'inquiéter de mes remèdes ; à peine me fut-il possible d'adoucir tant soit peu l'intensité des maux en les palliant. Enfin, l'analogie de cas semblables, heureusement terminés, me fit revenir avec une nouvelle persévérance à *graphites*, que j'administrai à quinze jours ou trois semaines d'intervalle, en interposant trois à quatre fois, sous la forme de la susdite solution, d'autres remèdes réclamés par les besoins du moment, lorsque, contre toute attente, je reçus de la mère la nouvelle que les règles étaient apparues cette fois (en avril), accompagnées, il est vrai, d'accidents tout aussi critiques, mais de moindre durée (ayant toujours été auparavant de 8 jours). Depuis le mois de mai je n'ai pas employé de nouveau remède contre ce mal, et la patiente jouit maintenant de la plus parfaite santé, tant de corps que d'esprit (1).

Addition du Rédacteur. .

C'est avec beaucoup de surprise que, parmi les moyens énumérés par l'auteur, je ne vois point signalé celui dont je me sers journellement avec un tel succès, que plusieurs dames et demoiselles sont à lui seul

(1) *Alumina* m'a aussi été parfois d'un secours radical dans la *menstruation douloureuse*.

redevables d'un repos inappréciable. L'une de ces dames, je l'ai déjà dit quelque part, n'était, depuis longues années, jamais menstruée sans éprouver des douleurs qui lui faisaient pousser les hauts cris, amenaient des convulsions violentes, et nécessitaient le repos de longue durée sur un canapé. C'est, dans ma pratique, l'exemple le plus remarquable que je connaisse ; la dame n'a jamais eu d'enfant, elle est dans l'aisance, elle avait consulté un nombre de docteurs, mais vainement ; à chaque mois elle voyait reparaître ses tortures, et ne songeait même plus à s'en affranchir, car ce n'est pas pour ce cas, mais pour tout autre, qu'elle me consultait.

Dans l'énumération complète qu'elle fut appelée à me faire de ses maux et de ses symptômes, elle signala la *menstruation douloureuse* dont elle était atteinte depuis un nombre d'années. Au milieu du traitement fort long que nécessitait la très-ancienne affection pour laquelle elle me demandait mes secours, je plaçai le remède que je crus pouvoir la délivrer d'une si grande affliction, et je réussis admirablement. Pour le choisir, je fus déterminé par les symptômes suivants :

A l'apparition des règles, violente colique qui fait tomber en syncope.

Deux jours avant les règles, frisson par tout le corps, pendant toute la journée.

Pendant les règles, la femme fut obligée de rester deux jours au lit, à cause d'agitations dans le corps et de tiraillements douloureux dans les jambes et le bas-ventre, avec borborygmes ; le second jour, battements de cœur durant plusieurs heures, dans l'après-midi, avec asthme.

Pendant les règles, forte pression au front, avec sortie de matières dures et fétides par le nez.

Pendant les règles, mal de dents, battements dans la gencive.

Tiraillements dans les dents, qui remontent la joue, p. l. r.

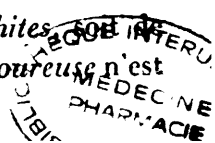
Saignement de nez, trois soirées de suite, p. l. r.

Beaucoup de mélancolie, surtout le matin, p. l. r. (*Mal. chr.* II, 157.)

Cessymptômes, beaucoup plus explicites que ceux de *cocculus* et de *graphites*, et qui sont ceux de *sepia*, ne me permirent pas d'hésiter en faveur de cette dernière substance; elle produisit merveille; les règles firent leur apparition avec douceur, très-peu de douleurs et d'angoisses, et depuis, la malade n'a que très-rarement été exposée à de rudes attaques; il est vrai qu'elle a persisté à prendre, avant l'époque de la menstruation, quelques globules *sepia*, dont elle garde une provision près d'elle.

La même expérience pratique a été faite avec le même succès sur plusieurs autres personnes; en général, il m'a paru que celles qui vivent dans l'aisance, et ne sont pas appelées à un travail plus ou moins forcé, sont plus sujettes à cette incommodité que les filles ou femmes qui gagnent péniblement leur vie; tout au moins, le nombre de ces dernières qui se sont adressées à moi pour ce fait, est-il moindre que celui des premières.

Au reste, l'induction générale qui me paraît devoir être tirée des expériences de LOBETHAL et des miennes, c'est à dire du succès, soit de *graphites*, soit de *sepia*, c'est que la *menstruation douloureuse* n'est



qu'un cas de psore, qui trouve sa guérison dans l'emploi judicieux de l'antipsorique le plus approprié. — Nous venons donc ainsi, l'un et l'autre, confirmer la doctrine générale de HAHNEMANN sur le principe de la chronicité, qu'elle dépend *le plus souvent* d'une psore latente, principe qui deviendra d'autant plus fécond que les praticiens feront des antipsoriques une application plus soigneuse et plus spéciale.

PESCHIER.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. V, p. 45.)

COPAÏVA.

Le *copaïva*, que je n'emploie à la vérité que fort rarement, mérite cependant d'être mentionné, parce que des médecins anglais ont affirmé récemment que l'affection connue sous le nom de *rhumatismus gonorrhœicus* de diverses articulations et surtout du genou, se manifeste comme effet de l'usage du *copaïva*. Maddock rapporte, dans *the Lancet*, avoir vu se manifester, après l'emploi de ce baume, les symptômes les plus douloureux de rhumatisme. Les membranes synoviales du genou étaient fortement épaissies et endurcies, le dos de chaque pied enflé, et la douleur si poignante, que pendant six semaines le

malade fut hors d'état de poser les pieds. Il revendique, dans le *franc Eagle*, le nom distinctif de *rhumatismus copaïbalis* pour cette affection. Ce remède mérite néanmoins d'être recommandé, non-seulement contre la gonorrhée, et surtout les blénorrhées des organes urinaires, mais encore contre les saignements de ces derniers, ce qui, du reste, est confirmé de mainte manière par le Dr Egeling, de Barlem.

Addition du Rédacteur.

Je crois devoir répéter ici ce que j'ai déjà dit ailleurs, c'est que *copaïva* mérite certainement d'être étudié et expérimenté avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. HAHNEMANN lui avait accordé une place dans ses *Fragmenta*; dès lors il est difficile de deviner pourquoi il n'en a pas répété et poursuivi l'étude, ou pourquoi il ne l'a pas confiée à quelque habile expérimentateur, pour l'insérer ensuite dans sa *Matière médicale pure*.

L'importance de ce médicament se trouvait suffisamment signalée, ce semble, par les phrases suivantes, tirées des *Fragmenta*, après les symptômes des voies urinaires.

Febris aliquot dies repetens; post matutinum frigus et frigiditatem, calor pomeridianus universalis, cum siti aquæ.

Diarrhæa excrementorum alborum maxime mane inter frigus cum doloribus ventris dissidentibus, truncum incurvare cogentibus, ante et inter sedes.

Diarrhæa involuntaria.

Uteri hæmorrhagia.

Inter motum dolor dorsi pedis, inter frigus febrile.

Ante tormina discindentia dolor strictorius in femoris ossis tubo.

Ces deux derniers symptômes ont quelque rapport avec ceux que cite LOBETHAL d'après les médecins anglais.

De plus, HAHNEMANN, dans ses *Fragmenta*, donne encore d'après HOPPE :

Cordis palpitaciones.

Hæmoptysis.

Voilà donc un médicament énergique dont l'homœopathie doit pouvoir tirer le plus grand parti; cependant les observations pratiques où est cité son emploi ne parlent que d'affections des voies urinaires où cette substance a plus ou moins bien réussi; et, en général, les praticiens qui l'ont mis en usage ne se louent guère de son application.

J'ai eu, en dernier lieu, un cas où cette substance a vraiment fait merveille. J'ai déjà dit ailleurs que c'est dans l'inflammation de la muqueuse bronchique que devait être cherché le succès le plus signalé de ce remède. En conséquence, traitant une personne atteinte depuis très-long-temps d'une dyspnée des plus pénibles avec œdème considérable des extrémités inférieures, dyspnée à laquelle s'était jointe, en dernier lieu, une toux très-opiniâtre et fatigante dont l'expectoration ne se faisait qu'avec la plus grande peine, malgré les remèdes au moyen desquels j'avais cherché à amender cet état, je songai à faciliter la formation

et l'excrétion des crachats au moyen de *copaïva*, dont je donnai une petite portion de goutte triturée avec le sucre de lait, répétée plusieurs fois par jour. L'effet dépassa de beaucoup mon attente ; avant trois jours , non - seulement la toux était notablement amendée, mais encore l'œdème des extrémités avait énormément diminué, en sorte que la marche de la malade, auparavant impossible, vu la raideur des extrémités, était redevenue possible dans son appartement.

A la vérité, la guérison totale n'a pas suivi cette amélioration ; la maladie est trop ancienne, il y a quelque altération d'organe trop profonde pour qu'on la puisse espérer ; mais le changement heureux que j'ai momentanément obtenu est trop remarquable pour qu'en le consignait ici je ne cherche pas à réveiller l'attention des médecins sur l'application de *copaïva* dans les affections pulmonaires, et à attirer de nombreuses relations de guérisons semblables et surtout plus complètes. P.

CROCUS SATIVUS.

Une expérience particulière a démontré l'effet admirable de ce remède contre d'actives métrorrhagies dont j'ai souvent, à l'aide de quelques gouttes de teinture de *crocus* pure, opéré la cessation subite. Les remèdes qui se sont montrés les plus efficaces contre les métrorrhagies, sont *crocus*, *sabina* et *secale* ; le premier répondant le plus au caractère actif, le deuxième au caractère érélique, le dernier au carac-

rière paralytique. — L'homœopathie obtient ici un triomphe marqué en épargnant aux patientes les tortures que nécessitent l'intromission d'un citron écorcé dans l'utérus, ou des injections de vinaigre, qui causent assez fréquemment une désorganisation douloureuse, des polypes, des cancers, etc...

Les dérangements d'esprit, sous la forme d'hébétéude ou de mélancolie, ont souvent trouvé dans le *crocus* un remède efficace, ce qui s'explique d'une manière satisfaisante par les symptômes significatifs que nous avons déjà sur *crocus*. Des docteurs en font de nos jours un fréquent usage, et, grâce à l'homœopathie, l'administrent ordinairement pur, sans autres médicaments, même en fortes doses, par drachmes, dans la journée.

Il convient de placer dans la catégorie d'une matière médicale homœopathique, un cas qui s'est manifesté sous la forme de mélancolie religieuse, très-opiniâtre, et a été parfaitement guéri par l'usage du *crocus* (plusieurs onces en tout), après bien des médicaments employés en vain. Les symptômes essentiels qui paraissent avoir fait opter pour l'affinité élective homœopathique ont été ceux-ci : Le patient reste accroupi et raide sur son lit, ses traits expriment l'apathie la plus complète. On avait essayé plusieurs fois de lui faire prendre des médicaments, mais il les avait recrachés. Prescription : Une demi-mesure de bonne bière brune : frictions d'onguent d'Authenrieth continuées. Pour la première fois le malade dort, mange de la soupe et boit de la bière avec fort peu de

répugnance. La langue est nette, le pouls de la tête, du cou et des mains est peu fréquent, mol, faible; le patient marche quand on le pousse, et ne dit mot; œil baissé, torpeur, expression d'une stupidité complète, qui se change un peu en douleur pendant les frictions seulement; celles-ci ont dû, par un commencement de suppuration au dos, être transférées sur les deux bras. Pendant huit jours on n'emploie rien, hors une nourriture substantielle, la bière et les frictions avec l'émétique. L'état reste le même, avec toutes les marques d'une bonne digestion. Le malade paraît manger de bon appétit, mais ne prend de lui-même aucun aliment, et laisse avec indifférence la cuillère dans sa bouche si on ne l'en retire. La nuit il a de fréquents sursauts, regarde fixement un seul et même point, et ses mouvements sont ceux de quelqu'un qui serait sur la défensive. Il ne dit mot, ni de jour ni de nuit, est fort tranquille dans la journée, se laisse habiller et déshabiller, asseoir et placer debout, comme on veut, et reste ainsi jusqu'à ce qu'on l'asseie ou le couche de nouveau. Il mange si on lui donne des aliments, et boit quand on lui donne à boire, mais ne touche de lui-même à aucun aliment, même en les ayant près de la bouche (1).

(1) L'état moral cité ici est si contraire à ce que nous savions jusqu'à présent de *crocus*, que nous sommes presque tentés de penser que cette cure est antipathique. Quoi qu'il en soit, il en résulte cependant que *crocus* est un remède important, et non une drogue qu'on puisse remplacer.

GROSS.

On commença alors à lui donner demi-drachme de *tinct. croci*, de 2 en 2 heures. Le lendemain, le patient regardait déjà l'auteur en face, murmurait quelque chose de l'esprit blanc et des mouches volantes dont il était menacé ; enfin, il décelait la crainte et l'angoisse d'une mort prochaine. On alla jusqu'à un gros *tinct. croci*, toutes les 2 heures. Amélioration soutenue ; le malade ne parle plus de la crainte de la mort ; il demande à manger, mange de son propre mouvement, met et quitte ses habits quand on l'y engage, se promène si on le désire, voit l'esprit blanc sans le craindre, et parle encore des mouches volantes. Le pouls s'élève dans la même proportion ; les traits ont plus d'expression ; un gros et demi *tinct. croci*, de 2 heures en 2 heures.

Après avoir employé ainsi 8 onces 2 drachmes de teinture, le malade se trouva rétabli au point que, sauf les mouches qu'il voyait encore, il ne restait pas de trace de l'accès, mais que, comme sa mère l'assurait, il était même plus sensé qu'il l'eût jamais été. Bientôt après il fut placé comme manœuvre chez un maçon, qui en fut content et le garda ; sa mère, chez qui il demeurerait, se loue de sa docilité et de sa mémoire, se montre fort contente de pouvoir l'employer à quelque chose, et se plaint seulement d'une irascibilité qu'il n'avait point manifestée. Dernièrement, 4 ans après cette maladie, l'auteur, venant à le voir par hasard, dit qu'il lui parla avec suite et justesse, mais qu'il pensait « tout n'est pas encore bien net là-dedans » (en montrant son front), et plus tard,

« tout n'est pas encore dehors. » — Il est encore petit pour son âge ; cependant il y a plus de promptitude et de vivacité dans ses manières ; il voit encore de temps à autre les mouches volantes. Ses yeux n'ont rien d'abnormal (*Annales de Schmidt*, 1837, pages 447 et 448).

Addition du Rédacteur.

Parmi les symptômes pathogénétiques de *crocus*, se remarque une alternation notable d'*oubli* et de *vivacité de mémoire*, de *gaîté* et de *tristesse*, de *dureté* et de *douceur de caractère*. Ces modifications, totalement opposées, du système nerveux suffisent pour expliquer les succès qu'on a obtenus ou qu'on pourra obtenir de cette substance dans les *aliénations mentales*, soit *tristes* et concentrées, soit *gaies* et expansives. L'observation qu'on vient de lire est extraite d'un recueil allopathique ; elle n'en est pas moins un exemple précieux à consigner et à retenir, ne fût-ce que pour le comparer avec quelques observations purement homœopathiques.

Ainsi, on lit dans les comptes rendus de l'Institut homœopathique de Leipsik, qu'une jeune fille, atteinte d'aliénation mentale, à laquelle *platina* avait déjà fait beaucoup de bien, étant tombée dans un silence, un recueillement qui contrastaient avec l'humeur enjouée qui faisait le fond de son caractère en santé, reçut *crocus*, qui amena les règles et quelques éclairs de vivacité ; depuis, quoique encore silencieuse, la malade reprit tout son bon sens.

Ainsi, par opposé, GROSS, ayant à traiter une fille de 10 ans, atteinte de *chorée* et de *coqueluche*, et à laquelle il avait déjà donné plusieurs médicaments, lui donna *crocus* à l'occasion d'une gaîté extraordinaire et tout-à-fait spasmodique ; les paroxysmes en furent arrêtés, comme par enchantement.

Le même remède, employé dans le même cas, a eu le même succès, entre les mains de SCHUBERT.

Je juge inutile de rapporter ici des observations ; il en existe un grand nombre de succès de *crocus* contre les hémorrhagies, soit du nez, soit de l'utérus ; je suppose cette thérapie suffisamment connue.

Mais je me plais à signaler l'effet curatif de cette substance contre les ophthalmies, en particulier les blépharophthalmies, conséquemment aux symptômes pathogénétiques que produit *crocus* à ces organes.

Ainsi, CASPARY, traitant une ophthalmie douloureuse avec céphalalgie, qui avait résisté à *pulsat.* et dont les principaux symptômes étaient pupilles fixes, injection des vaisseaux de la conjonctive, douleur tiraillante vers la tempe gauche, donna *tinct. croci* 3. Dès le lendemain, les yeux n'étaient plus rouges, mais la vue était encore trouble. Le surlendemain, la malade voyait très-bien de l'œil droit, et mieux de l'œil gauche ; la pupille gauche était revenue presque à l'état normal ; les douleurs avaient disparu. Au bout de quelques jours, l'œil gauche était revenu à son état naturel.

HERMANN, ayant à traiter une ophthalmie qui ré-

sistait à tous remèdes depuis cinq ans, après avoir obtenu du succès d'*ars.*, combattit avec succès, au moyen de *crocus*, l'injection des veines de la cornée et le trouble de celle-ci ; après ce remède, l'œil acquit une nouvelle activité, la veine qui se dirigeait vers l'angle externe disparut en peu de temps, la cornée devint plus transparente, et la force des muscles de la paupière supérieure augmenta.

J'ai moi-même employé *crocus* avec un succès remarquable dans les ophthalmies chroniques ; mais après en avoir constaté le succès, il serait maintenant à désirer qu'on en déterminât exactement les limites d'action. P.

(*La suite au numéro prochain.*)

**CRITIQUE du discours prononcé par le D^r JAHR
à l'inauguration de l'Institut homœopathique
de M. MURE.**

La critique légère à laquelle je vais me livrer, et qui n'est que le résultat des impressions que j'ai reçues en lisant ce *discours*, a un but purement scientifique, et ne doit en aucune manière être considérée comme le moins du monde offensive envers l'orateur. Ses titres à la considération des savants et en particulier des homœopathes sont trop connus pour ne pas mériter à M. JAHR une reconnaissance que je tiens à honneur de lui vouer. Ce sont donc les paroles qui ont été prononcées à l'Institut, et non la bouche d'où elles sont sorties, que je me propose de passer en revue.

L'ouverture d'un *institut homœopathique* en France, à Paris, est une œuvre d'une trop grande importance pour que tous les homœopathes consciencieux ne soient pas appelés à juger si les discours qui ont accompagné cet événement ont été en tout dignes d'une circonstance d'une si haute portée.

Le titre du discours de M. JAHR : *Examen de la valeur pratique et scientifique de l'homœopathie*, renferme à lui seul une annonce grandiose propre à réjouir les sectateurs de la doctrine de HAHNEMANN ; il promet un énoncé clair et succinct des points de comparaison entre la médecine de l'école et l'homœopathie, tant sous le rapport thérapeutique que sous le rapport scientifique. Evidemment l'auteur du discours a dû se proposer de prononcer de la manière la plus irréfragable, que l'homœopathie guérit mieux, plus vite et plus souvent que l'allopathie, qu'elle a une importance scientifique plus grande ; se réservant de donner dans les leçons subséquentes toutes les démonstrations désirables, tous les faits de détail afférents à l'une et l'autre de ces propositions.

Si tel a été, comme je le pense, son dessein, c'est par voie d'autorité qu'il a dû procéder, comme doit le faire tout professeur parfaitement convaincu de la vérité de ce qu'il enseigne ; les voies de conseil et de persuasion ne sauraient être celles d'un pareil professeur, car il est tenu de démontrer, de prouver l'authenticité de tout ce qu'il annonce.

Or, c'est cette voie d'autorité que je cherche en vain dans plusieurs parties du discours que j'ai sous les yeux ; il me produit l'effet d'avoir été tenu par un homme parfaitement probe et honnête qui *prie* ses auditeurs d'être de son avis, au lieu de leur dire, en relevant la tête : *La vérité est là et non ailleurs !*

Nous n'en sommes plus au temps des tâtonnements et des épreuves ; la doctrine de HAHNEMANN a fait assez de pas, elle

couvrir une assez grande étendue de pays, elle a rendu la vie et la santé à un assez grand nombre d'infirmes et de malades, pour que chacun de nous puisse dire à haute voix : *La vérité est là* ; et le ton simplement persuasif est maintenant tout-à-fait hors de saison.

Un des premiers paragraphes du discours de M. JAHR contient une série de questions dubitatives qui toutes méritaient d'être résolues ; elles pouvaient former le plan même du discours, et leur résolution ne pouvait pas ne pas porter la conviction dans l'esprit des auditeurs et des lecteurs. L'auteur a abandonné, je le regrette, cette marche si simple, et a résumé sa matière en trois points seulement, qu'il a passés rapidement en revue.

Son premier point est : *Le principe de la doctrine de HAHNE-MANN*. L'auteur entre en matière en disant : « que la science qui porte le nom d'homœopathie est une nouvelle doctrine médicale qui a pour base le principe *similia similibus curantur*, ou, en d'autres termes, *qui prescrit*, pour obtenir une guérison prompte, douce et durable, *d'administrer de très-petites doses* d'un médicament qui, employé sur l'homme en santé, produirait des effets semblables à ceux de la maladie. »

Il y a, à mes yeux, une faute de logique capitale à confondre ainsi le *principe* avec la *pratique* qui en découle. Rien n'est plus propre à déconsidérer l'HOMŒOPATHIE que de la présenter comme la doctrine des *petites doses* ; jamais le plus ou le moins n'a pu constituer un principe scientifique ; et cela est si vrai, que tous les homœopathes peuvent, comme moi, voir chaque jour *le plus* réussir là où *le moins* a échoué. Certes, là n'est pas *le principe*, mais là est peut-être *la conséquence* ; et parmi les auditeurs de M. JAHR, s'il s'est trouvé des savants, étrangers à notre médecine, ils ont dû être désagréablement frappés de ce rattachement d'une doctrine qui jouit déjà d'un grand retentissement scientifique.

Je m'élève donc de toute ma force contre cette confusion entre deux choses éminemment distinctes : le principe des *actions semblables*, et la conséquence toute naturelle de l'administration de *très-petites doses*, toutes les fois que la réceptivité ou sensibilité nerveuse du sujet le requiert.

Après sa première proposition, on pouvait s'attendre à ce que le professeur en démontrerait la vérité, la réalité ; il a mieux aimé passer outre et aborder immédiatement les objections ; ce plan est jusqu'à un certain point soutenable, mais c'est à la condition que chacune des objections présentées sera reprise, débattue, et que notre doctrine en sortira pleinement victorieuse. Voilà ce que je déplore que le professeur n'ait pas fait ; il en serait résulté une masse de raisonnements qui, en tout temps et en tous lieux, auraient pu avantageusement être offerts à nos adversaires. Dans une matière aussi sérieuse que celle que traitait le professeur, il n'est pas permis de laisser la moindre lacune, car elle se change immédiatement en un défaut de cuirasse dont l'ennemi ne manque pas de profiter pour y introduire la pointe acérée de l'ironie et de la critique hostile.

Le professeur bat en brèche le principe *des contraires*, mais nulle part il ne se donne la peine de démontrer la vérité du principe *des semblables* ; citer la similitude des effets du *soufre*, du *mercure*, de la *belladonne*, n'est pas prouver que le principe est applicable à tous les cas, car il se pourrait très-bien que ce ne fussent là que des exceptions ; il y avait là un beau thème scientifique à développer. C'est par là que j'aurais répondu au professeur quand il dit : « *Et que voulez-vous davantage ?* »

En résumé, il me paraît que la tractation du premier point n'est qu'effleurée, abordée, et qu'elle n'est pas conduite jusqu'à la résolution.

Le second point est divisé en trois propositions :

a) *La nécessité d'étudier les effets des médicaments sur l'homme en santé.*

Ici le professeur raconte que c'est par cette étude que HAHNEMANN est parvenu à découvrir la véritable loi curative, mais il ne *prouve* pas que cette étude soit nécessaire et la seule nécessaire ; de plus, il combat l'objection puérile des dangers à faire courir à l'homme qui expérimente ; absolument comme si tous les médicaments étaient non-seulement des poisons, mais encore des poisons subtils capables de porter une atteinte grave à l'organisme.

La véritable objection, que le professeur n'a point abordée, est celle-ci : Prouvez-nous que l'action d'un médicament dans un corps malade soit exactement la même qu'elle s'est montrée dans un corps sain. En d'autres termes : Prouvez-nous que l'abnormalité, nerveuse ou autre, actuelle n'influe pas sur le mode de réaction vitale de manière à altérer même ce que vous considérez comme devant être l'action curative du remède.

Certes, cette objection, franchement abordée et victorieusement résolue, devait produire le plus grand effet sur l'auditoire, et porter la conviction dans les esprits les plus récalcitrants.

b) *L'inconvénient d'un traitement basé sur le diagnostic de la lésion organique.* Le professeur rejette dès l'abord la recherche de la cause ; ici il me semble évidemment s'écarter des préceptes même de HAHNEMANN, qui, un symptôme étant donné, prescrit très-strictement de s'enquérir de la cause, parce qu'à ce symptôme répond un tout autre remède, s'il est produit, par exemple, par la peur, le chagrin, la colère, l'inquiétude ou la joie ; il en est de même d'autres symptômes qui peuvent avoir surgi spontanément, ou être la suite, par exemple, d'un

coup, d'une contusion ; n'a-t-on pas vu alors *arn.* réussir très-promptement, quoiqu'un nombre d'autres remèdes eussent échoué ?

c) *L'utilité et la supériorité des petites doses.* Le professeur regarde d'abord la supériorité du régime comme adoptée, ainsi que la convenance de n'administrer qu'un remède à la fois ; il passe de même par-dessus la proscription faite par HAHNEMANN des évacuations sanguines, des vomitifs et des purgatifs. Ces derniers points sont tellement encore une occasion de litige entre les deux écoles, qu'ils méritent une discussion approfondie ; que le professeur n'ait pas cru avoir le temps de l'aborder dans un discours d'ouverture, cela se peut ; mais il ne saurait être dispensé d'en faire l'objet d'une ou deux leçons spéciales ; les avantages que certains disciples de l'école préconisent de ces thérapies méritent bien qu'on les examine de très-près, et que l'on balance les inconvénients présumés qui résultent de leur emploi.

Quant à l'exiguité *des doses*, le professeur a eu tort, je crois, de ne pas faire sentir à son auditoire la nécessité de ne pas confondre la division mécanique d'une substance et le chiffre auquel cette division semble la faire atteindre (*un décillionième de grain!!!*), avec l'augmentation prodigieuse d'action que lui donne la trituration, par exemple. Evidemment, quand, avec un globule de *natr. mur.*, préparé selon les formules de HAHNEMANN, vous obtenez un effet que ne produit jamais la substance non préparée, ce n'est pas un *décillionième de grain* de sel de cuisine que vous avez donné au malade, c'est quelque autre substance qui n'a de commun avec ce dernier que le nom.

Ainsi, le professeur aurait, je crois, rendu un très-grand service à l'homœopathie, lorsqu'il aurait dit du haut de sa chaire :

« Ne nous parlez pas de décillionièmes de grain ; nous ne savons ce que c'est que ces nombres fictifs, et par là même ridicules ; nous employons des substances préparées de telle et telle manière, nous en obtenons tel et tel effet ; et nous nous gardons bien de croire à la division précise que peut indiquer un chiffre ; chiffre toujours mensonger, qui, dans aucun cas, ne peut représenter la vérité, car, dans les suppositions les plus probables, il est impossible de *démontrer* qu'un grain de substance se soit divisé en un nombre quelconque de parties, et qu'une de ces parties, et non pas deux, non pas trois, non pas dix, se rencontre dans une quantité quelconque de sucre de lait ou d'alcool. »

Un pareil langage eût été conforme à l'état actuel de la science et aux progrès que la saine logique a nécessairement fait faire aux idées relativement aux premières énonciations de la doctrine. Ce langage eût, de plus, éveillé l'attention des auditeurs, bien plus désireux, sans doute, de s'enquérir d'une science médicale qui emploie des médicaments nouveaux et inconnus, que de celle qu'on leur présente comme ne faisant que briser et diviser des substances connues.

De plus, j'aurais désiré que le professeur ne procédât pas ici par voie de conseil et de persuasion, disant à son auditoire : « Prenez telle chose et vous verrez si elle ne contient pas un principe actif. » Que cet auditoire *voie* ou *ne voie pas*, peu importe ; le fait existe, il est certain, indéniable ; c'est sa réalité qu'il faut proclamer avec autorité ; puis, l'essai qui voudra.

Maintenant, lorsque le professeur part du principe de l'action forte des doses infinitésimales, pour proclamer la *supériorité de la doctrine de HAHNEMANN*, ce me paraît encore une faute de logique. La *supériorité* ne saurait provenir du degré d'action, mais de l'utilité de cette action ; prouvez qu'avec une faible dose vous guérissez beaucoup plus vite, beaucoup

mieux, et pour plus long-temps qu'avec une dose forte ; alors vous aurez démontré la *supériorité* ; c'est peut-être ce que le professeur aura fait dans une séance subséquente.

Le professeur se demande ensuite « si les partisans de l'homœopathie ne vont pas trop loin en la proclamant comme la seule admissible, et en rejetant toute l'ancienne médecine comme un ensemble de mensonges et une science vaine. »

Il agit très-prudemment et sagament en déclarant que « tout ce qui est *fait et observation* dans les sciences médicales appartient aussi bien à la doctrine de HAHNEMANN qu'aux anciens systèmes ; et que le seul point de différence, ce sont les théorèmes sur la *manière de faire les observations* et sur l'*emploi rationnel* des différents agents thérapeutiques. » Par là il relie toute l'érudition thérapeutique des allopathes à l'homœopathie, et il jette un pont qui servira dorénavant, s'il ne sert pas déjà, au passage de nos confrères de l'école dans nos rangs. Le professeur aurait pu ajouter que l'homœopathie n'est que la fille de l'ancienne médecine ; que c'est dans celle-ci que HAHNEMANN a puisé ses premières idées, que sans elle il ne serait ni médecin, ni surtout père de l'homœopathie. L'HOMŒOPATHIE n'a pas été inventée *a priori* ; elle n'est qu'une rectification des idées théoriques et pratiques de tous les écrivains en médecine qui ont précédé HAHNEMANN ; ce que je dis ne diminue en quoi que ce soit le mérite et la gloire de ce dernier ; mais j'ai en vue de réhabiliter l'ancienne médecine dans tout ce qu'elle a d'honorable pour ses recherches savantes, et de faire la juste part due aux observateurs consciencieux qui ne se sont pas laissés entraîner par toute espèce de théorie plus ou moins folle, suivie d'applications plus ou moins erronées.

Le professeur jette, d'après HAHNEMANN, un blâme profond sur « l'emploi des remèdes *abusu in morbis*. » C'est encore ici

une question tout entière qui mérite bien d'être élaborée et discutée contradictoirement ; elle est la conséquence naturelle et nécessaire de celle que j'ai énoncée plus haut concernant l'application aux cas morbides des effets pathogénétiques sur le corps sain. Notons ici que HAHNEMANN, en introduisant dans sa Matière médicale les symptômes tirés des recueils de septante observateurs plus ou moins obscurs, a dû nécessairement faire usage de cas morbides, car ces observateurs n'ont guère rapporté que des maladies guéries, ou non guéries par eux ; très-peu d'entre eux ont relaté des expériences faites sur l'homme sain. Disons, en passant, qu'on regrette de ne point voir au nombre des ces observateurs les hommes que l'ancienne médecine proclame les maîtres de l'art, *Sydenham, Hoffmann, Baillou, Baglivi*, etc. etc.

Quant à l'induction directe tirée *ab usu in morbis*, je dois faire observer que, sur plusieurs médicaments, l'attention de HAHNEMANN et de ses plus savants disciples a été mainte fois attirée par l'*usage* que le peuple fait de telle ou telle substance *dans les maladies* ; usage dont l'étude pathogénétique a ensuite confirmé l'utilité. Je pense donc qu'un travail long et consciencieux sur les résultats vrais de *l'usage dans les maladies* ne pourrait manquer d'utilité ; ce serait encore un pont jeté entre l'allopathie et l'homœopathie.

« La recherche de la lésion organique, dit le professeur, n'a pas plus de valeur aux yeux de HAHNEMANN que le simple relevé d'un symptôme. » C'est ici tout une grande question que l'orateur n'a pas même abordée ; elle demanderait un volume pour être traitée et épuisée, et la chose en vaudrait bien la peine. Les homœopathes ont d'un trait de plume biffé, anéanti les grands travaux concernant *la recherche de la lésion organique* auxquels se sont principalement livrés les savants français et anglais. Cela me paraît de la plus souveraine in-

justice; on doit tenir compte à tout homme de ses peines et de ses élucubrations; si on les croit mal dirigées ou conduisant à des résultats erronés ou incertains, on est scientifiquement obligé de le lui prouver.

« Et comment voulez-vous, continue le professeur, que HAHNEMANN permette ou tolère le moins du monde l'usage des antiphlogistiques, des calmants, des irritants, des corroboratifs et d'autres applications intérieures et extérieures de l'ancienne école, convaincu qu'il est de l'action nuisible de toutes ces choses et de la haute supériorité des moyens curatifs de sa doctrine? »

Que HAHNEMANN, dans sa pratique particulière, agisse en vertu de sa conviction, c'est très-bien; il ne peut, il ne doit pas faire différemment; il serait hautement condamnable d'agir contre cette conviction. Mais qu'elle soit proclamée du haut de la chaire comme motif péremptoire pour exclure de la pratique les moyens énumérés, voilà ce qui me paraît peu scientifique et doctoral; la conviction se communique par voie de démonstration, et non par voie de persuasion; sinon c'est revenir à l'ancienne proposition maintenant rejetée de toute bonne philosophie : *jurare in verba magistri*. Il me paraît, à moi, impossible de *prouver* que les moyens énumérés par l'auteur soient *toujours* inutiles ou nuisibles; il en est même qui sont *très-souvent* utiles.

Citons un fait. Tout récemment, M. F. O., venu d'outre-mer, me consultant, m'a raconté qu'après avoir suivi pendant environ cinq mois un traitement dirigé par HAHNEMANN lui-même et sous ses yeux, pour une irritation très-particulière du système cutané, et n'ayant éprouvé aucun soulagement, se dirigeait vers la Seine pour s'y précipiter, lorsqu'il fut engagé à s'adresser à un jeune médecin allopathe, qui lui appliqua un vésicatoire au périnée, dont, après les plus cruel-

les douleurs, le résultat fut un soulagement jusque-là ignoré du malade, qui lui permit d'entreprendre un très-long voyage pour aller continuer sa cure à des eaux thermales, dont il a éprouvé le meilleur effet.

Je veux que ce cas soit seul, tout seul, que HAHNEMANN n'ait jamais rien vu de pareil, ni avant, ni après ; toujours est-il que cette unique fois sa conviction l'a mal servi, et que le malade n'a retiré du succès que de l'un de ces moyens que notre maître réprouve.

Dans les coups de bélier que donne le professeur pour ébranler l'échafaudage de la médecine de l'école, se rencontre cette phrase :

« Je ne veux point étendre mes questions jusqu'aux théorèmes de nos pathologies, *physiologies*, *anatomies pathologiques* et sciences diagnostiques. »

Je comprends à peine ce que l'homœopathie voudrait substituer à la physiologie et à l'anatomie pathologique ; tout au moins, jusqu'ici, n'a-t-elle pas pris la peine de *changer tout cela* ; qu'elle se mette à l'œuvre, et le monde savant verra ce qu'il aura à penser de ses efforts ; mais si l'homœopathie est, comme je le pense, une doctrine médicale *toute pratique*, je ne conçois pas bien quelle querelle elle est en droit de chercher à de simples exposés de faits et à des doctrines d'observation.

« En vérité, Messieurs, continue le professeur, quiconque est convaincu comme nous de la vérité de la doctrine de HAHNEMANN ne saurait conclure autrement (— l'opposition complète *R.*) sur le véritable rapport scientifique de cette doctrine avec l'ancienne médecine. »

Le professeur est convaincu, c'est très-bien ; moi aussi, je le suis, et sous ce point de vue je lui viens en aide ; mais son auditoire ne l'était pas ; et le labeur du professeur était d'amener la conviction dans l'esprit des auditeurs ; d'après ce

que je lis, je doute qu'il en soit venu à bout dans cette séance. Dire : *je crois, donc croyez !* n'est pas une bonne manière de faire pénétrer la vérité dans les âmes ; à la foi, il faut une cause, un motif suffisant ; ce motif, je ne le trouve pas assez explicitement exposé.

« Les réunionistes, dit le professeur, voudraient faire une médecine éclectique, qui leur permettrait de mettre en usage tantôt l'une, tantôt l'autre méthode curative. C'est justement là ce qu'il y a de plus insensé et de plus contradictoire.... D'après quel principe voudrait-on en faire une doctrine qui nous indiquât des règles fixes et bien établies pour l'usage des différentes méthodes ? »

L'objection du professeur offre sans doute une difficulté, mais non une impossibilité ; le principe qu'il invoque n'existe, à la vérité, point encore ; mais qui peut dire qu'il ne se trouvera pas un génie de la trempe de HAHNEMANN, ou d'une trempe encore plus forte, qui mettra ce principe au jour, et désignera clairement les catégories de cas où le praticien éclairé doit abandonner l'une des méthodes pour employer l'autre, ou modifier favorablement un traitement par le mélange sagement alterné de l'une et de l'autre ? Pour le moment, je ne suis point éclectique, et c'est sérieusement que j'ai renoncé à l'allopathie. Mais j'ai éprouvé tant de déceptions et de mécomptes, j'ai vu tant de traitements se prolonger indéfiniment sans résultat, j'ai administré tant de remèdes pour des maladies qui n'ont disparu qu'un moment, et ont reparu quelques jours après, — que si un habile m'enseignait une thérapeutique modifiée, entraînant des succès plus marqués et plus décisifs, je n'hésiterais pas à l'adopter. C'est, je l'avoue, pour moi un immense *desideratum*.

Ici je m'arrête, n'ayant voulu qu'effleurer le discours de M. JAHR ; je me résume, en exprimant le vœu que tout écrivain ou professeur, parlant de l'*homœopathie*, la traite toujours comme une doctrine arrêtée, qu'il ne se jette dans aucun vague et ne se livre à aucun lieu commun, mais qu'il procède par déductions successives, et que de conséquences en conséquences, il démontre que le traitement des maladies ne saurait partir que du principe : *similia similibus*.

PESCHIER.

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

**De l'emploi de NUX VOMICA dans les maladies,
d'après les expériences du D^r F. HARTMANN.**

(Suite de T. V, p. 283.)

Quoique les maux causés par la réplétion d'estomac se terminent souvent par un vomissement spontané, cette réplétion fréquemment répétée peut enfin entraîner après elle des maux fixes, souvent accompagnés de mouvements fébriles, qui rangent alors cette affection dans la classe des pyrexies, et pourraient en conséquence avoir été tout aussi bien mentionnés dans la rubrique de *état et fièvre gastrique*; mais je trouve néanmoins plus convenable de les faire précéder par les *gastralgies*, à l'état desquelles ils ont une tendance à passer par diverses modifications, ou à y donner lieu.

Les indigestions se caractérisent en général par les renvois, le dégoût, la lourdeur, la pression, les douleurs d'estomac, la flatulence de la région précordiale,

le vertige, la pesanteur de tête, les nausées, une sensation d'ardeur ascendante dans l'estomac et le gosier; tous ces signes ont de l'affinité avec les états si fréquents chez les sujets trop adonnés aux spiritueux, chez lesquels se manifeste encore un symptôme beaucoup plus inquiétant, espèce de *vomissement* dans la matinée, ou plutôt régurgitation accompagnée d'une sensation constringente et désagréable à la région précordiale, parfois d'une toux par laquelle on est engoué, et dans laquelle s'expue en plus ou moins grande quantité une pituite blanche et tenace.

Ces maux provenant de plénitude d'estomac par les aliments, trouvent souvent, par un examen plus spécial et un régime mieux ordonné, leur curatif dans *nux*; tandis que la dernière espèce de vomissement — *vomitus potatorum* — se guérit chez les malades dociles, d'une manière spécifique, par ce remède. La négligence du malade, comme du médecin, peut aisément donner lieu dans ces maux à des indurations dans l'œsophage et l'estomac; si je le rappelle, ce n'est que parce que ces indurations peuvent, encore récentes, être guéries, ou l'accroissement du mal, arrêté par ce remède; quand la maladie est déjà confirmée, et qu'on ne peut plus guère conserver l'espoir de la guérir radicalement, c'est encore ce remède qui procure le plus de soulagement, à moins qu'*arsenicum* ou quelque autre moyen mieux approprié, ne soit indiqué.

Quelques espèces de *vomitus saburralis*, *pituitosus* et *biliosus*, se guérissent quelquefois de même par ce

remède, vu que, comme je l'ai dit plus haut, il est en général salulaire dans les affections gastriques et bilieuses.

Une autre espèce de vomissement provenant de faiblesse d'estomac, est le *vomit* *atonicus*, qui, survenu à la suite d'habitudes sédentaires et de contention d'esprit, se guérit encore assez fréquemment par *nux*. De même qu'il faut du temps pour se remettre entièrement de toute espèce de faiblesse, c'en est encore mieux le cas ici, où une seule dose du remède correspondant serait rarement suffisante.

Le vomissement morbide, et l'acrimonie qui en résulte chez les nourrissons, vu qu'on donne le remède à la mère ou à la nourrice, ne pourraient-ils donc pas aussi être guéris par ce même remède? ou bien *ip* *ecacuanha* conviendrait-il mieux ici?

Il faut encore de nouvelles expériences pour savoir si le vomissement provenant de hernies étranglées peut être guéri par *nux*, et prouver qu'il est spécifique contre ces hernies, ce qui n'est point démontré par le succès d'une cure que je mentionnerai à l'article de la colique appropriée à *nux*.

Le *soda*, sensation oppressive, irritante, brûlante, se portant de bas en haut dans l'estomac et la gorge, paraît, il est vrai, souvent comme symptôme accompagnant la *gastralgie*, mais peut tout aussi souvent se présenter isolément, et la provoquer, par sa durée. Ces maux, à moins de provenir d'aliments gras et de pâtisserie, dans lequel cas *pulsatilla* se montre plus efficace, trouvent souvent leur curatif

dans *nux*, ainsi que l'expérience me l'a prouvé maintes fois.

Les allopathes recommandent aussi *nux* contre la *gastralgie* dans leur matière médicale, et cela principalement parce que, par la quantité de matière extractive amère avec laquelle la substance narcotique de *nux* est intimement liée, il influe admirablement sur le mélange vicié et l'activité de l'estomac et du rectum, ou bien encore parce qu'il est un fort stimulant pour le système nerveux du tronc. — Le mélange abnormal des sucs gastriques n'est qu'un produit du mal présent, mais n'est point le mal même ; conséquemment, en améliorant les sucs gastriques, si l'on n'a que cela en vue, il n'y aurait rien de gagné. J'ai eu à traiter quantité de sujets souffrant de *gastralgie*, chez qui l'on ne pouvait méconnaître un mélange vicieux des fluides gastriques, où, d'après l'assertion ci-dessus, l'*extractum nucis vomicæ* devait se montrer efficace ; mais je voyais presque toujours avec regret que cette substance restait inefficace ! Si, au contraire, j'employais la teinture, telle que la prépare l'homœopathe, je pouvais compter sur une cure assurée, en l'administrant toutefois à propos, — preuve certaine que l'extract ne possède pas les vertus qu'on lui attribue.

L'*opium* est cité par les allopathes comme le remède le mieux choisi et le plus actif contre cette maladie, et je conviens aussi que de fortes doses répétées allègent les douleurs ; mais néanmoins il ne

saurait *guérir* cette maladie, parce que dans son effet primitif il ne produit pas une seule douleur, et cause, au contraire, une insensibilité; l'effet secondaire direct est une plus grande sensibilité et conséquemment de plus violents accès de douleur. Mais pour le traitement des maladies nous devons appliquer les effets primitifs des médicaments, et il est clair que l'*opium* n'est que le palliatif dans celle-ci.

Le *camphre* joue aussi un grand rôle dans cette maladie, et est, assure-t-on, applicable dans les cas où il y a eu suppression d'exanthèmes, ou quand la crampe d'estomac affecte des individus affaiblis par l'onanie. Celui qui connaît bien les effets positifs du *camphre* sur l'organisme humain en état de santé, verra aisément qu'il ne mérite point d'être ainsi prôné dans ladite maladie; encore pourrait-on passer sous silence la brièveté de son effet et la rapide succession de ses symptômes, ce pourquoi il n'est guère propre au traitement de maladies chroniques. Si la *gastralgie* a lieu à la suite d'exanthèmes supprimés, c'est une preuve que le précédent exanthème a été traité à faux, et que l'ensemble du mal n'a pas été dissipé; mais cela à part, il est encore inconséquent de vouloir appliquer le *camphre* à toute espèce d'exanthèmes supprimés, parce qu'il ne conviendrait tout au plus que là où la crampe d'estomac a lieu après la suppression d'un soi-disant érysipèle que produit le *camphre* dans son action primitive. Mais si la *gastralgie* provient de la suppression d'exanthèmes d'autre nature, le *camphre* serait fort mal

employé pour en opérer le traitement ; ici il faut d'abord appliquer le curatif spécifique correspondant au mal primitif, par exemple contre la *gale* supprimée, *sulph.* ; contre la *sypphilis* supprimée, *mercurius*... ; et si la *gastralgie* ne se trouve point ainsi calmée, il faut alors opposer aux symptômes existants un médicament mieux approprié. Au reste, on ne pourra guère dissiper les maladies provenant d'éruptions mal traitées, ou d'autres maux cutanés, à moins d'employer au préalable contre le mal originel le curatif le plus spécifique. — Les médecins ont probablement été induits, pour diminuer le mal existant par une plus forte exsudation à la peau, à administrer le *camphre* contre la suppression d'exanthèmes, parce qu'il manifeste une action toute particulière sur les organes périphériques ; peut-être aussi parce que, donné en fortes doses, il diminue la sensibilité de tout le système nerveux, et déprime la faculté contractive des fibres musculaires, surtout de celles qui appartiennent aux fonctions naturelles et vitales, réduisant au même niveau l'impressionnabilité, surtout des extrémités des vaisseaux sanguins.

Selon l'opinion des allopathes, le *camphre* doit aussi être bon pour les individus dont la *gastralgie* provient d'onanie. Cette opinion repose sur une supposition erronée. Selon le précepte *contraria contrariis*, il fallait bien opposer à l'exténuation des organes générateurs et à la faiblesse d'estomac qui en résulte, un stimulant vivifiant, et l'on se félicitait,

trompé par la fréquence des doses, de la durée d'action qui en était la suite ; mais tout cela n'était qu'illusion ! Car si le malade, fermement persuadé qu'il était guéri, discontinuait le remède, il ne voyait que trop tôt cesser l'action bienfaisante, et son premier mal reparaître aggravé. Dans cette *gastralgie*, qui dépend de faiblesse, *china* agit d'une manière bien plus sûre, comme étant le curatif spécifiquement approprié aux maux, suite de l'onanie. Mais ici il faut de même une fréquente répétition de la dose, à des intervalles de plus en plus éloignés, pour calmer le mal si enraciné dans l'organisme ; il faut encore que le malade suive strictement les instructions du médecin, et évite l'onanie, instructions ou avis qu'il suivra d'autant plus volontiers que le médecin, devenu son ami (car il doit l'être s'il veut posséder toute sa confiance), lui en énumérant toutes les fâcheuses conséquences, pourra lui donner, d'après sa propre conviction, l'espoir certain d'être guéri. C'est ainsi qu'il m'est souvent arrivé de sauver des malades qui, désespérés sur leur avenir, pensaient déjà au suicide. Si le mal est fortement enraciné, quelques symptômes accidentels réclament parfois des intermédiaires, mais le spécifique est toujours *china*.

De même que le *camphre*, les *naphtes* opèreront, par leur action trop fugitive, tout aussi peu la cure radicale de cette maladie chronique. — Comme souverain remède dans cette maladie, on recommande *moschus*, surtout là où il se manifeste un état

spastique universel, où le typhus accompagne la *gastralgie*, comme dans la *febris intermittens cardialgica*. — On sait que *moschus* est un antispasmodique des plus notables, et l'homœopathe en conviendra, vu qu'il est indispensable au traitement de quelques maux spasmodiques ; mais cela ne prouve pas qu'il soit efficace pour toutes sortes de spasmes ! Les symptômes consignés dans la *Matière médicale* de HAHNEMANN (3^e tome) l'indiquent, il est vrai, comme propre à provoquer des symptômes morbides dans l'estomac, ce qui ne m'empêche pas de révoquer en doute sa vertu curative dans quelques espèces de *gastralgie*, vu que les symptômes indiqués s'annoncent plutôt comme consécutifs à d'autres maux, que comme symptômes principaux d'une *gastralgie*. Du moins, en traitant cette maladie, je n'ai pas eu besoin de recourir au *musc*, parce que j'avais à ma disposition contre cette douleur gastrique d'autres moyens plus énergiques.

Quelle *febris intermittens cardialgica* sera donc celle où il se montrera efficace ? Il n'y a pas de maladie fixe, manifestée d'une seule et même manière, ainsi que le constatent la grande diversité des fièvres intermittentes, et celle des différents genres et degrés de douleurs gastriques. L'usage immodéré du *china*, réputé spécifique contre les fièvres intermittentes, suivi avec opiniâtreté, quoique l'estomac ne puisse le supporter long-temps sans de fâcheux résultats, peut sans peine produire une *cardialgica* qui ne se guérira jamais par *moschus*, mais par les antidotes du

china, au nombre desquels on peut mettre *nux*, non comme antidote proprement dit, mais comme fort bon intermédiaire, à moins que *veratrum*, *ippecac.*, *arsen.*, ne soient préférablement indiqués.

Les symptômes indiqués de *hyoscyamus*, dont l'allopathe se sert comme curatif dans la dite maladie, démontrent qu'il est efficace dans les affections gastriques; mais je ne l'ai jamais employé moi-même dans la *gastralgie*, parce que les symptômes de la *Matière médicale* de HAHNEMANN n'enseignaient pas d'une manière assez précise dans quelle espèce de crampe gastrique il était applicable. Je doute aussi qu'un allopathe quelconque ait employé contre cette maladie *hyoscyamus* seul, mais, au contraire, toujours combiné avec d'autres plus actifs, ce dont on ne peut rien déduire de bien juste en faveur de sa vertu curative dans la *gastralgie*.

Je serais trop prolix si je reproduisais en détail tous les moyens prescrits contre la *gastralgie*; c'est pourquoi, mettant fin à ma petite digression, je reviens à mon sujet pour rappeler les remèdes plus actifs et salutaires, à l'aide desquels l'homœopathe opère de si heureuses cures dans ladite maladie; tels sont: *bellad.*, *coccul.*, *stram.*, *cham.*, *china*, *staphis*, ignorés de l'allopathe, du moins comme applicables à la douleur. Quelques cures opérées par lesdits remèdes pourront servir de documents.

Mme. U...ch, de complexion robuste, souffrait sans cesse, depuis la naissance de son dernier enfant, survenue il y a trois ans, de maux d'estomac aggra-

vés d'année en année, après avoir donné lieu à d'autres symptômes plus graves. Elle vint réclamer mes soins en mars 1824, et me dit : « qu'après avoir allaité trois mois son enfant, son appétit avait diminué par degrés ; elle but alors beaucoup de bière, et s'en trouva tellement fortifiée, que ce régime simple lui laissa assez de lait pour nourrir son enfant jusqu'au neuvième mois. Depuis ce mois, il se manifesta une telle faiblesse, qu'elle fut obligée de le sevrer. Néanmoins, elle ne put se remettre, n'ayant aucun appétit ; elle éprouvait une grande répugnance et du dégoût pour le boire et le manger ; et pour peu qu'elle y touchât, elle avait aussitôt pression d'estomac, soda, afflux d'eau, et vomiturition inutile dont elle était abattue. Elle se trouvait tout le jour fatiguée, assoupie et peu apte au travail. Ses selles, quoique quotidiennes, étaient rares ; encore fallait-il que, sans faire d'efforts, elle restât long-temps assise avant de sentir les intestins manifester quelque activité. Le poulx était mou et ténu. Elle avait le teint terreux, et le blanc de l'œil tirant sur le jaune. — A ce mal chronique, probablement provoqué par la perte des sucs, correspondait *china* dont je donnai d'abord à la malade une goutte de la 6^e, puis de la 12^e dilution ; en trois semaines, tous les maux furent radicalement guéris et ne reparurent plus.

Une servante de 22 ans, d'un teint vermeil, trapue, en apparence bien portante, se plaignit à moi qui soignais l'enfant de ses maîtres, d'éprouver depuis quelque temps, après avoir mangé, une douleur gra-

vative à la région précordiale et sous les fausses-côtes gauches, qu'elle ne pouvait comparer qu'à la sensation d'une pierre faisant pression dans l'estomac. Cette douleur lui ôtait presque toute faculté de respirer ; elle n'éprouvait quelque soulagement que dans l'état de repos et le haut du corps courbé ; trois à quatre heures après, elle était mieux. Cette douleur étant si caractéristique pour *chamomilla*, et l'espèce de *gastralgie* qui se manifeste par une semblable douleur gravative, étant la seule que puisse dissiper ce remède, je donnai à cette fille, eu égard à sa forte constitution, une goutte de la 3^e dilution, et le mal encore récent fut guéri pour toujours.

M. H....sch, propriétaire, éprouvait depuis plusieurs semaines, après chaque repas, une douleur serrante et de pincement à la gauche de l'épigastre, sous les côtes et à la région précordiale, causant afflux d'eau à la bouche et gêne dans la respiration, se transformant au bout d'une heure dans tout l'abdomen en un pincement qui le rendait alors morose et de mauvaise humeur. Les selles étaient inertes et souvent interrompues de deux jours l'un. Un verre d'eau-de-vie amère allégeait et abrégeait son mal. Une goutte de *nux* à la 15^e dilution enleva le mal pour huit jours, au bout desquels il se retrouva, après un repas composé d'aliments gras, absolument le même et tout aussi intense qu'auparavant, ce dont je conclus que je n'avais pas choisi le curatif spécifique. Une dose de la 12^e dynamisation de *cocculus* le dissipa entièrement.

Nux est surtout applicable dans la *gastralgie*, causée par un fréquent usage du café, contre laquelle il se montre, de même que *chamomilla*, d'une vertu spécifique. Ce fréquent usage du café est le motif pour lequel les femmes sont plus souvent atteintes de ce mal que les hommes; de plus, la complexion délicate des premières, et leur vocation naturelle qui les attache davantage à la maison et à une vie sédentaire, en sorte que les suites fâcheuses de cette boisson malfaisante ne peuvent être affaiblies ni entièrement effacées par une vie active s'exerçant sur les forces physiques, comme cela a lieu chez l'homme, — contribuent à causer dans les nerfs gastriques une surexcitation qui détermine la *gastralgie*. Une cause encore plus fréquente, qui prédispose aussi à cette maladie, c'est une constitution délicate et amollie, qui, sous certains rapports, se rencontre de même chez les hommes sédentaires, livrés à l'étude, dont le corps déjà affaibli par l'habitude de rester assis, l'est encore plus par l'usage d'un café trop fort; l'effet médical de celui-ci, joint à la compression de l'abdomen dont les organes ne peuvent s'étendre convenablement et sont ainsi affaiblis, donnent lieu à ce mal qu'on garde souvent jusqu'à la fin de ses jours.

Pour la *gastralgie*, causée par l'usage continu du café, je renvoie à la dissertation de HAHNEMANN: *Des effets du café*, et aux effets pathogénétiques du *café cru*, consignés par STAPF dans les *Archives de clinique homœopathique*, tome II, cahier 3, qui con-

stateront suffisamment que le café peut produire un mal analogue sur un corps sain.

Mme. B., de L., âgée de plus de 30 ans, se plaignait depuis quelques années d'une toux pénible qui cessa soudainement et sans cause apparente, mais fut remplacée par une pression continue et un griffement accidentel à la région gastrique, plus intenses après chaque repas, et tellement aggravés par le café, que le sujet était forcé de s'accroupir. De plus, la poitrine était oppressée, la respiration courte, et il s'y joignait un hoquet inachevé; l'afflux d'eau à la bouche, semblable à une régurgitation de liquides, se répétait souvent dans la journée; l'appétit était presque nul, et si la faim se faisait sentir, cette dame préférerait l'endurer de crainte de douleurs indicibles dès qu'elle la voulait satisfaire. Les selles étaient dures et interrompues de 3-4 jours. — Il y avait déjà deux ans accomplis qu'elle souffrait, après avoir pris divers médicaments d'allopathes célèbres, sans éprouver que fort peu de soulagement à ses maux dans les cas les plus graves, et sans jamais arriver non plus à une entière guérison. Avec un régime bien réglé, celle que j'opérai en quatre semaines par 2 doses de *nux*, fut de durée, et nul aliment ne ramena le mal; elle put même parfois, pas tous les jours, se permettre du café sans craindre de nouvelles rechutes.

Une dame d'une trentaine d'années, fraîche et robuste, ressentait depuis plusieurs années, à la fin de chaque repas, un ballonnement douloureux à la région épigastrique. changé d'ordinaire, au bout d'une

heure, dans l'estomac et la région précordiale, en une douleur gravative par laquelle la respiration était gênée; ils'y joignait aussi une sensation telle que si des flatuosités s'engageaient dans les hypocondres. Tous ces maux étaient aggravés par le café. Si la douleur était intense, elle se trouvait aussi accompagnée d'une constriction douloureuse dans la poitrine, et en même temps de forts battements au vertex. Les selles ayant lieu une fois par jour, étaient d'ordinaire un peu diarrhéiques. — Ces symptômes correspondaient à *chamomilla*; mais sachant qu'à Leipsik les dames employaient fréquemment le thé de *chamomilla* contre les affections crampoïdes, je demandai à cette dame si elle en faisait aussi usage? et ayant appris qu'il lui avait été conseillé d'en prendre tous les jours, je vis que *chamomilla* resterait ici sans effet. Lui ayant fait cesser toute espèce de remèdes, je lui donnai, une couple de jours après, une goutte de *nux v*, au bout de deux semaines une dose encore moins forte, et le mal se trouva dissipé.

Nux se montre pourtant encore efficace dans d'autres variétés de la *gastralgie*, par exemple dans celle que causent de fréquentes réplétions d'estomac; dans celle qu'accompagnent des maux arthritiques, parce que cette substance est aussi un curatif applicable à la goutte; enfin dans celle qui dépend des vices organiques de l'estomac, du moins comme un lénitif par lequel les maux sont souvent calmés pour plusieurs semaines, à moins qu'*arsenicum* ne soit préféablement indiqué ici.

Nux est recommandé par les allopathes dans les *douleurs abdominales*. Mais dans lesquelles? Les mots *douleurs* et *coliques* emportent un sens trop étendu, pour qu'on puisse y appliquer cette substance sans aucune restriction. Je donnerai ici une définition plus précise, basée sur mes propres essais, et démontrant dans quelles espèces de douleurs abdominales *nux* est applicable.

Nux vomica causant digestion difficile et ballonnement de la région épigastrique, avec pression et plénitude d'estomac, surtout après le dîner, avec tendance aux flatuosités et même une colique flatueuse, il n'est pas étonnant que cette substance guérisse une espèce de *colique flatulente*. Je guérissais toujours promptement celles dont le siège était au fond de l'abdomen, accompagnées d'une sensation d'instrument incisif ou lancinant sur la vessie, le col de celle-ci, le commencement de l'urètre, le périnée, le rectum et l'anus, comme s'il dût sortir de toutes ces parties des flatuosités avec tranchées; les douleurs étaient insupportables à chaque pas, et les malades ne pouvaient marcher que courbés; les souffrances s'arrêtant, au contraire, bientôt, s'ils restaient en repos, assis ou couchés.

Plusieurs symptômes de *nux* comparés avec ceux qui se trouvent indiqués à la *colique hémorrhoidale* et *sanguinolente*, manifestent leur efficacité dans des affections de ce genre, ainsi que me l'a démontré l'expérience. Dans quelques espèces de colique hémorrhoidale, la vessie est plus ou moins affectée, et

le mal en est alors fort aggravé. Les parties sexuelles externes et la région vésicale se rétractent d'une manière crampoïde, la sensibilité de l'abdomen augmente de plus en plus par sa durée, ce qui fait présumer un état sub-inflammatoire des parties affectées; en même temps il s'y joint un besoin continu d'uriner, sans que le sujet le puisse (*ischurie*); l'angoisse et l'anxiété augmentent toujours plus par la durée du mal, et donnent un signe certain d'une impressionnabilité excessive des nerfs dont les suites immanquables sont, à moins qu'il n'y ait bientôt de l'amélioration, un affaissement rapide des forces vitales, surtout dans l'âge avancé. — Cet état correspond fort souvent à *nux*, comme on peut le voir en ayant égard à la constitution et au tempérament du sujet, et se guérit fort souvent aussi en peu d'heures par une dose minime de ce remède. Mais si le mal est déjà tel que les forces vitales en soient brisées, et que, par la continuité des douleurs, la faiblesse augmente aussi à chaque minute, ce remède ne suffira plus alors, et *arsenic* sera peut-être plus applicable, à moins qu'il ne soit déjà trop tard.

Ces sortes de coliques portent souvent les allopathes à la saignée, moins nuisible, il est vrai, au commencement de la maladie qu'à son plus haut période, où, par son emploi, quoique l'état inflammatoire prédomine, il résulte souvent une prostration si subite des forces du malade que la mort en est la suite inévitable; ce dont j'ai eu occasion de me convaincre.

J'ai dit en parlant de la *fièvre bilieuse* ce qui con-

cerne la *colique bilieuse*. Par un traitement purement homœopathique, celle-ci ne peut jamais s'aggraver jusqu'à la *fièvre bilieuse*, dès qu'on a égard au *status biliosus*, à la *fièvre* et à l'*hepatitis* dont elle est précédée, et qu'on leur oppose le remède homœopathique correspondant.

On peut joindre à la *colique* provenant de causes locales, mécaniques et organiques, celle que produit l'accumulation d'excréments ; souvent une seule dose de ce remède suffit pour la dissiper entièrement, si l'ensemble de l'état morbide correspond à *nux*. Si cette espèce déjà arrivée à un assez haut période, a passé au *miséréré*, *opium* administré à des doses fort minimes, prend alors la place de *nux*. J'ai vu, à la vérité, guérir cette dernière maladie allopathiquement par d'énormes doses de *calomel* ; mais cela ne pouvait nullement s'appeler une cure douce et aisée, car la convalescence dura, nonobstant la forte constitution de la malade, bien plus encore que la maladie elle-même.

Ici se placent encore les douleurs de colique provenant d'une *hernie étranglée*. D'après le système des allopathes, ces cas sont remis à la chirurgie, et l'on ne peut disconvenir que celle-ci ne réussisse souvent à dissiper ce mal, soit par des moyens externes et internes, soit, vu l'insuffisance de ceux-ci en certains cas, par l'opération ; mais il s'en faut bien qu'elle soit toujours heureuse, n'étant d'aucun secours si elle est trop tardive. — Les hernies causées par des efforts externes, sont du ressort de la chirurgie ; celles, au

contraire, qui n'en proviennent pas, veulent absolument des secours dynamiques, parce qu'elles dépendent de quelque cause interne morbide. Celles par causes internes, ayant leur siège dans la région inguinale, trouvent souvent leur spécifique dans *nux*, auquel on peut encore joindre *aur.*, *magnes*, *cocculus*.

Encore un mot de la *hernie étranglée*, en tant que, comme cause organique, elle donne lieu à des douleurs de colique, et entre par cela même en rapport avec notre remède. On pourrait croire qu'il est indifférent que l'étranglement soit congénial, ancien, récent ou produit par un effort externe, la cause des douleurs restant toujours la même. Si cela était, toutes les hernies étranglées se réduiraient par le procédé qui est d'une action si efficace sur quelques-uns; *nux* devrait donc aussi se montrer salulaire dans tous les cas, puisqu'il a rendu de si éminents services dans quelques-uns! Cependant je doute encore qu'il mérite le nom de spécifique dans ces sortes de maux; du moins cela doit-il encore être constaté par de nombreux essais. Je crois qu'on pourra appliquer *nux* avec le plus de certitude à une hernie encore récente, à laquelle s'est joint l'étranglement, et qui, sans celui-ci, pourrait se guérir d'une manière spécifique par ledit remède. Dans ce cas, on cherchera à réduire l'intestin étranglé par le taxis qui, s'il réussit, calmera les douleurs en peu de temps, et dissipera tous les accidents accessoires; si l'on ne peut en venir à bout sans délai, on donnera, sans perdre plus de temps à de nouveaux essais, une dose fort minime

de *nux* bien appropriée à l'organisme du malade. Ce n'est pas sans raison que je dis *minime*, car dans une telle exaltation de sensibilité chez le malade, il faut chercher à éviter celle du remède, pour ne point mettre, par une trop forte dose, la vie du patient en péril, en provoquant des affections crampoïdes. Les observations de STAFF sont en cela d'accord avec les miennes, et nous pensons tous deux que, la dose administrée, les symptômes cessent bientôt tous après, et l'intestin rentre, si toutefois la réduction n'a pu se faire auparavant par le moyen mécanique. Le seul cas que j'aie traité homœopathiquement m'a semblé assez marquant pour être exposé ici comme document.

U....ch, âgé de 36 ans, chaussetier à H...., d'une santé affaiblie par les soucis, le besoin et la maladie, cherchait à se réconforter pour le reste du jour par une courte sieste, et reprenait en effet par là assez de forces, malgré sa mauvaise nourriture, pour continuer, mais avec peine, son travail. Je l'avais délivré, long-temps auparavant, d'une hépatite chronique, et il avait joui, depuis lors, d'une santé passable. Pendant l'été de 1823, je fus appelé chez lui dans la nuit ; je le trouvai au lit, se tordant les mains, et traçai de son mal le tableau suivant :

Assez bien le matin, il avait eu, comme de coutume, une évacuation naturelle et suffisante, avait dîné convenablement, puis fait sa sieste, interrompue par une douleur lancinante et de pincement à la région inguinale, aggravée d'heure en heure, après qu'il

se fut levé, et le forçant déjà à se coucher vers le soir. Néanmoins, il comptait sur les secours de la nature; mais les douleurs finirent par affecter tout le ventre qui fut alors tendu, ballonné et douloureux; il eut des renvois avec vomissement d'un fluide amer, muqueux, verdâtre, et une inquiétude qu'il ne put maîtriser. Il se plaignait aussi d'une forte soif: le poulx était ténu, rapide et serré; une chaleur brûlante, répandue par tout le corps; des sueurs visqueuses et fraîches à la face et aux extrémités. A l'exploration externe du ventre, je trouvai à la région inguinale droite une tumeur élastique, fort douloureuse à la pression de la main, que je pris pour une hernie, quoique le patient m'assurât n'en avoir jamais eu. Cependant, après un mûr examen, je ne pus me tromper sur la hernie étranglée, toute récente, à laquelle j'avais affaire.

Elle était formée depuis près de douze heures; et la réduction ne pouvant s'en faire, je ne tardai pas à donner les remèdes qui me parurent les plus convenables. Ma propre expérience ne m'avait point encore appris quel remède homœopathique était applicable en pareil cas, et je m'en rapportai à celles d'autres homœopathes. Jamais je n'aurais cru non plus auparavant qu'une si petite dose pût être efficace dans ces sortes de cas, vu qu'à en croire les préceptes allopathiques, de fortes doses des moyens drastiques les plus actifs restent sans effet. On avait déjà essayé, comme remède domestique, deux clystères de camomille, mais sans pouvoir les faire prendre au patient.

Jé fis boire au sujet de l'eau panée pour étancher sa soif brûlante, et lui donnai aussitôt une minime portion d'une goutte *nux*, 24^e dilution, dont j'attendis le résultat. Au bout d'un quart d'heure, renvois et vomissements cessèrent, les douleurs se calmèrent, le ventre s'abaissa, et la hernie ne fut plus si douloureuse au toucher. Environ deux heures après, l'étranglement n'existait plus, la hernie avait cessé, et celle-ci n'a pas reparu tant que j'ai eu occasion de voir cet homme.

Note du Rédacteur. Depuis que j'ai adopté la doctrine homœopathique, quatre cas de hernie étranglée se sont offerts à moi; dans un seul, *nux* a fait cesser l'étranglement et rendu facile le taxis jusque là inutile. Dans les trois autres, *nux* ne m'a servi qu'à soulager les douleurs, mais n'a rien opéré sur l'étranglement qui a nécessité l'opération; celle-ci a très-bien réussi, quoique la violence préalable de la péritonite ait rendu deux cas très-graves et la guérison longue à obtenir. Dans le quatrième cas, la guérison a été facile et prompte; au dixième jour, la malade a pu sortir; l'étranglement, il est vrai, n'avait que quelques heures de durée.

Je ne suis pas du nombre des médecins qui considèrent cette opération comme offrant un grand péril pour la vie du malade, et je pense que le danger provient beaucoup plus de l'époque tardive où on la pratique, que de l'opération elle-même. — Avant d'être homœopathe, je l'ai pratiquée sur un homme, dont le sac ouvert laissa échapper environ trente-six pouces.

d'intestin, qui exigèrent une très-longue manipulation pour être réduits. Aucun accident ne s'est manifesté, et le malade a très-aisément guéri.

PESCHIER.

(La suite à un numéro prochain.)

**Matériaux destinés à comparer et à caractériser
les propriétés pathogénétiques de diverses sub-
stances médicales, par le D^r C.-G.-Th. HART-
LAUB.**

En considérant avec soin les changements opérés dans l'organisme humain en état de santé par les diverses substances médicales, nous pouvons nous convaincre que plusieurs ont entre elles, sous ce rapport, une espèce d'affinité, c'est-à-dire qu'elles tiennent plus ou moins les unes des autres dans beaucoup de leurs spécialités pathogénétiques, ou qu'elles diffèrent entre elles du tout au tout. Plus nous pénétrons les propriétés subtiles des effets de chaque substance médicatrice, plus nous reconnaissons aussi que chacune d'elles doit être considérée comme un individu distinct, et diffère entièrement, quoique semblable en apparence, de toute autre, par des traits qui lui impriment un caractère spécial. Pour pratiquer l'homœopathie, il importe d'autant plus de reconnaître avec précision le caractère de toute substance médicamenteuse, que tout dépend ici de l'individualisation

la plus abstraite, tant de la maladie à traiter, que des remèdes à y opposer, ce qui est d'autant moins facile au débutant, que les solutions parmi lesquelles il a à choisir le spécifique, offrent entre elles plus d'affinité au premier aperçu. Pour faciliter une individualisation si nécessaire, il m'a paru convenable de mettre en parallèle plusieurs substances ayant de l'affinité sous divers rapports, et de donner du relief, en comparant leurs diverses propriétés spécifiques au caractère de chacune ; cela avancera non-seulement les moyens scientifiques d'investigation, mais en facilitera encore l'application dans la pratique. J'ai donc commencé par soumettre *nux vomica*, *ignatia* et *pulsatilla* à une comparaison de leurs particularités, prenant pour base les nombreuses et excellentes observations de HAHNEMANN sur ces médicaments, consignées dans la seconde édition de la *Matière médicale pure*.

I. *Nux vomica*, *ignatia*, *pulsatilla*.

Je commencerai par rendre de la manière la plus concise possible les principaux effets caractéristiques *généraux* de ces trois substances médicales, c'est-à-dire ceux qui procèdent de l'ensemble de ces effets.

Nux se distingue surtout en ce qu'il développe la plupart de ses symptômes le matin, au réveil, mais aussi plusieurs d'entre eux bientôt ou aussitôt après le repas, par la contention d'esprit ou au grand air ; que plusieurs s'aggravent par le mouvement, quelques-uns aussi au toucher, et s'améliorent au con-

traire si le sujet se couche ; que d'autres survenus le matin, au lit, au réveil, se dissipent quand il est levé. *Nux* offre en cela beaucoup d'affinité avec *ignatia*, car cette dernière substance suscite aussi plusieurs de ses symptômes le matin (d'autres le soir), après le repas, par la contention d'esprit et au grand air ; nous observons encore dans *ignatia* diverses sortes de douleurs provoquées par le contact.

Plusieurs des symptômes de cette dernière substance s'aggravent par le café et le tabac à fumer. Les accidents causés par elle, et survenus en reposant sur le côté, cessent en se mettant sur le dos, ou affectant le côté sur lequel on repose, se dissipent en se couchant du côté non malade, ou sur le dos, ou bien encore vice versa. (Cette dernière particularité, de même que l'apparition au côté sur lequel on repose, de symptômes qui cessent en se tournant sur le côté non malade, nous l'observons aussi dans *nux*, mais avec la différence toutefois que les douleurs réapparaissent bientôt aussi au côté sur lequel on repose.) Quelques symptômes d'*ignatia* se manifestent dans l'état de repos, d'autres (ou bien les mêmes, tels que la crampe au mollet) aussi, comme effet alternatif, par le mouvement.

Nous voyons aussi quelques-uns de ceux de *pulsatilla* (ainsi que ceux de *nux* et d'*ignatia*) apparaître au grand air ; ce n'est point comme dans ces deux derniers remèdes, une action principale, mais plus rare et alternative ; en revanche, plusieurs symptômes de *pulsatilla* s'atténuent (principale action

alternative) au grand air, ou se dissipent même entièrement pour se renouveler par la chaleur, surtout l'air d'une chambre chaude. Le soir et les heures de la soirée jusqu'à minuit sont le principal moment de l'apparition des symptômes de *pulsatilla* (parfois ils apparaissent aussi très-intenses de deux soirs l'un); rarement l'après-midi, plus rarement encore le matin. Plusieurs des symptômes de *pulsatilla* sont graves quand l'on quitte son siège, et d'autant plus, qu'on est resté assis plus long-temps, (nous observons aussi, bien que rarement, quelques douleurs de *nux vomica* avoir lieu en quittant son siège); mais un exercice violent et continu produit dans *pulsatilla* des symptômes qui deviennent très-sensibles après qu'on a repris du repos et qu'on s'est assis. Cette substance présente aussi des symptômes lorsqu'on est couché horizontalement ou sur son séant, sur le côté, mais non sur le dos; cependant nous observons aussi, comme action alternative, apparaître, en étant couché sur le dos, des accidents qui cessent en se mettant sur le côté où ils ont été éprouvés, ou sur le côté en général. Nous remarquons aussi un état moyen entre la suscitation des symptômes de *pulsatilla*, dans l'état de repos et le mouvement, c'est là où l'on ne peut ni tenir la tête droite, ni la reposer. Plusieurs douleurs de cette substance s'atténuent par la pression extérieure, mais on en voit aussi d'autres se manifester au toucher, comme action alternative, bien que plus rare. Il en est encore qui n'affectent qu'une moitié du corps. Enfin, ce remède affecte consensuellement

la respiration, par des accidents survenus en d'autres parties qui n'appartiennent pas à ce système, tels que : élancements entre les omoplates, douleurs à la région précordiale.... ; la lassitude et la faiblesse d'une partie, causées par *pulsatilla*, se manifestent d'ordinaire comme lourdeur ; il y a absence de soif dans beaucoup de symptômes ; la plupart d'entre eux sont accompagnés d'une sensation frileuse ou de frisson ; les douleurs lancinantes de *pulsatilla*, indiquées plus bas, sont aussi d'ordinaire brûlantes ; les lacérantes consistent en une tension et traction peu prolongées — d'où nous déduirons que les effets d'*ignatia* ont en totalité bien plus d'affinité avec ceux de *nux*, que les effets de *pulsatilla*, ce qui sera encore démontré plus au net par la comparaison suivante et spéciale des symptômes. Ce en quoi ces trois substances médicales diffèrent le plus entre elles, ce sont les changements qu'elles causent dans le moral, mis plus bas en parallèle (1).

De ces trois substances propres à causer le *vertige*, *ignatia* en possède la faculté au moindre degré ; *nux* et *pulsatilla* l'ont à un degré éminent. Avec *nux*, le

(1) Cette similitude des effets produits par *ignatia* et *nux* est probablement la suite de la parenté naturelle de ces deux substances, l'une et l'autre appartenant à la famille des STRYCHNÉES : *Strychnos ignatii*, et *Strychnos nux vomica*, l'une et l'autre fournissant à l'analyse chimique des produits à peu près pareils, en particulier la *strychnine*, alcaloïde dont les effets toxiques sont si terribles et si prompts, mais que la médecine sait utiliser en subdivisant les doses. P.

vertige est accompagné *d'obscurcissement de la vue, d'altération de l'ouïe et de perte de la connaissance de soi-même*; il a lieu pendant et après le repas, en marchant ou en étant couché, en se relevant après s'être fortement courbé, et surtout le matin. Le vertige de *pulsatilla* se joint à une sensation comme *d'ivresse* et de *débauches nocturnes*, avec *lourdeur* et *chaleur* à la tête, ainsi qu'à une sensation *d'afflux du sang à la tête*; il a surtout lieu dans l'état de repos, en se courbant (ce après quoi la lourdeur de la tête permet à peine de la relever), en levant les yeux et le soir. Un effet de *pulsatilla* analogue au vertige, c'est la *titubation* en marchant et la *faiblesse* des jambes, sans vertige proprement dit.

Nous rencontrons avec *nux* l'*ivresse* et l'*omnubilation*; avec *nux* et *pulsatilla*, *embarras céphalique*, tel qu'après l'*ivresse*, *obscurcissement* et *hébétude*; avec *puls.* l'*obscurcissement* se joint à une *faiblesse de mémoire*, que *pulsatilla* et *ignatia* ont, du reste, en commun.

La *céphalalgie* produite par les trois substances, se manifeste par des sensations fort variées; avec *nux*, *lourdeur* dans le front, en se courbant, avec la sensation de quelque chose de lourd qui tomberait en avant; cette lourdeur est commune aux trois substances, et paraît provenir avec *ignatia* d'un fort afflux de sang à la tête, dont il résulte une *sensation gravative* dans le cerveau; la lourdeur céphalique se joint souvent avec *pulsatilla* à une *formication* au cerveau, à une *extrême sensibilité* des yeux à la lu-

mière, à la *perte* de la *vue* et de l'*ouïe* et au *frisson*.

Une autre espèce de céphalalgie, c'est la *gravative* qui prédomine moins avec *pulsat.* qu'avec *nux*, et plus encore avec *ignatia*; elle est caractéristique pour ce dernier remède, et se manifeste par la sensation d'un corps dur faisant pression à la surface du cerveau, ou celle de l'intromission d'un clou pointu dans cet organe (*clavus* des anciens); ce dernier symptôme se retrouve aussi avec *nux*.

Ce qu'il y a encore de caractéristique pour *ignatia*, c'est la céphalalgie temporelle faisant *pression de dedans au dehors*, et la sensation d'*écartement* dans la tête; nous retrouvons dans les symptômes de *nux* une sensation à peu près semblable d'*écartement* au cerveau ou au crâne, ainsi que dans ceux de *pulsatilla*, où le cerveau et le crâne paraissent devoir s'écarter, puis les yeux et le front (qui semble trop mince) tomber au dehors.

L'espèce de céphalalgie où le cerveau semble *pressé en avant, heurté* ou *fendu*, dont la douleur est telle que s'il fût *pressé, brisé* ou *déchiré*, est plus prononcée dans *nux* que dans *pulsatilla* et *ignatia* qui n'en donnent tout au plus que de faibles indices.

En revanche, dans *pulsatilla* se manifeste la céphalalgie *battante*, ou battements des artères du cerveau; quoique *ignatia* produise aussi une céphalalgie battante, surtout au côté de l'occiput; ce que ne nous offre point *nux*. Ce qu'il y a de caractéristique pour cette dernière, ce sont les *coups, mouvements convulsifs, bourdonnement* et *ébranlement* (en mar-

chant), la *fluctuation* et *glocitation* (en marchant); enfin, les *secousses* éprouvées dans la tête, dernière sensation qui, de même que les coups, apparaît beaucoup moins fort dans *pulsatilla*.

Nous ne rencontrons point dans *ignatia* la céphalalgie *lancinante* aussi prononcée que dans *nux* et *pulsatilla*; *ignatia* produit tout aussi peu la céphalalgie accompagnée de *traction* qui, de même que la céphalalgie lacérante (éprouvée assez faiblement dans *ignatia* et *pulsatilla*), est suscitée par *nux* à un degré éminent. Les céphalalgies *serrantes* et *crampoïdes* sont causées par *nux* et *ignatia*, et nullement par *pulsatilla*; cependant cette dernière a de commun avec *nux* la céphalalgie *tensive* qui ne se retrouve point dans *ignatia*.

Des trois substances il n'y a que *nux* qui cause de l'*ardeur* au cerveau. Il est vrai que *nux* a de commun avec *pulsatilla* le *bourdonnement* dans la tête; mais la sensation d'un *vent piquant* qui *passerait de temps à autre à travers le cerveau*, est particulière à cette dernière, et *ignatia* n'a rien de semblable.

Touchant les *circonstances externes* qui influent sur la marche des diverses céphalalgies produites par ces trois substances, on observera ce qui suit : la céphalalgie consécutive à *nux* a surtout lieu le matin, après le repas, pendant la méditation, à la suite de travaux intellectuels, au grand air; elle s'aggrave ou s'atténue quand le sujet se courbe en avant (effets alternatifs); il y a rémission quand affectant le côté sur

lequel le sujet repose, celui-ci se met sur le côté malade ou non malade, ou sur le dos (effets alternatifs) ; existant le matin au réveil, elle se dissipe s'il se lève. La céphalalgie d'*ignatia* tient beaucoup de celle-ci ; la première est produite par la lecture, la conversation, une attention soutenue, et en ouvrant les yeux, ou aggravée, si elle existait déjà ; renouvelée ou augmentée en se courbant fort bas, ou aussi (comme symptôme alternatif plus rare) atténuée, et elle se dissipe, de même que d'autres symptômes d'*ignatia*, en s'étendant sur le dos, ou du moins s'améliore. La céphalalgie de *pulsatilla* a, il est vrai, également lieu le matin, mais, comme plusieurs autres symptômes de cette substance, plutôt le soir, au mouvement des yeux (ce qu'elle a de commun avec *nux*), en se courbant ou en se mettant sur le côté opposé, en entrant dans une chambre chaude ; elle s'aggrave, de même que celle d'*ignatia*, en levant les yeux, et de plus, en les fixant sur quelque objet ; elle se présente aussi accompagnée d'une sensibilité excessive des yeux à la lumière, et de larmolement. La céphalalgie de *pulsatilla* est, comme on voit, dans des rapports assez directs avec les fonctions des yeux. Par la pression externe elle s'atténue, ainsi que divers autres symptômes de la même substance qui produit encore un symptôme tout particulier, c'est de ne pouvoir ni lever la tête, ni la tenir droite.

Des *diverses places* que la céphalalgie de ces trois substances affecte, je n'en indiquerai que les principales. Celle de *nux* est fort avant dans le cerveau,

assez souvent semi-latérale ; diverses espèces se manifestent pourtant aussi à la surface, comme : sur toute la superficie du cerveau, au front, aux tempes, au vertex et à l'occiput ; elle a encore cela de particulier, qu'elle s'étend sur d'autres parties, la racine du nez, la mâchoire supérieure.... La céphalalgie d'*ignatia* se manifeste, à la vérité, aussi à la surface du cerveau, mais plus partiellement, et alors sous le caractère d'une pression dure ; ce qu'il y a surtout de caractéristique pour *ignatia*, c'est la douleur gravitative et crampoïde au front, au-dessus de la racine du nez et des orbites ; cette céphalalgie affecte parfois tout le cerveau, parfois elle est semi-latérale. Celle de *pulsatilla* apparaît, comme d'autres symptômes de cette plante, surtout d'un côté, puis aussi dans le front où elle se manifeste principalement par une sensation de brisure, telle que si cette partie dût tomber en dehors ; comme embarras et obscurcissement, elle affecte aussi tout le cerveau, et sous le caractère d'élançements, elle le traverse parfois en entier. La céphalalgie de *pulsatilla* partant soudain comme élançement de l'occiput à travers l'oreille, tient de celle de *nux* qui passe aussi parfois en d'autres parties.

Nous ne trouvons point la *céphalalgie externe*, ou douleur aux téguments de la tête, dans *pulsatilla*, mais bien dans *ignatia* et *nux*, où elle se prononce le plus énergiquement dans cette dernière substance et se communique même aux cheveux ; elle se manifeste ici comme douleur de *brisure* ou de *blessure*,

cette dernière sensation étant éprouvée quand le vent passe par-dessus la tête, et s'aggrave au toucher. La céphalalgie externe d'*ignatia* s'éprouve ou d'elle-même ou au toucher; dans le premier cas, elle se présente, au toucher de la tête, comme douleur de brisure.

La *chute des cheveux* n'est observée que dans *ignatia*.

(*La suite au numéro prochain.*)

Cas guéris par l'homœopathie, après un traitement allopathique d'assez longue durée, par le docteur SCHINDLER.

1. *Coxalgie.*

Jeanne Grabs, fille de 27 ans, m'ayant fait appeler chez elle dans la nuit du 6 février de cette année, je m'y rendis et la trouvai atteinte, à la jambe droite, de douleurs survenues inopinément, qui lui faisaient jeter les hauts cris. La veille, elle avait lavé une salle, non sans beaucoup de peine et exposée au froid, puis s'était mise au lit très-gaie; elle s'éveilla vers 1 heure, saisie de vives douleurs lacérantes dans toute la jambe, encore plus intenses au jarret et au mollet. Elle criait, sans pouvoir se calmer; la jambe, sans être rouge, ni douloureuse au toucher, ne pouvait se mouvoir. Prenant le mal pour un rhumatisme, j'ordonnai à la patiente de se couvrir chaudement,

de boire chaud, et de prendre une solution de sel ammoniacal avec du tartre émétique. Le lendemain matin, la douleur était encore assez intense, mais la malade ne criait plus autant; elle parvint même à se calmer en prenant une position commode dans une chambre chaude. Ce traitement, continué plus de 8 huit jours, ne changea point son état; la douleur se porta à la cuisse, qui enfla tout entière; la jambe restait étendue et raide, le pied tourné en dehors, et la moindre tentative de mouvement provoquait d'horribles douleurs, accompagnées de cris. En explorant avec soin les parties, je trouvai la fesse droite unie, sans fossette, et le pli du côté souffrant au moins d'un pouce plus bas que celui de l'autre: la pression de la main sur le trochanter et la région inguinale ne causait pas des douleurs particulières. La jambe malade paraissant allongée de deux pouces, ne l'était cependant, mesurée d'après *Frick*, tout au plus que d'un seul. Le sujet fut soigné avec la plus grande sollicitude. Je n'eus pas besoin de recommander de tenir le corps et le membre souffrant en repos, le moindre mouvement de celui-ci étant fort douloureux; la malade en avait d'ailleurs complètement perdu l'usage, et restait couchée tout-à-fait immobile. Il fallut bientôt discontinuer les frictions prescrites d'*unguentum neapolitanum*, puis de liniment opiacé volatil, d'*unguentum nervinum*, la malade ne pouvant plus supporter le moindre attouchement; on répéta fréquemment des vésicatoires, et quelque temps des emplâtres de gomme ammoniacale. Je

prescrivis dans les premiers temps comme remèdes internes : du sel ammoniac et du nitre, puis du calomel, de l'oxide d'antimoine combiné avec du calomel et de la résine de guajac, du sublimé, du china, de l'opium, en me conformant aux présentes indications, mais sans amener la moindre amélioration; l'état empirait, au contraire, de jour en jour, et le sujet se trouvait, à la fin de la 6^e semaine, dans la situation la plus déplorable. Toute la jambe, enflée du double, n'était pas œdémateuse, mais telle que dans la *phlegmasia alba*, également raide; le pied restait tourné en dehors; tout attouchement accompagné de commotion faisait jeter des cris à la malade, qui ne pouvait supporter les pas de ceux dont elle était entourée, ni aucune approche de son lit; des arrangements particuliers préservèrent la jambe de tout contact, mais la patiente, ne pouvant être soulevée, ne dut qu'à un lit de malade fort ingénieusement disposé, de ne pas se salir à chaque évacuation alvine. Etendue, et complètement immobile, elle éprouvait une sensation telle que si sa jambe fût agitée de convulsions, et suppliait les assistants de la lui tenir. Elle ne mangeait pas, était en proie à une forte fièvre, maigrissait, passait, malgré de fortes doses d'opium, les nuits dans l'insomnie et en jetant les hauts cris. Après avoir ainsi tout épuisé ce que j'avais cru devoir être salutaire, j'administrai à la malade une dose *colocynthis* le matin du 12 mars. La nuit suivante fut, depuis plusieurs semaines, la première où un sommeil tranquille lui fit oublier ses maux.

Les douleurs se calmèrent ; peu de jours après elle put se mettre sur son séant, et laisser mouvoir sa jambe. Atteinte, le 20, de nouveaux accès de douleurs, je lui donnai *silicea* le 24. L'amélioration ne fut dès lors plus entravée, le sommeil fut calme, la fièvre cessa, l'appétit revint, le mouvement devint chaque jour plus facile ; à la mi-avril elle recommençait déjà à marcher, et à la fin de juin était parfaitement rétablie, sauf que le pied restait encore un peu en dehors, et que le pli de la fesse ci-devant affectée était de même un peu plus déprimé que celui du côté sain.

2. *Fongus cérébral.*

Le palefrenier Stelzer, âgé de 18 ans, fut frappé, le 28 mai 1838, par un cheval, au côté gauche de la tête. Il tomba sur-le-champ et fut emporté à la ville privé de connaissance. La face lavée, il apparut à la région de l'angle antérieur et inférieur de l'os pariétal une plaie qui, agrandie par une incision de trois pouces de long, de l'arrière à l'avant, laissa voir une forte fracture accompagnée de dépression. Le malade, dans un état soporeux, ne proférait que quelques exclamations arrachées par la douleur. La nuit, il eut une émission d'urine involontaire et de fréquents vomissements. Le matin, je découvris la fracture. Un assez grand morceau d'os oblong était détaché tout autour, et traversé de haut en bas par deux fissures, dont l'une se prolongeait vers le bas jusque sous le muscle temporal. Le morceau fracturé

s'était glissé sous le bord supérieur de la fracture, et conséquemment déprimé de toute l'épaisseur de l'os. Je regardai l'opération du trépan comme urgente et bien indiquée ; j'y procédai le même jour, et retirai de la dure mère un fragment d'os long de deux pouces, large d'un pouce, et plusieurs esquilles. L'opération terminée, le patient regagna son lit, assurant se sentir la tête plus légère. Je lui donnai une potion nitreuse, des fomentations froides, et fis plus tard de fortes déplétions. Les jours suivants, le malade se sent de plus en plus libre, sa somnolence est légère, il s'éveille facilement, mais extravague beaucoup, surtout la nuit ; l'émission d'urine est toujours involontaire. Le 7^e jour, il y a un accès de spasme ; les yeux se convulsent du côté droit ; l'accès dure une heure, se répète le soir, mais le malade ne salit plus son lit. Le 6 juin, il quitte sa couche, se promène, parle, mais jamais sans être interrogé ; les accès de spasme sont plus fréquents, mais moins graves. Il prend une solution de *sulfate de soude avec du tartre stibié*. La plaie suppure bien. C'est ainsi que son état alla en s'améliorant jusqu'au 21 juin. Ce jour-là, le malade eut trois vomissements, se plaignit de violentes douleurs céphaliques, cessa de se lever ; la plaie sécréta un pus vicié, et il se forma à l'angle antérieur une excroissance fongueuse, dépassant de beaucoup les bords de l'os. Le 22, forte saignée, *solution de sulfate de soude avec infusion de séné* ; aggravation successive jusqu'au 30. Le pouls n'est, à la vérité, pas excité, l'appétit et le sommeil

sont bons, mais les vomissements plus fréquents, les céphalalgies plus intenses; l'excroissance fongueuse augmente de jour en jour, malgré un appareil compressif. A dater de ce jour, les spasmes furent plus fréquents, ayant lieu de 8-10 fois par jour, l'appétit se perdit entièrement, le sommeil fut agité, le malade éprouvant les plus vives douleurs céphaliques accompagnées de lamentations et de cris perçants. De fréquentes saignées, des fomentations froides, continues, des purgatifs antiphlogistiques bien suivis n'arrêtaient point les progrès du mal, les spasmes et les vomissements devenaient plus graves, le malade ne prenait plus rien, répondait à peine, même interrogé, perdait, pour la plupart du temps, toute conscience de lui-même; enfin, le fungus se développait avec la plus étonnante rapidité. J'administrai alors *belladonna*; la nuit suivante fut, depuis 15 jours, la première un peu calme, les douleurs céphaliques diminuèrent, le fungus devint stationnaire, les spasmes ne reprirent plus; le 3^e jour, le fungus perça et suppura un peu; enfin, au bout de quelques heures le danger avait perdu toute son imminence, là où tout espoir de salut semblait enlevé au sujet. La guérison s'opéra promptement, sans aucun nouvel accident; le malade a repris son service, est très-bien, et ne souffre pas même de céphalalgies périodiques.

L'action de *belladonna* fut si évidente dans ce cas, que tous les assistants firent dater l'amélioration du jeune homme, du moment où il prit la poudre. Je lui en donnai une dose quatre matins de suite, au bout

desquels il put se dispenser de toute autre action médicale.

3. *Marasme général, avec diarrhée chronique.*

Charles S., âgé de 12 ans, délicat dès sa naissance et affecté d'une telle tendance à la diarrhée qu'il en devint inquiétant pour l'instruction publique, pas précisément atteint d'une dyscrasie confirmée, mais peu développé, mal nourri, pâle, avait été, à l'aggravation de sa diarrhée, déjà traité par d'autres médecins et par moi à l'aide des médicaments usités, tels que : *arnica, columbo, cascarilla, opium....*, sans rien opérer qu'une diminution de 4 à 5 selles en 24 heures.

En janvier de cette année, je fus mandé chez l'enfant alité depuis deux jours. Il était étendu sur sa couche, les joues un peu rouges, toujours assoupi, s'éveillant à peine pour dire oui ou non ; il éprouvait de la répugnance pour toute espèce d'aliments, ne se plaignait d'aucune douleur de ventre, évacuait de 10-12 fois en 24 heures ; les selles étaient ténues, jaunâtres ou verdâtres, aqueuses, mêlées parfois de flocons de mucus ; l'urine était claire, trouble, d'un sédiment blanc et mouvant. Les épreintes étaient nulles ; l'enfant manquait parfois le moment d'aller à la garde-robe et salissait son lit. Le ventre, quoique ballonné, se trouvait mol et indolent. Il y avait eu deux vomissements de pituite le premier jour de la maladie. Après un traitement allopathique de plusieurs semaines, l'état du patient ne s'améliorait non-

seulement pas, mais la fin du malade approchait visiblement de jour en jour. Il ne parlait plus du tout, restait toujours couché, tranquille, les yeux fermés, ne prenait plus rien, pas même les médicaments, était devenu un vrai squelette, évacuait, sans le savoir, de 15-20 fois des matières aqueuses, avait des jactations nocturnes et poussait des gémissements, symptômes qui cessèrent les derniers jours, la faiblesse physique ne pouvant aller plus loin. Sans espoir d'un heureux résultat, mais convaincu qu'il fallait tout tenter, je me décidai enfin, incertain sur le choix d'un moyen homœopathique par l'impossibilité de tirer un tableau caractéristique du mal, pour *dulcamara*, que je résolus d'appliquer par fortes doses, tous les autres remèdes l'ayant été jusqu'ici. Je fis dissoudre un grain d'*extr. dulcamaræ* dans une once d'eau, et en prendre 20 gouttes de deux en deux heures. Le résultat surpassa toute attente, les évacuations diminuèrent sur-le-champ, quoiqu'elles eussent augmenté journellement depuis trois semaines; dès le lendemain, le malade indiqua ses besoins, eut des sueurs abondantes, répétées pendant 8 jours, devint de jour en jour plus alerte et plus robuste, recommença à manger, et la diarrhée disparue dès le troisième jour, n'a plus eu lieu depuis. Cet enfant est maintenant frais et vigoureux; ses longs maux n'ont laissé aucune trace.

4. *Mélancolie.*

Mlle. Amélie M., âgée de 22 ans, douée d'un ex-

cellent caractère, d'un cœur sensible, d'une éducation peut-être au-dessus de son état, et par cela même trop sensible à certains rapports sociaux peu agréables pour elle, portée à un fanatisme religieux, dont l'influence ne fut toutefois pas nuisible sur un esprit sain, vivement ébranlée dans ces derniers temps par divers incidents, et séparée d'un amant tendrement aimé, avec l'expectative d'une union encore éloignée, tomba subitement malade dans la nuit du 4 janvier de cette année, sans qu'on pût en découvrir la véritable cause. Elle croyait que tous ses alentours lui voulaient du mal, voyait les tourments des damnés, s'estimait damnée elle-même, entraînait en fureur, et cherchait de toutes les manières à s'ôter la vie; bientôt elle ne reconnut plus ceux qui l'entouraient, se mit à converser avec son amant absent, ainsi qu'avec des amis décédés, comme s'ils eussent été là; le sommeil fuit ses paupières, et ces paroxysmes où ses idées se montraient de plus en plus altérées, alternaient avec des intervalles lucides.

Le médecin appelé prit au premier abord la maladie pour l'hystérie, et prescrivit *tinct. valerianæ*, *tinct. castorei*; mais il dut bientôt se convaincre qu'il avait affaire à une maladie morale, et les saturations, les solutions de sel de seignette, de tartre stibié, les sinapismes, vésicatoires et lavements furent employés en vain pendant plusieurs semaines. Au bout de ce temps-là, elle fut confiée à mes soins, et un second médecin fut appelé en consultation. En retournant chez elle, elle avait montré beaucoup d'agitation, et

essayé même de sortir furtivement par une croisée de son logis, pendant la nuit ; mais on était heureusement survenu pour l'arrêter encore à temps. Arrivée chez ses parents, son état parut d'abord s'améliorer ; les intervalles lucides pendant lesquels elle reconnaissait ses alentours, et ne paraissait pas insensible aux consolations, étaient plus fréquents ; ses entretiens, prolongés et assez cohérents ; le sommeil, d'abord tout-à-fait nul, revenait ; enfin, les accès de fureur ne se répétaient pas. Mais on vit bientôt que cette amélioration n'était qu'une transition à la mélancolie.

La patiente restait assise sans dire mot, concentrée en elle-même, et sans tenir compte de ses alentours ; lui parlait-on, elle commençait par : *je suis, je voulais, je voudrais*, sans pouvoir achever sa phrase ; elle ne travaillait pas, se glissait çà et là, l'œil hagard, les cheveux non peignés, évitait toute personne étrangère, et appréhendait, dans ses intervalles lucides mais rares, d'être méconnue de tous, ou que tout le monde ne lui en voulût. Les lettres même de son fiancé ne changeaient point ses idées, car elle s'en croyait aussi trompée et abandonnée. Le sommeil était alors assez tranquille, mais en revanche l'appétit était nul ; elle mangeait très-peu, et encore fallait-il l'y forcer ; elle ne se plaignait jamais de douleurs, si ce n'est, dans les intervalles lucides, d'une pression fatigante dans le front. En trois mois, son état s'était enfin changé en une sombre taciturnité, la malade n'étant accidentellement agitée que par une inquiétude anxieuse. Les évacuations devinrent très-rares,

et les règles, dont l'apparition avait eu lieu régulièrement les premières fois, cessèrent. Bien des remèdes avaient été essayés : des dérivatifs pour la peau et le rectum, une infusion de valériane avec *extr. gratio-læ*, *bismuthum nitricum*, avec *extr. belladonnæ*, *tinct. stramonii*, *strychni*...., sans obtenir d'action sensible sur l'état morbide. On fit alors les démarches nécessaires pour transférer la malade à l'hospice des aliénés de Lenbus, nouvelle qui parut l'affecter et aggraver son état. Je ne voulus pas laisser passer ces derniers moments sans tenter les voies homœopathiques, quoiqu'il fût bien difficile de pouvoir se baser pour le choix du remède seulement sur des symptômes psychologiques. J'optai enfin pour *hyoscyamus* et *anacardium*; celui-là administré le 21 avril, celui-ci le 25; le premier n'amena aucun changement, le second, la plus prompte amélioration, car le 30 je pris congé de la malade qui se trouvait radicalement guérie, alerte et gaie, faisant un voyage de plaisir chez des parents, ne laissant poindre aucune trace d'altération morale, ayant les idées nettes sur toutes choses, et manifestant sa gratitude d'être délivrée d'un état si pénible pour elle.

5. *Hydrocéphale aigu.*

Hermann H...., garçon de deux ans et demi, vigoureux, bien portant, d'un teint vermeil, avait été dans sa première année atteint de rachitis et s'en trouvait entièrement libéré. Tombé malade en février 1836, il devint morose, ne quitta plus le lit, ne mangea

rien, but beaucoup, eut la fièvre et des selles diarrhéiques verdâtres. Je ne vis l'enfant que 8 jours après, couché, les yeux ouverts, indifférent à tout, toute tentative pour le faire parler restant sans résultat; il ne disait mot, paraissait ne plus reconnaître ses alentours, ni sa mère, criait et gémissait sans relâche, même la nuit, et n'avait pas un quart d'heure de sommeil. Parfois la bouche se contractait aux commissures, les bras et les jambes étaient levés par de fréquentes convulsions. Il ne prenait plus rien, dédaignait tout ce qui était chaud, le thé, la soupe, et pendant 15 jours, une cuillerée d'eau sucrée fut sa seule nourriture. Les selles étaient alternativement ténues et diarrhéiques ou constipées, le premier cas était plus fréquent; on ne put examiner l'urine, vu qu'il se salissait toujours. Il reposait la tête en arrière, enfoncée dans les couvertures. La fièvre existait, mais modérée. Mon diagnostic fut un commencement d'exudation de l'hydrocéphale aigu, et mon traitement allopathique, composé de fortes ou faibles doses de *calomel* et de *digitale*, de lotions froides pour la tête et de dérivatifs; les lotions seules eurent une influence salutaire, mais de courte durée, l'enfant jouissant toujours après quelques heures d'un sommeil tranquille. Tous les autres remèdes parurent rester inefficaces, ou à peu près; l'état s'aggravait de jour en jour; enfin l'enfant ne prenait plus aucune médecine, et chaque jour semblait annoncer sa fin. Dans cet état désespéré, je crus devoir recourir à l'homœopathie; l'enfant prit d'abord alternativement *aconit.* et *bel-*

ladona, et au bout de quelques jours, il y eut une amélioration évidente, mais stationnaire; il paraissait reconnaître sa mère, mais ce fut tout. *Chamomilla* et *pulsatilla* semblaient n'avoir apporté aucune modification à cet état; *hyoscyamus* et *veratrum* furent plus efficaces; *belladonna* fut depuis répété à plusieurs reprises. Quoique je ne puisse dire lequel des remèdes a été le vrai spécifique pour ce cas, le résultat n'a pas laissé d'en être satisfaisant; l'enfant s'est remis graduellement dans l'espace de 15 jours, reconnaissant ses alentours, recommençant à dormir, et perdant ses mouvements convulsifs; après quelques cuillerées de soupe claire, il a recommencé à parler et repris son premier état de santé. Quelques semaines après, il a été atteint de la coqueluche, dont il s'est tiré heureusement.

Société homœopathique lémanienne.

Séance du 15 février 1840.

La Société s'est réunie à Genève, chez M. Ch. Saladin; plusieurs médecins allopathes invités y ont assisté.

Le secrétaire donne communication d'un paragraphe d'une lettre confidentielle du Dr MURE, dans laquelle celui-ci fait connaître en peu de mots les pro-

grès de l'homœopathie à Paris, et promet sur ce sujet une note plus circonstanciée, accompagnée de noms propres, laquelle sera destinée à être publiée.

Le Dr CONVERS, de Vevey, raconte qu'il lui a été amené un enfant atteint d'un nœvus, occupant la moitié de la face, et passé à l'état d'ulcération superficielle, de manière à offrir l'aspect d'une maladie grave; d'abord il a refusé de le traiter, ne pouvant rien espérer d'aucune médication pour un mal aussi étendu et aussi hideux; mais cédant aux instances des parents qui ne voulaient pas laisser leur enfant sans remède, il lui a administré *lycop.*, puis *sulf.*, puis *calcar.*, dont l'action successive a amené guérison complète de l'ulcération.

La conversation étant tombée sur l'épilepsie et les affections spasmodiques, M. SALADIN dit avoir traité plusieurs chorées avec succès, dont il se rappelle trois. Dans l'une il a employé *ignatia*, *calcarea* et *cuprum*; le premier remède a paru rester sans action, le second a commencé à amender la maladie, qui a été promptement et radicalement guérie par le troisième (Il n'est pas facile de décider si le bénéfice de la guérison a été ou non le résultat de la *succession* des remèdes, ou si l'un d'eux, le dernier, eût suffi pour l'opérer. *Red.*).

Dans la seconde, la malade offrait la combinaison de paralysie d'un côté et de mouvements spasmodiques de l'autre; ce fut *cocculus* qui réussit. Dans la troisième, la malade éprouvait subitement des mouvements *involontaires* et indolents, quoique accom-

pagnés de cris, d'un seul côté; *stramon.* emporta promptement la maladie.

M. CONVERS raconte qu'il a été consulté pour une vieille femme qui tombait presque toujours de son lit lorsqu'elle voulait se lever, soit qu'elle fût prise d'une sorte de vertige, soit sans cette cause. Le cas ne lui parut pas d'abord du ressort de la médecine, et il le dit aux parents; cependant, poussant ses questions, il demanda de quel côté tombait la malade, à quoi il fut répondu que c'était toujours *du côté gauche*. Or, il trouva, en cherchant ce symptôme, qu'il correspondait à *drosera*; il donna ce remède qui guérit promptement la malade. Nouvel et frappant exemple de la spécificité.

M. CONVERS réitère ce qu'il a dit précédemment concernant l'insuccès, entre ses mains, du traitement homœopathique contre les fluxions de poitrine (pneumonie); M. CHUIT persiste à dire que la fluxion de poitrine, quelque traitement qu'on emploie, est fatale aux personnes habituées aux boissons vineuses ou alcooliques; et il cite un exemple dont il a rendu témoin un médecin allopathe qu'il avait appelé, vu la gravité du cas, et qui, ayant fait pratiquer des saignées, vit le malade lui échapper au quatrième jour. Il croit donc qu'il pourrait se faire que les patients du Dr CONVERS se trouvassent, vu la localité vignicole, plus ou moins dans ce cas, et qu'il fallût attribuer les insuccès moins au traitement du médecin qu'à une mauvaise hygiène préalable. Il pense donc que tout autre traitement devrait être tenté, par exemple

celui par le *tartre émétique*, qui n'entraîne point la débilitation, suite de la saignée, ou l'effet sédatif de l'*aconit*.

M. PESCHIER rappelle qu'il a été, sinon l'inventeur, du moins le promoteur, le propagateur du traitement par le *tartre émétique*, lequel a été universellement adopté dans tout le nord de l'Europe, et il fait l'observation que c'est peut-être à la circonstance de l'abus ordinaire du vin qu'il a dû les succès non interrompus qu'il a obtenus de cette méthode dans une épidémie de pleuro-pneumonie, lorsqu'il pratiquait dans un pays de vignoble, où ses confrères, qui prescrivaient la saignée, perdaient *tous* leurs malades.

M. SALADIN, à l'occasion de la belle observation publiée par le Dr CHARGÉ dans le *Journal de la doctrine hahnemannienne*, dit qu'il lui a été présenté, entr'autres scrophuleux, un enfant de la campagne, atteint, en particulier, d'ulcères fistuleux du pied, dénotant carie des os de cette partie ; le malade était de plus atteint de maigreur et d'une toux si inquiétante, que M. S. n'osa pas croire à la possibilité d'une amélioration, la mort lui semblant être prochaine. Néanmoins, il administra *sulf.*, puis *calcar.*, de chacun un globule dans 20 cuillerées d'eau, dont une par jour ; ces deux remèdes améliorèrent évidemment la santé générale, mais ne changèrent rien, soit à la nature, soit à la quantité de la suppuration. Alors il donna, de la même manière, *silic.*, qui amena une amélioration notable dans l'état du pied.

M. CONVERS dit qu'il a fort à se louer de *silic.* dans le traitement des vieux ulcères des jambes.

Le D^r PESCHIER donne lecture du mémoire suivant.

SUPÉRIORITÉ DU TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE
CONTRE LES MALADIES DES YEUX.

Lu à la Société homœopathique lémanienne, le 15 février 1840, par le
D^r PESCHIER.

On s'est jusqu'à ce jour peu occupé, à ma connaissance du moins, de mettre en saillie la supériorité du traitement homœopathique dans les maladies des yeux, comparé à tout traitement allopathique, soit médical, soit chirurgical; aucun ophthalmologiste ou ophthalmiatre homœopathe n'a encore publié d'ouvrage spécial, soit monographie, relatif à la branche de l'art de guérir dans laquelle il excelle. Un pareil ouvrage, n'eût-il été qu'une sorte de spécimen, aurait favorablement et utilement comblé une lacune que les allopathes ont droit de nous reprocher de laisser exister dans nos travaux et nos communications. La nature de ma clinique quotidienne, dans une ville qui possède plusieurs ophthalmiatres de renom, ne m'a point encore mis à même de fournir une masse de cas utiles à la thérapie ophthalmologique; toutefois, je crois devoir poser, à cet égard, le premier jalon, et encourager, par mon exemple, mes honorables collègues à apporter leur contingent de matériaux à cette portion de l'art de guérir.

Le petit nombre d'améliorations ou guérisons que

je puis citer ne provenant que d'une application plus ou moins stricte des principes du MAÎTRE et de ses inappréciables recommandations, je me trouve nécessairement privé de toute espèce d'originalité, et ne puis prétendre par mon travail actuel à aucune gloire personnelle.

Il n'est aucun homme de l'art qui ne sache combien sont rebelles à toutes les pratiques médicales et chirurgicales les inflammations du sac lacrymal et du canal nasal, produisant tumeur, puis fistule lacrymale; on n'en finit pas avec les sangsues, les cataplasmes, les injections, l'introduction de la sonde, enfin l'incision, ayant pour dernier résultat le placement d'une canule à demeure, qui, très-rarement, pour ne pas dire jamais, empêche le larmolement sur la joue. Le plus souvent cette inflammation externe est accompagnée de celle de la conjonctive, soit palpébrale, soit globulaire, constituant une véritable ophthalmie. Les fastes de l'art et des rapports verbaux de tous les jours signalent l'inutilité des efforts de l'ophthalmiatre pour faire disparaître, même pour diminuer sensiblement ces pénibles symptômes, dont l'intensité atteint quelquefois un point capable de faire redouter au malade la perte de l'œil ou celle de la vue, et qui, dans les cas les plus favorables, le prive plus ou moins totalement de la capacité de travailler.

Heureusement pour les malades présents et futurs, l'homœopathie s'offre à eux plus secourable que l'allopathie, aidée de la plus habile chirurgie;

je vais en présenter un petit nombre d'exemples.

Le 26 octobre 1838, Etienne Grasset, 39 ans, se présenta à moi atteint d'une ophthalmie assez intense de l'œil gauche, qui le privait totalement de l'usage de cet organe. Déjà elle s'était montrée à trois époques différentes, n'avait été qu'améliorée pour reparaître bientôt après. A cette fois, elle existait depuis trois semaines, avait commencé par de très-vifs picotements et avait passé à une douleur un peu moins forte, quoique constante ; la conjonctive était entièrement rouge et boursoufflée ; il existait une tumeur lacrymale volumineuse, rouge, douloureuse, de laquelle s'écoulait, par le point lacrymal, de la sérosité purulente lorsqu'on la comprimait ; le malade était fort inquiet de son état.

Sachant que les inflammations de ce genre sont et ne peuvent qu'être de nature psorique, ce fut parmi les antipsoriques que je cherchai le spécifique, et trouvant les symptômes suivants :

Gonflement à la région de la glande lacrymale et du sac lacrymal.

Yeux collés par de la suppuration, le matin.

Beaucoup de chassie dans les angles internes des yeux.

Les deux yeux suppurent la nuit, et les paupières cuisent, comme si elles étaient gercées.

Ce fut ce remède — *silic.* — que je choisis, et je le donnai, soit à l'intérieur, soit en dissolution dans de l'eau pour laver et baigner le lieu malade.

Le 10 novembre, le malade revint ; la tumeur s'était spontanément ouverte le lendemain de la pre-

mière visite ; la conjonctive était encore rouge, mais un peu moins douloureuse et volumineuse ; *tout le corps* s'était recouvert de rougeurs (herpétiques?), avec prurit léger.

(Eruption de taches rouges, grandes comme des lentilles, surmontées de petits boutons, sur la poitrine, les cuisses et le dos, qui causent peu de démangeaison. — *Silic.* 473.

Je donnai deux doses *silic.* x, chacune pour sept cuillerées d'eau, en 15 jours. Ce traitement réussit admirablement ; tous les jours l'ophtalmie diminua, ainsi que la rougeur du lieu où était située la tumeur lacrymale.

A la fin du mois de novembre je remplaçai les globules de *silic.* par la solution alcoolique fort étendue, dont le patient devait prendre une goutte chaque soir.

La guérison marcha très-bien ; l'ophtalmie disparut complètement, la rougeur de l'angle des paupières diminua insensiblement ; le malade se trouva mieux qu'après aucune de ses précédentes inflammations ; par mesure de précaution, il me fit demander, au printemps, le même remède ; et depuis, il m'a affirmé, de sa propre bouche, qu'il n'aurait pas attendu un résultat aussi prompt, aussi agréable et aussi complet.

La reconnaissance de cet homme envers le bienfait de l'homœopathie s'est manifestée, il y a peu de semaines, à l'occasion d'une pauvre femme, atteinte précisément du même mal, qu'il m'a adressée.

La femme Blondel, 56 ans, s'est présentée chez moi, le 27 décembre 1839, portant depuis environ trois mois une forte inflammation à l'angle interne des paupières droites, douloureuse, s'étendant en bas vers la joue en traçant le contour du muscle palpébral; en haut, atteignant la conjonctive palpébrale et la globulaire; la malade se plaignait de vives douleurs, et ne pouvait non seulement faire aucun usage de cet œil, auquel la lumière était insupportable, mais même aucun de l'œil sain, dont la simple irritation produite par le moindre travail augmentait la douleur de l'œil malade.

La patiente me raconta qu'elle venait de subir, entre les mains d'un chirurgien, un traitement de deux mois par sangsues, cataplasmes, introduction de sonde, injection, etc., le tout sans aucun soulagement et avec aggravation notable de la douleur et de l'inflammation, ce qui la désolait d'autant plus qu'elle avait un besoin urgent de son travail pour subsister. C'était sur le conseil de Grasset qu'elle accourait chez moi, comme à la dernière et la plus prompte ressource.

Vu l'intensité actuelle de l'ophthalmie et l'impossibilité où était la malade d'ouvrir ses paupières, je crus devoir recourir d'abord à l'antipsorique, qui produisait les symptômes suivants :

Paupières gonflées et douloureuses; yeux larmoyants.

Douleur cuisante au côté interne des paupières.

Cuisson, le soir, dans les yeux; impossibilité de voir la lumière artificielle.

Yeux pleins d'un mucus purulent.

Ardeur dans les paupières, qui sont enflammées, rouges et tendues.

Gonflement et rougeur des yeux, avec des petits boutons sur les paupières.

Ardeur à l'extérieur, dans les paupières.

Ardeur dans les yeux.

Cuisson dans les yeux.

Pression dans les deux yeux.

Vésicule blanche au blanc de l'œil, près de la cornée.

Impossibilité de soutenir la lumière solaire.

Ce remède était *sulf.*, dont je lui donnai un globe x dans sept cuillerées d'eau, à en prendre une par jour, et dont je fis dissoudre quelques globules dans l'eau, dont elle devait se servir pour laver, baigner le lieu malade, en remplacement de tout cataplasme.

Le 3 janvier, il existait déjà une amélioration notable; la conjonctive avait passé du rouge au rose; l'angle interne des paupières était moins volumineux et rouge, les paupières moins rouges et la sérosité qui s'en écoulait moins âcre. — Je continuai le même traitement.

Le 10 janvier, les douleurs de l'œil s'étaient en grande partie dissipées, le malade avait pu soulever son bandeau et quelque peu travailler en se servant de l'œil sain, sans que la malade s'en ressentit; quelques douleurs frontales s'étaient fait apercevoir (étaient-elles produites par *sulf.*?), et une enflure indolente s'était manifestée aux paupières. Dans cet état de choses, je pus faire un examen plus soigné de

la rougeur lacrymale, et j'y reconnus une fistule, soit une fort petite ouverture, par laquelle la pression faisait sortir, non sans douleur, une sérosité sanguinolente qui se répandait entre les paupières. *Sulf.* me paraissant avoir produit l'amélioration désirée de l'ophthalmie, je crus devoir passer à l'antipsorique plus en rapport avec l'inflammation lacrymale, et donnai *silic.* de la même manière que dans les cas précédents.

L'amélioration étant de tout point progressive, le même remède fut encore administré la semaine suivante avec le même succès.

Le 22 janvier, la malade me dit qu'elle pouvait se servir de ses deux yeux jusque vers les 3 heures, où la vue commençait à devenir trouble; l'inflammation palpébro-lacrymale me parut être la même; soupçonnant une psore latente que *sulf.* et *silic.* n'avaient point encore fait apparaître à la peau, je remplaçai ce dernier par *psor.*

Le 5 février, la malade rapporta que le bas-ventre s'était couvert de petits boutons, dont je n'hésite pas à rapporter l'éruption à l'action de *psor.*; l'état de la vue s'améliorait; la malade pouvait enlever son bandeau et travailler; la conjonctive oculaire avait repris sa couleur naturelle, la palpébrale seule était un peu rouge; comme la vue continuait à s'affaiblir vers le soir, je donnai *nick.*, dans les symptômes duquel on trouve *grande faiblesse des yeux, surtout le soir*, et dont j'attends les résultats.

La femme Blondel n'est point guérie; il y a encore

de l'inflammation dans le sac lacrymal et à la paupière ; mais elle n'a pas d'inquiétude concernant l'état de son œil, dont elle a cessé de souffrir presque aussitôt qu'elle a eu commencé mon traitement ; elle peut travailler et se trouve déjà fort heureuse, regrettant fort de ne m'avoir pas été adressée au début de sa maladie, ce qui l'aurait exemptée de plusieurs opérations évidemment inutiles, douloureuses, et qui n'ont pu contribuer qu'à augmenter l'inflammation des parties qui en étaient le siège.

Le Dr SOLLIER, dans son opuscule : *la Vérité sur l'homœopathie*, pages 45 et 46, donne deux observations de guérison de tumeurs lacrymales au moyen de *sulf.* seul ; dans l'un et l'autre cas, il n'y avait sans doute aucune ophthalmie, car l'auteur n'en parle pas ; mais dans le premier, la compression méthodique avait été employée inutilement pendant six semaines.

GROSS dit avoir guéri une ancienne fistule lacrymale par plusieurs doses *silic.*, *calc.* et *petrol.*

MUNNEKE, dans un cas rebelle à tous médicaments, fit dynamiser la croûte qui recouvrait la fistule, et en donna une goutte à la malade même, qui en éprouva une violente exacerbation, mais qui ensuite se trouva radicalement guérie. (*Clin. hom.* VIII, 544.)

Voilà les seuls cas dont j'aie trouvé la description ; ceux que je publie ne seront donc pas dénués de toute utilité, ne fût-ce que pour en susciter d'autres.

Je passe maintenant à quelques observations d'affections oculaires proprement dites.

Le cas suivant n'est pas absolument nouveau pour

les lecteurs ; j'en ai déjà dit un mot au sujet de la spécificité des médicaments.

M^{me} Audra, 37 ans, bien portante d'ailleurs, avait été atteinte, deux ans auparavant, d'une affection grave de la tête, dont elle ne sut me dire ni le nom, ni le caractère ; la maladie avait duré 8 mois, et avait été suivie d'un affaiblissement de la vue tel, que tout travail était devenu impossible, et qu'elle ne pouvait reconnaître une personne dans la rue. Pour cette affection de la vision, elle avait été inutilement traitée, à Paris par M. Gueytant et à Genève par un ophtalmiatre de renom, pendant près de deux années. Elle recourut à notre collègue Saladin, qui lui administra quelques remèdes avec le plus grand succès.

Le 30 janvier 1838, elle se présenta à moi, et après m'avoir raconté ce qui précède, ajouta qu'elle était atteinte d'une céphalalgie qui partait de l'occiput et venait correspondre aux deux sourcils ; elle narra aussi d'autres symptômes dont je vais parler. — Le caractère de la céphalalgie, joint à la pensée que sa maladie antécédente pourrait bien avoir été une méningite, me fit choisir pour premier remède *bellad.*, dont je lui remis trois doses, chacune pour sept cuillerées d'eau à prendre quotidiennement.

Le 22 février, le remède étant tout pris, elle vint me dire que la céphalalgie avait disparu ; puis elle me raconta de nouveau qu'elle éprouvait, surtout après s'être baissée, une hallucination de la vision, consistant en une berlue, accompagnée de la vue de boules de neige devant les yeux ; placée devant moi, à

une petite distance, elle ne me voyait que comme un corps opaque; plus rapprochée, elle ne voyait que la *moitié du visage*. Ce dernier symptôme étant spécial à *acid. mur.*, j'en donnai deux globules x, en deux doses, pour 15 jours.

L'action curative du remède fut complète; le 8 mars, la malade me dit que la berlue diminuait notablement, que la vision se réformait; elle commençait à distinguer ses propres croisées, et à apercevoir les fenêtres et les portes des maisons voisines; toutefois elle voyait encore les boules de neige; un visage lui paraissait maintenant entier, mais la vision était encore atteinte de tremblements. Elle avait essayé de coudre, et était parvenue à ravauder des bas, ce qu'elle n'avait pas pu faire depuis une année, pendant laquelle elle ne distinguait pas même les trous. — Je continuai le même remède, dont je me contentai d'augmenter la dose.

Pendant le traitement, j'appris que l'usage de l'œil droit était totalement aboli dès long-temps, et que la malade ne pouvait se servir que de l'œil gauche.

Je me dispense de suivre pas à pas la thérapie que j'ai continué d'employer, et qui, basée sur un symptôme spécial, m'a fait recourir à *anacardium*, *nickel*, *cina*, *cannabis*, *ac. mur.*, avec un succès plus ou moins durable. Je n'hésite pas à attribuer à l'intensité de la maladie céphalique primitive, et aux désordres organiques qui en ont été les conséquences, la difficulté qu'a offert cette malade à une guérison complète. Toujours est-il que la malade a recouvré

une force visuelle suffisante pour se livrer avec constance et application aux études et aux lectures que nécessite l'état d'accoucheuse qu'elle vient d'embrasser. L'œil droit atteint, comme je l'ai dit, d'amaurose, entrevoit une lueur ; je n'ose promettre que ce soit un retour à la vision ; d'autant moins que la malade est souvent atteinte de céphalalgie soit catarrhale, soit nerveuse, suite de fatigue.

Le fait le plus remarquable qui ressort de ce traitement est celui-ci : une maladie qui avait résisté aux efforts et aux soins successifs des allopathes les plus distingués, a cédé, dirai-je, avec facilité, à un traitement homœopathique dans la rigueur du terme.

Le cas suivant a aussi déjà été communiqué ; je ne le relate de nouveau que pour compléter ce fascicule de maladies des yeux.

Andrienne Bonnet, 14 ans et demi, est atteinte d'une ophthalmie qui d'abord a attaqué l'œil gauche et maintenant le droit ; la maladie date déjà de deux années, et a résisté à tout traitement allopathique. Les paupières sont épaisses, lippeuses, rouges, rapprochées ; la conjonctive est injectée rouge, la cornée est demi-opaque ; la vision de cet œil est à peu près nulle et la lumière y est intolérable.

La chronicité de la maladie et la connaissance antécédente que j'avais de la constitution physiologique de la famille de cette enfant, ne me permirent pas d'hésiter à voir là l'effet de la psore ; et vu l'intensité actuelle du mal, je choisis de prime-abord le médicament que je croyais devoir agir avec le plus d'activité,

et qui a une action spéciale sur les yeux, *psoricum*; le 25 mars 1839, la malade en reçut quelques globules dont elle devait prendre *un* chaque matin, à jeun.

Le 8 avril, elle revint, disant qu'elle avait souffert bien davantage et qu'elle voyait encore moins de l'œil gauche. Je considérai cet état comme une exacerbation favorable, et laissai la malade sans remède. Le 30 avril, amélioration notable; les paupières sont à peine lippeuses, la cornée s'éclaircit, la conjonctive est encore injectée. — Point de remède.

Le 16 mai, progrès de l'amélioration; paupières tout-à-fait nettes, s'entr'ouvrant naturellement; cornée devenue presque transparente, rougeur de la conjonctive presque nulle; la malade peut faire usage de ses deux yeux également; elle se considère comme guérie. — Point de remède.

Certes, l'allopathie ne peut rien citer qui égale la simplicité et la promptitude de ce traitement et de cette guérison; c'est la confirmation la plus complète de la justesse des vues de HAHNEMANN, tant sous le rapport de la spécificité des médicaments que sous celui de la cause habituelle de la chronicité des maladies.

Voici un cas où la réussite n'a été ni si prompte, ni si complète, ce que chacun peut, avec moi, attribuer plutôt à la nature de la maladie qu'à l'inefficacité des remèdes.

M^{me} Chiampo, 35 ans, d'une assez bonne complexion et jouissant d'ailleurs d'une bonne santé, se fit conduire chez moi le 19 mars 1839; depuis environ

sept ans, elle était atteinte d'un vice dans la vision, dont le siège me parut être dans les couches optiques bien plutôt que dans les yeux. La vision était tout-à-fait abolie dans l'œil gauche ; devant l'œil droit, la malade voyait sans cesse un brouillard et comme des cheveux ; il existait aussi un assoupissement continuel et un coriza incessant ; à de courts intervalles, la malade pouvait encore lire et écrire, puis elle en perdait la faculté ; elle n'osait se hasarder seule dans les rues ; les pupilles restaient constamment contractées.

Contre cette paralysie incomplète, j'essayai d'abord la *strichnine*, dont elle prit gr. iij en douze jours.

Après ce temps, la malade rapporta qu'elle croyait avoir eu une intermittence de lucidité un peu plus longue, et des contractions musculaires spasmodiques plus fortes qu'avant le remède. — Elle reçut *strichnine* gr. iv pour douze jours.

Le 23 avril, la vision avait fait très-peu de progrès ; le coriza persistait ; les contractions musculaires avaient été plus fortes, avec disposition à griffer ; une pesanteur habituelle sur les paupières forçait à les tenir fermées. Evidemment je n'avais pas gagné grand'chose. Alors je commençai un traitement antipsorique (antichronique, si l'on aime mieux), et donnai 4 doses *sulf. ox.*, à mettre chacune dans sept cuillerées d'eau, pour prendre quotidiennement à jeun.

Au bout du mois, la malade me dit qu'elle recommençait à apercevoir les objets, qu'elle ne distinguait pourtant pas encore, avec l'œil gauche jadis aboli ; les brouillards avaient cessé devant l'œil droit, sans

que la force visuelle eût augmenté; les contractions musculaires avaient disparu en même temps que la *strichnine*.

Sachant par expérience que l'effet des médicaments antipsoriques ou autres se perd par la continuité de leur usage, je crus devoir remplacer *sulf.*, et je choisis le médicament qui donne les symptômes suivants :

La paupière supérieure semble plus lourde.

Le sujet a de la peine à ouvrir les yeux.

De petits corps semblent voltiger devant les yeux ouverts.

Trouble devant les yeux.

Une pellicule noire, ou un nuage, semble tendue devant les yeux.

Obscurcissement fréquent de la vue.

En lisant, quelques lettres deviennent invisibles.

Il semble qu'une nuée d'insectes passe devant les yeux.

Les yeux sont voilés comme par une gaze.

Ce remède, *caust. ox.*, fut donné pour un mois.

Le 20 juin, la malade rapporta que le remède avait agi avec assez de force; elle était encore sous l'action primitive, et se plaignait d'une grande chaleur dans les yeux avec un poids sur les globes (*caust. symp.* 100 et 125).

Je substituai alors à cet antipsorique un médicament qui n'en pouvait pas troubler l'action, bien qu'il en exerçât une spéciale sur l'organe visuel précisément dans le sens de l'affection de la malade; ce fut *cannabis* dont elle dut prendre *une goutte* chaque matin.

L'effet en fut admirable; la malade recommença à

distinguer les objets, les brouillards diminuèrent, la malade put cheminer sans crainte, quoiqu'elle ne pût encore lire et écrire ; — le même remède fut continué !

Par je ne sais quelle influence atmosphérique, ou ensuite d'affections morales pénibles, cette amélioration prit fin ; non-seulement la vue se perdit totalement, la malade ne distinguant plus la lumière, mais il survint une inflammation intra-oculaire qui me parut très-grave, que je combattis de mon mieux, sans faire revenir la faculté visuelle.

Vers la fin d'octobre, la cécité étant complète, ainsi que le coriza naso-frontal, je revins à *cann.* qui réussit de nouveau très-bien, rendit la vue (encore faible) à la malade qui est allée joindre son mari à Fleurier, d'où elle a itérativement demandé le même remède pour soutenir l'amélioration qui n'a point encore discontinué.

C'est ici, comme perte de la vue, le cas le plus grave que j'ai eu à traiter ; il m'a, en particulier, fort encouragé à me servir hardiment de *cann.*, ce qui m'a très-bien réussi, comme on va le voir.

Marie Stolz, 9 ans, m'a été amenée, le 14 janvier 1840, les deux yeux recouverts d'un épais bandeau ; elle était, depuis le 15 octobre, atteinte d'une ophthalmie qui avait troublé la transparence de l'une et l'autre cornée, rendait la lumière insupportable, et réduisait l'enfant à la presque immobilité ; cette maladie avait commencé par de violents maux de tête.

Un traitement allopathique par sangsues, sétons à la nuque, instillation entre les paupières, pommade

soi-disant spécifique (d'un très-haut prix), n'avait jusqu'à ce jour amené aucun bon résultat ; les soins continuels à donner à l'enfant privaient même la mère d'aller travailler.

La sensibilité à la lumière était telle qu'il me fut très-difficile d'entrevoir l'injection des conjonctives et l'opacité des cornées ; je fis immédiatement enlever le séton, et fis prendre *cann.* une goutte toutes les deux heures.

Quatre jours après ! l'amélioration était déjà considérable ; la vision que la mère et l'enfant regardaient comme perdue à toujours, revenait graduellement ; la lumière était fatigante, mais non insupportable ; les nuits qui étaient agitées, anxieuses, étaient meilleures, l'enfant avait repris une gaîté inconnue depuis long-temps ; — le remède a été continué.

Le 24, l'œil gauche peut rester découvert, il s'entr'ouvre tout seul, l'enfant peut s'en servir dans la rue, elle a pu même commencer à coudre et à lire ; l'œil droit offre encore opacité de la cornée, conjonctivité, grande sensibilité à la lumière ; — le remède est continué, en éloignant les doses.

Le 3 février, bien que l'amélioration progresse, je change de remède, pour le reprendre après un intermédiaire pour lequel je choisis *croc.* dont une goutte fort diluée dans l'eau doit être prise matin et soir seulement.

Depuis ce moment, j'ai rencontré l'enfant marchant seule dans la rue, l'œil droit encore recouvert, l'œil gauche encore un peu opaque, mais disant n'é-

prouver plus aucune douleur ; je ne tarderai pas à recourir aux antipsoriques.

Ici la supériorité du traitement homœopathique a été presque instantanée ; douleurs morbides, douleurs chirurgicales, dépenses au-dessus des forces de la mère, tout a cessé en très-peu de jours ; la joie et la gaiété sont rentrées dans une maison où il n'y avait que pleurs et gémissements, depuis trois mois, jour et nuit.

L'enfant Gardet, 3 1/2 ans, m'a été amené, le 1^{er} février 1840, atteint d'une violente ophthalmie de l'œil droit, avec rougeur et boutons recouvrant toute la paupière inférieure. L'origine psorique de ce mal était évidente. La mère avait eu des maux d'yeux dans son enfance ; elle me raconta que son enfant avait eu plusieurs ophthalmies à peu près pareilles, dont une, il y a environ deux ans, traitée par un empirique au moyen de purgatifs qui, à la longue, la firent disparaître, l'enfant conservant une grande sensibilité des yeux.

Il y a deux mois, à la suite d'une pneumonie, nouvelle ophthalmie violente, avec inflammation et tumeur derrière l'oreille, cette dernière traitée avec succès par un honorable docteur. Enfin, dans les derniers jours de janvier, l'ophthalmie acquit un tel degré d'intensité que l'enfant privait la mère de sommeil par les plaintes que lui arrachaient les douleurs ; c'est dans cet état que l'enfant m'a été présenté ; il m'a été impossible de reconnaître l'état de l'œil malade à cause de son extrême sensibilité à la lumière ;

mais j'ai pu voir la cornée gauche légèrement opaque, par suite des précédentes inflammations.

La nature du mal étant évidente, il n'y a pas eu à hésiter sur le remède; j'ai donné *sulf. x* pour sept cuillerées d'eau, une par jour.

Le 8, l'enfant m'a été ramené presque guéri; après une assez forte exacerbation, l'ophtalmie a notablement diminué; la rougeur de la paupière et de la joue a presque disparu; l'enfant ne souffre plus, il ouvre l'œil et supporte la lumière; la cornée est semi-opaque. Est-ce à l'action du remède qu'il faut attribuer le retour d'une forte inflammation psorique à l'oreille et derrière l'oreille du même côté? — *Sulf. x.*

Aujourd'hui 15, l'enfant revient n'offrant aucune trace de sa dernière attaque; l'oreille est guérie, la joue est nette; il n'y a pas la moindre rougeur à l'un ou à l'autre œil; l'enfant regarde sans cligner. Probablement les objets lui paraissent vus au travers d'un brouillard, car les deux cornées manquent de transparence; mais j'attribue cet état aux ophtalmies répétées depuis deux ans. Contre ce défaut de transparence je donne *cann.*, pour en prendre une goutte par jour.

M^{me} Steff, 56 ans, a vu sa vue baisser graduellement, au point de la forcer à quitter l'état d'horlogerie qui la faisait vivre. Cette affection me paraît avoir son siège dans le centre nerveux plutôt que dans l'organe visuel; les yeux n'offrent aucune trace apparente de maladie. La malade est aussi atteinte de sif-

flement d'oreilles, et a d'ordinaire quelque mouvement catarrhal fébrile au printemps et en automne. D'abord j'ai administré, mais sans succès, quelques médicaments tirés du règne végétal. Puis, la malade s'étant plainte de céphalalgie susorbitaire unilatérale, revenant, comme un paroxysme fébrile, tous les jours à onze heures, je lui ai donné et répété *ars.*, qui a fait disparaître cette affection; alors la faiblesse de la vue restant la même, j'ai donné, le 3 février 1840, *nickel*, qui a promptement opéré; la malade a pu lire et coudre, ce qu'elle n'avait fait depuis long-temps; le sifflement d'oreilles lui paraît aussi avoir diminué. Le même remède est continué.

CORRESPONDANCE.

Ainsi que je m'y étais attendu, ma *critique* du discours du Dr JAHR m'a procuré le plaisir de recevoir de cet excellent et savant homme une lettre, où il a le bon esprit, si rare de nos jours, de reconnaître dans cette *critique* une véritable discussion scientifique où n'est entré aucun mauvais vouloir, aucune intention piquante. Il cherche d'abord à me faire comprendre que la composition mixte de son auditoire, porté par la curiosité plutôt que par le désir de s'instruire, ne lui permettait pas de n'employer que le ton didactique et professoral, tel qu'il s'en sert avec son auditoire familial et plus ou moins convaincu. Puis il aborde deux points de principe, et répond à ma critique d'une façon très-satisfaisante; je vais le laisser parler lui-même, puis j'ajouterai deux mots :

a) « Vous dites, Monsieur, que Hahnemann, dans sa pratique, avait bien le droit d'être exclusif, mais que le professeur n'avait point celui d'enseigner cette exclusion. En cela je ne saurais nullement être de votre avis. Suivant moi, le professeur qui enseigne une *doctrine*, doit enseigner LES PRINCIPES et non LES EXCEPTIONS, comme règles fondamentales de conduite. Les *exceptions* sont des faits dignes d'être mentionnés pour qu'on sache remplir les lacunes qui les ont nécessitées et qu'on cherche à les ÉVITER ; mais les *principes* sont l'indication de ce que l'on DOIT ou DEVRAIT *faire en général*. Faire comme l'opposition en Allemagne, enseigner qu'il FAUT *faire des exceptions*, qu'il FAUT avoir recours à d'autres moyens que les médicaments homœopathiques, ce serait ériger les *exceptions* en *principes* à suivre, et faire cela, ce serait non-seulement *commettre un crime contre la science*, mais aussi *enseigner une erreur*. Car d'abord on arrêterait par-là nécessairement tout progrès ; tout le monde se reposant sur la sentence du créateur ou du professeur de la doctrine disant : « *voilà le nec plus ultra, si vous voulez davantage il FAUT faire des exceptions*, » personne ne songerait à y remédier comme à des *imperfectibilités*. Et quant à l'*erreur* que l'on enseignerait par-là, elle est évidente, puisque tel ou tel fait qui a exigé une exception ou qui pourrait en exiger une, ne prouve pas encore que l'exception y soit *absolument nécessaire*, et qu'un autre avec des connaissances plus vastes, ou une science plus avancée, ne soit pas en état de le faire. C'est donc justement en PRINCIPES et non en *cas spécial* que la *doctrine* de Hahnemann et ses professeurs doivent rejeter l'emploi des moyens curatifs indirects, et voici comment je voudrais qu'on s'exprimât à ce sujet :

« *La doctrine de Hahnemann pose en PRINCIPES de tâcher de*
 » *guérir tout cas de maladie par les doses les moins fatigantes de*

» *médicaments employés suivant la loi : similia similibus curantur*, et elle regarde toute exception comme un événement que le médecin doit chercher à rendre le plus rare possible, tant par sa propre instruction en homœopathie que par la cultivation de cette science en général. »

» Voilà ce qui, à mon avis, serait tout aussi scientifique que propre à stimuler constamment les praticiens.

b) » Suivant la manière dont vous parlez, Monsieur, du passage qui commence par : « Je ne veux point étendre mes questions aux théorèmes de nos pathologies, physiologies, etc., » on pourrait croire que j'avais dit que l'homœopathie pourrait se passer de ces sciences. Mais alors j'aurais dit : « LA pathologie, LA physiologie, etc., et non les *théorèmes* de nos pathologies, physiologies, etc., » ce qui prouve que je n'ai point voulu parler de ces sciences comme sciences positives, mais seulement de la manière dont, dans la plupart de nos systèmes, ces sciences sont *traitées* et *entremêlées d'hypothèses* qui, par les faits que l'homœopathie a révélés, doivent nécessairement être détruites. Cette manière d'envisager la chose purement du point de vue théorique, ressort d'ailleurs aussi de ce que j'ai dit par rapport à tout ce qu'il y a de réellement positif dans l'ancienne école. »

Sur le premier point, j'ai deux observations à faire.

1° Le français n'étant pas la langue naturelle du Dr JAHR, le sens strict de la phrase dont je me suis servi a échappé à ce dernier. J'ai dit ou voulu dire « qu'il me paraissait peu scientifique et doctoral de proclamer du haut de la chaire la conviction de *Hahnemann* comme motif péremptoire pour exclure de la pratique les moyens énumérés ; » et pour preuve de ce que je condamnais l'emploi d'une conviction *toute personnelle*, j'ai ajouté plus bas que ce serait : *jurare in verba magistri*. Ainsi j'étais loin d'attaquer la conviction du professeur, ou

celle de tout praticien, que je respecte par-dessus toute chose.

2° Ce que je dois mettre en saillie c'est l'accord parfait qui règne entre l'opinion du Dr JAHR et la mienne, tel qu'il résulte du dernier paragraphe de sa réclamation, qui me satisfait complètement et auquel je n'ai rien à ajouter ou à retrancher.

Sur le second point, je donne sans contredit droit à la pensée du Dr JAHR concernant *les théorèmes de nos physiologies* etc. ; seulement j'avais besoin qu'elle fût développée comme il a commencé à le faire dans sa réclamation. Il n'a eu, lui, en vue que les théorèmes démontrés erronés ou faux par l'homœopathie ; d'accord. Maintenant, il me reste à exprimer le vœu qu'un homœopathe profond, savant et disert, veuille bien prendre la peine de formuler et réunir en un petit volume les théorèmes de la physiologie rectifiés par l'homœopathie, et qu'il fasse toucher comme au doigt les erreurs dans lesquelles sont tombés jusqu'à ce jour les physiologistes.

Quant à l'anatomie pathologique, un pareil ouvrage ne sortira de long-temps de la plume d'un homœopathe ; les travaux que suppose et nécessite cette branche de la médecine n'étant pas dans la catégorie de ceux auxquels les homœopathes se livrent.

PESCHIER. -



ANNONCES.

THE AMERICAN JOURNAL OF HOMOEOPATHY, etc. — *Journal homœopathique américain, publié par une Société de médecins homœopathes*, n° 2-6. — Philadelphie, 1859, chez W.-L. Kiderlin et Comp^e.

Nous avons annoncé la première livraison de ce recueil, et nous avons considéré son apparition comme un signe de la vie que prenait l'homœopathie dans cette partie du Nouveau-Monde ; les numéros qui l'ont suivi à des époques exactes (tous les deux mois) prouvent qu'elle y est cultivée avec autant de zèle que de savoir.

Aussitôt que nous aurons reçu tous les cahiers, nous nous empresserons de faire jouir nos lecteurs des travaux de nos confrères transatlantiques ; ils trouveront de l'intérêt et de l'instruction dans plusieurs articles originaux faits par des médecins distingués de l'Amérique, si nous en jugeons par les fragments incomplets que nous avons sous les yeux. Le lecteur se convaincra de la vérité de cette assertion par la table des matières qui finit le 6^{me} cahier.

Deuxième cahier.

Thèses du D^r WOLF (traduction de l'allemand).

Sur les doses homœopathiques, par le D^r G. LINGEN.

Sur les doctrines homœopathiques (tiré des *Curiosités de l'expérience médicale*, par J.-G. MILLINGEN, M. D.).

Observations thérapeutiques sur le charbon végétal, par le D^r C. HERING.

Littérature. Annonce de l'ouvrage anglais du D^r P. CURIE sur les principes de l'homœopathie.

Gazette homœopathique.

Mélanges.

Aphorismes.

Troisième cahier.

Continuation des thèses de WOLF.

Sur les doses homœopathiques, par le D^r G. LINGEN (continuation.)

Sur le traitement des douleurs de dents, par BOERNINGHAUSEN (traduit de l'allemand.)

Notre matière médicale, par C. HERING.

Traitement de la fièvre intermittente.

Thérapie, par KRÜGER HANSEN.

Extraits de l'ouvrage du D^r SIMPSON sur l'homœopathie.

Leçons sur les systèmes de médecine, faites dans l'Institut de Franklin par le D^r J.-G. ROSENSTEIN.

Mélanges, par le D^r SCHOLL.

Quatrième cahier.

Remarques sur le traitement homœopathique des maladies chroniques, par le D^r C. NEIDHARD.

L'examen des malades (extrait des leçons de C. HERING.)

L'incertitude de la pratique ordinaire, par le D^r ROSENSTEIN.

Effets bienfaisants de *belladonna* dans une manie puerpérale, par le D^r B. H. SCOTT.

Extrait du discours du D^r W. CHANNING sur la réforme de la science médicale, lu à la Société de Médecine de New-York.

Notices sur les publications homœopathiques par l'école allopathique, par le D^r Ch. NEIDHARD.

Cinquième cahier.

Opinions de médecins éminents anciens et modernes sur les erreurs et les dangers des raisonnements théoriques et hypothétiques dans l'art de guérir.

Sur les erreurs, la partialité et l'ultracisme des médecins, par le D^r ROSENSTEIN.

Sur les doses homœopathiques, par le D^r G. LINGEN (continuation.)

Cas de guérisons homœopathiques, par le D^r BERNSTEIN (traduit de l'allemand.)

Le professeur J.-P. Harrison du Collège de Cincinnati et l'homœopathie.

Sixième cahier.

Observations du D^r C. NEIDHARD.

Extrait de SIMPSON sur l'homœopathie.

Observation d'asthme thymique de KOPP, ou *laryncus stridulus* des Anglais, inspiration croupale, par le D^r LINGEN.

Instructions pour les malades qui veulent consulter à distance leur médecin (traduit de l'allemand.)

Mélanges.



C. CROSERIO.